

(5)

115
84
... .. 2 vol.

6 mags
11 + 4 plates



VOYAGE
DE
M. NIEBUHR
EN
ARABIE

ET EN D'AUTRES

PAYS DE L'ORIENT.

*Avec l'extrait de sa description de l'ARABIE & des
observations de Mr. FORSKAL.*

TOME I.

Avec des figures en taille-douce & des cartes géographiques.



EN SUISSE,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1 7 8 0.

1857

1857

1857

1857

1857

1857

1857

1857



PRÉFACE.

LA description de l'Arabie par M. NIEBUHR, & le voyage de cet auteur dans le même pays, ont été trop bien accueillis du public éclairé, pour qu'il soit nécessaire d'en exposer ici le mérite.

Ces deux ouvrages d'un prix considérable & remplis d'une vaste érudition, ne sont pas cependant assez répandus, & paroissent, dans leur état actuel, intéresser plus les savans que les lecteurs ordinaires. Par ces considérations, on a cru rendre service aux personnes qui aiment une lecture également instructive & amusante, en séparant dans un abrégé ce que ces deux ouvrages contiennent de connoissances généralement utiles & agréables. A cet effet on a choisi tout ce qui est propre à peindre une nation si peu connue & si digne de l'être par l'ancienneté & la stabilité de ses institutions : tout ce qui regarde ses mœurs, son gouvernement, sa langue, ses sciences, ses arts & son commerce. On a conservé tout ce qui sert à faire connoître le pays singulier qu'elle habite : ses provinces, ses villes remarquables, son climat &

P R É F A C E.

ses productions naturelles. Pour rendre ce dernier article plus complet , on a profité des observations de M. FORSKAL , publiées après sa mort. Parmi le grand nombre de cartes & d'estampes , dont M. NIEBUHR a trop embelli ses ouvrages , on s'est contenté de donner celles qui sont nécessaires pour l'intelligence du texte , ou qui représentent quelques objets piquants par leur nouveauté.



VOYAGE



VOYAGE

EN ARABIE.

SECTION I.

VOYAGE DE COPENHAGUE A
ALEXANDRIE.

CHAPITRE I.

Départ de COPENHAGUE.

LA compagnie destinée à faire le voyage en Arabie, s'étant rassemblée, nous eumes ordre du roi de nous rendre à *Smyrne*, à bord d'un vaisseau de guerre, commandé par *Mr. Fischer*, actuellement contre-amiral au service de Danemarck. Nous nous embarquâmes en conséquence le 4

Tom. I.

A

Janvier 1761, &, ayant attendu un vent favorable, nous partîmes de la rade de Copenhague le 7 du même mois.

Le commencement de notre voyage, est une preuve frappante des dangers, & des désagrémens de la navigation dans les mers du Nord, où les vents de l'ouest soufflent pendant neuf mois de l'année. Partis le 7 Janvier, nous fûmes tellement ballotés par les tempêtes & les vents contraires, que, désespérant de pouvoir atteindre quelque port de la Norvege, nous prîmes le parti de retourner à Helsingœr le 17.

Le 26 Janvier nous quittâmes Helsingœr pour la seconde fois, avec un vent favorable, qui continua à souffler jusqu'à la fin du mois; de sorte que nous passâmes le *Categat* & avançâmes assez dans la mer du Nord. Mais il devint contraire & orageux au commencement de Février. Ayant été tourmentés plusieurs jours de suite, & n'espérant aucun changement, nous résolûmes le 9 de ce mois de retourner de nouveau à Helsingœr, où nous arrivâmes le 10. La violence du vent nous fit faire en 30 heures le même trajet qui nous avoit coûté quinze jours de tems.

Ces contre-tems nous firent beaucoup souffrir sur-tout Mr. de Haven, qui ne pouvant s'accoutu-

mer à la mer, obtint la permission de faire par terre le trajet de Copenhague à Marseille, où notre vaisseau devoit relâcher.

Le 19 Février nous quittâmes pour la troisième fois la rade de Helsingør, dans l'espérance de trouver les vents plus constants. Mais à peine eûmes nous passé le *Skagen*, qu'un vent d'ouest très-violent nous força à revenir sur nos pas, & de jeter de nouveau l'ancre près de Helsingør. Nous étions très-mécontents d'avoir fait déjà, en errant sur ces mers, un chemin de 850 milles d'Allemagne, sans être avancés plus de 4 milles vers le but de notre voyage. Cependant nous eûmes lieu de nous applaudir d'être heureusement de retour à Helsingør. Immédiatement après notre arrivée, il s'éleva une tempête si furieuse, que, quoique un peu garantis par les côtes, nous fûmes obligés de prendre toutes les précautions possibles pour conserver notre vaisseau, comme si nous eussions été en pleine mer. Cette tempête vint de l'ouest, & dura jusqu'au 5 Mars.

Le calme se rétablit peu à peu, nous quittâmes Helsingør pour la dernière fois le 10 Mars. Le vent fut d'abord si favorable, que nous faisons, deux lieues & demie d'Allemagne par heure. Il tourna le 12, & depuis le 19 jusqu'à la fin

de Mars , les vents contraires & les tempêtes nous jetterent à la hauteur de 63 degrés de latitude, assez près des côtes d'Irlande. J'ai remarqué dans cette occasion que le mouvement du vaisseau se fait sentir plus rudement après la tempête. Dans le fort de l'orage les vents , en faisant pencher le vaisseau d'un côté , le tiennent ferme ; mais dès que le calme est rétabli, le vaisseau fuit nécessairement les impulsions des vagues.

Mr. *Forstal* fit , dans ces parages , des observations sur la lumière phosphorique de la mer. Il en découvrit la cause dans une grande quantité d'animalcules marins , principalement d'une espèce de *Méduse* , dont ces eaux sont remplies. Ces insectes conservent long-tems la faculté de briller dans l'obscurité. Nous vîmes de nuit un sçeau d'eau de mer , qui avoit servi à ces observations , & nous vîmes couverts d'étincelles les objets que cette eau avoit touchés.

Le printems se fit sentir à la fin de Mars , & nous eûmes au commencement d'Avril le plus beau tems du monde. Mais le calme parfait , qui succéda à tant d'orages , nous retint jusqu'au 8 Avril , dans ces régions septentrionales ; alors le vent , devenu favorable , nous poussa si bien , que le 21 de ce mois , nous aperçûmes le cap *St.*

Vincent : coup-d'œil d'autant plus agréable pour nous , que depuis long-tems nous n'avions eu la vue d'aucune terre.

Après avoir lutté contre la mer du Nord , pendant un hiver orageux , nous atteignîmes la méditerranée dans la plus belle faison de l'année. Au lieu des montagnes agrestes des pays septentrionaux qui inspirent la tristesse , nous admirions, sur les côtes d'Europe & sur celles d'Afrique , le paysage le plus riant. Notre navigation dans la méditerranée auroit été délicieuse , si les calmes fréquens ne nous eussent pas ennuyés , comme les tempêtes du Nord nous avoient fatigués.

Enfin , après tant de traverses , nous arrivâmes le 14 Mai à la rade de Marseille , & nous jettâmes l'ancre près de St. Eustache.

CHAPITRE II.

Trajet de MARSEILLE à MALTE, & à CONSTANTINOPLE.

LA ville de Marseille est si connue , on en a donné tant de descriptions , qu'il seroit inutile de parler de la beauté de sa situation , & du nombre infini des maisons de campagne qui l'entourent.

Nous trouvâmes son port rempli de vaisseaux de différentes nations , que la crainte de rencontrer la flotte Angloise , commandée par l'amiral *Saunders* , empêchoit de sortir. Plusieurs de ces vaisseaux faisoient le commerce du Levant pour le compte des François , & auroient été regardés par les Anglois comme de bonnes prises.

Mr. de *Haven* , après avoir traversé l'Allemagne & la France , réjoignit ici notre compagnie. Nous y trouvâmes aussi trois vaisseaux marchands Danois , qui devoient aller à Smyrne sous la protection de notre vaisseau de guerre.

Après avoir vu tout ce que Marseille renferme de curieux , nous en partîmes le 3 Juin , avec les trois vaisseaux de notre nation. Quoique nous fussions en paix avec les Anglois , nous ne nous crûmes pas à l'abri des insultes de cette nation , qui prétend être en droit de visiter les vaisseaux neutres. Notre capitaine , ne voulant pas souffrir une telle infraction du droit des gens , fit tout préparer pour le combat , en cas qu'il fut obligé de se défendre. Nous rencontrâmes , en effet , à trois différentes reprises des vaisseaux Anglois , qui tenterent de nous visiter ; mais qui , sur notre refus à nous prêter à cette indignité , nous quitterent de mauvaise grace , nous laissant continuer notre route , sans nous molester.

Le 14 de Juin nous arrivâmes à *Malte*, & nous jettâmes l'ancre dans la grand port, presque au milieu de la ville, ou plutôt des différentes villes dont la *Valette* est composée. En regardant cette ville du port, d'où elle se présente admirablement bien, on croit déjà se trouver dans une place de l'orient, à cause des maisons dont le toit est en terrasse & qui sont adossées contre des hauteurs escarpées.

Toutes ces maisons, aussi bien que les bâtimens publics, sont de pierre de taille; ce qui n'est pas surprenant; vu la facilité de trouver ces matériaux. L'isle n'est qu'un rocher immense, couvert d'une couche très-mince de terre végétale: ce rocher est d'une pierre calcaire si tendre, qu'elle se coupe en sortant de la carrière, presque comme du bois. Par cette raison, on a taillé dans le roc une partie des fortifications étendues, dont cette isle est comme hérissée.

Parmi les bâtimens publics se distingue la superbe église de St. Jean, qui jouit de revenus considérables, & d'une part du butin que font les galères de l'Ordre. Par ce moyen on y a entassé une infinité de choses précieuses; entr'autres un candelabre, avec sa chaîne d'or pur, de la valeur de 500,000 écus. On prétend que les richesses de

cette église surpasse celles de la *Kaaba* à la *Meque*, ou du tombeau de Mahomet à *Medine*.

On nous montra un vaisseau de guerre Turc de 83 canons, dont les esclaves chrétiens s'étoient emparés, & qu'ils avoient amené à Malte. Peu de tems après, le roi de France acheta ce vaisseau, & le rendit au sultan. L'Ordre se prêta d'autant plus aisément à cet arrangement, que, depuis les conventions des rois de France & de Naples avec la Porte, les vaisseaux Maltois vont rarement en course contre les Turcs. Ce sont des armateurs particuliers, qui font ces courses, & qui amènent leurs prises à Malte. Ces corsaires chrétiens, sont pourvus à l'ordinaire de lettres de marque, du prince de Monaco, ou de quelque prince d'Italie, dont les Turcs ignorent même l'existence. Ainsi les orientaux continuent de regarder Malte, comme nous regardons Alger ou Tripoli.

Je parcourus avec Mr. *Forskal* l'intérieur de l'Isle, qui n'a que 5 lieues d'Allemagne de longueur, sur deux & demie de largeur. Les habitans, vivant sous un gouvernement doux, cultivent avec beaucoup de soin ce rocher aride, & font porter à cette terre légère les fruits les plus exquis. L'ancienne capitale *Civita Vecchia* se dépeuple de plus en plus.

Près de cette ville se trouvent des catacombes, ou plutôt des demeures souterraines, très-remarquables, taillées dans le roc. Elles sont si étendues, qu'on a été obligé de murer les entrées de plusieurs allées, pour empêcher les curieux de s'y égarer. Des espèces de salles d'assemblée, & des traces d'un moulin qu'on y découvre, font présumer que ces souterrains ont servi d'habitation, au moins dans quelques circonstances extraordinaires.

Nous quittâmes Malte le 20 Juin, & nous ne vîmes aucune terre jusqu'au 26 du même mois, que nous entrâmes dans l'Archipel. Le 3 Juillet nous entrâmes dans la rade de Smyrne, où nous séjournâmes jusqu'au 10. Une dyssenterie très-violente, dont je fus attaqué en route, ne me permit de voir cette ville que de loin.

Parvenus le 13 à l'isle de *Tenedos*, nous y trouvâmes l'Interprete de Mr. de *Gehler*, alors notre ambassadeur à la Porte, qui nous porta l'ordre de quitter le vaisseau, & de nous rendre sur un petit bâtiment à Constantinople. C'est dans cette isle que nous vîmes pour la première fois des Turcs, dont les mœurs, le langage, & les manières nous parurent si extraordinaires, que nous perdîmes presque toute espérance de jouir de

quelque agrément dans le commerce des orientaux. Un homme de distinction du continent, oubliant les préceptes de l'Alcoran, ne sembloit être venu à bord que pour boire le vin de notre capitaine.

Après avoir quitté le vaisseau le 19 Juillet, nous ne pûmes débarquer à Constantinople que le 30. Nous nous rendîmes à *Péra*, où Mr. de *Gabler* nous logea tous dans sa maison ; attention qui contribua beaucoup au soulagement de ma maladie.

CHAPITRE III.

De CONSTANTINOPLÉ.

PRESSÉS de nous rendre en Egypte, nous songeâmes à partir immédiatement après mon rétablissement. Je ne pus donc pas voir la capitale de l'empire Ottoman. Mais ayant fait un plus long séjour dans cette ville en revenant de l'Arabie, je crois convenable de placer ici quelques observations peu communes, ou négligées par d'autres voyageurs, que j'ai faites dans mon second voyage.

Constantinople est, sans doute, d'une étendue

très-considérable. Il ne faudroit pas cependant regarder *Kara - Agudsch*, *Galata*, *Péra*, *Dolma-Bagdſche* &c. comme des fauxbourgs, ce ſont des villes particulieres ſeparées de la capitale par un golfe. *Ejub* eſt ſon unique faubourg. Prenant alors l'enceinte de la ville & du faubourg, ſa grandeur ne fera comparable ni à celle de Londres ni à celle de Paris. N'oſant pas la meſurer géométriquement, je l'ai fait cependant avec aſſez d'exactitude, en comptant mes pas, & en dirigeant ma marche ſur une petite bouſſole. Je l'ai trouvée de 13000 pas doubles.

Conſtantinople paroît plus grand qu'il ne l'eſt en effet, parce que les maiſons adoffées contre les collines, ſe préſentent en amphithéâtre, & font paroître un eſpace très-étendu. Cette ville s'agrandit néanmoins continuellement du côté de la mer, où il s'eſt formé de nouvelles rues. Depuis peu même, on a comblé des parties du port près des côtes, pour gagner du terrain où l'on bâtit des maiſons.

Il eſt difficile de juger du nombre de ſes habitans, qu'on ſuppoſera toujours trop grand, par une mépriſe ordinaire quand il s'agit d'apprécier la population des villes de l'orient. Les voyageurs ſe trompent, en croyant ces villes habitées ſuivant

leur étendue, dans la même proportion que celles de l'Europe. Mais les maisons des orientaux sont fort basses : les gens un peu aisés aiment à laisser un grand espace libre derrière leurs habitations : les palais des grands occupent un terrain considérable, à cause des jardins & des ferrails.

On ne se trompe pas moins, en jugeant de la population de ces villes, par la grande quantité de monde, qu'on rencontre dans les rues. La jalousie des orientaux, maladie dont les gens du commun ne sont pas exemts, fait qu'ils n'aiment pas à recevoir dans leurs maisons ceux avec lesquels ils ont des affaires à traiter. Par cette raison, les artisans vont travailler en public, & passent hors de chez eux la journée entière. On voit des rues remplies de menuisiers, de maréchaux ferrans, d'orfèvres, de jouailliers, &c. qui y exercent leurs métiers. Des milliers d'ouvriers vont le matin s'occuper, pendant le jour, dans les rues de Constantinople, & retournent le soir à leurs domiciles dans la campagne. Si les mêmes mœurs régnoient en Europe, si le plus grand nombre des habitans séjournoit dans les rues, nos villes paroîtroient infiniment plus peuplées, qu'elles ne le paroissent actuellement.

Quoiqu'il en soit de sa population, Constanti-

nople offre un coup-d'œil ravissant. Son port, un des plus beaux du monde, est toujours couvert de bâtimens. Le mélange de mosquées superbes & de palais, de jardins & d'arbres de toute espece, frappe singulièrement un étranger. Mais l'intérieur ne répond pas à ces belles apparences. Presque toutes les rues sont étroites, sales, & irrégulières : les maisons de bois, légères, mal bâties, semblent plutôt faites pour enfermer des oiseaux que pour loger des hommes. Lorsqu'on rencontre des palais construits en pierre, on n'aperçoit que les hautes murailles, qui les entourent. Il est également dangereux, dans cette ville, d'habiter des bâtimens de pierre ou de bois : on risque d'être enterré dans les premiers par les tremblemens de terre, & d'être brûlés dans les derniers par les incendies ; événemens également fréquents à Constantinople.

Le *Serrail*, ou plutôt le *Seray* du sultan est un vaste édifice très-irrégulier. Il ne m'a pas été permis d'y pénétrer plus avant que dans la cour extérieure : mais, ce que j'en ai vu, ne donne pas une haute idée du reste. Je n'ai rien appris touchant cette porte du ferrail qui doit avoir été l'occasion de la dénomination très-impropre de *Porte Ottomane* par laquelle on désigne en Europe la

cour du fultan. Dans la langue turque *Kapu* signifie également une porte & un palais : mais quand on parle à Constantinople d'aller à la *Porte* , on entend toujours le palais du grand- visir , où se traitent toutes les affaires , tant celles qui regardent l'intérieur de l'empire , que celles qui se négocient avec les ministres étrangers.

La ville est abondamment pourvue d'eau , qui lui vient de trois *Bents* ou réservoirs , éloignés de trois lieues d'Allemagne. Un *Bent* est un réservoir construit dans une vallée , où les eaux se rassemblent des hauteurs voisines , & où on les retient par une forte muraille. L'eau rassemblée de cette manière , est conduite dans la ville par le moyen d'aqueducs élevés à grands frais , à cause de l'inégalité du terrain. Ce n'est pas aux empereurs Grecs , que les Turcs sont redevables de ces beaux ouvrages. Un de ces réservoirs est du fultan *Mahmond* ; & le troisième , du côté du Nord , avec les canaux qui en dépendent , a été construit depuis peu par le fultan Mustapha qui occupoit le trône pendant mon séjour à Constantinople. Comme cette eau ne peut pas se distribuer également par la ville , à cause des hauteurs , on a établi des maisons où on en donne gratis à tout le monde. Vis-à-vis de la porte extérieure du ferrail , on voit une

maison magnifiquement décorée , où des gens , gagés par le public , offrent aux passans de l'eau fraîche dans des vases de cuivre doré.

Cette capitale d'un grand empire est presque sans défense : un double mur & un fossé qui se comble peu à peu , composent toutes ses fortifications. Les Turcs se reposent , pour la sûreté de cette ville , sur quatre châteaux , bâtis sur les deux canaux qui aboutissent à la mer de Marmora , & dont l'un vient de l'Archipel & l'autre de la mer Noire. Ces châteaux, connus sous le nom de *Dardanelles* , sont peu de chose : mais les deux canaux sont si étroits , & si tortueux , qu'une flotte ne pourroit les passer pas les vents les plus favorables sans risquer d'être coulée à fond par des batteries placées dans les sinuosités. L'unique moyen d'attaquer Constantinople par mer , seroit de bloquer l'entrée du canal & de couper à cette ville les vivres , qui lui viennent nécessairement par l'Archipel.

La ville de *Galata* , entourée d'une forte muraille , & adossée contre une hauteur escarpée vis-à-vis de Constantinople , est extrêmement peuplée. Tous les négocians européens , & une grande quantité de chrétiens orientaux , y font leur séjour ordinaire. *Péra* n'est qu'un faubourg de

Galata. Ce faubourg est la résidence de tous les ambassadeurs des puissances chrétiennes, qui sont dans l'usage d'envoyer des ministres publics à la Porte. Les députés d'Alger, de Tunis, de Tripoli & de Raguse, qui viennent par intervalles, logent à Constantinople: mais les Turcs ne regardent pas ces députés comme des ambassadeurs, aussi peu que les *Kapu-Kiajas*, ou chargés d'affaires des princes de la Valachie & de la Moldavie.

Le sultan a beaucoup de maisons de plaisance, tant aux environs de la capitale, que sur les bords du canal de la mer noire. Mais le sultan régnant ne va gueres qu'à celle de *Kara-Agadsch*, dont la situation triste & solitaire convient à son humeur mélancolique. Il laisse dépérir les autres: il en a fait même abattre quelques-unes, & s'est servi des matériaux pour bâtir des bains publics & des mosquées.

Les Grecs ont encore vingt-trois églises à Constantinople, & les Arméniens trois; sans compter celles que ces deux nations ont dans les faubourgs. A Péra réside un ecclésiastique auquel le pape donne le titre pompeux d'archevêque, & le met à la tête de plusieurs évêques imaginaires. Suivant les loix, aucune secte étrangère ne devrait bâtir dans la capitale, des maisons de prière: mais
plusieurs

plusieurs y tiennent leurs assemblées , fans que le gouvernement s'en embarrasse.

CHAPITRE IV.

Voyage de CONSTANTINOPLÉ
à ALEXANDRIE.

AUSSI-TOT que je fus assez bien rétabli pour pouvoir continuer notre route , nous fimes les préparatifs de notre départ. Nous aurions osé paroître encore habillés à l'européenne à Alexandrie , où l'on est accoutumé à voir beaucoup de Francs. Mais dans le reste de l'Égypte & en Arabie , notre habillement , singulièrement composé de petites pieces , & fort éloigné de la belle simplicité de celui des Orientaux , nous auroit exposé à des inconvéniens. Nous primes donc le parti de nous habiller à la turque , & ayant obtenu , par le moyen de Mr. de *Gabler* , un passeport du sultan & des lettres de recommandation , nous nous embarquâmes sur un vaisseau de *Dolcigno*.

Nous mîmes à la voile le 11 Septembre , & nous arrivâmes aux Dardanelles le 15. Tous les vaisseaux venant de Constantinople sont visités par

les commis de la douane, pour prévenir la fuite des esclaves, & la fraude des droits.

Pendant le séjour forcé que nous fîmes près d'un de ces châteaux, appelé *Kum Kalla*, j'eus occasion de me confirmer dans l'opinion que j'avois du peu d'importance de ces *Foghas Hissar*, ou *Dardanelles*. Tout y est négligé : les canons énormes chargés de pierres, sont couchés par terre & hors d'état de servir. Mais j'ai découvert un autre obstacle, qui s'opposeroit encore à une flotte qui voudroit attaquer la capitale des Turcs : c'est la quantité de bas-fonds, dont la mer est parsemée entre Constantinople & les Dardanelles.

Le 17 Septembre nous remîmes à la voile, & après avoir passé par les isles de l'Archipel, nous jettâmes l'ancre le 21 dans la rade de *Rhodes*. Nous y rencontrâmes le *Capitan-Pacha* avec quelques vaisseaux de guerre. On n'aime pas à recevoir la visite de la flotte du sultan ; tant à cause des présens qu'il faut offrir au grand-amiral, qu'à cause de l'insolence de ses matelots, appelés *Levantis*.

Nous vîmes un exemple de la crainte, que cette milice indisciplinée inspire à tout le monde. Descendus à terre, nous voulûmes voir le consul françois ; mais nous trouvâmes la maison fermée,

afin d'en écarter les matelots. On ne voulut pas nous recevoir, à cause de notre habillement turc. Heureusement, nous rencontrâmes un capucin, qui nous reconnoissant pour Européens, nous ramena & nous fit ouvrir la maison. Le consul nous donna son interprète, pour nous accompagner dans quelques petites courses, que la curiosité nous fit entreprendre.

La ville de Rhodes se ressent encore de la résidence des chevaliers de l'ordre de St. Jean, qui après en avoir été chassés, par les Turcs s'est établi à Malte. On y voit beaucoup de maisons bien bâties, dont quelques-unes sont décorées des armoiries de plusieurs familles de l'ancienne noblesse de l'Europe. Mais on laisse tomber en ruine le palais, habité autrefois par le grand-maitre. Les Turcs négligent les fortifications, quoique le long siège qu'elles leur ont coûté, eut dû leur en apprendre l'importance. Malgré cela, Rhodes est encore une des principales forteresses de l'empire Ottoman, & les Turcs la croient imprenable.

Dans cette ville, nous eûmes la curiosité, pour la première fois, d'aller dîner dans une auberge turque. On nous fit prendre notre repas en pleine rue sur un large siège de pierre, maçonné dans le mur de la cuisine, & nous mangeâmes sans

couteau & sans fourchette, ce qu'on nous servit dans un mauvais plat de terre. Ce dîner étoit bon & à grand marché. Nous allâmes de-là boire du vin chez un juif, qui se piquoit d'en fournir à tous les étrangers. Il avoit chez lui deux jolies filles, qui parloient bien italien, & qu'il donnoit pour les *siennes*. Ce petit régal juif nous coûta beaucoup plus que le repas turc.

Il y a encore beaucoup de Grecs établis dans l'isle de Rhodes; mais il ne leur est pas permis d'habiter la ville. Mrs. de Haven & Cramer furent témoins, à quel point cette nation est maltraitée par ses vainqueurs. Mes compagnons de voyage, étant allés avec quelques Grecs, qui voulurent voir leur évêque dans un village près de la ville, virent arriver des musiciens turcs, qui prétendoient régaler ce bon prélat d'une musique, qu'il n'avoit aucune envie d'entendre. Malgré son refus d'accepter leur concert, les musiciens demandoient le paiement, & ne quitterent la partie, qu'après avoir insulté l'évêque & sa compagnie.

Nous remîmes à la voile le 22 Septembre, de grand matin. Jusqu'ici, nous avons toujours navigué près des côtes, & au milieu des isles; par conséquent il auroit été inutile de faire des observations sur la route du vaisseau. Mais parvenus

en pleine mer, nous nous aperçûmes bientôt de l'ignorance des Turcs dans tout ce qui regarde la navigation. Notre patron avoit des cartes, & plusieurs instrumens; mais il ne savoit pas en faire usage. Cet attirail lui venoit probablement du pillage de quelque vaisseau chrétien: car les *Dolcignotes* se donnant pour Algériens, prennent souvent, sous ce masque, des vaisseaux des nations européennes, avec lesquelles la Porte est en paix. Pendant notre traversée, le Dolcignote craignit d'être pris lui-même, parce qu'il s'étoit répandu un bruit que des Maltois, ou plutôt quelques particuliers obscurs pourvus de patentes d'un prince italien, couroient ces mers. Notre défense n'eut pas été brillante: nous avions un vaisseau lourd & surchargé, monté de quelques mauvais canons, sans affûts, ou attachés avec des cordes.

Cet habile marin dirigeoit au hasard sa route vers Alexandrie. Heureusement pour nous, un vent très-favorable nous y porta en droiture, & si à propos, que nous arrivâmes de jour: sans quoi je ne comprends pas comment nous eussions pu éviter de grands dangers. Les côtes d'Égypte sont si basses, qu'on ne peut pas les appercevoir de loin, & un vaisseau qui n'est pas sûr de sa

route, n'en approche pas de nuit fans risquer d'échouer.

Notre patron, son secrétaire, & les deux pilotes, parloient passablement l'italien. Le secrétaire avoit voyagé à Venise, dans plusieurs villes d'Italie, & même jusqu'à Vienne, où il s'étoit instruit comme on va voir. Lui ayant demandé s'il y avoit des payens dans l'empire du fultan, il me répondit: „ Non; mais il y en a beaucoup en „ Allemagne & en Hongrie; on les y appelle lu- „ thériens, & ils n'ont aucune idée ni de Dieu, „ ni de ses prophètes “. Une autre fois, quand il fut question de la vérité de la religion chrétienne, il se leva en fureur, & dit: „ ceux qui croient à „ d'autres divinités qu'au seul Dieu, sont des „ bœufs & des ânes “. Après avoir si puissamment raisonné, il sortit sans attendre une replique.

Ce zélé secrétaire remplissoit en même tems la place d'*Imam*, ou d'aumônier du vaisseau. Les fonctions de l'Imam sont de diriger l'équipage dans les prières du soir, que les mahométans font régulièrement, après s'être lavés. Alors l'Imam étend son tapis, se met à genoux le visage tourné vers la *Meque*, marmotte ses prières, se prosterne de tems en tems, & crie par intervalles à haute voix; *Allah Akbar*, Dieu est grand. L'assemblée

fuit ses paroles, & imite fidelement ses mouvemens & ses gestes, dont il y en a un essentiel; c'est de mettre les pouces derriere les oreilles, en signe du parfait détachement de toute pensée terrestre, & de l'élévation de l'esprit vers le ciel.

Outre cette priere du soir, qui se fait toujours en commun, les mahométans s'acquittent des autres prieres, ordonnées par la loi, dans les endroits où ils se trouvent, & dans les momens où ils se croient le mieux disposés au recueillement. Ils ne rougissent pas, d'avoir des spectateurs de leur humilité & de leur dévotion. Au commencement, craignant de les gêner, je voulus me retirer à l'approche de l'heure de leurs prieres; la plupart me presserent d'y assister. Ce n'est que la populace, qui ne peut pas souffrir la présence des chrétiens, pendant les actes du culte ou dans les mosquées.

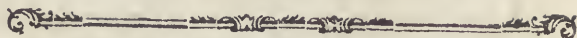
Dans notre vaisseau trop rempli, ces passagers occupoient sur le pont la place que chacun avoit arrêtée. Pour nous, nous avons loué la chambre du capitaine, avec une longue chambre attenante, afin de nous séparer des Turcs. Dans la chambre au-dessus de la nôtre, on avoit logé des esclaves de marque, c'est-à-dire, des filles bien élevées à la maniere des Turcs, & destinées au *Harem* de

quelque grand. Un jour que nous étions dans notre chambre, Mr. *Forskal* & moi, nous entendîmes des voix de femmes, & nous mîmes la tête à la fenêtre, pour voir d'où venoient ces voix. Ces esclaves, en nous reconnoissant étrangers, firent des cris & nous dirent des injures. L'une d'entr'elles parvint cependant à appaiser les autres. Nous leur montrâmes des fruits & du sucre, & elles descendirent leurs mouchoirs, pour recevoir ce qui leur convenoit. N'entendant pas réciproquement nos langues, nous nous parlions par signes. La plus jeune me dit quelques mots à plusieurs reprises. Pour en favoir le sens, nous demandâmes à l'écrivain du vaisseau la signification d'un grand nombre de mots turcs, & nous comprîmes que cette fille nous avertissoit d'être sur nos gardes, & de ne nous montrer à la fenêtre qu'à l'heure de la priere, où tout l'équipage étoit occupé. A la fin ces esclaves s'apprivoisèrent si bien, qu'elles nous avertissoient, en frappant à leur fenêtre, quand elles étoient seules. Ce badinage imprudent nous amusa pour quelques momens: mais il auroit pu nous causer des chagrins réels, & nous reconnûmes dans la fuite, que c'est une véritable folie de vouloir faire la plus légère connoissance avec des femmes turques.

Le 26 Septembre vers le soir nous arrivâmes à Alexandrie , & notre patron mouilla dans le grand port ; ce qui n'est point permis aux vaisseaux chrétiens ; ils sont obligés de mouiller dans le petit port , qui est fort dangereux. Les Passagers descendirent tout de suite à terre : mais on vint chercher les esclaves pendant la nuit , & avec le plus grand secret.

Pendant la traversée huit personnes de l'équipage moururent assez subitement ; ce qui nous fit craindre que la peste ne se fût mise parmi nous. Heureusement nos craintes se trouverent vaines , notre médecin qui visita plusieurs de ces malades, ne leur trouva aucun symptome de contagion.





SECTION II.

DE L'ÉGYPTE EN GÉNÉRAL.

CHAPITRE I.

De la Ville d'ALEXANDRIE.

ALEXANDRIE, ou *Scanderie* comme l'appellent les Turcs & les Arabes, est située sur une langue de terre entre une presqu'île & les murs de l'ancienne ville, au milieu des deux ports. Le terrain, sur lequel cette ville est bâtie, paroît être sorti des eaux. Quoiqu'infiniment déchue de son ancienne splendeur, les restes d'anciens bâtimens magnifiques, quelques palais, des temples, des mosquées, & le tout mêlé d'un grand nombre de palmiers, lui donnent un aspect imposant, quand on la regarde depuis le Port.

Les antiquités de cette ville, & les vestiges de sa splendeur passée, ont été décrits par tant de voyageurs, qu'il suffira d'ajouter quelques remarques, qui paroissent avoir échappé à ces auteurs.

Suivant les descriptions, que les écrivains grecs & latins nous donnent de l'ancienne Alexandrie, cette ville doit avoir été d'une étendue extraordinaire. L'état de destruction où elle est réduite empêche qu'on ne connoisse son enceinte. Les mahométans en général, & les Alexandrins en particulier brisent les plus beaux monumens pour les employer aux constructions les plus abjectes ; quand ils manquent de matériaux ils déterrent même les pierres des fondemens des murs & des palais. Si quelqu'un trouve la plus belle colonne dans son jardin, il aime mieux en faire des meules, que de la conserver.

Il subsiste, dans la ville un superbe morceau, parce qu'on n'a pu ni le briser ni le transporter. C'est l'*Obélisque de Cléopâtre*, fait d'une seule pièce de granit rouge. Quoiqu'une partie de sa base soit enterrée, il est encore élevé de soixante-deux pieds au-dessus du sol, la base a sept pieds & demi de largeur. Il est chargé de caractères, profonds d'un pouce, d'écriture *Pharaonique*, indéchiffrable pour les Egyptiens d'aujourd'hui.

Un autre monument, la fameuse *Colonne de Pompée*, s'est aussi conservée par sa masse. Autrefois placée dans l'ancienne Alexandrie, elle se trouve aujourd'hui à un quart de lieue de

distance de la nouvelle. Puisque les voyageurs ne font pas d'accord sur sa hauteur, j'ai cru devoir la mesurer avec soin : sans la base qui a environ cinq pieds de haut, la colonne a quatre-vingt-neuf pieds. Elle est de granit rouge, & composée de trois blocs différens. *Norden* avoit vu sa base endommagée : mais depuis le tems où ce voyageur a été en Egypte, un certain *Mohammed Pschurbatschi* a fait réparer cette colonne. Ainsi il y a aussi parmi les Turcs des gens, qui ne font pas saisis de cet esprit destructeur, si ordinaire à leur nation.

Aux environs de cette ville, on voit plusieurs catacombes, ou appartemens souterrains taillés dans le roc. J'ai examiné ces excavations : la plus grande partie étoit sans doute destinée à servir de tombeaux. Il y en a cependant, que je crois avoir été plutôt des magasins à bled. Ce qu'on appelle les *bains de Pompée*, sont aussi des grottes creusées dans le même roc ; qui est comme à Malte, une pierre calcaire très-facile à travailler.

La nouvelle Alexandrie doit son état actuel aux Arabes, qui l'ont entouré d'un mur très-épais, haut de près de cinquante pieds. Ce mur qu'on laisse se dégrader, & un petit fort sur

la presqu'isle, avec une garnison de cinquante Janissaires, font toute la défense de la ville. Son gouverneur dépend cependant du pacha de Kahira ; par conséquent du sultan, & non de l'aristocratie des Beys.

Le plus beau bâtiment de la ville, est une mosquée qui du tems des grecs étoit une église dédiée à St. Athanase. Elle est très-vaste, & ornée de magnifiques colonnes. On dit qu'il s'y conserve encore une grande quantité de manuscrits grecs : mais un chrétien n'osant rien examiner dans une mosquée, je n'en ai vu que l'extérieur.

Les *Coptes* ont une église dédiée à St. Marc, où ils montrent le tombeau de cet Evangeliste, qu'on n'ouvre plus depuis la tentative faite par des prêtres de la communion Romaine, d'enlever la tête du saint. On ne fait comment concilier cette tradition avec celle des Vénitiens qui prétendent posséder en entier cette précieuse relique. Les prêtres catholiques se vantent, il est vrai, d'avoir usé de finesse, en découpant le corps du saint, en l'empaquetant bien, & en le faisant passer pour du porc salé, afin d'éviter la visite des mahométans à la douane. Les Turcs ont défendu, en effet, de transporter des cada-

vres & des momies, en forte qu'il est difficile actuellement de sortir d'Égypte les corps de ses anciens habitans. Cependant, comme la douane d'Alexandrie est aujourd'hui entre les mains des Juifs, nous étions parvenus à y faire passer une momie, & à l'embarquer sur un vaisseau Italien. Mais nous fûmes obligés de la faire revenir, sans pouvoir l'envoyer en Europe, parce que tous ces matelots Italiens menacèrent de quitter le vaisseau, si le patron ne les débarrassoit pas de ce cadavre payen, qui ne manqueroit pas de leur attirer quelque malheur.

Alexandrie a perdu peu à peu sa grandeur, sa population & ses richesses. Ce qui a fait décheoir cette ville, c'est le changement arrivé dans le bras du Nil qui l'arrose, & qui depuis long-tems n'est plus navigable. On tâche néanmoins de nettoyer de tems en tems ce canal, parce qu'il fournit la ville d'eau douce, dont elle manqueroit entièrement sans cette ressource. Les magnifiques réservoirs de l'ancienne Alexandrie subsistent encore, dans lesquels on fait entrer, dans le tems de la crûe du Nil, l'eau nécessaire pour la provision de toute l'année.

Sans des obstacles de toute espece, cette ville seroit plus florissante. Ses habitans paroif-

font avoir pour le commerce une disposition , que le mauvais gouvernement étouffe. Je n'ai rencontré dans aucun endroit , tant de personnes qui parlaient correctement les langues Européennes , même celles du Nord. Les Alexandrins ont la coutume de se mettre matelots sur quelque vaisseau chrétien ; lorsqu'ils se sont formés & qu'ils ont appris la langue , ils reviennent dans leur patrie , où ils se font courtiers ou interpretes des nations qu'ils avoient servies. Les mahométans ont pour l'ordinaire un grand éloignement de vivre parmi les chrétiens , parce qu'ils ne peuvent pas s'acquitter des cérémonies de leur culte. Les Egyptiens modernes moins attachés à leur religion & à leurs mœurs , que les autres musulmans , sont plus propres à commercer avec les Européens.

Malgré cela , le commerce d'Alexandrie est peu de chose , quoique presque toutes les nations de l'Europe y tiennent des consuls. Cependant comme la plus grande partie des marchandises , qui viennent en Egypte , passent dans cette ville , la douane rapporte au sultan des sommes considérables.

L'arabe est la langue des habitans , comme de ceux de toute l'Egypte. Les négociants Euro-

péens, qui n'entendent pas cette langue, parlent l'italien, qui est encore assez usité dans ces contrées.

Plusieurs tribus d'Arabes errans rôdent continuellement dans la basse Egypte, & s'approchent souvent d'Alexandrie. Le peuple paye quelques contributions : mais quelquefois il pille la province, & force le gouvernement d'envoyer des troupes pour réduire les mutins, ou pour les chasser dans des provinces plus éloignées. Pendant notre séjour à Alexandrie, quelques centaines de ces brigands camperent à un quart de lieue de la ville : cette horde tourmentoit les cultivateurs, & détrouffoit les voyageurs de toutes les nations.

Un jour ces Arabes nous donnerent une scène que nous pouvions voir depuis la terrasse de notre maison. Suivant leur coutume, un grand nombre s'étoient glissés, un à un dans la ville, afin de ne pas effaroucher les habitans. Un de leur schechs, voulant éprouver la bonté de la poudre & des balles, qu'il avoit achetées dans une boutique, tira sans façon son coup contre la maison vis-à-vis. Le propriétaire s'en étant plaint, le schech le traita, comme il eut traité un de ses sujets du désert. Des bourgeois survenus, vouloient

vouloient venger l'insulte faite à leur compatriote & commencèrent à maltraiter le Schech. Des Arabes accoururent pour défendre leur chef, & les habitans s'attrouperent de leur côté. Cette querelle donna lieu à un combat, qui commença par des coups de pierre, & finit par des coups de fusil. Les Arabes parvinrent à fortir de la ville, en laissant quelques morts & plusieurs prisonniers. Le lendemain leur camp assiégea la ville, & enleva les bestiaux des habitans, qui se trouvoient sur les pâturages. Mais deux jours après la paix fut rétablie, & on rendit réciproquement le butin & les prisonniers.

Les courses de ces Arabes ne sont pas les seules causes qui m'obligèrent à mettre des bornes à ma curiosité : la bêtise & l'ignorance des habitans, auxquels mes instrumens d'arpentage inspiroient de la défiance & de la crainte, m'empêchèrent aussi de multiplier mes observations. Un marchand turc, ayant remarqué que je dirigeois mon instrument vers la ville, eut la curiosité de regarder par la lunette du cadran ; & il fut extrêmement allarmé d'appercevoir une tour renversée. Il se répandit tout de suite un bruit, que j'étois venu bouleverser toute la ville : on en parla chez le gouverneur, & mon janissaire

ne voulut plus m'accompagner, quand j'avois dessein de prendre mes instrumens avec moi. Près d'un village du Delta, un honnête payfan prêta beaucoup d'attention à l'opération que je faisois pour prendre des angles. Pour lui montrer quelque chose de curieux, je le fis regarder par la même lunette. Sa frayeur fut extrême, en voyant son village renversé. Mon domestique lui dit, que le gouvernement, mécontent de ce village, m'avoit envoyé pour le détruire; il me pria alors instamment, d'attendre quelques instans, pour lui donner le tems de sauver sa femme & sa vache: il courut en grande hâte vers sa maison, & moi je me rembarquai.

C H A P I T R E II.

Voyage d'ALEXANDRIE à Rosette.

LES voyageurs européens, qui ont visité l'Égypte, ayant fait le trajet d'Alexandrie à Kahirah par Raschid & sur le Nil, nous étions tentés de préférer la route par terre. Les Arabes vagabonds, répandus dans toute cette contrée, comme je l'ai déjà dit, rendirent ce dessein impraticable. *Mr. Forskal*, traversant ce pays dans

une autre occasion , éprouva que nos appréhensions n'avoient pas été vaines : il fut entièrement dépouillé par ces Arabes , qui , par une générosité peu commune , lui laissèrent ses caleçons.

En hyver, la traversée d'Alexandrie à Raschid est si dengereuse , que beaucoup de vaisseaux périssent dans le *Boghas*, ou l'embouchure du Nil. Quoique la crûe de ce fleuve n'eût pas baissé beaucoup encore , notre bâtiment plat toucha à plusieurs reprises. Le patron s'excusa en nos assurant que le lit du fleuve changeoit souvent dans ces endroits. Cette quantité de bas-fonds sur les côtes , fait que les Egyptiens ne craignent plus l'approche d'une flotte ennemie , & qu'ils laissent dépérir les anciens forts , dont les bords du Nil étoient garnis.

Après avoir essuyé des vents contraires, nous arrivâmes le 2 de Novembre à *Rosette*, comme l'appellent les Européens , & en langue du pays *Raschid*. Cette ville qui est assez grande , est située sur une hauteur , d'où l'on a une vue charmante sur le cours du Nil & une partie du *Delta*. Elle sert d'entrepôt pour le commerce entre Alexandrie & le Caire. Les bateaux de cette dernière ville ne vont pas plus loin qu'à

Rofette , où ils chargent les marchandises apportées par des vaiffeaux d'Alexandrie , qui ne remontent jamais le Nil. Par cette raifon on trouve à Rofette , des confuls de France & de Venife , & plufieurs négociants européens , qui foignent le transport des effets de leurs amis.

Près de cette ville on croit reconnoître les ruines de l'ancienne *Canopus*. On y a déterré , l'année paffée , vingt belles colonnes de marbre , qui fe trouvent actuellement au Caire ; ce qui eft plus sûr , c'eft qu'il y a eu autrefois , & encore probablement dans le feizieme fiecle , un autre bras du Nil , qui s'étendoit depuis ces ruines jufqu'à *Abukir* , où il fe jettoit dans la mer ; mais qui eft comblé à préfent par le fable que le vent transporte en grande quantité , dans ces contrées fablonneufes.

Les Européens fe louent beaucoup de la politeffe des habitans de Rofette. Le féjour de cette ville nous eût été , par conféquent , plus agréable que celui des autres villes de l'Egypte , où les Francs font regardés de mauvais œil , & expofés à beaucoup d'avanies ; mais nous n'avions point de tems à perdre & nous étions prefés de nous rendre au Caire.

CHAPITRE III.

Voyage de Rosette au CAIRE.

Nous partîmes de Rosette dès le 6 Novembre, & deux jours après nous passâmes devant *Fue*, ville autrefois considérable, quand elle étoit encore l'entrepôt du commerce d'Alexandrie avec le Caire. Aujourd'hui elle est entièrement déchuë: le canal qui va de cette ville à Alexandrie, n'est plus navigable. Le Nil charrie tant de terres, qu'il bouche ces canaux, quoiqu'on les nettoye de tems en tems, d'une maniere, il est vrai, assez superficielle. La terre qu'on retire des canaux, forme cependant ces élévations qu'on rencontre dans le Delta, & qu'on est surpris de voir dans un pays aussi plat que la basse Egypte.

Dans cette saison, où la campagne est tapissée de verdure, on voyage très-agréablement sur le Nil; l'un & l'autre rivage du fleuve, sont parsemés de villages. Quoique les maisons en soient plates, & mal bâties en briques non cuites, ces maisons entremêlées de palmiers & de colombiers d'une forme singuliere, ne laissent pas d'offrir à un étranger un-coup d'œil égale-

ment riant & extraordinaire. Près de plusieurs de ces villages , on voit de grands monceaux de ruines d'anciennes villes.

Sans les Pirates qui infestent le Nil , cette navigation seroit plus agréable encore : cependant quand on est beaucoup de monde sur un bateau , on se tient sur ses gardes , on tire de tems en tems pour faire voir qu'on est pourvu d'armes à feu ; cela contient les brigands & la traversée est moins dangereuse. On risque bien davantage en se confiant à un *Reis* , ou patron de vaisseau , inconnu , qui favorise souvent les voleurs , & qui partage avec eux le butin. Des villages entiers ont la réputation de faire ce métier , & par cette raison les bateaux ne s'arrêtent pas dans leur voisinage. Les habitans des bords du Nil très-habiles dans l'art de nager , sont tentés d'exercer ce talent pour voler plus facilement les bateaux ; si ce n'est pas à force ouverte , au moins avec une hardiesse digne des plus grands filoux.

Quelques Turcs me racontèrent un exemple , d'assez fraîche date , de l'adresse & de l'effronterie de ces voleurs. Les gens d'un pacha nouvellement arrivé , attraperent un voleur sur je fait & l'arrêterent : conduit devant le pacha , & menacé d'une mort inévitable , il demanda

de faire voir un de ses tours, en lui disant qu'il espéroit d'obtenir sa grace en faveur de son habileté. On le lui permit, il fit un paquet de plusieurs effets qu'il ramassa tranquillement dans la tente, comme les Egyptiens plient leurs propres habits quand ils veulent passer une riviere. Après avoir joué pendant quelque tems avec ce paquet, il le mit sur sa tête, se jetta dans le Nil, & gagna l'autre bord avant que les Turcs revinssent de leur étonnement, & eussent pensé de prendre leurs fusils pour l'arrêter.

Dans toute la basse Egypte, dans les deux grands bras du Nil que j'ai parcourus, je n'ai pas apperçu un seul crocodile. Les Egyptiens s'imaginent que dans le *Mikkias* près du Caire, on a placé un talisman, qui ne permet pas à ces amphibies de descendre plus bas.

Le 10 Novembre, nous atteignîmes *Bulak* qui peut être regardé comme le port du Caire, puisque tous les bateaux, venant par le Nil, déchargent dans ce bourg les passagers & les marchandises.

C H A P I T R E I V.

Route du Caire à DAMIETTE.

APRÈS avoir examiné, en venant, un des grands bras du Nil, j'avois envie de voir aussi l'autre qui va du Caire à *Damiette*. Les cartes de cette partie de l'Égypte, appelée *Delta* par les anciens & par les Européens modernes, sont fort défectueuses. Je me flattois, par des observations faites dans un voyage de cette nature, de pouvoir les rectifier. Ma carte du cours du Nil donnera un échantillon de mes soins, & servira en même tems à guider le lecteur qui veut suivre des yeux mes courses.

Les tems couverts, & les pluies fréquentes, m'empêcherent d'exécuter mon dessein avant le mois de Mai de l'année suivante; ce délai tourna à mon avantage. J'appris un peu la langue, & je me familiarisai avec les mœurs des orientaux. *Mr. Baurenseind*, qui n'étoit guère sorti de chez lui au Caire, voulut m'accompagner.

Nous partîmes donc de *Bulak*, le 1 Mai 1762, & notre navigation fut au commencement fort tranquille : depuis le Caire au Delta, le Nil est très-large & rempli d'isles, que l'impétuosité du

courant, pendant les crûes du fleuve, transporte souvent ailleurs; ce qui cause de fréquentes querelles entre les villages riverains; mais actuellement les eaux étoient si basses, que notre bateau toucha plusieurs fois. Le calme ordinaire durant la nuit, nous eut permis de profiter du courant pour avancer, si la crainte des pirates ne nous eût pas retenus. Pendant le jour le vent du Nord regne communément, & retarde la navigation: il s'éleve quelquefois des ouragans violents, qui, en soulevant le sable & la poussière, obscurcissent l'air, & mettent les bateaux, à l'ordinaire mauvais voiliers, en danger de périr.

Tous les villages, il est vrai, ont des gardes, destinés à veiller pour avertir les passans de l'approche des pirates. Mais ces gardes s'affoient souvent avec les habitans des villages pour équiper des barques, & pour aller eux-mêmes piller les bateaux marchands.

Sifte, où nous arrivâmes le 3 Mai, est une ville médiocre, située entre le Caire & Damiette; elle appartient en propre à un ancien *Kislar-Aga* de Constantinople, retiré au Caire, qui tient ici un *Kaimacan*, ou une espèce de Baillif. Cette ville a trois mosquées, & une église appar-

tenante aux Coptes, dont la communauté est composée de trois cents familles. Ces bonnes gens m'inviterent à voir leur église, qui est mal bâtie, sale, & tapissée de nattes. Pendant leur culte ils se tiennent debout, appuyés sur des bequilles, dont le plancher de l'église est jonché; ils ornent leurs églises de mauvais tableaux: j'en ai vu un où J. C., la Vierge, & plusieurs saints étoient représentés sicrement à cheval.

Pendant cette traversée, nous vîmes bien quelques barques suspectes, qui parurent appartenir à des pirates: mais aucune n'osa nous attaquer. Nous rencontrâmes aussi plusieurs radeaux, chargés de pots & de cruches, qu'on amenoit de la haute Egypte pour les vendre: on attache ces pots sous des planches de palmier fort légères; on joint ces planches en forme de radeau, que six ou huit hommes gouvernent, en ramant avec des branches d'arbre. Quand ils ont vendu leur charge à Damiette, ils s'en retournent à pied dans leur patrie; avec des frondes, ils savent très-bien se défendre contre les brigands.

Nous passâmes près de *Mansura*, où *St. Louis* fut fait prisonnier; elle me parut de la grandeur de Damiette. On a élevé un mur dans le

bras du Nil près de cette ville , pour empêcher l'eau d'entrer dans le canal du lac de *Babeire* , en plus grande quantité qu'il n'est requis pour arroser les champs de riz , très-nombreux dans cette contrée.

Au-deffous de *Manfura* , nous rencontrâmes vingt bateaux chargés de ruches d'abeilles , qu'on menoit pâître sur les bords du fleuve.

Chaque bateau contenoit deux cents ruches ; il y en avoit ainsi quatre mille en tout. Le *Sandsjak* de *Manfura* , campoit dans les environs , avec une suite de quarante esclaves & domestiques , pour lever l'impôt mis sur les abeilles.

Le 5 Mai nous arrivâmes à *Damiette*. Cette ville est , au moins , aussi avantageusement située que *Rofette*. Les marchandises venant de *Syrie* , doivent passer par son port , où il se fait d'ailleurs un grand commerce de riz , qu'on cultive très-abondamment dans les environs : malgré cela , il ne réside dans cette ville aucun négociant chrétien , ni aucun moine européen , quoiqu'elle soit habitée par un nombre considérable de *Maronites* & d'*Arméniens* , réunis à l'église Romaine.

Autrefois il y avoit à *Damiette* un consul & des marchands François : mais les habitans ,

croyant remarquer que ces étrangers se familiarisoient trop avec les femmes du pays, les massacrerent tous. Depuis cette époque, un ordre du roi de France défend à tout homme de cette nation, non-seulement de s'établir dans cette ville, mais encore de la fréquenter. Les habitans de Damiette ont généralement la réputation de hair les chrétiens plus que ne font les autres Egyptiens : le souvenir des Croisades leur inspire peut-être cette aversion. Habillés à la turque, & parlant un peu la langue du pays, nous n'avions rien à craindre.

Dans les environs de cette ville, il y a beaucoup de rizieres : mais le terroir vers les bords de la mer, est rempli de sable fin, & par conséquent stérile. Le trajet de Damiette à Rosette par terre n'est que d'une journée & demie : on ne se fert pas de cette route, à cause des voleurs, qui depuis quelque tems la rendent périlleuse.

Etant si près de la mer, j'allai voir le *Boghas*, éloigné de Damiette de deux lieues d'Allemagne. Cette embouchure du Nil n'est pas aussi dangereuse aux vaisseaux, que celle de Rosette : elle étoit défendue autrefois par un fort, qui n'est plus habité parce qu'on le croit occupé par

des spectres. Je le visitai en compagnie de quelques mahométans , qui , en approchant de cette demeure des esprits , firent dévotement leurs prieres. C'est la seule fois , que j'aie remarqué cette espece de superstition parmi les musulmans : on ne connoît pas les spectres en Arabie, & on n'en parle pas.

Le lac de *Babeire* s'étend à l'est depuis Damiette jusqu'à *Ghassu*. J'eusse bien désiré de voir ce lac , si fameux chez les anciens , & dont les environs sont remplis des superbes ruines de plusieurs villes considérables. En même tems j'aurois pu examiner quelques villes modernes dignes de l'attention d'un curieux ; comme *Démischli* , où l'on fabrique de belles toiles ; *Bilbays* & *Tasmul* , qui conservent de beaux monumens : mais les habitans du district de *Babeire*, pauvres , & presque indépendans à cause de leur position isolée , sont également à craindre sur le lac & sur terre : ils pillent tous les voyageurs sans aucune distinction. Il me sembla donc plus prudent de sacrifier ma curiosité à ma sûreté.

Plusieurs des villages , situés sur les bords du Nil , appartiennent en propriété à des *Begs* qui demeurent au Caire. Les Coptes , qui sont

les fonctions de secrétaires de ces grands, auroient pu me fournir des lumières sur cet article, si j'avois été à portée de les consulter. Dans ma carte du cours de Nil, j'ai tâché de donner les noms de tous les endroits que j'ai vus de près & de loin. Mais j'ai trouvé beaucoup de difficultés en voulant écrire ces noms ; tant à cause de la différence des dialectes, qu'à cause de la mauvaise prononciation des gens du peuple, à qui j'ai été souvent obligé de m'adresser pour apprendre les noms sur la route.

Nous quittâmes Damiette le 12 Mai, & le vent nous favorisa si bien, que le 15 nous fûmes déjà de retour à Bulak.

C H A P I T R E V.

Des villes anciennes de la BASSE - ÉGYPTE.

LES anciens historiens & géographes, qui parlent de l'Égypte, nomment un si grand nombre de villes, que ce pays, en comparaison de son ancien état, doit paroître aujourd'hui presque désert. On y trouve, il est vrai, une dizaine de villes nouvelles ; mais qui sont peu de chose quand on les compare à la quantité & à la gran-

deur des anciennes. Tous les ouvrages des Egyptiens, qui subsistent depuis les siècles les plus reculés, annoncent un peuple riche & nombreux, mais qui a disparu presque entièrement.

Quand on réfléchit sur les révolutions successives que cette contrée a essuyées, & sur le malheur qu'elle a eu d'être dominée depuis si long-tems par des étrangers, on ne sera plus surpris de sa dépopulation & de la perte de ses richesses. Subjuguée par les Perses, les Grecs, les Romains, les Arabes & les Turcs, sans jouir d'aucun intervalle de repos pour se remettre, elle fut toujours gouvernée par des lieutenants d'un conquérant éloigné. Ces usurpateurs & leurs officiers ne pensant qu'à tirer le plus possible d'une province opulente, foulèrent le peuple jusqu'à lui enlever sa subsistance. La culture dégradée par la misère des cultivateurs, entraîna la ruine des villes. Aujourd'hui encore le peuple diminue, & le paysan, quoiqu'il habite une contrée fertile, est misérable; parce que les exactions du gouvernement & des ministres le mettent hors d'état de faire les avances nécessaires à la culture; & les villes tombent en ruine, parce que ces mêmes exactions rendent toute entreprise lucrative impossible aux citadins.

Il fera difficile de déterminer la position de ces anciennes villes. Les endroits où il y a eu d'anciennes villes sont marqués par ces digues élevées pour les garantir des inondations. On voit au milieu des plaines des élévations qui couvrent toujours des ruines, enterrées peu à peu par les dépôts du fleuve, & par les vents impétueux qui y apportent le sable. Il y a un nombre étonnant d'endroits qui recelent, ou qui montrent au jour des vestiges de villes détruites.

La quantité de ces ruines seroit plus grande encore, si les habitans ne les faisoient disparaître peu à peu, en les employant, à l'exemple des autres mahométans, à la maçonnerie des bâtimens de toute espece qu'ils font construire. Dans la vue de trouver des matériaux pour bâtir, on fouille continuellement ces débris : on ne se contente pas de creuser la terre; on la crible dans l'espérance d'y trouver de l'or ou des pierres gravées. Un de mes amis, seigneur d'un village voisin d'une ville ruinée, me fit présent d'un scarabée des anciens Egyptiens, que les paysans avoient déterré en exploitant de cette manière le terrain. Ce scarabée est de terre cuite, enduite d'une couche très-épaisse de vernis : il prouve que ce peuple a possédé l'art de faire des moules

moules gravés , avec lesquels on faisoit des empreintes sur la terre molle avant sa cuisson.

La partie orientale du Delta , peu fréquentée jusqu'ici par les voyageurs européens , n'est pas moins riche en antiquités que celle qui est mieux connue. Les voleurs , plus communs dans ce district écarté & moins policé encore que le reste de l'Égypte , dégoûtent les envieux d'une telle promenade. Il seroit possible cependant d'entreprendre , sans rien risquer , une tournée dans ces lieux peu fréquentés , en accompagnant les Coptes , qui vont en grandes troupes toutes les années faire un pèlerinage à une ancienne église près de *Gemiâne*.

Quelques Arabes apprirent à Mr. *Forskal* , les noms de plusieurs endroits habités autrefois par les Juifs , dont les ruines doivent encore subsister. Tous ces noms désignent , il est vrai , quelque chose de relatif à un séjour que les Juifs doivent avoir fait dans cette contrée ; mais comme ce récit repose sur une tradition vague , qui regarde un peuple méprisé , & dont l'histoire est peu connue , nous ne primes pas la peine de nous en informer davantage.

Le peuple d'Égypte n'aime pas que les Européens fassent creuser parmi les ruines : il est per-

suadé que nous y cherchons des trésors. Quand je mesurai un bel obélisque , qui subsiste encore en entier à *Mataré* , les habitans de ce lieu s'arrêterent à une certaine distance , pour regarder attentivement mes opérations : ils s'imaginoient que , par un secret inconnu , je ferois sauter cette masse , pour m'emparer des richesses cachées sous sa base , dont ils prétendoient avoir leur part : quand ils virent que mes opérations ne répondoient pas à leur attente , ils me laisserent partir sans m'insulter. On pourroit éviter l'inconvénient de donner ombrage au peuple , en demandant la permission de fouiller au seigneur des lieux , où il se trouve des ruines , & en faisant exécuter ce travail par ses payfans.

Plusieurs voyageurs ont pris le soin de décrire les antiquités des villes de l'ancienne Egypte : plusieurs savans se sont occupés à discuter sur ces descriptions & à les comparer avec celles des auteurs grecs & latins , pour deviner à quelle ville avoient appartenus les monceaux de ruines qu'on voit actuellement. Ces recherches peuvent être curieuses : mais vu leur incertitude , je n'ai point cru devoir entrer dans ces détails , ou répéter ce que d'autres ont dit avant moi.

CHAPITRE VI.

De la ville du CAIRE.

PENDANT les onze derniers siècles, depuis la conquête de l'Égypte par les Arabes, il est arrivé bien des changemens dans les environs du Caire, nommé en langue du pays *Kabira*. Ces conquérans démolirent ou négligèrent des villes & en bâtirent de nouvelles.

A leur entrée dans ce pays, ils trouverent au bord du Nil une ville, que les écrivains de leur nation appellent *Masr*, qui est sans doute la *Babylone d'Égypte* des auteurs grecs, & dont ils s'emparèrent par la trahison de *Mokaukas*. Ces musulmans zélés, ne voulant pas habiter la même ville avec les chrétiens, s'établirent peu à peu dans l'endroit où leur général avoit campé, & bâtirent une ville appelée *Fostat*.

Cette ville, devenue la capitale de l'Égypte, fut aussi nommée *Masr*; nom qu'elle conserva après que le Caire qui n'en paroît avoir été qu'un faubourg, l'eût remplacée dans le titre de capitale. *Fostat* dépérit à mesure que le Caire fondé l'an 358 de l'Hégire par le général d'un calife *Fatimite*, s'éleva. Aujourd'hui les restes de *Fostat* sont

connus sous le nom de *Masr-el-atik*, le vieux Mafr. Le fameux *Salah el din* embellit la ville naissante & l'entoura de murailles.

La ville du Caire prit à son tour le nom de *Masr* : les Européens l'appellent *Cairs*, ou le *grand Caire*. Cette ville, quoiqu'assez moderne, est en effet fort grande. Elle s'étend, l'espace d'une heure de chemin, sur une plaine sablonneuse, au pied de la montagne de *Mokattam*, à la distance d'une demi-lieue des bords du Nil. Depuis cette montagne, où est situé le château, on peut découvrir la ville en entier : des autres côtés, elle est entourée de collines formées par les immondes de la ville, qu'on transporte journellement. Ces collines sont déjà si élevées, qu'à peine depuis le Nil, on peut appercevoir les fommités des tours.

Quoique le Caire soit une très-grande ville, elle n'est nullement peuplée comme les villes de l'Europe de la même grandeur. La capitale de l'Egypte renferme dans son enceinte de vastes étangs, qui lorsqu'ils sont remplis d'eau, ressemblent à des lacs. Les mosquées occupent des terrains fort étendus : dans un quartier que j'ai eu occasion d'examiner en détail, j'ai trouvé l'intervalle entre les grandes rues, rempli de jardins & de places vuides. Je suis fondé à croire, que l'intérieur de

plusieurs quartiers contient de même de grands espaces , où il n'y a aucune maison. Les maisons ne sont pas aussi hautes au Caire que celles de nos villes en Europe : dans les petits quartiers elles n'ont qu'un étage , & elles sont de briques séchées au soleil.

J'ai dit que les voyageurs se trompent presque toujours sur la population des villes de l'orient ; & je dois ajouter que l'arrangement des rues du Caire , doit faire paroître cette ville plus grande qu'elle ne l'est effectivement. Dans beaucoup de quartiers il se trouve des rues assez longues , qui n'ont qu'une issue dans quelque rue principale : de sorte que ceux qui habitent au fond de ces rues impasses , peuvent se parler du derrière de leurs maisons , & seroient néanmoins obligés de faire un quart de lieue de chemin pour se joindre. Ces rues sont habitées pour la plupart par des artisans , qui en allant travailler dans les rues les plus fréquentées , laissent chez eux leurs femmes & leurs enfans. Par cette raison , on est si étonné d'y rencontrer un paissant , que le supposant égaré , on l'avertit tout de suite que la rue n'a point d'issue. Toute la communication se faisant donc par les rues principales , qui d'ailleurs sont

fort étroites, ces rues, continuellement remplies d'une foule de monde, donnent à cette ville l'apparence d'une population extraordinaire, qui n'existe que dans peu de quartiers.

Le château, situé sur un rocher escarpé entre la ville & la montagne de *Mokattam*, subsistoit probablement déjà du tems des Grecs, & faisoit partie de la *Babylone d'Egypte*. Aujourd'hui il est partagé en trois quartiers; celui du pacha, celui des janissaires, & celui des *assabs*. Le palais du pacha, tombe en ruines & ne paroît pas devoir être la demeure du gouverneur d'une grande province; mais les pachas turcs sont généralement mal logés: assurés de rester peu de tems en place, aucun ne se soucie de faire des réparations pour son successeur.

Le quartier des janissaires, entouré de bonnes murailles flanquées de tours, a plus l'air d'une forteresse: aussi cette milice se prévaut de sa situation avantageuse, dans les révolutions si fréquentes en Égypte. Ce corps, soudoyé par le sultan, ne respecte gueres son souverain; les principaux officiers, ayant été des esclaves des habitans les plus considérables du Caire, gardent plus d'attachement pour leurs anciens maîtres, qu'ils n'en ont pour le sultan. Quand les Égyptiens

déposent un pacha, ce sont à l'ordinaire les janissaires qui à coup de canon le chassent de son palais, quand il ne part pas au jour fixé par les begs. Les Arabes cependant craignent peu les janissaires, & volent hardiment près de leur quartier.

Dans ce château on voit deux ouvrages, dont quelques rêveurs chrétiens & mahométans ont voulu faire honneur à un patriarche: ce sont la fontaine & le palais de *Joseph*. La fontaine, quoique profonde & toute taillée dans le roc, ne paroîtra pas si merveilleuse quand on examinera la nature du roc, qui est d'une pierre calcaire très-tendre. Ce travail n'est nullement comparable à ceux des anciens Indiens, qui ont creusé des pagodes entières dans le roc le plus dur.

Le prétendu *palais de Joseph* est un grand bâtiment, qui conserve des restes précieux de son ancienne magnificence. Dans l'appartement où travaillent aujourd'hui les tisserands, les murailles sont ornées de figures en belle mosaïque, composées de nacre de perle, de pierres fines & de verre coloré. Le plafond d'une autre chambre contient de belles peintures: dans quelques endroits, se trouvent gravés les noms de la plupart des anciens souverains d'Egypte. Les califes

d'Egypte paroissent avoir habité ce palais, & il est étonnant que le pacha n'en fasse pas sa demeure : d'un balcon on a une vue ravissante sur le Caire, *Balah*, *Dsjise*, & sur un vaste paysage qui s'étend jusqu'aux pyramides.

On fabrique dans ce palais, l'étoffe précieuse dont le sultan fait annuellement présent au sanctuaire de la *Mecque*. Je demandai au directeur de cette fabrique, de quel *Joseph* il croyoit que la fontaine & le palais portoient le nom : il me répondit de *Salah ed din*, dont *Joseph* étoit en effet, le nom propre. Cette opinion semble d'autant plus probable, qu'on fait par d'autres monumens, combien d'embellissemens le Caire doit à ce calife. Quoi qu'il en soit, on voit près de ce palais une trentaine de grandes & de belles colonnes de granit rouge, encore sur pied, quoique découvertes : de misérables cabanes sont adossées contre ces superbes colonnes. Dans un chemin taillé dans le roc, qui mene d'un quartier de ce château à l'autre, j'ai été surpris de voir un aigle à double tête, gravé sur une grande pierre, & encore parfaitement reconnoissable.

Le faubourg *el Karafe*, aujourd'hui peu habité, contient une multitude de superbes moquées, en partie tombées en ruines, & plusieurs tom-

beaux des anciens souverains du pays Les femmes mahométanes se rendent en foule dans cet endroit , sous prétexte d'y faire leurs dévotions ; mais , au fond , pour avoir la liberté de se promener. De l'autre côté du château, il y a encore une grande quantité de mosquées ruinées , & des maisons de priere bâties sur les tombeaux des riches mahométans , qui forment une rue de trois quarts de lieue d'Allemagne. Il paroît par ce nombre étonnant de mosquées & de maisons de priere , que les anciens souverains & les grands de l'Égypte ont dépensé autant , & plus peut-être , en fondations pieuses , que les sultans de Constantinople.

Parmi cette multitude de mosquées , il y en a qui se distinguent par la beauté & la solidité de leur construction : l'une entr'autres , qui avoit en même tems une académie , étoit si forte & si bien située , qu'on y dressoit dans les émeutes populaires des batteries pour battre le château , & par cette raison on en a muré les portes. Toutes ces mosquées sont décorées fort simplement dans l'intérieur ; à l'ordinaire le pavé est couvert de nattes , rarement de tapis : les murs n'ont d'autres ornemens que quelques passages du Koran écrits en lettres d'or , & une multitude

de mauvaises lampes, suspendues horizontalement, & entremêlées d'œufs d'Autruches ou d'autres chétives curiosités.

Le *Mourifan* est un grand hôpital pour les foux & pour les malades: je n'ai pas trouvé ces derniers en grand nombre à proportion de l'étendue de la ville. Autrefois les malades y étoient pourvus de tout ce qui pouvoit les soulager, sans oublier même la musique; par impuissance de subvenir à tous les fraix, on leur avoit retranché ce divertissement, que la libéralité d'un particulier vient de leur rendre. Les descriptions du Caire parlent beaucoup des grands revenus, attachés à cet hôpital & à la plupart des mosquées; mais il arrive ici comme ailleurs; les administrateurs de ces revenus s'enrichissent, en ruinant les fondations, qui ne se relevent pour un tems, que par de nouveaux legs de quelques ames pieuses.

Il y a dans cette ville un grand nombre de *kans* ou *oquals*, comme on les appelle en Egypte. Ce sont de vastes bâtimens, solides, remplis de magasins & de petites chambres, à l'usage des marchands étrangers. On voit ici, comme à Constantinople, plusieurs belles maisons, où l'on distribue gratis de l'eau fraîche aux passans.

Les bains publics sont en grand nombre; quoi-

que de peu d'apparence extérieurement ; ils ont de beaux appartemens , pavés de marbre & ornés à la maniere du pays : plusieurs domestiques gagés , dont chacun a son emploi particulier , servent très-bien ceux qui viennent se baigner. Les étrangers s'effrayent au commencement de la méthode de ces baigneurs , usitée dans tout l'orient , & craignent de se voir disloquer les membres ; mais accoutumés peu à peu à cette cérémonie , ils s'en trouvent bien.

Les *birkets* ou étangs , formés par l'eau du Nil , qui remplit dans sa crête les endroits bas , sont assez communs au Caire & dans ses environs. Quand l'eau s'est évaporée , ces étangs deviennent toutes les années des prairies : ce changement de paysage donne à ces *birkets* de grands agrémens , & , par cette raison , les personnes les plus considérables du pays demeurent à l'ordinaire sur les bords de ces étangs. Les palais des grands n'embellissent gueres la ville , puisqu'on n'en peut rien appercevoir que les hautes murailles qui les entourent.

C H A P I T R E V I I .

Des environs du CAIRE.

DANS le voisinage du Caire se trouvent plusieurs endroits remarquables ; entr'autres les trois villes de *Bulak* , de *Fostat* , & de *Dsjise* , qui en sont si peu éloignées , qu'elles pourroient presque passer pour des fauxbourgs de la capitale.

Bulak , sans doute l'ancienne *Litopolis* des Grecs , est encore aujourd'hui une ville assez considérable , & le principal port du Caire. Toutes les marchandises qui viennent de Damiette & de Rosette , comme celles d'Egypte qu'on envoie dans la Méditerranée , passent par cet endroit. Cette raison fait qu'on y a placé la grande douane , & qu'on y a bâti un vaste *basar* ou marché couvert , appellé *Kissarie*. C'est aussi là que sont établis les magasins de riz , de sel , de nitre & de plusieurs productions de la haute Egypte : on y trouve encore une maison , appartenante au sultan , où l'on garde le bled qu'il envoie toutes les années à la Mecque & à Médine.

Fostat ou *Masr-el-Atik* , quoiqu'infiniment déshu , peut encore être regardé comme une ville de grandeur médiocre. Elle a une douane où l'on ac-

quitte le péage des marchandises de la haute Egypte qui passent. Dans une grande place, entourée d'une muraille, le gouvernement enmagasine, en plein air, des amas de bled fort considérables. Quelques auteurs parlent de cette place comme d'un magasin construit par le patriarche *Joseph* : mais la muraille qui l'entoure, est visiblement d'une date postérieure même à la conquête de l'Egypte par les Arabes.

L'ancienne citadelle de *Mafir* est aujourd'hui habitée uniquement par des chrétiens. On y voit plusieurs églises des Grecs & des Coptes, avec un couvent de religieux de cette dernière nation. On révere beaucoup une grotte, sous une de ces églises coptes, parce qu'elle doit avoir servi de retraite à la sainte famille du tems de sa fuite en Egypte. Les Grecs ont une église, fameuse par un miracle d'une espece particulière : les foux deviennent sages, quand on les enchaîne à une certaine colonne de cette église.

Entre cette ville & le Caire, est un aqueduc, construit au commencement du seizieme siecle par le sultan *Guri*, qui conduit l'eau dans le voisinage du château. Près du canal se trouve un couvent de *Derwishes*, célèbre par la beauté de l'édifice, & par ses richesses : à côté de ce

couvent il y a de grandes places , où les principaux du Caire vont s'exercer à plusieurs jeux militaires.

La petite ville de *Dsjife* , est située sur la rive occidentale du Nil , vis-à-vis *Mafir-el-atik*. Son origine est inconnue : les hauteurs qui l'environnent , formées sans doute par les immondes transportées d'une ville , semblent annoncer son ancienneté. Je n'y ai rien trouvé de remarquable , excepté plusieurs maisons de campagne des riches habitans du Caire , & quelques fabriques.

Mataré , village éloigné de deux lieues de la capitale , touche aux ruines de l'ancienne *He-liopolis*. Ce village cependant est plus célèbre encore , parmi les chrétiens dévots , par un sycomore , qui doit avoir ouvert son tronc pour offrir un refuge à la sainte famille , lors de sa fuite. On y montre au moins , toujours un sycomore , qui se renouvelle nécessairement , puisque dans la foule des superstitieux , chacun coupe un morceau de l'arbre. Autrefois ce village étoit connu par l'arbusse qui produit le baume d'Egypte , qu'on y cultivoit : on n'en voit plus dans cet endroit ; le dernier de ces arbusstes ayant péri dès le commencement du

dix-septieme siecle. Les Turcs ne sont pas faits pour remplacer une plante utile.

A quatre lieues du Caire , vers l'orient , on trouve le *Birket-el-Hadsji* , ou l'étang du pèlerin ; assez grand lac , qui reçoit ses eaux du Nil : sur ses bords on voit plusieurs villages , & beaucoup de maisons de campagne ruinées. Cet endroit n'a donc rien de remarquable , que dans le tems du départ de la caravane de la Mecque , lorsque les pèlerins y campent quelques jours avant de partir , & après leur retour. Le 20. Mai 1762 , deux jours avant le départ de la caravane , j'eus la curiosité de visiter ce camp , qui ne méritoit gueres mon empressement. On y voit quelques belles tentes , en assez petit nombre ; le reste est mesquin , & dans un désordre qui choque la vue la moins délicate.

CHAPITRE VIII.

*Du MIKKIAS , ou Nilometre & de la crête
du Nil.*

ENTRE Masr-el-atik & Dsjife , se trouve , au milieu du Nil , l'*isle de Rodda* , qui communiquoit autrefois avec ces deux villes par deux

ponts de bateaux , qui ne subsistent plus depuis long-tems. Elle étoit remplie de jardins & de maisons de campagne , lorsque Fostat étoit florissant : mais depuis que le Caire est la capitale de l'Egypte, ses habitans ont transféré leurs jardins & leurs maisons de plaisance à Masr-el-atik , à Bulak , & même jusqu'à Birket-el-hadsji.

Cette isle ne présente aujourd'hui rien de remarquable , excepté sa pointe méridionale qui est garnie d'une forte muraille pour rompre la force du courant. Sur cette pointe est bâtie une mosquée , dans laquelle se trouve le fameux *Mikkias* , ou *Nilometre* ; on fait que c'est un bassin communiquant avec le Nil ; au milieu , s'éleve une colonne qui sert à indiquer la hauteur des eaux de la riviere. *Norden* en a donné un dessin plus beau que l'original , qui dépérit tous les jours ; car les Turcs ne font pas gens à faire la moindre dépense pour la réparation la plus nécessaire.

J'ignore , si quelqu'un a déjà mesuré la largeur du Nil : par une opération géométrique je l'ai trouvée de 2946 pieds. Il est nécessaire de savoir cette mesure , pour se former une idée de la masse étonnante d'eau que ce fleuve charie , quand il est à sa plus grande hauteur.

On fait, que chaque année le Nil commence à hauffer au milieu du mois de Juin ; qu'il continue à croître pendant quarante à cinquante jours ; & qu'il baiffe alors peu à peu, jufqu'à ce que, vers la fin de mai de l'année fuivante, il foit réduit à fa moindre profondeur. On n'ignore plus la caufe de fes hauffemens : pendant les mois les plus chauds de l'année, il pleut tous les jours en *Habbefch* ou Abyffinie, & toutes les eaux de ces pluyes abondantes fe raffemblent dans le Nil, qui coule dans une large vallée depuis fon entrée en Egypte jufqu'à la mer.

Ce fleuve ne hauffe pas également par toute l'Egypte. Quoique je n'aye pas ofé mefurer la hauteur de fa crûe près du Mikkias, j'ai vu, par des obfervations faites à Dsjife, que cette hauteur eft au Caire, au moins de vingt-quatre pieds au-deffus du niveau de fon cours ordinaire. A Roſette & à Damiette cette hauteur ne paſſe pas quatre pieds. On ne doit pas être furpris de cette différence : le Nil, refferré au Caire dans un feul lit, entre des bords affez élevés, doit hauffer naturellement plus, que quand, partagé en pluſieurs branches, après avoir été divifé en tant de canaux, & après avoir abreuvé tant de terrains arides & remplis

de lacs, il approche de la mer. La branche qui baigne Rosette n'a que six cents cinquante pieds de largeur, & celle qui passe près de Damiette, n'est tout au plus que de cent pieds.

Aussi-tôt que le Nil commence à hauffer, on bouche & on nettoye les grands & les petits canaux tirés du fleuve ou d'autres canaux, & destinés à arroser les campagnes. On les tient fermés jusqu'à ce que les eaux du fleuve soient parvenues à une certaine hauteur, qui se détermine par le nilometre de l'isle de Rodda. Un *Schech* se tient, à cet effet, dans le mikkias, & annonce tout de suite la crûe des eaux, quand elle commence, à une multitude de pauvres, qui attendent à Fostat cette nouvelle, & qui courent la publier parmi les rues du Caire. Ces pauvres gens retournent tous les jours à Fostat à une certaine heure, & le *Schech* leur crie de combien de pouces le Nil a haussé. Tous les jours on publie de la même maniere ces augmentations; jusqu'à ce que le fleuve arrive à la hauteur fixée, qui permet de déboucher le canal: alors on paye au sultan la taxe pour les eaux, & on espere une bonne année.

Quand le canal du Caire est ouvert on débouche aussi successivement les grands canaux si-

tués plus bas vers la mer. Les habitans d'un district n'osent pas saigner le Nil, quoiqu'il soit parvenu à la hauteur convenable à leurs terres, puisqu'il ôteroit l'eau aux terres supérieures : il faut qu'ils attendent l'ordre. Il y a en Egypte des loix qui s'observent régulièrement, & qui déterminent le partage des eaux, & le tems où il est permis de percer les grands & les petits canaux.

Entre la digue du canal du Caire & le Nil, on érige une colonne de terre, de la hauteur à peu près où l'on se flatte de voir parvenir les eaux du fleuve. Cette colonne s'appelle *Anès*, ou la fiancée : c'est une espece de nilometre à l'usage du peuple. Quand les eaux entrent dans le canal, cette *fiancée* est emportée par le courant. Une coutume semblable, usitée déjà chez les anciens Egyptiens, leur a attiré peut-être l'imputation d'immoler toutes les années au Nil une vierge.

On ouvre le canal avec un grand appareil : mais pendant notre séjour au Caire, on perça la digue tout uniment, parce que le canal avoit été mal nettoyé, & que l'eau y entroit avec difficulté. Cette cérémonie a été décrite par tant

d'auteurs, que je ne crois par devoir ennuyer le lecteur par le récit de cette vaine pompe.

Il regne en Egypte une superstition, dont on ne parloit pas avant la conquête des Arabes : c'est celle de tirer le prognostic de la hauteur du Nil, par le moyen de quelques pratiques, usitées parmi les femmes tant chrétiennes que mahométanes. Ces pratiques se fondent sur l'opinion populaire que la nuit du 17 au 18 Juin il tombe en *Habbesch* une goutte, en arabe *nokta*, dans le Nil qui fait fermenter & hauffer ses eaux. Pour découvrir la quantité & la force de cette goutte, & par conséquent la hauteur future du fleuve & la fertilité de l'année, ces femmes mettent, dans la nuit en question, un morceau de pâte sur le toit de leurs maisons : la pesanteur plus ou moins grande, que cette pâte acquiert, leur fournit la prédiction. L'expérience est fort aisée à expliquer, puisque dans cette saison il tombe régulièrement en Egypte de fortes rosées. Un mahométan savant & sensé qui regardoit ces prédictions comme des jeux, me dit, que cette opinion populaire tiroit son origine, comme tant d'autres, d'une équivoque ; *Nota* signifiant en Arabe également *une goutte*, & le *tems où le soleil entre dans le signe du*

Cancer ; tems où en effet , les grandes pluyes tombées en Abyffinie doivent commencer à enfler le fleuve.

J'ai remarqué qu'on nettoye chaque année le canal du Caire , qui fert alors de rue. Mais on ne peut pas en faire long-tems cet usage , parce qu'on attend pour le nettoyer , que la digue soit prête à être percée. Pendant que l'eau coule dans ce canal , les maisons qui le bordent sont très-agréables : mais le reste de l'année ce voisinage est fort incommode. Il entre tant d'immondices dans ce canal , qu'il ne peut se sécher dans la ville ; l'odeur détestable de la boue croupissante , pendant les grandes chaleurs , empesle l'air & cause des maladies épidémiques.

Il n'y a au Caire point d'autre eau potable que celle du Nil , dont on va chaque jour chercher la provision , dans des outres , sur des chameaux & des ânes. Au-dessous de plusieurs mosquées il y a de grands réservoirs publics , dans lesquels on conserve de l'eau , pour en faire usage quand celle du fleuve , dans sa crûe , commence à être fort trouble , & par conséquent , comme on le croit , mal-saine. L'eau du Nil il est vrai , ne cesse jamais d'être un peu trouble : mais quand , avec des amandes ameres

préparées d'une certaine façon, on frotte les grands vases de terre, appellés *Bojanes* ou *Djarres*, dont chaque maison est pourvue, cette eau devient claire, légère & saine. L'usage de cette eau donne, suivant l'opinion générale, aux habitans du Caire une éruption cutanée, dans une certaine saison : ce mal est incommode, mais il ne dérange pas la santé.



SECTION III.

DU GOUVERNEMENT, DES
ARTS, ET DU COMMERCE
DE L'ÉGYPTE.

CHAPITRE I.

De la nature du gouvernement de l'ÉGYPTE.

LES Turcs, comme on le fait, conquirent l'Égypte au commencement du seizième siècle sur les *Mammelucs*, milice mercénaire, qui s'étant emparés, quelques siècles auparavant, de la souveraineté de cette province, la gouvernoient sous un chef électif appelé *Sultan*. Ce gouvernement paroît subsister aujourd'hui, tel qu'il étoit du tems de la conquête, sans que les Turcs, malgré leur orgueil despotique, ayent pensé à le changer.

Une forme de gouvernement, qui dure depuis si long-tems, & à laquelle un conquérant fier & puissant n'a pas osé toucher, doit avoir un principe de stabilité, qui la soutient contre les

révolutions. Elle mériteroit d'être mieux connue, & mieux développée par quelque homme intelligent, qui feroit un long séjour en Egypte. Un voyageur, comme moi, qui n'a vu ces objets qu'en passant, ne peut ni découvrir ni décrire tous les ressorts d'une machine si compliquée.

Je suis cependant assez instruit pour appercevoir que ce gouvernement est actuellement une aristocratie tant civile que militaire, où ce dernier état prédomine. Sous la protection, plutôt que sous l'autorité du sultan de Constantinople, un *divan* ou conseil souverain, exerce le pouvoir législatif comme l'exécutif. Les revenus même du sultan doivent être regardés comme un tribut, payé au protecteur, & non comme un impôt, payé au souverain. Ces revenus sont au reste, si modiques, que la dépense les absorbe en Egypte, enforte que la caisse qui est censée les transporter avec pompe, arrive vuide à Constantinople.

Un gouvernement semblable doit nécessairement être rempli de factions, & sujet à de fréquentes querelles. Le Caire est, en effet, toujours agité par des dissentions; les partis se choquent sans cesse, & les grands entretenant constamment

des troupes, décident leurs différens à force ouverte & les armes à la main.

Les jalousies des chefs, font probablement la cause, qui fait conserver à la Porte une ombre d'autorité sur ce pays. Tous les membres de cette aristocratie, craignant de perdre leur pouvoir sous un souverain, s'opposent tous à l'élevation d'un membre de leur corps. De nos jours, *Aly Bey* a éprouvé combien il est difficile de monter sur le trône d'Egypte, ou de s'y soutenir.

CHAPITRE II.

Des officiers du sultan.

POUR exercer son autorité précaire sur l'Egypte, le sultan de Constantinople y envoie un gouverneur, qui est toujours un pacha à trois queues. Bien loin que ce pacha y jouisse du même pouvoir despotique, dont sont revêtus les pachas des autres provinces sujettes à la Porte, celui du Caire dépend presque entièrement du divan de cette république. Comme ces aristocrates le regardent comme leur tyran, ils le déposent souvent, s'il n'est pas assez habile

pour se soutenir par l'opposition des partis, qu'il peut favoriser tour à tour.

Pendant mon séjour à Alexandrie, les habitans du Caire chassèrent leur pacha. En même tems se trouvoit en Egypte *Mustafa Pacha*, qui avoit déjà été deux fois grand-visir, & qui parvint ensuite pour la troisième fois à cette éminente dignité. Ayant été envoyé par le sultan à *Dsjidda*, il étoit resté en Egypte sous prétexte de maladie. Les habitans choisirent ce *Mustafa* pour leur pacha, & trouverent le moyen d'obliger le sultan, quelque mécontent qu'il dût être & de l'élu & des électeurs, de confirmer leur choix. Mais le nouveau pacha ne garda sa place que pendant sept mois; après quoi il fallut la céder à un autre qui vint de Constantinople. Ce dernier mourut subitement la nuit après l'arrivée d'un *Kapidsji-Bachi*, envoyé par le sultan sur ses traces. Ainsi pendant le court espace de tems que j'ai été en Egypte, cette province a eu trois gouverneurs, qui se succéderent avec rapidité.

Le premier *Kadi* du Caire est remplacé à l'ordinaire tous les ans par un autre *Kadi*, venant de Constantinople, & nommé par le sultan sur la recommandation du mufti.

A l'exception des emplois de ces deux officiers le fultan n'en confere aucun autre en Egypte, au moins immédiatement. Il est vrai qu'il paroît aussi disposer de la charge de *bey*, à laquelle il nomme : mais les Egyptiens proposent les candidats, & il n'ose pas les rejeter ; sa nomination se réduit donc à une vaine cérémonie de bienfiance.

CHAPITRE III.

Du divan, & des beys.

LE *divan*, ou conseil suprême, est composé de vingt-quatre beys, de quatorze des principaux officiers des troupes, & d'une multitude de gens de loi, ou ecclésiastiques.

Les *beys* paroissent être en petit, ce que les pachas font en grand ; savoir, les gouverneurs des différens districts de l'Egypte. Les charges de grand-trésorier & de gouverneur du Caire, sont aussi remplies par des membres de ce corps. Ils entretiennent des gardes & des troupes, tant pour leur propre sûreté, que pour contenir dans le devoir les districts qui sont confiés à leurs soins. Le nom de *bey* ou *beg* dénote un puissant

seigneur , & peut être regardé à-peu-près comme synonyme à celui de prince. Leur nombre n'est jamais complet ; de mon tems au lieu de vingt-quatre il n'y en avoit que dix-huit. Apparemment , les autres partagent les revenus des places vacantes.

A l'exemple des *mamelucs* qui , tous esclaves , choisissent leurs chefs uniquement parmi ceux qui avoient passé par la servitude , ces begs ont été pour la plupart des esclaves achetés , pour la valeur peut-être de 50 à 100 piaftres. Ce font souvent des enfans chrétiens de la Georgie , ou de la Mingrélie. Depuis quelque tems , on donne aussi ces places à des mahométans d'une naissance libre & honnête. Parmi les dix - huit begs , existans pendant mon séjour en Egypte , il y en avoit cinq de cette dernière espece : les treize autres , nés de parens chrétiens , avoient été esclaves dans leur jeunesse.

On n'est pas étonné de cette élévation de tant d'esclaves , quand on connoît bien les mœurs des orientaux. Les mahométans en général & les Egyptiens en particulier , se font un devoir de traiter bien leurs jeunes esclaves. Les begs & les principaux habitans du Caire achètent beaucoup de ces enfans chrétiens , qu'ils font

instruire , comme leurs propres fils , dans tout ce qui est nécessaire pour former un seigneur mahométan : l'éducation achevée , ils leur procurent des emplois dans les troupes. Ces esclaves émancipés , devant leur fortune , & même leur existence morale à ces bons maîtres , ont pour eux l'attachement le plus vif. Par cette raison il arrive souvent qu'un maître , remarquant dans son esclave des talens extraordinaires & une fidélité éprouvée , n'épargne rien pour le placer dans un emploi plus considérable , que celui qu'il remplit lui-même. Par une telle méthode , le maître augmente son crédit & son influence dans le gouvernement , en y plaçant plusieurs personnes affidées ; ce qui n'arriveroit point , s'il étoit réduit au crédit que lui donneroit la seule charge qu'il peut occuper.

Il ne sera pas hors de propos , de citer à ce sujet quelques exemples frappans & singuliers. J'ai connu un riche négociant qui n'avoit qu'un seul domestique , & dont la monture pour aller en ville étoit un âne. Il avoit procuré à plusieurs de ses esclaves des places distinguées dans les troupes d'Egypte : ces officiers , quoique fort au-dessus de lui , avoient tous les égards possibles pour leur ancien maître , & étoient toujours prêts à le défendre.

Un certain *Hassan Kichja*, qui s'étoit contenté de l'emploi de *Kichja*, ou de lieutenant de l'aga des janissaires, avoit avancé plusieurs de ces esclaves dans les charges les plus importantes. Son fils *Abderrachman Kichja*; aussi simple lieutenant de l'aga des janissaires, étoit de mon tems tout puissant en Egypte: non pas à cause de son emploi, qui lui donnoit peu de crédit, mais à cause du grand nombre de seigneurs, qui devoient leur fortune à sa famille. Il étoit d'ailleurs fort riche, & se faisoit respecter par le grand nombre de troupes qu'il entretenoit, & aimer du peuple & des ecclésiastiques par ses fondations pieuses.

Cependant l'exemple le plus extraordinaire est celui d'*Ibrahim Kichja*, qui pendant toute sa vie n'eut pas un emploi plus relevé que celui de lieutenant de l'aga des janissaires, emploi qui alterne chaque année. Cet homme avoit été esclave d'un certain *Othman Kichja*, qui lui-même l'avoit été de ce *Hassan Kichja*, dont je viens de parler. *Ibrahim*, par le moyen de ses esclaves, auxquels il procura les premières charges, acquit tant de crédit, que pendant long-tems il gouverna l'Egypte. On peut juger de son influence, par le nombre de ses créatures: de mon tems des dix-huit begs, huit

avoient été ses esclaves; & des sept agas des grands corps de milice, cinq étoient fortis de sa famille, & lui devoient la fortune & la liberté. Beaucoup de ses anciens esclaves occupoient encore des postes considérables dans les troupes.

Parmi les begs qui gouvernoient de mon tems, il y en avoit un, qui commençoit à se distinguer, & qui depuis ce tems-là, a joué un grand rôle. C'est le fameux *Aly Bey*, qui après avoir été esclave de cet *Ibrahim Kichja*, étoit parvenu à la charge de *Schech-el-belled*, ou de gouverneur de la capitale. Après notre départ il fut relégué à *Ghassa*: mais il revint en 1768; il tua quatre begs, & força le pacha de défendre le retour à quatre autres begs qui s'étoient fau-
vés. Devenu tout puissant, il aspira à la souveraineté. On fait qu'il s'allia dans ce but avec le *Schech Daher*, & qu'il fut tué quelque tems après dans une bataille contre le beg *Abu Daab*, un de ses concurrens.

Après les begs viennent les princepeaux officiers des troupes. Ceux de ces officiers qui entrent au divan, sont les sept *agas*, des sept corps de milice, avec leurs sept *Kichja* ou lieutenants, l'année qu'ils sont en charge. Les janis-

faïres, quoique les plus privilégiés, ne font pas parmi ces corps les premiers en rang.

Je n'ai point pu me mettre au fait des emplois civils, qui donnent le droit d'entrée au divan. Il m'est donc impossible de donner le nombre des gens de loi ou d'ecclésiastiques qui y ont séance.

Les membres de cette aristocratie montrent un orgueil, & une hauteur humiliante. Au Caire il n'est point permis aux chrétiens & aux juifs d'aller à cheval : ils n'osent monter que des ânes, & ils sont obligés même de descendre de cette monture, à la rencontre du moindre seigneur égyptien. Ces seigneurs paroissent toujours à cheval, précédés d'un domestique insolent & armé d'un gros bâton, qui avertit ceux qui sont montés sur des ânes, de donner au seigneur les marques dues de respect, en leur criant, *ensil*, descends. Si l'infidèle n'obéit pas sur le champ, il y est forcé à coups de bâton. Un marchand françois fut estropié en pareille occasion ; on insulta aussi notre médecin pour n'avoir sauté assez lestement de son âne. Par cette raison, un Européen ne peut gueres se promener dans les rues, sans avoir un homme qui connoisse tous ces seigneurs, & qui les lui montre à tems. Au commencement, en passant par le Caire,

re, je me faisois précéder par mon janissaire & suivre par mon domestique, tous deux montés comme moi, sur des ânes. Mais effuyant l'humiliation de voir ces deux musulmans rester sur leurs montures, pendant que j'étois forcé d'en descendre, je pris le parti de marcher à pied.

Il est vrai qu'on pousse en Egypte plus loin que dans aucun pays de l'orient ces distinctions ordinaires, entre les mahométans & ceux qui professent une autre religion. Les chrétiens & les juifs doivent mettre pied à terre devant la maison du grand *Kadi*; devant plus d'une vingtaine d'autres maisons, où les magistrats rendent la justice; devant la porte des janissaires, & devant plusieurs mosquées. Il ne leur est pas seulement permis de passer à pied à côté de quelques mosquées, réputées pour leur sainteté; ni par le quartier *el-Karafe*, où il y a une quantité de tombeaux & de maisons de priere: ils sont obligés de faire un détour pour éviter ces endroits, dont le sol même est sacré aux yeux du peuple, qui ne souffre pas qu'il soit profané par les pieds des infideles.

J'ignore, au reste, s'il y a une défense formelle à tout chrétien d'aller à cheval par les rues du Caire. Le dernier consul anglois paroïssoit

toujours à cheval, habillé comme un seigneur mahométan : mais il étoit très-riche, & se faisoit aimer des grands en les régaland, & du peuple en distribuant de larges aumônes toutes les fois qu'il se montroit en public. Les autres consuls ne montent à cheval qu'une seule fois, quand ils vont à l'audience du pacha : comme alors ils s'habillent magnifiquement, ils sont exposés aux insultes du peuple, qui regarde nos habits courts comme extrêmement indécents pour un homme constitué en dignité. Le reste du tems, ces consuls montent modestement un âne, & descendent en toute humilité à la rencontre de chaque seigneur égyptien.

CHAPITRE IV.

De la police des villes.

DANS une ville comme le Caire, habitée par une multitude de petits tyrans, toujours brouillés entr'eux, & occupés à se perdre réciproquement; qui entretiennent des troupes, & qui vident souvent leurs querelles à main armée, on croit devoir s'attendre à peu de sûreté pour les particuliers. Les rues étroites, & la foule qui les occupe

sans cesse, semblent devoir favoriser le désordre. Cependant on y entend moins parler de violences, de vols & de meurtres, que dans nos grandes villes de l'Europe. Quelques réglemens, communs presque à tout l'orient, maintiennent la tranquillité, & s'observent dans les villes de province à peu près comme dans la capitale.

Les magistrats contribuent à la sûreté publique, en administrant la justice avec beaucoup de promptitude. Le kadi, & une multitude de juges subalternes, répandus dans tous les quartiers de la ville, ne quittent jamais leurs tribunaux & sont sans cesse occupés à entretenir l'ordre, en assoupissant les querelles & les différends survenus dans le quartier confié à leurs soins.

Au Caire, comme dans toutes les villes de l'orient, chaque métier a son chef autorisé, qui connoît tous les individus de son corps, qui veille sur leur conduite, & qui en répond d'une certaine manière au gouvernement. Les chefs contiennent dans le devoir les artisans qui forment une classe nombreuse. Les filles publiques & les voleurs même ont un chef semblable: non qu'il soit permis d'exercer le métier de voleur, mais on établit un tel chef pour faciliter le recouvrement des effets volés. A Tripoli en Barbarie,

les esclaves noirs élisent un chef de leur état, reconnu par la régence ; par ce moyen on prévient souvent la révolte ou la fuite de ces esclaves.

Des officiers distingués de police & de justice, accompagnés d'une suite nombreuse, se transportent tant de jour que de nuit, à des heures imprévues, dans les différens quartiers de la ville, pour examiner le cours des marchés, & pour arrêter les personnes suspectes. Ces officiers ont le droit de juger sur le champ les coupables, sans autre forme de procès, & de les condamner à la bastonnade ; ils peuvent même les faire pendre, quand ils ont été attrapés sur le fait. La crainte d'être surpris à chaque moment par ces officiers, retient la populace mutine ou portée au pillage. J'ai été souvent témoin de la terreur, qu'inspirent ces inspecteurs redoutables : un jour, à la vue d'un de ces officiers, mon domestique égyptien vouloit absolument s'en retourner chez moi, & j'eus besoin de la force pour le faire avancer.

Toutes les rues du Caire ont des portes, fermées pendant la nuit, où se tient un portier, qui laisse passer d'un quartier à l'autre, ceux qui alléguant de bonnes raisons de leur sortie, se présentent avec une lanterne. Cet homme ouvre

la porte pour une légère rétribution; mais il arrête toute personne suspecte. Cet arrangement prévient les attroupemens & les émeutes populaires. Il sépare en même tems si bien les quartiers, que les begs se battent souvent dans la ville ou dans son voisinage, sans que les autres habitans s'aperçoivent presque de ces tumultes, ou que leur repos en soit troublé.

Pour appuyer cet établissement, il y a près de chaque porte une chambre occupée par une garde de janissaires, qui prête main forte au portier pendant la nuit, & qui de jour entretient l'ordre dans le quartier. On ne relève pas cette garde, & les janissaires qui la composent, payés par la ville conservent ce poste lucratif, aussi long-tems qu'on est content de leur conduite.

CHAPITRE V.

De l'agriculture des Egyptiens.

N'AYANT pas eu occasion de remarquer beaucoup d'industrie chez ce peuple, j'aurai peu de chose à dire des arts qui sont mal cultivés en Egypte. Il y en a cependant quelques-uns, qui, four-

nissant des matieres au commerce , duquel je dois traiter , ne doivent pas être passés entièrement sous silence.

Le premier des arts , l'agriculture , n'y est pas dans un état florissant , quand on compare le produit actuel d'une terre fertile , à celui qu'elle pourroit donner. J'ai insinué plus haut , quelles sont les causes naturelles de ce dépérissement. Les circonstances locales de ce pays singulier , sont telles cependant , que le mauvais gouvernement & la misere du cultivateur n'y pourront jamais étouffer la fécondité d'un terroir , qui , quoique mal cultivé , ne laisse pas de récompenser richement le travail léger qu'on lui consacre , & de rendre avec usure les chétives avances qu'on veut lui confier.

Le sol de la basse Egypte paroît composé d'une terre sablonneuse , déposée successivement par le Nil. Sous un ciel brûlant , sec & presque sans nuages , une terre semblable ne seroit , dans les longues séchereffes , qu'un désert aride , sans le secours des eaux fécondantes du fleuve.

Certaines descriptions de l'Egypte pourront faire croire que le Nil dans ses crûes inonde toute cette province ; ces inondations , en effet , ont lieu sur les bords de ce fleuve : mais l'inégalité né-

cessaire du terrain empêche l'eau de se répandre dans l'intérieur des terres. Une grande partie du pays resteroit donc inculte, si l'art n'avoit pas suppléé à ces inégalités par cette infinité de canaux & de réservoirs qui reçoivent l'eau quand le Nil est à sa plus grande hauteur, & qui la conservent aussi long-tems que les terres ont besoin d'être arrosées.

C'est donc l'art de bien arroser, qui fait l'article le plus important de l'agriculture des Egyptiens. L'eau dont le cultivateur a besoin, se trouve souvent dans un canal beaucoup plus bas que le niveau du terrain qu'il veut arroser. Il faut donc élever cette eau à la hauteur du terrain, & la dispenser selon le besoin des plantations: c'est aussi à des machines pour élever l'eau, & aux petits canaux bien disposés pour la faire couler également, que se réduit l'industrie des payfans en Egypte.

Ces machines sont ordinairement fort simples: une roue garnie de cruches, en fait tout le mécanisme. Les grandes sont mises en mouvement par des bœufs: on tourne les petites à force de bras. Il est difficile de comprendre, pourquoi on a tant vanté les Egyptiens pour leurs machines ingénieuses, dont ceux d'aujourd'hui ne sont pas seule-

ment les inventeurs : ils ont trouvé ces machines usitées de tems immémorial, & ils suivent servilement les anciennes méthodes.

Leurs instrumens de labourage, sont très-mauvais. Leur charrue, appelée *Marba*, ne vaut pas mieux que celle des Arabes, dont j'aurai occasion de parler. Pour applanir la terre, ils employent, au lieu de herse, un arbre ou une planche épaisse, traînée par des bœufs attelés avec quelques cordes : le conducteur s'affied sur cette belle machine ; car le paysan égyptien n'aime pas à marcher.

Ils battent le bled, comme on faisoit anciennement, avec le secours des bœufs, qui foulent les gerbes, en traînant une lourde machine. Cette machine n'est pas un rouleau de pierre, comme en Arabie ; ni une planche garnie de pierres à feu tranchantes, comme en Syrie ; mais une espede de traîneau composé de trois rouleaux, garnis de fers, qui tournent sur leurs axes. Chaque paysan choisit en plaine campagne un espace uni, où il fait transporter les gerbes sur des ânes ou sur des chameaux. On attelle le traîneau de deux bœufs, qu'on relève de tems en tems, & qu'un conducteur, assis sur la machine, fait marcher continuellement sur les gerbes étendues. Par cette opéra-

tion la paille se trouve comme hachée ; on jette alors avec des pelles le tout contre le vent, qui emporte la paille & laisse le bled sur la place. Une telle maniere de battre les gerbes est longue & mal-propre : elle abîme la paille, & fait perdre au bled de sa qualité.

Je n'ai vu en Egypte ni chariot ni charettes : tout se transporte sur des chameaux ou sur des ânes. Lorsqu'il étoit question de nettoyer le canal du Caire, un payfan faisoit traîner par deux bœufs sur la terre sèche une espece de baquet ouvert ; & quand ce baquet étoit rempli, il le transportoit au rivage. Dans la ville, où le fond du canal n'étoit pas sec, on jettoit la poussiere des rues sur la boue, & avec les mains on mettoit ce mélange dans des paniers dont on chargeoit des ânes pour le porter dans les environs. Telle est l'industrie si vantée des Egyptiens.

Je n'y ai vu non plus aucun moulin à eau, ou à vent. Il y a bien quelques grands moulins qu'on met en mouvement, en attelant des bœufs à une colonne tournante, qui est l'axe d'une grande roue. Pour moudre son bled le petit peuple n'a que des moulins à bras de la plus grande simplicité, dont il se sert aussi pour égruger les fèves, qui sont la nourriture ordinaire des ânes.

On n'emploie les forces des élémens à aucune autre machine. Les bœufs donnent le mouvement nécessaire aux moulins à huile, aux pressoirs de *Saffranon*, &c. Parmi les différentes fabriques celle où se prépare cette dernière drogue méritoit quelque attention : les procédés des Egyptiens paroissent donner au saffranon, une couleur plus vive qu'il n'acquiert ailleurs.

CHAPITRE VI.

De l'art de sublimer le sel ammoniac, & de celui de faire éclore des poulets.

L'ÉGYPTE étant dénuée de bois, ses habitans sont réduits à brûler le fumier des animaux domestiques. On entretient le feu principalement par la fiente des chameaux & des ânes, puisque ces deux especes sont les plus communes & les plus nombreuses. De petites filles vont ramasser ce fumier dans les rues & sur les grands chemins : on le mêle avec cette paille hachée, qui reste quand le bled est battu ; & de ce mélange on fait des gâteaux, qu'on seche au soleil, en les mettant contre les murailles, ou sur le penchant de quelque hauteur voisine.

Le petit peuple habite à l'ordinaire des chambres voûtées avec des briques non-cuites : dans ces chambres, on brûle de ces gâteaux mêlés d'un peu de paille, ou de quelques tiges de plantes, tant pour se chauffer en hyver que pour préparer les alimens. Une suie fort abondante en sels s'attache aux voûtes : on la vend à des marchands, qui jugent de sa bonté par le goût, & qui l'employent dans la fabrique du sel ammoniac. La suie de bois est d'une nature très-différente. Pendant long-tems on avoit cru, que le sel ammoniac étoit une production particulière à l'Égypte : ensuite on s'imagina, qu'on ne pouvoit tirer ce sel que de la fiente du chameau. La vérité est, que le feu fait avec le fumier de cheval, d'âne, de mouton, ou de chameau, fournit une suie également bonne, & qu'on pourroit fabriquer ce sel dans tous les pays ; où, au lieu de bois, on brûle du fumier.

Depuis que la nature & l'origine du sel ammoniac sont mieux connues, plusieurs auteurs ont décrit le procédé usité en Égypte, pour le sublimer de la suie. Il seroit inutile de répéter ces descriptions dans tous leurs détails ; je me contenterai de remarquer, que cette sublimation se fait dans des fioles d'un verre épais,

formées en bombes, & placées dans un fourneau qu'on chauffe avec du fumier. On y entretient, pendant trois jours & trois nuits, une chaleur égale, & assez forte pour vitrifier la terre glaise, dont on est obligé de garnir les fioles pour les mettre en état de résister à la violence du feu. Lorsque le fourneau est refroidi, on casse les fioles, & le sel se trouve monté dans leur col.

On parle dans plusieurs relations, de l'art de faire éclore les poulets, comme d'une invention merveilleuse & d'une pratique extrêmement utile. Cet art paroît cependant fort négligé par les Egyptiens, qui probablement ne le trouvent pas aussi avantageux qu'on le suppose. On ne trouve plus qu'au Caire des fourneaux destinés à exercer cet art; ils appartiennent au pacha; on n'y travaille pas pendant les mois d'été, parce que les poulets à ce qu'on prétend, ne réussissent pas aussi bien qu'en hyver. Des particuliers, il est vrai, y portent des œufs & payent à l'entrepreneur, un prix convenu pour la centaine: ils marquent les œufs, & celui qui se charge de faire éclore les poulets, est obligé de produire les marques de ceux qui n'ont pas réussi. Il m'a semblé cependant, que

le nombre de ces œufs couvés artificiellement, n'étoit pas si considérable.

Le fourneau qui sert à faire éclore les poulets, n'a rien d'extraordinaire. Le grand fourneau est composé de plusieurs petits disposés en deux étages, où reposent sur de la paille les œufs, qu'on tourne à plusieurs reprises tant de jour que de nuit. Toute la construction visé à entretenir une chaleur douce, continue & égale : ce qu'on obtient par le moyen de la circulation de la chaleur dans des especes de galeries, qui regnent le long des ouvertures des petits fourneaux. On commence par chauffer le grand four avec du fumier, & on soutient ce degré de chaleur par des lampes * allumées dans les galeries. L'entrepreneur ne fait mesurer ce degré, qu'en le comparant avec la chaleur des bains, qui doit être celle du fourneau. Quand les poulets sont éclos, on les enferme fort ferrés dans un espace quarré, attenant au fourneau, où ils jouissent d'une chaleur telle, que celle qu'ils auroient sous le ventre de leur mere. Ces poulets sont à bas prix; apparemment parce qu'ils promettent peu de vie.

Ce qui m'a paru singulier dans ce fourneau,

* Niebuhr ne dit rien de lampes.

c'est qu'il est entièrement enterré dans une espèce de colline : les cheminées & les soupiraux sont des trous faits dans la terre , & l'on y entre comme si l'on descendoit dans une grotte. Des gens entendus me dirent , que cette position étoit absolument indispensable , pour obtenir une chaleur douce & égale.

C H A P I T R E VII.

Du commerce de l'EGYPTE.

L'EGYPTE , quoique fort déchue de son ancienne splendeur , fournit néanmoins encore d'abondantes productions , qui sont l'objet d'un commerce étendu. Sa situation est d'ailleurs telle qu'il faut , pour être l'entrepôt & le passage des marchandises étrangères. Par la mer rouge , elle communique avec l'Arabie , la Perse & les Indes ; & par le Nil , d'un côté avec la Nubie , & l'Abyssinie , de l'autre côté avec l'Europe , la Barbarie , la Syrie & toutes les provinces soumises à la Porte. A cette commodité pour la navigation , se joint sa position entre des peuples accoutumés à négocier en caravanes , ce qui la rend le centre naturel de leur commerce.

Par ces raisons le Caire est le séjour d'un grand nombre de riches négocians, qui trafiquent d'une manière différente, de celle qui est usitée en Europe. Faute d'établissémens, propres à favoriser une correspondance réglée entre les agens du commerce, les négocians sont obligés de faire des voyages continuels pour ménager leurs affaires; ou d'envoyer à leur place des domestiques, ou des esclaves affidés.

Cet inconvénient est compensé en partie par une coutume généralement établie dans l'orient. Les négocians du même pays, & souvent ceux qui portent les mêmes marchandises, sont logés dans le même kan, ou caravanserai; de sorte qu'on fait toujours où trouver ce qu'on cherche. Un nombre considérable de courtiers sert encore à mettre de la facilité dans les affaires.

Le peu de séjour qui j'ai fait en Egypte, ne m'ayant par offert assez d'occasions pour acquérir des connoissances étendues sur ces objets, un négociant françois très-entendu, m'a communiqué quelques lumieres, à l'égard du commerce intérieur & extérieur de cette province.

Il faut remarquer d'avance, que plusieurs

branches du commerce intérieur, telles que le cuir, le riz & le féné, ont souffert du déchet par la mauvaise conduite du gouvernement. *Ibrahim Kichja*, qui pendant dix ans gouverna presque seul l'Égypte, s'étoit avisé de mettre ces branches en ferme. Les fermiers, ou monopoleurs, maîtres des prix, les haussèrent à tel point, que ces marchandises n'eurent plus d'écoulement.

Les cuirs crus font un objet considérable, puisqu'on exporte par année jusqu'à 80,000 peaux de Buffles, de chameaux, de bœufs & de vaches. A peu près 10,000 vont à Marseille, & un plus grand nombre en Italie. Les peaux de buffles, plus épaisses & plus pesantes que les autres, se transportent principalement en Syrie. Comme la basse Égypte a d'excellens pâturages, le cuir de son bétail bien nourri, est de la première qualité. On tue une quantité prodigieuse de bétail dans les mois des sacrifices; c'est-à-dire, pendant le tems que les pèlerins, assemblés à la Mecque, y font leurs dévotions.

La récolte du saffranon donne près de 18000 quintaux de cette drogue, quand elle est préparée. La plus grande partie de ce produit va à Marseille & en Italie; le reste en Syrie & en Arabie.

Arabie. C'est aux environs du Caire, que croit le meilleur safranon : celui de la haute Egypte n'est pas si estimé.

L'exportation, tant du lin, que des toiles qu'on en fabrique, fait un article important. On les envoie en Syrie, en Arabie, en Turquie, & même à Marseille & à Livourne ; l'excédant du coton, après la grande consommation du pays, passe en France & en Italie. Cet objet n'est pas considérable, puisque le coton ne croît que dans la basse Egypte. Il en est de même du sucre, dont la canne croît dans la haute Egypte, que les habitans préparent si mal qu'il est plus cher que celui d'Amérique.

Le riz pourroit former une exportation considérable, si le commerce en étoit libre : mais il est en ferme, & par cette raison les Européens n'osent tirer ce grain que par Damiette. On prétend même que depuis quelque tems, les Américains ont porté à Alexandrie du riz de la Caroline ; ce qui marqueroit le déchet progressif de la culture des Egyptiens.

Le sel Ammoniac, la cire jaunée, & le séné qui vient en partie de la haute Egypte, sont des articles peu propres à enrichir un pays. Le gouvernement paroît en profiter plus que les habi-

tans , par les droits disproportionnés à la valeur, dont il a chargé ces marchandises.

En échange de ces productions , que l'Egypte fournit aux autres nations , elle a besoin de plusieurs marchandises étrangères. Les François y portent une grande quantité de draps de Languedoc , dont il se consomme annuellement au moins 800 balles en Egypte , parce que ses habitans ont l'ambition de porter un habit neuf à la fete du *beïram* : on a la coutume d'habiller à neuf , tous les ans pour cette fête , les domestiques même. L'*Emir-Hadji* de la caravane de la Mecque employe lui seul soixante & dix ballots , parce qu'il est obligé de faire des présens d'habits aux Arabes qui se trouvent sur sa route , & à beaucoup de personnes à la Mecque. Les Egyptiens ne s'habillent gueres en soye ; & quand ils le font , ils préfèrent les étoffes riches qu'on fabrique depuis quelque tems dans l'isle de Scio , à celles de France ou d'Italie.

Venise & Marseille débitent en Egypte plus de mille balles de papier ; dont une partie est pour ce pays , & l'autre pour l'Arabie. Tout le papier à écrire doit être lissé , parce que les orientaux se servent de plumes de roseaux , & d'une encre fort épaisse. Il se fait une grande consommation

de papier pour les fenêtres : dans ce pays chaud on voit très-rarement des carreaux de verre.

Les Européens apportent aussi de la cochenille, dont 80 barrils restent en Egypte, & 200 barrils vont aux Indes. Si l'on ne connoissoit pas la politique des Hollandois, on seroit surpris de voir les Egyptiens réduits à se pourvoir d'épiceries chez les négocians européens, qui leur vendent du poivre, des cloux de girofle, du gingembre, &c. Il est plus naturel de voir l'Egypte approvisionnée par les productions de nos arts & de nos fabriques qui lui manquent; comme sont les aiguilles, la coutellerie, le plomb, le mercure, &c.

Le café peut être regardé comme marchandise de consommation & de passage : comme il fait la boisson favorite des Turcs, ils ont tâché de l'avoir dans toute sa pureté. Il est défendu, à cet effet, d'importer le café d'Amérique, & d'exporter celui d'Arabie : mais on élude ces ordonnances, par des présents faits aux grands ou aux officiers de la douane; de sorte que les Européens tirent chaque année de l'Egypte une bonne quantité de café du Levant. Celui des isles n'entre plus gueres, il est vrai, qu'en petite quantité, & seulement autant qu'il faut à

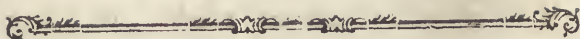
quelques marchands pour falsifier celui d'Yemen. Il n'y a pas long-tems, que dans la haute Egypte on ne buvoit que du café de la Martinique : mais il renchérit pendant la dernière guerre ; les Egyptiens prirent le parti de faire venir le bon café en droiture de l'Arabie par *Cassir* ; & actuellement ils l'ont à meilleur marché, qu'ils n'avoient eu celui des isles.

Entre les marchandises qui traversent l'Egypte, une des plus considérables est la gomme arabique. Tous les ans en Octobre il vient deux ou trois petites caravanes d'Arabes des environs de Pâr & du mont Sinaï, qui apportent jusqu'à 700 quintaux de cette gomme. Ces Arabes sont fort sujets à falsifier leur marchandise, & forcent néanmoins les marchands mahométans, qui sont seuls ce commerce, d'acheter sans examen. Pour ne point risquer d'être châtiés, ou par aversion pour les villes, ces Arabes n'entrent jamais au Caire ; il campent à la distance d'une demi-lieue de ses murs : les négocians sont obligés de les y aller trouver, pour trafiquer avec eux ; ce qui se fait proprement par échange, puisque les Arabes, au lieu d'argent, prennent des habits, des armes, & tout ce dont ils ont besoin dans leur désert.

Il vient encore chaque année , aux mois d'Avril & de Mai , un grand nombre de caravanes de l'intérieur de l'Afrique , qui apportent trois différentes sortes de cette gomme. On en tire encore du *Habbesch*, par *Dsjidda* & *Suès*, qui , quoique d'une qualité inférieure , passe toute en Europe , qui en achete annuellement plus de 5000 quintaux , de toutes les espèces.

Ces caravanes d'Afrique se chargent encore de plusieurs autres productions de leur pays , comme esclaves , dents d'éléphants , plumes d'autruche , tamarins & poudre d'or. Elles prennent en échange des toiles d'Egypte , des fausses perles , du corail , des armes , & même des habits complets , que les habitans du Caire font faire selon le goût de ces Africains. C'est pour ce dernier usage , qu'on a demandé , depuis quelque tems , une si grande quantité de gros drap en Egypte.





SECTION IV.

DÉS MŒURS DES ORIENTAUX
EN GÉNÉRAL, ET DES EGYPTIENS
EN PARTICULIER.

 CHAPITRE I.

Des habitans du CAIRE, & des environs.

LES Arabes & les Turcs de toutes les provinces Ottomanes, font la partie la plus nombreuse des habitans du Caire. On y trouve aussi des *Maggrébins*, ou Arabes de la Barbarie, d'autres Africains, des Persans & des Tartares. Tous ces mahométans sont *Sunnites*, & pour la plupart attachés à la secte de *Schafei*.

Après les mahométans, les *coptes* y demeurent en grand nombre : ils habitent des quartiers entiers & des rues très-étendues, & ils ont plusieurs églises, tant dans la capitale, que dans son voisinage à *Masr-el-atik* : leur patriarche fait aussi sa résidence au Caire.

Les juifs sont, après les mahométans & les coptes, la communauté la plus nombreuse. Il

Y a des pharisiens ou talmudistes, & des karaites, qui, quoique en petit nombre, ont néanmoins une synagogue particulière. Les premiers, savoir les talmudistes, sont répandus & puissants : depuis long-tems ils ont pris à ferme toutes les douanes ; entreprise qui leur donne du crédit & des richesses. Dans le gouvernement républicain de l'Égypte, il leur est plus aisé d'acquérir des protecteurs stables, que dans les autres provinces de la Turquie, où tout dépend du caprice d'un pacha mal assuré de sa place ; ou de la volonté du grand-douanier, qui réside à Constantinople. Une preuve de la considération, dont les juifs jouissent sous l'aristocratie du Caire, c'est que les douanes sont fermées le samedi, & qu'aucune marchandise ne passe le jour du sabbath, quand même elle appartiendroit à des chrétiens ou à des musulmans.

Les grecs n'ont que deux églises au Caire, dont l'une est desservie par leur patriarche d'Alexandrie, & l'autre par l'évêque du mont Sinai. Les Arméniens en petit nombre, ont une seule, mais jolie église. D'entre les nations européennes, il y a plusieurs négocians François & Italiens ; mais aucun Hollandois : la Hollande y en-

tretient cependant un consul, tout comme la France & Venise.

Si le Caire manquoit jamais de négocians européens, elle ne manquera pas au moins de religieux de la communion romaine. On y voit des jésuites, des capucins, des cordeliers & des pères de la propagande. Tous ces moines sont ardens à faire des profélytes, & réussissent quelquefois à convertir à leur manière, quelque chrétien schismatique de l'orient. Le gouvernement tolere volontiers ces apôtres modernes, à cause du profit qui lui revient des querelles, que ces conversions occasionnent à l'ordinaire entre l'apostat & les membres de la communion qu'il quitte. Souvent le pacha ne se contente pas de mettre à l'amende les parties, il va à la source de la contestation, & exige des moines même des sommes considérables.

Les environs du Caire sont habités en partie par des coptes; mais en plus grande partie par des arabes, fixés ou errans: peuples qu'il faut considérer un peu plus en détail.

CHAPITRE II.

Des COPTES.

SI une origine reculée & des ancêtres illustres pouvoient donner du mérite, les coptes feroient un peuple bien estimable. Ils descendent des anciens Egyptiens, & par cette raison les Turcs les appellent par dérision la postérité de Pharaon. Mais cette postérité mal-faite, stupide, ignorante & misérable, ne fait pas honneur aux anciens souverains de l'Egypte.

Ce peuple, vivant depuis plus de 2000 ans, sous la domination des différens conquérans étrangers, a dû nécessairement essuyer bien des vicissitudes: il a perdu ses mœurs, sa langue, sa religion, & même presque son existence. Il est réduit à un petit nombre, en comparaison des arabes qui ont inondé cette contrée. On peut juger de la diminution des coptes, par celle de leurs évêques; dont le nombre, du tems de la conquête alloit à soixante-dix: aujourd'hui il n'en subsiste plus que douze, la plupart établis dans la haute Egypte; loin du centre de la conquête, où ces anciens habitans paroissent s'être réfugiés préféablement.

Les Egyptiens furent connus de tout tems comme un peuple mélancolique, opiniâtre, & porté à la superstition. Leur postérité conserve, avec la même obstination, les opinions que les grecs l'ont forcée d'adopter. Les coptes ont une aversion insurmontable pour l'église romaine. Leur patriarche est en même tems le chef de l'église d'Abyssinie, où il envoie un évêque pour gouverner le clergé.

Ce seroit une découverte intéressante que la connoissance de l'ancien vrai copte, appelé *Risan Faraoun*, ou la langue de Pharaon. On voit en Egypte, même sur les momies, des inscriptions alphabétiques, très-différentes des hiéroglyphiques, qui déchiffrées, fourniroient des lumieres sur l'ancienne histoire, & pour l'explication des hiéroglyphes. Mais cette langue des anciens Egyptiens paroît presque entièrement perdue. Les Ptolomées tâcherent déjà de substituer le grec à l'antique langage de leurs nouveaux sujets : les empereurs grecs de Constantinople défendirent sous peine de la vie de parler le copte, & forcerent les Egyptiens à adopter l'alphabet grec au lieu du pharaonique. De ce mélange du grec & de l'égyptien, se forma le copte moderne, dans lequel sont écrits

les livres sacrés de ce peuple. Les sultans d'Égypte acheverent de faire disparaître ce langage corrompu , en défendant de le parler sous les mêmes peines , & en mettant à sa place l'arabe , qui est aujourd'hui la langue des coptes. On lit encore la liturgie en copte moderne , que le peuple n'entend pas , & qu'on lui explique sur le champ par une ancienne traduction arabe écrite à côté du texte. Les prêtres même n'entendent pas leur langue sacrée ; à peine savent-ils en lire les caractères.

Mr. Forskal lia connoissance avec un copte savant & poli , appelé *Ibrahim Ennasch* , qui copioit des livres de liturgie , & qui gagnoit à ce métier un demi-écu en trois jours. Il vit entre les mains de ce savant égyptien , un dictionnaire d'une grande quantité de mots du vrai & ancien copte , expliqués en arabe. Cet *Ibrahim Ennasch* apprit aussi à mon ami , qu'il existoit encore dans plusieurs couvents de la haute Égypte un bon nombre de livres coptes : mais il ne savoit rien de leur contenu , & des matières dont ils traitent. Les religieux cachent ces livres avec soin , de crainte , disent-ils , que les catholiques ne les emportent , & ne les fassent imprimer en Europe , après les avoir falsifiés :

par cette raison, ces livres sont restés inconnus jusqu'ici. En persuadant ces religieux, qu'on n'est pas du parti du pape, & en soulageant un peu leur grande pauvreté, il seroit possible d'obtenir, au moins des copies de ces livres enfévelis.

CHAPITRE III.

Des Arabes en Egypte.

LES Arabes paroissent avoir conquis & habité l'Égypte, dans plusieurs époques très-éloignées l'une de l'autre. On trouve des indices marqués de leur ancien séjour dans cette contrée; & les rois pasteurs, dont la mémoire étoit en abomination chez les Egyptiens, ne peuvent avoir été, que des chefs des Arabes errans avec leurs troupeaux.

Quoi qu'il en soit de ces tems reculés, depuis la conquête de l'Égypte par les Sarrasins, le plus grand nombre des habitans de ce pays est composé d'Arabes. Une partie de ce peuple habite les villes; une autre cultive la terre & demeure dans les villages; une autre parcourt les campagnes avec son bétail & campe sous des tentes.

En traitant de la nation des Arabes en général, j'aurai occasion de parler de ses différentes branches, de ses mœurs & de ses usages: il suffira de remarquer ici quelques traits qui regardent la branche établie en Egypte.

Les Arabes, qui habitent les villes de cette province, n'ont rien qui les distingue des autres habitans des villes de l'orient, ou de celles de l'Arabie en particulier: il en est de même du payfan arabe de l'Egypte, qui ressemble aux payfans des autres pays orientaux. On croit cependant avoir observé, que la postérité des étrangers fixés en Egypte, dégénère: les chevaux de race arabe y perdent aussi leur vigueur & leur courage. Le nom de payfan d'Egypte, est parmi les Arabes un terme de mépris.

Les Arabes errans, ou *Bedouins*, libres & presque indépendans, plutôt alliés tributaires que sujets de l'aristocratie égyptienne, sont la branche la plus remarquable de leur nation. Partagés en tribus, ils sont gouvernés par des chefs héréditaires, appelés *Schechs*, subordonnés au *Grand-Schech*, qui est à la tête d'une ou de plusieurs tribus. En payant au gouvernement une certaine redevance, ces Bedouins osent promener leurs troupeaux dans les pâturages de

l'Égypte ; mais ils abusent fouvent de cette permission , & pillent indistinctement le laboureur du canton où ils campent , & les passans qui ont le malheur de tomber entre leurs mains. Ils se mêlent aussi volontiers des querelles qui surviennent si fréquemment entre les partis de cette république militaire. Si le gouvernement veut les punir , ou les ranger à leur devoir , ils se défendent ou se retirent dans les déserts , d'où ils reviennent ensuite avec impunité.

Ils sont presque toujours à cheval , armés d'une lance , au moins les plus aisés , & toujours errans d'un endroit à l'autre. Le soin de leurs bestiaux , & les courses pour se défennuyer ou pour piller , sont toute leur occupation. On peut se former une idée de l'air & de l'habillement de ces Arabes , par la *Pl.* 3.

L'indépendance les rend fiers jusqu'à l'insolence , & la vie oisive & inquiète qu'ils mènent , jointe à la pauvreté qui en est la suite , leur inspirent probablement ce goût décidé pour le vol & pour le pillage. J'ai déjà eu occasion de citer des preuves de leur penchant à infester la contrée & à insulter les passans. *Mr. Forskal* & moi , nous en eûmes une nouvelle preuve , dans une course que nous fîmes aux pyramides. Etant

I.





partis seuls de *Dsjise*, nous rencontrâmes deux Bedouins à cheval, que nous louâmes pour nous conduire & pour nous escorter. A peine arrivés au pied des pyramides, nous vîmes accourir au galop un Arabe; c'étoit un jeune *Schech*, qui au commencement se montra fort honnête; mais qui changeant bientôt de ton, planta sa lance devant nous, & nous défendit de quitter la place sans lui avoir donné de l'argent. *Mr. Forskal* ayant refusé ce qu'il demandoit avec insolence, le *Schech* lui prit son turban, & appuya son pistolet sur ma poitrine, quand je voulus défendre mon ami. Les deux Bedouins nos conducteurs le laissèrent faire, ou par respect pour un *Schech*, ou par une fuite de leur perfidie naturelle: il fallut à la fin satisfaire ce brigand. Nous y retournâmes une autre fois bien accompagnés: mais cette précaution n'empêcha pas les Arabes accourus, de voler subtilement quelques hardes à tous ceux qui formoient notre compagnie.

Par le séjour de ces Arabes, leur langue est devenue la langue universelle des habitans de l'Egypte: cependant cette langue, ayant été parlée par le petit peuple depuis si long-tems, a beaucoup perdu de sa pureté dans la bouche des Egyptiens & des Arabes vagabonds. *Mr.*

Forskal a laissé une longue liste de mots usités au Caire , qui different entièrement de ceux , qui désignent les mêmes idées dans le dialecte de l'Yemen. Ce dernier dialecte d'une province séparée des étrangers , où aucun mélange ne peut s'introduire , devrait être la pierre de touche des autres dialectes. Celui de l'Égypte se ressent de la diversité de ses habitans tirés de nations dont le langage est si différent.

C H A P I T R E I V.

De l'habillement des hommes en Orient.

IL regne une grande uniformité dans les mœurs & dans les usages de plusieurs peuples de l'orient qui professent la religion mahométane. Ainsi, au lieu de répéter ce que j'ai à dire sur cet article , j'ai cru plus convenable d'entrer tout d'un coup dans quelque détail, sur ce qui est commun à toutes ces nations , & qui s'applique par conséquent aussi aux habitans de l'Égypte.

On a de bonnes descriptions de l'habillement des orientaux , & de bonnes estampes qui le représentent : celles qui se trouvent dans la *description de Haleb par Ruffel* sont les meilleures

& les plus récentes. Si l'on comparoit cependant ces estampes de l'ouvrage de *Ruffel*, avec l'habillement usité actuellement dans l'empire ottoman & en Egypte, on y verroit une grande différence: il arrive en Turquie, ce qui arrive en Europe; les modes changent, & on imite en province celles des grands & de la capitale.

L'habillement des orientaux, dans lequel nous croyons remarquer des singularités, est adopté à leurs mœurs & à leur climat. Accoutumés à s'asseoir les jambes croisées, il leur faut des habits très-amples; & obligés de marquer du respect aux lieux saints & aux appartemens des gens distingués, en laissant les fouliers à la porte, ils ont besoin de se chauffer de manière à pouvoir se passer de fouliers dans ces occasions. Le climat, dans beaucoup de pays de l'orient, est très-inégal, & sujet à des variations subites du chaud au froid. Les habitans d'un pareil climat ne peuvent pas se dispenser de se couvrir mieux qu'il nous semble nécessaire, & de porter plusieurs piéces d'habillement l'une dessus l'autre, pour pouvoir les quitter ou reprendre, suivant la variation rapide & imprévue des différentes températures de l'air.

Les Turcs, qui servent de modèle à une grande partie de l'orient, ont une chemise à manches

très-larges, & deffous cette chemise ils mettent un caleçon de toile, attaché à des chaufsons de la même étoffe : ils se chauffent alors de *terliks* ou de pantouffles très-minces. Par-deffus ce caleçon, cette chemise & cette chaussure, ils mettent un *schakschir* ou culotte rouge très-ample, à laquelle sont cousues d'autres pantouffles ou *mests*, aussi minces que les *terliks*. Sur ce *schakschir* ils portent un *enteri* ou veste qui descend au-deffous des genoux, & par-deffus le tout un *castan* ou robe qui doit atteindre les pieds. Pour pouvoir marcher plus librement, ils retrouffent le *castan* par le moyen d'un large ceinture, dans laquelle ils placent le *kandsjar* ou poignard, dont les Turcs sont toujours armés. Par-deffus le *castan* ils mettent une *juppe* ou surtout à manches très-courtes, fourrée en hyver, & sans pelisse dans les autres saisons. Souvent ils couvrent toutes ces pieces d'une autre pelisse, ou d'un *benisch*, ou surtout de gros drap.

Cette quantité d'habillemens seroit trop dispendieuse pour le peuple, & trop embarrassante dans ses travaux ; il se contente de la culotte, de l'*enteri* & du *benisch* ; le payfan de la chemise & du caleçon. Un habillement si composé n'est pas commode en voyage : les Turcs portent alors une large culotte bleue, dans laquelle ils enferment leurs habits.

longs ; ils enveloppent les pieds de morceaux de drap , & mettent de larges bottes ; chaussure qui gêne , il est vrai , la démarche , mais qui est préférable à nos bas , parce qu'elle tient plus chaud.

L'habillement des chrétiens orientaux , est à peu près le même que celui des Turcs ; excepté qu'il leur est défendu d'employer des étoffes teintes en couleurs vives : ils n'osent pas non plus porter des chaussures de cuir jaune : en faisant peindre leurs maisons ils sont obligés de se servir de couleurs sombres. Les chrétiens européens ont la permission de se chauffer en jaune , & de porter des habits de toute couleur , excepté en verd : couleur qui , plutôt par la coutume que par la loi , est réservée aux musulmans.

Tous les orientaux , hormis quelques religieux mahométans des ordres des *Derwischs* & des *Sanzons* , se font raser la tête , & ne conservent qu'une petite touffe de cheveux. Cette coutume , blâmée par quelques personnes en Europe , qui lui attribuent les apoplexies devenues plus fréquentes parmi nous , qu'elles ne l'étoient du tems de nos ancêtres , ne paroît pas incommoder les Turcs , qui ne sont gueres sujets aux apoplexies. Ils s'en garantissent peut-être , en se couvrant mieux la tête. Leur tête rase paroît exiger , au moins , une

coëffure chaude , qui l'est aussi chez ces nations à un tel point , que cet excès nous semble entièrement contraire à la température des pays chauds. Par cette raison encore , ils ne se découvrent point pour témoigner du respect , & ils trouvent notre maniere de saluer absurde & ridicule.

Il regne une grande diversité dans la façon de se couvrir la tête parmi les orientaux ; ce qui au premier abord ne semble pas conforme à la constance qu'on attribue à ces peuples : mais cette diversité ne dépend pas de la mode : les différentes coëffures servent de marque distinctive de la nation , de l'état & de l'emploi des personnes qui les portent : elles tiennent même lieu de livrée aux domestiques , dont chaque classe a son bonnet particulier qui fait connoître ses fonctions. Il est avantageux de trouver , parmi des inconnus , ces signes extérieurs qui annoncent tout de suite l'état des gens qu'on rencontre.

Ces especes de coëffures si diversifiées , que les Européens confondent sous le nom général de *turban* , peuvent se réduire à trois principales. La première est un bonnet de drap fort haut , doublé de coton , & enveloppé par le bas d'une piece de mouffeline blanche : cette coëffure , nommée *Kaouk* , est au fond le bonnet des *Turcomans* em-

belli; ainsi il faut la regarder comme un habillement turc. La seconde est un bonnet de drap, plus petit, & beaucoup moins haut que le précédent: on l'enveloppe aussi par le bas d'une toile, & alors on le nomme *sasch*, ou *turban*; c'est la coëffure nationale des Arabes, qui ont porté cette mode dans le reste de l'Asie. La troisieme est encore un bonnet de drap, doublé de coton, plus ou moins haut; mais bordé en bas d'une pelisse de peaux d'agneaux, au lieu d'être enveloppé de toile; il s'appelle *Kalpak*, & vient originellement des Tartares, quoiqu'une grande partie des chrétiens orientaux l'aient adopté.

Tous les grands en Turquie portent le *Kaouk* de drap jaune, & l'enveloppent d'une belle mouffeline blanche. Les *Scherifs*, ou les descendants de Mahomet, quoique peu considérés & presque jamais admis aux emplois, se distinguent par un linge verd, dont ils entourent leur *Kaouk*, ou turban. Les coptes & ceux des chrétiens qui ne portent pas le *Kalpak*, mettent un linge rayé bleu & blanc, autour de leur *Kaouk*, qui à l'ordinaire est de drap rouge. Ils sont imités dans cette mode par les Européens qui veulent s'habiller à la maniere du pays: les religieux même s'y prêtent, excepté les corde-

liers & les capucins. Les derniers portent dans tout l'orient, les habits sales & déguenillés de leurs ordres ; ce qui choque extrêmement les mahométans, qui aiment le propreté & s'en font un devoir.

C H A P I T R E V.

De l'habillement des femmes.

IL est plus difficile à un voyageur, de connoître l'habillement des femmes, dans l'orient, que celui des hommes. Bien loin qu'un étranger entre dans un *barem*, il n'ose pas seulement voir chez elle une mahométane. Il est impossible de s'instruire de leur parure quand on les rencontre en rue, puisque les musulmans prennent déjà pour une impolitesse, & presque pour une insulte, l'attention avec laquelle on regarderoit une femme en public. Elles sont d'ailleurs si bien enveloppées quand elles sortent, que ce seroit une peine inutile, de vouloir distinguer les différentes parties de leur habillement. A Constantinople, quand elles paroissent en rue, elles s'affublent de tant de linges blancs, qu'on n'apperoit que les yeux de ces momies ambulantes : elles ressembloit alors assez à l'é-

pouſe de la noce égyptienne *Pl. 5.* Au Caire elles cachent la tête & une partie du corps avec un grand voile noir, & leurs riches habits ſont couverts d'une eſpece de grand furtout de toile commune, qu'elles quittent en entrant dans les appartemens de leurs amies.

Puiſque je n'ai eu aucune occaſion de voir une femme de diſtinction, j'avoue mon ignorance, & je renvoie le lecteur aux lettres admirables de mylady Montagu, qui ayant eu l'entrée dans pluſieurs harems étoit en état d'en décrire les habitans : elle ſeule a pu voir les femmes de condition dans toute leur parure. On a ſouſçonné cette dame, d'avoir exagéré la beauté, la magnificence, & la politeſſe des orientales : je fais cependant, par ce que j'ai apperçu, & par ce que j'ai ouï dire, que ſes deſcriptions ſont vraies ; ſi elle s'eſt attachée principalement à rapporter ce qu'il y avoit à louer, d'autres voyageurs n'ont parlé que des défauts de ces femmes. Quoiqu'il en ſoit de l'autenticité de ſes récits, je dois me borner à raconter ce que j'ai vu des femmes des claſſes inférieures, & à faire quelques remarques générales.

Toutes les femmes de l'orient portent des caleçons, dans les pays même où les hommes

font fans culottes. Celles du petit peuple , se contentent de ce caleçon , & d'une longue chemise de toile bleue , pour tout l'habillement. Mais , quoiqu'à demi-nues , toutes sans exception de quelle chaffe qu'elles soient , portent un voile.

Le voile paroît être la piece la plus importante de leur habillement , & leur plus grand-soin est de cacher le visage. On a des exemples en grand nombre de femmes nues , surprises par la venue inopinée d'un homme , qui se couvroient le visage avec empressement , sans se foucher de cacher le reste. Les payfans en Egypte ne donnent jamais de chemises à leurs filles , avant qu'elles ayent atteint l'âge de huit ans : nous avons souvent vu accourir ces jeunes filles toutes nues , pour nous voir passer ; aucune n'étoit à visage découvert , & toutes avoient leur voile. Ce voile si essentiel au sexe , est un linge long & triangulaire , attaché à la tête , de maniere que tout le visage en est couvert , excepté les yeux. On peut s'en former une idée par les figures d'une femme & de sa fille. *Planché 5.*

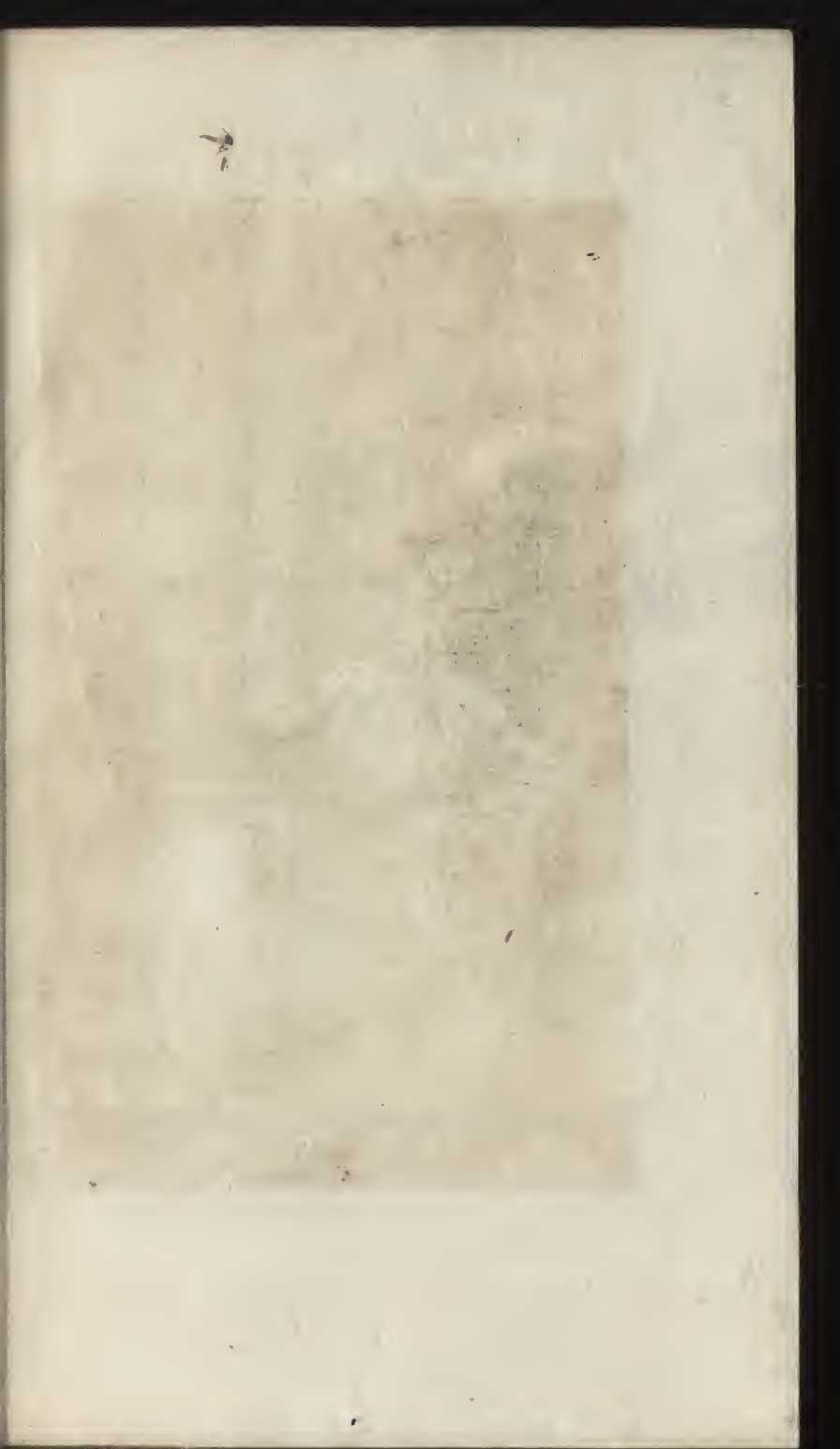
Dans quelques provinces , sur-tout en *Syrie* , les femmes portent des especes de chapeaux

d'argent ou de laiton, ressemblans à un cône, à une assiette, ou de quelque autre forme bisarre. Celles des Arabes, en Egypte & dans le désert, se chargent d'une multitude d'ornemens singuliers ; d'anneaux de métal d'un très-grand diamètre, dans les oreilles & quelquefois au cartilage du nez ; d'autres anneaux de la même matière au-dessus de la cheville du pied, & aux bras, en guise de brasselets ; de bagues de peu de valeur ; de pièces de corail, pendues autour du visage ; & de colliers de toute sorte de matières, même des plus viles. Elles attachent quelquefois à leurs cheveux tressés des sonnettes, comme les jeunes filles les attachent aux pieds. Plusieurs croient s'embellir par des marques bleues ineffaçables, qu'elles se font par des piquures douloureuses, aux joues, au menton & sur d'autres parties du corps. Plusieurs se peignent les mains en jaune & les ongles en rouge, en s'imaginant acquérir par cette bigarrure, des agrémens séduisants.

L'habillement des grecques ne diffère pas essentiellement de celui des turques. Comme plusieurs Européens épousent des femmes d'origine grecque, on a souvent occasion de voir la manière dont elles s'habillent, & par ce moyen

on acquiert quelque connoissance de la parure des mahométanes des classes supérieures.

Toutes les grecques portent des hauts de chauffes, qui descendent jusqu'aux pieds : elles se chauffent presque comme les hommes, & marchent aussi dans de larges pantoufles. Sur la culotte elles mettent une chemise de toile fine, & sur la chemise une veste, ferrée par une ceinture d'une largeur considérable. Par dessus la veste elles portent un habit, ou une pelisse à manches courtes, qui ne passent les épaules que de la longueur d'un empan. Leur coëffure varie beaucoup suivant le caprice de la mode, & elles s'en occupent plus encore, s'il est possible, que nos femmes en Europe. Il y a en effet de ces coëffures, qui m'ont paru plus élégantes que celles des européennes ; leurs habits, du moins, ont quelque chose de plus riche & de plus imposant. Mais pour trouver admirables ces beautés orientales, il ne faut les voir que sur leur sofa : en se déplaçant elles perdent leurs graces. Accoutumées à être assises les jambes croisées, & à porter des chaufsons de cuir dans de larges pantoufles, elles marchent très-mal. Les Européennes qui demeurent en turquie, se servent de souliers, quoiqu'habillées





à l'orientale pour le reste : mais on distingue bientôt à leur démarche si elles ont pris l'habitude de s'asseoir sur leurs jambes, ou si elles conservent l'usage des chaises. On peut voir *Pl. 3.* une grecque dans toute sa parure, que *Mr. Barenseind* a dessinée à Alexandrie.

A Constantinople, les femmes ont la commodité d'aller en carrosse ; mais elles en profitent rarement. Les carrosses turcs ressemblent aux nôtres à l'extérieur ; excepté qu'ils n'ont au lieu de glaces, que de mauvaises jalousies de bois, & qu'ils manquent de portières : on y monte par une échelle, qu'on suspend derrière la voiture. Dans l'intérieur il y a au lieu de sièges, des tapis, sur lesquels les turques s'assoyent les jambes croisées.

Comme on ne connoît pas au Caire ce que c'est qu'une voiture d'aucune espèce, les dames du plus haut rang sont obligées, comme celles des autres classes, de monter des ânes. Par égard pour le sexe, on ne force pas les femmes des chrétiens & des juifs, de descendre de leur monture, quand elles rencontrent un seigneur égyptien.

CHAPITRE VI.

Des divertissemens des Orientaux.

IL pourroit paroître insipide & inutile, de parler des moyens par lesquels un peuple se débarrasse du pesant fardeau du tems , dans ses heures de loisir. Ces moyens cependant , tiennent aux mœurs & au caractère d'une nation. La nature des amusemens usités dans une contrée , ne peut pas être indifférente à l'observateur , qui veut en étudier les habitans. Dans l'orient il trouve un intérêt de plus : la plupart des divertissemens & des jeux qui y sont en vogue , datent des tems les plus reculés , & leur connoissance sert à expliquer beaucoup de traits obscurs touchant les coutumes des anciens.

Le climat , les mœurs & le gouvernement semblent donner aux orientaux une disposition naturelle à la mélancolie. Ils deviennent plus férieux encore par le défaut de société , dont ils se privent en grande partie par cette jalousie , qui les empêche de recevoir du monde chez eux. Ils sont taciturnes , parce que , renfermés avec leurs femmes , & n'ayant naturellement pas dans cette retraite beaucoup de matieres pour la

converfation , ils prennent l'habitude du filence. Le pouvoir étant entre peu de mains , le gouvernement opprimant l'induftrie , les fujets des defpotes de l'orient doivent s'ennuyer dans leur oifiveté ; d'autant plus , qu'ils ne connoiffent gueres les uniques préfervatifs contre cet ennui , les arts & les lettres. Les exactions d'un gouvernement , qui rend les fortunes précaires , engagent ces peuples à spéculer fans cefle fur leurs intérêts , & à s'occuper plus de leurs affaires , que de leurs plaifirs.

Des nations placées dans ces circonftances , doivent avoir des divertiffemens très-différens de ceux des nations remplies de riches oififs , où les femmes donnent le ton , & où tout le monde eft obligé de fe plier à leurs goûts & à leurs fantaifies. En Europe , tous les plaifirs prennent la teinte de la vie cafaniere & de la molleffe du fexe , & les hommes s'amufent de plus en plus comme des femmes : dans l'orient les amufemens tiennent plus à la vie publique , & ont quelque chofe de plus mâle & de plus auftere. L'ignorance des orientaux , leur fait goûter , il eft vrai , des paffetems bien infipides.

Le foir , les grands fe renferment à l'ordinaire dans leur *hareem*. On ignore ce qui fe paffe

dans ces lieux folitaires : mais comme les femmes de l'orient font exceffivement ignorantes , & de véritables enfans adultes , il eft à préfumer qu'on s'y amufe des plus grandes puérités. Quelques traits , échappés à des maris de ma connoiffance , m'ont confirmé dans cette opinion.

Les *Oſmanli* ou turcs de diſtinction , qui ſe reſſentent toujours des inſtitutions primitives & militaires de leur nation , s'amuſent par des exercices à cheval , qu'ils ſemblent aimer de préférence. Pour cet effet, les principaux du Caire ſ'aſſemblent deux fois par ſemaine, dans une très-grande place appellée *Maſtabe* , ſuivis d'un nombreux cortege de domeſtiques auſſi à cheval. Dans cette place ils s'exercent au *Dſjerid* , ce qu'ils font en courant deux à deux à francs étriérs , en ſe pourſuivant , & en ſe jettant des bâtons de quatre pieds de long : ils lancent ces bâtons avec tant de force , que ſouvent celui des cavaliers , qui n'eſt pas ſur ſes gardes , riſque d'avoir une jambe ou un bras caſſé. D'autres , en courant à toute bride , tirent à balles contre un pot , placé ſur un monceau de ſable : d'autres encore tirent de l'arc ; exercice ſi eſtimé , qu'on l'érige des piliérs à l'honneur de ceux , qui

ont donné des preuves extraordinaires de force ou d'adresse, en décochant des fleches.

Pendant la plus grande hauteur du Nil, les grands du Caire se divertissent dans de petits bateaux ornés magnifiquement, sur les *Birkets* au milieu de la ville. Dans cette occasion, ils régalent les habitans de leur musique, & souvent de feux d'artifice.

Un homme originaire de Tripoli en Barbarie, me conta, que le pacha de sa ville avoit coutume de faire ériger quelquefois deux échafauds, entre lesquels on pouvoit tirer sur des cordes des modeles de vaisseaux de guerre, armés de petits canons, proportionnés à la petitesse du vaisseau. Ces vaisseaux suspendus en l'air & commandés par des officiers de la marine, qui dirigeoient la manœuvre & le feu de la petite artillerie, donnoient le spectacle assez agréable d'un combat naval. Le capitaine, dont le vaisseau avoit souffert le premier les plus grands dommages, étoit vaincu. Mais, comme ce jeu occasionnoit des querelles sérieuses entre les commandans, on l'abolit.

Les domestiques des seigneurs égyptiens s'exercent à pied, à jeter l'un contre l'autre des bâtons de cinq à six pieds de long; ce qui leur

apprend à lancer le *Dsjerid*, quand ils font à cheval. Les gens du commun & les payfans, s'amuse à s'escrimer avec des bâtons; chacun tâche de frapper la tête de son adversaire, ou de parer les coups avec le bâton. Des gladiateurs de profession se donnent aussi en spectacle: mais leur art n'est pas aussi meurtrier qu'en Europe: ils ne sont armés que de bâtons, & un petit coussin passé au bras gauche leur sert de bouclier.

Dans les villages, les jeunes gens s'amuse à des jeux d'adresse, ressemblants à ceux qui sont usités parmi les payfans en Europe. Ils se défont à la course; ils se piquent de jeter en l'air & de ramasser plusieurs petites pierres à la fois; ils s'exercent à sauter à de grandes distances; ils jouent au ballon, & quelquefois au pair ou non.

Il est naturel, qu'un peuple isolé & vivant sans société sous le pouvoir arbitraire, aime les fêtes publiques. Elles se célèbrent en Egypte avec beaucoup d'apparat; principalement celle du départ des pèlerins de la Mecque, dont plusieurs auteurs ont donné la description. Les autres fêtes sont en grand nombre, puisque chaque mosquée célèbre celle de son fondateur, où assiste en procession une foule de personnes de tout ordre,
pendant

pendant qu'on permet au peuple de se divertir dans une place voisine. Les coptes ont leurs fêtes comme les mahométans, & contribuent par leurs cérémonies à l'amusement de la populace.

Comme ces fêtes se donnent quelquefois de nuit, les Egyptiens font des illuminations en portant par les rues un réchaud plein de bois résineux allumé : ce réchaud est attaché au haut d'un long bâton. Ils ont une autre espèce de flambeau plus brillant : c'est une machine composée de plusieurs cercles de bois léger, auxquels on pend une multitude de petites lampes, & qu'on porte au bout d'une grande perche. De jour, pendant ces fêtes, on élève par-tout des escarpolettes, des roues de fortune, sur lesquelles la populace va se dégourdir & se défennuyer.

En Egypte, en Syrie & en Arabie, l'amusement favori des gens au-dessus du peuple, c'est de passer la soirée dans un café public, où ils écoutent les conteurs d'histoires, les musiciens & les chanteurs, qui fréquentent ces maisons pour gagner quelque bagatelle. Dans ces lieux de réjouissance, les orientaux conservent leur taciturnité, & restent assis des soirées entières, sans dire un seul mot à leurs voisins. Ils préfèrent l'entretien de leur pipe, dont la fumée nar-

cotique semble propre à appaiser les agitations de leur sang brûlé. Sans une raison physique, il seroit difficile d'expliquer le goût général de ces peuples pour le tabac : en fumant, ils charment leur ennui, & se mettent, quoique à un moindre degré, dans une disposition d'esprit semblable à celle des personnes qui ont pris de l'opium : le tabac supplée aux liqueurs fortes, qui leur sont défendues.

Ce goût pour le tabac, les a fait raffiner sur la forme & la matière de leurs pipes. Celles dont se sert le peuple, sont fort simples, composées d'un fourneau de terre cuite, & d'un tuyau de roseau. Les gens aisés les veulent d'une matière plus précieuse, plus ornées, & avec un tuyau couvert d'étoffes pour pouvoir le mouiller dans les grandes chaleurs, & rafraîchir par ce moyen la fumée. Dans une grande partie de l'Asie on emploie fréquemment la pipe usitée en Perse; qui, en faisant passer la fumée au travers de l'eau fraîche, la rend plus douce & plus agréable pour ceux qui l'avalent. En Egypte cette pipe persienne, n'est qu'une noix de cocos moitié pleine d'eau, avec deux tuyaux dont l'un communique au fourneau, & l'autre à la bouche du fumeur. *Kerim-Kan*, *Schah* actuel de

la Perse méridionale , paroît se distinguer dans cet amusement : la pipe la plus à la mode , s'appelle de son nom *Kerim-Kari*.

Au reste , la maniere de fumer avec la pipe persienne , ne sert pas uniquement à défennuyer le peuple : on l'employe aussi pour se chauffer en cas de besoin ; puisque la fumée chaude , que les orientaux avalent dans cette occasion , pénètre jusques dans les poumons , & y porte une chaleur douce. Dans un voyage que je fis en hyver sur l'*Euphrate*, les bateliers étoient souvent obligés d'entrer dans l'eau pour remettre le bâtiment à flot : comme ils n'osoient pas boire de l'eau-de-vie pour se préserver du refroidissement , je ne pouvois leur faire un plus grand plaisir que de leur donner une pipe de tabac de cette maniere.

CHAPITRE VII.

Des jeux usités en Orient.

IL est défendu par l'alcoran de jouer pour de l'argent , & par cette raison , il est assez rare de voir jouer les orientaux. Les mahométans jouissent donc du bonheur peu commun en Europe , de n'être pas forcés de se prêter , par une préten-

due politesse, à un amusement insipide, qui use le corps, en mettant en mouvement des passions malfaisantes; qui retrécit l'esprit, par l'uniformité & l'inutilité des combinaisons; & qui refroidit le cœur, par le choc continuel de la vanité & de l'intérêt entre les joueurs.

Cependant, comme il se trouve dans toutes les contrées, des gens peu sages & peu conséquens, j'ai vu des mahométans, séduits probablement par l'exemple dans les établissemens européens, jouer, mais un petit jeu, puisqu'ils n'étoient pas avec des femmes. Ils ne connoissent pas les cartes d'Europe: mais j'ai rencontré à Bombay quatre marchands Arabes, qui jouoient avec des cartes chinoises, si grandes & si épaisses, que chacun des quatre pouvoit à peine tenir son jeu avec les deux mains. De jeunes marchands mahométans, que j'avois surpris jouans aussi, à Bombay, cachèrent soigneusement leur jeu, & ne le reprirent que quand ils virent que j'étois Européen. Les Grecs se font assez policés, pour imiter l'élégance de nos mœurs, & ils se montrent bons chrétiens, en jouant avec nos cartes, & gros jeu.

Les orientaux ont cependant quelques jeux, plus conformes à leur vie sédentaire & plus propres à leur esprit rêveur, dont ils jouent sans intérêt,

& uniquement pour remplir quelques momens vuides. Tels font les jeux des échecs, des dames, & du trictrac. Les noms arabes de ces jeux, & leur antiquité, prouvent qu'ils font originaires de l'orient, d'où ils ont été apportés en Europe. Si les mahométans marquent quelque passion pour un jeu, c'est pour celui des échecs, où quelques oisifs passent des journées entières : passion, qui les perd de réputation dans l'esprit de leurs compatriotes. Au lieu d'échiquiers en bois, ils se servent d'un linge blanc, auquel sont cousus des carrés de drap de couleur différente : la partie finie, on ploye ce linge & on y ferre les piéces du jeu.

Ils ont un autre jeu qui se joue sur des planches, marquées de deux carrés l'un dans l'autre & coupés en diagonales, avec des pierres ou des coquillages de couleur différente : ce jeu a passé en Europe, où l'on voit des gens le jouer avec des feves jaunes & blanches. Plusieurs autres ne nous sont pas parvenus, parce que leur marche n'est pas assez variée ou assez ingénieuse. Tels font le *Man-kale*, qui paroît tenir de celui des échecs, & celui de *Tabu Duk*, qui mêlé de hafard, ressemble beaucoup au trictrac. Le hafard s'y amene par quatre bâtons plats, moitié noirs & moitié blancs, dont

les côtés différemment colorés suivant leur combinaison, déterminent la marche des piéces.

Un jeu de la plus haute antiquité, s'est conservé encore parmi les peuples de l'orient. C'est celui que les Arabes nomment *Lâb el Kab*, qui se joue avec les osselets de mouton ou de chevre : il y a des regles qui déterminent la valeur des coups, suivant que certains côtés de ces os paroissent en haut. Les anciens auteurs grecs & latins parlent aussi de ce jeu, qui a donné occasion à l'invention des dez.

CHAPITRE VIII.

De la musique des Orientaux.

PARMI les Turcs & les Arabes, un homme de distinction se croiroit déshonoré, en apprenant la musique. Une certaine austérité dans leurs mœurs, rend d'ailleurs ces peuples peu sensibles aux charmes de la belle harmonie : le mépris de l'art, retombe sur ceux qui l'exercent, & les musiciens de profession sont mal vus, & encore plus mal récompensés. Un art que les grands dédaignent, qui ne trouve point de connoisseurs, & qui ne mene

ni à la fortune ni à la considération, ne peut pas faire des progrès.

La musique des orientaux si peu cultivée, est d'ailleurs d'un genre différent de la nôtre; elle est grave & simple, sans aucune modulation recherchée: les chanteurs, pour se conformer au goût de la nation, sont obligés de chanter lentement, afin qu'on puisse entendre distinctement tous les mots. J'ai entendu plusieurs schechs chanter quelques passages du Koran, sans forcer leur voix; ce chant avoit quelque chose de touchant & de solennel, très-capable de plaire. En voyageant sur le Nil, j'ai assisté à un divertissement de matelots, qui chantoient alternativement & se répondant couplet par couplet, des chansons amoureuses; où ils comparoient leurs maîtresses aux concombres de Damas, & les yeux de ces belles aux yeux de la gazelle, & où ils vantoient leurs belles mains jaunes & leurs ongles rouges. Ce chœur de chanteurs ne laissoit pas de nous amuser.

Des airs si simples s'apprennent aisément par routine: c'est je crois par cette raison, que les orientaux ne se servent pas des notes, & ne chantent que de mémoire. On m'avoit dit, dans quelques provinces de la Turquie, qu'il y avoit à Constantinople de grands musiciens, qui pour se

souvenir des airs , employoient des signes secrets. Mais ayant pris à mon retour dans cette capitale , des informations , je n'y ai trouvé personne qui eût la moindre idée des notes de musique ; pas même parmi les *derwifches* de l'ordre de *merlavi* , qui font cependant regardés comme les meilleurs musiciens des Turcs.

A *Bagdad* & à Constantinople j'ai assisté à des concerts turcs , qui quoique nullement comparables à ceux des Européens , auroient pu flatter néanmoins une oreille , peu accoutumée à toutes les finesse de l'art. Ce qui choque le plus au commencement , quand on entend cette musique , c'est que tous les instrumens jouent à l'unisson ; à moins que l'un ou l'autre ne prenne la fantaisie de faire une basse continue , en répétant sans cesse le même ton.

Si la musique des orientaux ne plaît gueres aux Européens , ils goûtent beaucoup moins encore la nôtre. *Mr. Baurenfeind* & moi , nous jouâmes souvent du violon devant des Arabes de distinction , qui nous venoient voir. Quoiqu'ils ne désapprouvassent pas directement notre jeu , ils nous en dirent assez pour faire voir qu'il leur déplaisoit , & qu'ils préféroient leur propre musique comme plus mâle , & par conséquent plus belle. Un jour ,

ayant fait au Caire un concert avec quelques marchands européens, & retournant chez nous dans l'obscurité, nous entendîmes chanter un Egyptien, accompagné d'une flûte. Un de nos domestiques enchanté de ce concert, s'écria : „ pardieu, voilà qui est beau ; Dieu vous bénisse ! ” Surpris de cette exclamation inattendue, nous lui demandâmes comment il avoit trouvé notre concert. „ Votre musique, répondit-il, est un bruit sauvage & désagréable, auquel un homme grave & sensé ne pourra jamais prendre plaisir.”

Leurs instrumens de musique semblent, à cause de la simplicité de la construction & par beaucoup d'autres indices, d'une haute antiquité, & parvenus aux nations modernes de l'orient, sans aucune altération remarquable. Plusieurs leur sont communs avec les habitans des isles de l'Archipel ; comme sont trois especes de guitares à trois ou quatre cordes d'acier & de laiton, appellées par les Grecs, *Icitali*, *Senuri* & *Baglama* ; & par les Arabes du nom générique *Tambura*, qui est commun à tous les instrumens à cordes de métal, qu'on pince. Les Grecs ont un instrument à archet, nommé *Lyra*, monté de trois cordes de boyau, & qu'on joue avec un archet fait d'une petite branche d'arbre garnie de crin de cheval, auquel on donne

en jouant la tension nécessaire avec le petit doigt : ces instrumens ne sont gueres employés que pour accompagner la voix.

Quelques instrumens à archet appartiennent plus particulièrement aux Arabes ; tel est le *Semendsje*, espece de mauvais violon , combiné avec un tambour. Son corps est ordinairement composé d'une noix de cocos , sur laquelle on tend une peau : on le monte de deux à trois cordes de boyau , ou quelquefois de crin de cheval ; & on le joue avec un archet , aussi mal fait que celui de la *Lyra* des Grecs. Le *Semendsje* est l'instrument des vagabonds, qui accompagnent les danseuses. Les Arabes appellent *marabba* , un autre violon à une corde de crin de cheval , dont le corps est aussi tendu d'une peau : ce violon s'accorde très - bien avec la voix aigre des chanteurs du commun , qui crient à plein gosier , quand ils chantent dans les cafés. J'ai vu à *Basra* une autre espece de violon encore , assez ressemblant au *marabba* , aussi à une corde , tendu d'une peau comme un tambour , & servant au même usage. A Bagdad j'ai entendu jouer du tympanon à la maniere européenne : à Alexandrie une dame le touchoit avec les doigts armés d'ongles d'argent.

Les Egyptiens aiment les instrumens bruyans :

mais les Africains plus méridionaux paroissent préférer une musique douce. J'ai vu entre les mains d'un *Barbari*, ou d'un homme natif du Royaume de *Dongola*, une espece de harpe d'un son fort agréable. Le corps de cet instrument est une assiette de bois creuse, tendue d'une peau, & montée de cinq cordes de boyaux, attachées à un bâton tournant, par le moyen duquel on les accorde. On en joue de deux manieres; ou en pinçant les cordes, ou en les touchant avec un morceau de cuir rude en guise d'archet. Mon *Barbari*, dançoit en jouant. Cet instrument me parut très - ressemblant à la harpe de David. Les *Barbari* le nomment *Kuffir*, & les Arabes encore *Tambura*.

Parmi les instrumens à vent, il y a la vraie flûte turque, appelée *Salamanie*, en usage parmi les bergers *turcomans*. Etant toute ouverte & sans anche, son embouchure est très-difficile, puisqu'on en joue comme de notre flûte douce. C'est l'instrument favori des *derwîshes merlawj*, qui ayant introduit la musique dans leur culte, sont les meilleurs musiciens de l'orient & excellent principalement à bien jouer de cette flûte. Elle est de roseau, ou d'un beau bois. J'ai vu au Caire entre les mains d'un paysan la *flûte de Pan*, composée de plusieurs roseaux.

Le *Sumâra* est une espece de flûte à double tuyau, dont le plus court sert à jouer les airs, & le plus long à faire une basse continue; comme on fait du tuyau long de la musette *bulgare*. En Egypte on a une musette, nommée *Sumâra el Kurbe*: elle n'est pas comparable à celle des Bulgares, qui est l'instrument le plus agréable que j'aie entendu en Turquie. Il est vrai aussi que les airs des bergers en Bulgarie, tiennent déjà de la musique européenne.

Les Asiatiques aiment à accompagner leur chant & leur danse de tambourins, pour marquer d'autant mieux la mesure. Ils en ont de différentes especes: ce sont ou des cercles de bois, ou des pots de terre faits exprès, tendus d'une peau, qu'on fait résonner avec les doigts. Le tambourin le plus élégant est le *Doff*, dont les femmes, dans les harems, accompagnent leur danse. Il faudroit aussi compter parmi les instrumens de musique les castagnettes, dont les danseuses publiques garnissent leurs mains, & différens cors & tambours, avec lesquels certains religieux mahométans, comme d'autres mendiants, annoncent qu'ils demandent l'aumône.

La musique militaire des Turcs commence à être connue en Europe. Celle qu'on entend dans les pays orientaux, ne forme cependant qu'un

bruit discordant & défagréable , & elle ne méritoit aucune attention , fi elle ne fervoit à distinguer les rangs. Un pacha à trois queues s'annonce par un plus grand nombre d'instrumens militaires , que n'en osent employer les seigneurs revêtus d'une dignité inférieure ; de sorte qu'on peut connoître l'emploi d'un homme , par la musique qui le précède. Les principaux instrumens , avec lesquels on forme ces concerts guerriers , sont une espece de trompette excessivement bruyante, appelée *Surme* en Egypte : le *Tabbel* , ou le grand tambour turc , qu'on tient horifontalement , & qui se bat des deux côtés : un hautbois dont les sons sont aigus , & un autre , dont les sons bas ressemblent à ceux de notre basson. Enfin des especes d'affiettes d'un métal sonore , qu'on frappe les unes contre les autres , pour marquer la cadence.

C H A P I T R E I X.

De la danse chez les Orientaux.

UN honnête mahométan qui se permettroit de danser , se dégraderoit dans l'opinion de ses compatriotes : mais il n'en est pas de même des femmes , qui se font gloire d'exceller dans cet exercice ,

& qui osent s'y livrer sans conséquence, parce qu'on regarde comme leur devoir de contribuer en tout aux plaisirs de leurs maris. Quand elles se trouvent entr'elles, dans une assemblée de femmes; à l'occasion de quelque noce ou de quelque autre solemnité, elles ne se piquent pas moins de se surpasser les unes les autres dans l'art de danser.

Un Tripoliteain me fit le récit de la maniere, dont les femmes de sa ville s'amuseut dans ces fêtes, & j'ai assez d'indices pour croire que les mêmes coutumes régnerent aussi en Turquie & en Arabie; je n'en suis pas sûr cependant, puisqu'il est impossible de rencontrer un témoin oculaire de ces divertissemens. Mon Tripoliteain tenoit ce détail de sa femme, qui lui racontoit naïvement ce qu'il vouloit savoir.

Aucune femme n'oseroit paroître dans une assemblée, si elle n'est belle, & en état de briller par son habillement. Si la fête se donne dans une maison distinguée, il s'y rend une cinquantaine des plus grandes beautés de la ville, toutes habillées avec magnificence: elles mènent à leur suite leurs plus belles esclaves, qui se tiennent dans une chambre séparée, & gardent des coffres remplis d'habits appartenans à leurs maîtresses. Après

que les dames ont resté assises pendant quelque tems, & qu'on leur a servi des rafraîchissemens, on fait entrer dans l'appartement, des jeunes filles capables de divertir la compagnie par le chant & en jouant de quelque instrument. Alors la dame la plus distinguée se leve, danse pendant quelques momens, & passe dans l'appartement voisin, où sont ses esclaves, pour changer d'habits : elle quitte tout, même ses pantoufles brodées en or & en argent, & ne garde que sa coëffure & ses brasselets, richement garnis de pierreries. Dans cet intervalle d'autres dansent, & quittent la compagnie pour changer aussi d'habits : ce qui se répète si souvent tour à tour, qu'une femme met quelquefois dans une seule soirée, dix habits différens, l'un plus riche que l'autre. Toutes tâchent de se faire admirer, & ces efforts finissent comme chez nous, à faire bien des mécontentes.

Les grecques ont si bien adopté ce luxe oriental, qu'elles changent d'habits à l'occasion d'une simple visite. Un Européen, établi à Constantinople, me raconta qu'il avoit vu la femme d'un grec de ses amis, auquel il étoit allé faire visite, mettre en deux heures de tems cinq habits différens. Ces exemples prouvent bien la force de l'instinct, & la ressemblance parfaite du sexe de toutes les nations.

Les hommes dédaignent cet exercice, s'amuse-
sent quelquefois à voir danser des danseuses de
profession, qu'on fait venir dans les maisons par-
ticulieres à l'occasion de quelque fête, ou qu'on
rencontre dans les maisons publiques. On nomme
ces danseuses *Tschingane*, ou égyptiennes, à
Constantinople; & *Ghasie* au Caire. Ce sont de
jeunes femmes ou filles du peuple, qui forment
une classe séparée & méprisée, dont les membres
n'épousent pas des individus d'une autre classe.
Les peres & les maris exercent pour l'ordinaire
le métier de maréchal ferrant. Ces danseuses ne
sont accompagnées que d'un seul homme, qui
joue du *semendsje*, & quelquefois d'une vieille
femme qui joue du tambourin, & qui paroît avoir
l'œil sur leur conduite: elles ne passent pas pour
se piquer d'une vertu trop austere. Tout maho-
métan marié peut cependant les appeller pour dan-
ser dans sa maison, sans qu'on y trouve à redire,
& elles vont par-tout où elles sont bien payées.
Mais un homme qui n'est pas marié n'ose pas les
faire venir chez lui: nous n'en avons jamais ren-
contré chez les négocians françois, qui, suivant
les ordonnances de leur roi, sont tous célibataires.

Au commencement nous ne les vîmes que par
hasard dans une maison publique hors de la ville :
mais,

mais, vers la fin de notre séjour en Egypte, nous fûmes mieux en état de satisfaire notre curiosité. Une grande partie des maisons habitées par des Européens, étant situées sur les bords du grand canal qui traverse le Caire, le plus grand profit de ces *Ghassie* est d'aller devant ces maisons dans le canal quand il est à sec, avant qu'on perce la digue. Dans cet intervalle nous fîmes danser tantôt l'une tantôt l'autre de ces troupes. Remplis d'idées tristes, occasionnées par notre départ prochain, nous étions dans le cas d'avoir besoin de distractions & de nous amuser de tout. Malgré cette disposition favorable, ce spectacle nous déplut d'abord : nous trouvâmes la musique & les voix détestables; les danseuses nous parurent laides & dégoûtantes, à cause de leurs mains jaunes, de leurs marques noires sur le teint, de leurs ornemens absurdes, & de la quantité de pommade dont elles avoient chargé leurs cheveux & qui choquoit l'odorat. Nous nous y accoutumâmes néanmoins peu à peu, & faute de mieux, nous parvînmes à trouver quelques-unes des danseuses jolies, leurs voix agréables, leurs mouvemens pleins de graces quoique très-indécents, & la musique au moins supportable.

Les habits de ces danseuses ne different pas de

ceux des femmes du peuple : en dansant elles lèvent le voile & le font flotter derrière la tête. Par-dessus le haut de chauffe elles portent une jupe, ouverte par-devant, & ferrée par une large ceinture avec deux boutons d'une grosseur considérable. Suivant la description qu'on m'a faite, les *Tschingane* dansent à Constantinople de la même manière que les *Ghasie* en Egypte. Mr. *Baurenfeind* a dessiné une troupe de ces dernières. V. *Planche A*. On y peut voir aussi l'homme qui joue du *semendsje*, & la vieille femme avec son tambourin.

Les nations chrétiennes établies dans l'orient, ont presque chacune leur musique & leur danse particulières. A *Mosul* j'ai vu danser en rond des jacobites & des nestoriens, qui célébroient une fête. Aucune de ces nations n'aime la danse autant que les Grecs, qui en ont en effet, une fort gracieuse. C'est un branle, qu'on danse ou en rond ou en se laissant mener en file, par quelque jolie femme de la compagnie. Les *Valaques* & les *Bulgares* ont aussi leurs danses nationales; mais qui n'ont pas l'agrément de celles des Grecs.

Il est toujours prudent, de se prêter aux mœurs & aux opinions des habitans du pays où l'on vit. Les Européens établis à Constantinople,





n'observent pas cette règle : ils se divertissent dans la capitale de l'empire Ottoman, comme dans Paris ou dans Londres. Quoiqu'ils n'y entretiennent ni opéra ni comédie, ils donnent fréquemment à Péra & à Galata des bals masqués. Les mahométans ont de l'aversion pour ces divertissemens, & ne voyant danser que les gens de la lie du peuple, leur mépris s'étend à tous les danseurs en général, qu'ils regardent comme des gens sans mœurs & sans éducation. Ce qui acheve de rendre nos bals méprisables à leurs yeux, c'est le mélange des deux sexes; abomination sur laquelle ils ne tarissent point, en me parlant de nos usages. Les Européens vivant parmi les mahométans, seroient plus aimés & plus respectés, s'ils ne s'avilissoient pas dans l'opinion des orientaux, par des amusemens, dont ils pourroient si aisément se passer.

On m'a raconté à cette occasion, comme une anecdote vraie, le récit d'un Turc, qui revenu d'Italie, où il avoit vu le Carnaval, crut que les chrétiens, devenus fous dans une certaine saison de l'année, rentroient dans leur bon sens aussitôt qu'on eut mis des cendres sur leur tête. Cette histoire, ou cette fiction peut-être, se trouve dans les Lettres persannes.

CHAPITRE X.

Des spectacles en Orient.

Nous ne nous étions pas attendus à voir un spectacle en Egypte. Il se trouvoit cependant, à notre arrivée au Caire, une nombreuse troupe de comédiens, composée de mahométans, de chrétiens & de juifs. Leur extérieur annonçoit le peu de fortune qu'ils faisoient dans cette contrée. Ils alloient représenter leurs pieces dans toutes les maisons où l'on vouloit leur payer un très-modique salaire : ils jouoient en plein air ; la cour de la maison leur servoit de théâtre, & un petit paravent de coulisse, quand ils changeoient d'habits. Plusieurs négocians européens quoique établis au Caire depuis long-tems, n'ayant jamais vu une comédie égyptienne, nous fimes venir cette troupe chez un Italien marié : mais nous n'eûmes pas lieu d'être contents ni de la musique ni des acteurs.

La piece se donnoit en arabe ; comme je n'entendois pas assez bien cette langue pour comprendre le dialogue, je m'en fis expliquer le contenu. Le rôle du principal personnage, qui étoit une femme, étoit joué par un homme en habit de femme, qui avoit beaucoup de peine à cacher sa

grande barbe. Cette héroïne de la piece attiroit dans sa tente tous les voyageurs, & après leur avoir escroqué leurs hardes, les faisoit chasser à coups de bâton. Elle en avoit déjà dépouillé plusieurs, quand un jeune négociant, fatigué de la répétition continuelle de ces platitudes, désapprouva hautement la piece. Les autres spectateurs, pour prouver qu'ils n'avoient pas le goût moins fin, la désapprouverent aussi, & obligerent les comédiens de cesser, quoique la piece ne fût qu'à moitié.

Si les comédies sont rares, la représentation des marionnettes est d'autant plus commune au Caire où on en rencontre dans toutes les rues. Le théâtre de ce spectacle est fort petit : c'est une espece de coffre, qu'un seul homme porte aisément, & dans lequel se met l'acteur. Cet acteur sort ses poupées par des trous pratiqués dans ce coffre, & leur fait faire les mouvemens nécessaires par le moyen d'un fil d'archal, qui peut couler dans les rainures du couvercle. Par le moyen d'une machine qu'il tient à la bouche, l'acteur rend sa voix fine, & proportionnée à la petitesse des figures. Le tout seroit peut-être digne d'attention, si les pieces, accommodées au mauvais goût des spectateurs, n'étoient pas détestables. Ces poupées commen-

la compassion , montrait une chaîne énorme , qu'il prétendoit avoir portée dans sa captivité à Malthe. Il racontoit d'une voix lamentable les maux qu'il avoit soufferts dans son esclavage , parmi les barbares Européens : celui dont il se plaignit le plus , & que le peuple écoutoit avec horreur , c'étoit d'avoir été obligé de garder les cochons , & de coucher la nuit dans la même étable avec ces animaux immondes. Les gens sensés le regardoient il est vrai , avec indignation ; mais ses récits inspiroient toujours à la populace de la haine contre les chrétiens.

C H A P I T R E X I.

Des nûces des Egyptiens.

LE secret qui s'observe sur tout ce qui se passe dans les *harems* , & ce qui regarde les femmes , m'a mis dans l'impossibilité de m'instruire de tout le détail des cérémonies du mariage chez les Egyptiens. Je dois me contenter de décrire ce que j'ai pu voir , dans une procession publique d'une nûce au Caire : *Mr. Baurenfeind* l'a dessinée comme on peut le voir dans la *Pl. V.*

La fiancée , toute couverte de la tête aux pieds ,





marche entre deux femmes qui la menent sous un dais , porté par quatre hommes. Plusieurs esclaves la précédent , dont quelques-unes jouent du tambourin , d'autres portent des chasse-mouches , d'autres répandent sur elle des eaux de senteur. Elle est suivie par beaucoup de femmes , & par quelques musiciens montés sur des ânes. Autour d'elle sont des gens du peuple , qui pour l'amuser en chemin , font des tours de force & de passe-passe. Toutes les femmes de cette procession crioient sans cesse *Lu , Lu , Lu* ; cri qui est l'expression de la joie chez les mahométanes. Si la marche se fait de nuit , quelques esclaves portent de ces flambeaux , dont il a été parlé plus haut , & dont on voit la figure dans la Planche.

Près d'Alexandrie , nous rencontrâmes un jour , une fiancée arabe. Elle étoit montée sur un chameau , suivie de sa dot qui consistoit en meubles & en bétail. La procession marchoit fort lentement & s'arrêtoit quelquefois , pour se faire voir. Pendant la marche , les Arabes faisoient de la musique , on tiroient des coups de fusil , & les femmes ne cessoient de faire entendre leurs cris de joie.





SECTION V.

DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE.

CHAPITRE I.

Des antiquités de l'Égypte en général.

DE tous les pays connus, l'Égypte est celui qui offre à la curiosité du voyageur, le plus grand nombre de monumens de la plus haute antiquité. Plusieurs causes concourent pour donner à cette contrée un avantage, dont les autres parties de notre globe sont privées.

Un peuple puissant, riche & éclairé, est naturellement porté à laisser des marques de son existence & des preuves de sa prospérité, à la postérité la plus reculée. Nous savons par le témoignage de tous les anciens, que les Égyptiens furent de tems immémorial une nation florissante & policée, & avant l'époque assez récente, que nous appellons néanmoins l'histoire ancienne. Il y a déjà 3000 ans, que la tradition des prêtres ne pouvoit plus désigner les auteurs de plusieurs

ouvrages célèbres. On ne peut pas douter que ce peuple si ancien, n'ait eu la plus grande part à la population & à la civilisation de l'Europe méridionale. Tous les historiens s'accordent, dans le récit des entreprises magnifiques des anciens Egyptiens, dont les traces doivent subsister dans le pays qu'ils avoient habité.

Nous avons, il est vrai, une foule d'indices très-clairs, que des nations aussi puissantes & plus éclairées que les Egyptiens, existoient dans des siècles fort éloignés & antérieurs à l'histoire. Il ne reste cependant aucune trace visible de l'existence de ces nations : leurs ouvrages & leurs bâtimens sont entièrement détruits. Le pays qu'elles avoient cultivé & embelli, est actuellement un désert stérile, sans vestige d'aucun monument antique, & habité, ou plutôt devasté par des barbares errans.

Il faut donc, qu'une cause physique ait contribué à la conservation de tant d'antiquités remarquables en Egypte. Nous la trouvons, en effet, dans le climat, & dans la nature du sol. L'air y est sec, il y pleut rarement, & les gelées y sont inconnues. Elle est donc exemte de ces agens destructeurs, la pluye & le froid, qui rongent dans les pays tempérés les ouvrages les plus solides,

qui paroïſſoient devoir braver les injures du tems , & qui néanmoins y ſuccombent en peu de ſiecles.

Le ſol de l'Egypte furniſſoit d'ailleurs à ſes habitans les matériaux les plus incorruptibles , pour la conſtruction des monumens. Dans la baſſe Egypte , & dans ſes confins où le terrein ſ'abaïſſe , on trouve des pierres calcaires d'une eſpece particulière , toute remplie de lenticulaires : mais , excepté les pyramides , aucun bâtiment n'eſt conſtruit de cette pierre. La haute Egypte , dont le terrein eſt plus élevé , abonde au contraire , en granits de toute couleur , & de l'eſpece la plus dure qui ſoit connue. Des chaînes de montagnes en ſont compoſées ; ce qui a donné à ce peuple la facilité d'employer dans ſes ouvrages , de grandes maſſes de la pierre la plus propre à réſiſter à toutes les viciffitudes de l'atmoſphere , & à toutes les révolutions dans le moral de la nation. Les habitans modernes ne briſent pas ſi aiſément un bloc de granit , pour bâtir une cabane , comme on briſe dans d'autres pays , & pour le même uſage , des colonnes de marbre.

Les anciens Egyptiens paroïſſent d'ailleurs n'avoir épargné ni peine ni dépenſe , pour éterniſer

leurs ouvrages. Tout se qui est sculpté, l'est d'une maniere faillante : toutes les pieces sont d'une grandeur & d'une solidité inusitées dans les bâtimens des autres peuples de l'antiquité. Les inscriptions, quoique gravées sur une pierre si dure, le sont si profondément, qu'on apperçoit un dessein formé pour les empêcher d'être jamais effacées.

La haute Egypte, plus élevée que la basse, doit avoir été habitée la premiere. Elle paroît avoir été en effet, le siege principal de ces anciens *Pharaons* si puissants & si magnifiques ; puisque c'est dans cette partie qu'on trouve le plus grand nombre de superbes monumens. Plusieurs voyageurs ont décrit ces ruines intéressantes. *Pococke* & *Norden* se sont distingués parmi ces observateurs ; en poussant plus loin leurs recherches, & en donnant des descriptions plus exactes & plus détaillées.

Je n'ai pas eu occasion de ramasser beaucoup d'anciennes curiosités en Egypte : tout ce que j'en ai pu rapporter, se réduit à quelques idoles en bronze & en terre cuite, qui ne sont pas trop d'honneur ni au goût ni à l'habileté des artistes égyptiens. Il semble en général, que cette nation n'a jamais excellé dans les arts, qui dépendent

du dessin. Ses peintures ne sont remarquables, que par la vivacité des couleurs ; & ses sculptures péchent également contre la régularité du dessin, & contre l'élégance des formes.

C H A P I T R E II.

Des Pyramides.

PARMI les antiquités de l'Égypte, les plus étonnantes sont sans doute, les pyramides. Si l'œil n'est pas flatté par la vue de ces masses énormes, il en est au moins singulièrement frappé.

On voit les trois premières, depuis le Caire, & tout étranger arrivé dans cette capitale, est tenté de s'en approcher. Nous en avons une multitude de descriptions, dont je ne veux pas augmenter le nombre. Je rapporterai seulement quelques observations qui ne s'accordent pas avec celles de plusieurs de mes prédécesseurs.

Les pyramides sont placées sur la première colline, qu'on rencontre depuis le Caire sur la rive occidentale du Nil. Pour y aller depuis *Dsjise*, il faut, passer un bras considérable de ce fleuve, sur deux ponts d'une grande beauté,

chacun de dix arcades. Entre les deux ponts regne une loggie digue bien, maçoncée. Plusieurs voyageurs ont regardé ces ponts comme des ouvrages des anciens : mais les inscriptions arabes qu'on y voit, prouvent qu'ils ont été bâtis par les mahométans.

Arrivé au pied de ces masses prodigieuses, le voyageur est étonné, & son imagination paroît s'exalter. C'est la raison, je crois, pourquoy on trouve au premier aspect les pyramides beaucoup plus hautes, qu'elles ne le sont en effet. Mon premier soin fut de les mesurer, & après l'avoir fait avec autant d'exactitude qu'il étoit possible, au milieu de la foule d'Arabes inquiets & ombrageux qui m'environnoit, j'ai trouvé la hauteur de la plus grande & de la première de ces pyramides, de 440. pieds. Le résultat de mon opération me surprit, par sa différence avec les mesures de tant d'autres voyageurs; de sorte que je me fis de la peine, pendant un tems, de publier la mienne. Revenu en Europe, j'ai lu dans la *Description des Plaines d'Héliopolis & de Memphis, par Mr. Fourmont*, p. 234, le passage suivant : „ Mylord „ Charlemont, qui vint en Egypte dans le tems „ que j'y étois, me dit avoir mesuré la hauteur

„ de la premiere pyramide ; & m'affura qu'elle „ n'étoit que de 444 pieds." Cette mesure, qui s'accorde si bien avec la mienne, m'a rassuré sur la justesse de mes opérations.

Ces masses énormes sont construites d'une pierre calcaire molle, de la même nature que le roc, sur lequel elles sont assises. Il est donc à présumer, que toutes les pierres de taille ont été prises sur le lieu même, & travaillées avec peu de peine & de dépense. C'est ainsi par un goût pour le merveilleux, ordinaire aux voyageurs, qu'on a parlé de l'énormité des fraix & du travail, que ces montagnes de pierre de taille doivent avoir coûté. Avec le secours de la Physique & de l'Histoire naturelle, les miracles de toute espece se réduisent à leur juste valeur.

Pour augmenter la haute opinion, que ces écrivains tâchoient d'inspirer de la magnificence de ces monumens, ils ont soutenu que les pyramides avoient été revêtues de marbre tout autour. Mais, malgré mes recherches, je n'ai pu découvrir aucune trace, ni même aucun indice, d'un tel revêtement. A côté de la troisieme pyramide, on trouve, il est vrai, des morceaux de granit parmi les décombres : mais ces pieces ne sont ni assez grandes ni assez nombreuses

nombreuses, pour faire croire qu'une partie seulement de la pyramide ait pu en être couverte. Ces blocs ont servi peut-être d'ornemens, & ont contenu des inscriptions, dont les pyramides elles-mêmes ne montrent aujourd'hui aucun vestige.

Je suis entré dans la première pyramide, & j'ai visité la grande chambre avec son coffre, dont tous les voyageurs ont parlé; mais je n'ai point vu la seconde chambre, découverte immédiatement après notre départ, par *Mr. Davison*, qui avoit accompagné *Mr. Montagu* en Egypte. Cette seconde chambre est à trente pieds au-dessus de la première; aussi grande, mais moins exhaussée.

Le fameux *Sphinx* s'enfonce de plus en plus dans le sable, & la plus grande partie de son corps est déjà ensevelie. Il paroît entièrement taillé dans le roc, sur lequel la pyramide est située: ce qui confirme ma conjecture, touchant l'endroit d'où l'on a tiré les pierres pour bâtir les pyramides. J'ai mesuré le menton du *Sphinx*; il a dix pieds six pouces de haut: le visage a près de dix-huit pieds de longueur.

La mémoire de ceux qui ont construit ces monumens monstrueux, a péri, il y a plusieurs

milliers d'années : les pyramides se dégradent visiblement , & périront à leur tour ; quoiqu'à juger de l'avenir par le passé , il s'écoulera encore plusieurs milliers d'années , avant leur entière destruction.

CHAPITRE III.

Des hiéroglyphes.

LES auteurs les plus sensés & les plus éclairés de l'antiquité , dont une partie avoit voyagé en Egypte , parlent de ce pays de la manière la plus avantageuse. Ils vantent la sagesse de son gouvernement , & l'étendue des connoissances de ses habitans. Un tel pays , si propre à nous instruire des plus anciennes révolutions du genre humain , est en droit de nous intéresser : nous fouhaiterions naturellement de connoître son histoire & ses institutions.

Si nous ignorons aujourd'hui toutes ces choses , ce n'est pas la faute des Egyptiens , qui paroissent avoir été le peuple de la terre le plus pressé à transmettre à la postérité le dépôt de ses révolutions , & peut-être de ses connoiss-

fances. Aucun pays du monde ne contient plus d'inscriptions gravées sur les pierres les plus inaltérables, que l'Égypte n'en offre à notre curiosité. Mais ce soin de nous instruire est devenu inutile, par l'imperfection de l'écriture dont ce peuple s'est servi. Au-lieu d'employer des caractères propres à exprimer les différens sons de sa langue, ou des signes destinés à indiquer une syllabe, à laquelle est attachée une idée déterminée, comme font les Chinois; ce peuple se servit d'emblèmes pour rendre une idée qui y avoit quelque rapport, souvent très-éloigné. C'est ce qu'on appelle, d'après les Grecs, l'écriture hiéroglyphique.

Puisque les rapports entre les figures & les idées figurées, ne sont pas toujours évidens, & qu'ils dépendent trop souvent de la manière de concevoir de ceux qui inventent ces signes; il est clair que cette écriture ne peut être lisible, sans une clef qui explique la signification primitive des figures. Quelques anciens nous ont expliqué, il est vrai, un petit nombre de ces symboles: mais il ne suffit pas d'en connoître quelques-uns, on en rencontre une infinité d'inconnus. Ainsi les hiéroglyphes restent déchiffrables, faute de leur clef qui s'est perdue.

Quand la *fable Ifiaque* fut connue en Europe, quelques savans tenterent d'en déchiffrer les hiéroglyphes, en tâchant d'en deviner l'un par l'autre : mais ces données ne se trouverent pas fuffifantes pour deviner le reste.

Je ne crois cependant pas, qu'il faille défefpérer entièrement de la possibilité de retrouver la clef de cette écriture des anciens Egyptiens. Plusieurs savans ont montré une grande fagacité à débrouiller des inscriptions de langues inconnues, aussitôt qu'on leur a fourni une certaine quantité de caracteres, sur lesquels ils pouvoient appuyer leurs conjectures. Il seroit donc nécessaire, que tous les voyageurs s'appliquassent à copier avec exactitude, le plus grand nombre possible d'hiéroglyphes, & à les publier avec soin, afin de multiplier les points de comparaison de ces symboles, dans des combinaisons plus variées.

L'étude de l'ancienne langue égyptienne ne fera pas moins nécessaire pour atteindre ce but. Je soupçonne, qu'on s'est trompé jusqu'ici sur la véritable nature de l'écriture hiéroglyphique, en supposant toutes les figures & tous les caracteres des symboles de la même espece. Après avoir copié un nombre considérable

d'hiéroglyphes, tracés sur des obélisques, sur des sarcophages, sur des urnes, & sur des momies, j'ai cru voir évidemment, que les grandes figures étoient des emblèmes, dont les petits caractères donnoient l'explication. J'ai cru appercevoir encore, sans presque en douter, dans ces petits hiéroglyphes, des traces marquées de caractères alphabétiques, ou du moins d'un genre mixte, qui en approche. Ainsi en étudiant la *langue des Pharaons*, on pourroit déchiffrer plus aisément ces petits caractères.

On trouve ces inscriptions hiéroglyphiques, principalement dans la haute Egypte, où tous les monumens nombreux, & même les murs de ces temples superbes qui y subsistent encore, sont couverts de cette écriture. Elle n'est pas moins commune dans les tombeaux des momies à *Sakâra*: les corps embaumés ont des enveloppes qui sont remplies de peintures hiéroglyphiques, & les urnes sépulcrales en sont chargées. Celles qui ont été peintes sur le bois & sur la toile, ne paroissent pas moins bien conservées, que celles qui se trouvent gravées sur des pierres. Il est très-probable, que dans les souterrains de *Sakâra* on découvreroit, en les examinant, d'autres

antiquités encore plus précieuses peut-être, que celles qui nous sont déjà connues.

Il ne s'agiroit que de ramasser ces matériaux épars; mais les voyageurs semblent avoir négligé ce soin, ou s'y être mal-pris pour les découvrir. Ils se contentent d'examiner ce qu'on peut voir à prix d'argent, en payant quelque guide ignorant ou infidèle: ils ne tâchent pas de gagner l'amitié & la confiance des Arabes qui dominent dans la haute Egypte. La bienveillance de ce peuple ombrageux est cependant indispensable, pour faire des recherches avec sûreté & avec facilité. Quand on parvient à guérir ces Arabes de leur défiance naturelle, bien loin de mettre obstacle à la curiosité d'un étranger, ils lui fournissent eux-mêmes des moyens de la satisfaire. Mais pour atteindre ce but, il faudroit prolonger son séjour dans cette contrée, plus que ne font les curieux ordinaires, qui courent en Egypte pour pouvoir dire qu'ils y ont été.

D'autres voyageurs se laissent rebuter par l'ennui, que cause le travail de copier ces caractères inusités & souvent bizarres. Ce travail m'ennuya aussi au commencement, mais en peu de tems ces hiéroglyphes me devinrent

ssi familiers , que je pouvois les copier avec la même aisance que des caracteres alphabétiques, & qu'à la fin ce travail étoit pour moi un amusement.

On ne peut pas se livrer à de telles occupations, sans s'exposer à quelques inconvéniens parmi des peuples ignorans , défiants & toujours portés à insulte ou à raçonner un chrétien : mais on s'attire souvent ces désagrémens , quand on néglige d'acquérir une connoissance suffisante des mœurs & de la langue des pays de l'orient.

En copiant des hiéroglyphes au Caire, où le peuple est plus méchant que celui de la campagne, j'ai essuyé moi-même des difficultés désagréables. Woulant dessiner la piece la plus curieuse, je crus me mettre à l'abri de tout inconvénient, en me faisant accompagner par un *mullab*. Comme la rue où se trouve cette piece, est fort fréquentée, une foule de peuple s'attroupa autour de moi, sans cependant m'insulter, & admira l'habileté des Européens de pouvoir écrire avec un bâton, sans employer de l'encre. Un *Saradsji*, espece d'huissier au service des begs, survint, & pour faire parade aux yeux du peuple, de son autorité, me dit des brutalités. Mon *mullab* me conseilla de m'en retourner avant d'avoir reçu des coups de bâ-

ton. Je revins une autre fois , & pour me mettre en fureté , je donnai une bagatelle à un *Saradsji* du voisinage. Mais un autre *Saradsji* s'étant approché demanda qui m'avoit permis d'écrire : le mien lui dit que c'étoit son maître. L'autre repliqua ; & mon maître le lui défend. Il fallut donc encore quitter la partie & me contenir : pour la troisième fois , j'avois presque achevé ma copie assez tranquillement , quand l'imam d'une mosquée m'aperçut & se mit à faire un bruit qui m'obligea de m'en aller. Ainsi j'eusse manqué mon but si je m'étois laissé décourager , & si je n'avois éludé ces chicanes par le sang froid & la patience si nécessaire en orient.

Je dessinai une autre fois des morceaux placés devant la maison du gouverneur , & on me laissa faire tranquillement pendant quelques heures : à la fin le gouverneur me fit chercher par un de ses *Saradsji* , & me demanda , quand je me fus présenté , pourquoi je copiois ces inscriptions *pharaoniennes* : lui ayant expliqué mon motif , il prit mon papier & le montra aux grands assis à côté de lui , qui se mirent à rire de la vaine curiosité des Européens. Le *Saradsji* emporta mon papier , & quand je le redemandai le gouverneur me dit , que j'étois le maître de le retirer des

mains du *Saradsji* ; ce qui signifioit, qu'il exigeoit un présent pour son huissier, à qui je donnai un écu, & j'eus mon papier & la liberté de copier le reste.

La piece la plus curieuse, & qui contient la plus grande quantité d'hiéroglyphes, est un coffre de granit noir de sept pieds de long, placé près de l'ancien château *Kalla el Kabfch*. C'est ce coffre qui m'avoit coûté, tant d'allées & de venues pour venir à bout de le dessiner : *Poccocke* & *Maillet* en font mention sous le nom de la *fontaine des trésors*, ou de la *fontaine des amoureux*. Une partie des inscriptions est couverte de plâtre, puisque cette belle piece sert aujourd'hui d'abreuvoir. Ce coffre paroît avoir été le cercueil de quelque personne de distinction.

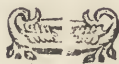
Un coffre semblable ayant été déterré il y a vingt ans, on le fit venir au Caire pour le placer dans une mosquée. Mais il se brisa quand on le débarqua à Bulak : on employa alors les morceaux autour d'un arbre pour en soutenir la terre, & c'est dans cet état que je les ai dessinés devant la maison du gouverneur.

On m'a dit qu'il se trouvoit à l'entrée de plusieurs mosquées des coffres pareils, chargés d'hiéroglyphes qui servent de lavoirs. L'approché de

ces mosquées ne m'ayant pas été permise, je ne puis rien dire là-dessus de positif.

J'ai copié les inscriptions d'un obélisque brisé, & de quelques urnes d'albâtre blanc dont *Norden* a donné la figure. Le consul de France m'a permis de dessiner chez lui une piece très-intéressante: c'est un couvercle de bois d'un coffre de momie, tout couvert d'hiéroglyphes & de caractères, parmi lesquels j'ai pu reconnoître des traces d'un alphabet. Mais le Caire n'étant pas l'endroit où l'on trouve le plus de ces inscriptions, je n'ai pu en copier autant que j'aurois voulu.

Pour faciliter l'explication des hiéroglyphes, j'ai dressé une table de ceux qui reviennent le plus souvent dans toutes les inscriptions. Il sera bon de remarquer encore que certaines figures ou caractères se rencontrent principalement sur les obélisques, & d'autres sur des pieces tirées des tombeaux. Cette observation pourroit fournir quelques indices pour en deviner le sens.



SECTION VI.

VOYAGE DU CAIRE A SUÉS ET AU
MONT SINAY.

CHAPITRE I.

Préparatifs pour notre départ.

QUOIQUE l'objet principal de notre voyage fût de visiter l'Arabie , nous nous arrêtâmes malgré nous près d'une année en Egypte. Plusieurs raisons nous obligèrent à ce délai involontaire.

A cause de la prétendue sainteté des pélerins , il est défendu aux chrétiens de faire par terre le trajet en Arabie , avec la caravane qui va à la *Mecque*. Il falloit donc attendre la saison , où la mer rouge est navigable , & où les vaisseaux partent du port de *Sués* pour celui de *Dsjidda*.

Dans cet intervalle , il ne nous fut pas possible non plus de voir sitôt le *mont Sinai* , & la célèbre montagne des inscriptions , ou le *Dsjebbel-el-Mokatteb* , que nous devons examiner. Depuis une année , les Egyptiens étoient en guerre avec une petite tribu d'Arabes des environs de *Tör* ; ce

qui rendoit un voyage impraticable avant le retour de la caravane de la *Mecque*, dont le conducteur étoit chargé de tâcher de rétablir la paix.

L'occasion de cette petite guerre, étoit la rapacité incorrigible de ces Arabes, qui gagnent leur vie à louer des chameaux, & à transporter des marchandises de Suès au Caire. On envoie toutes les années de l'Egypte à la *Mecque* plusieurs vaisseaux chargés de bled. Un de ces vaisseaux ayant mouillé près de *Tôr* pour faire de l'eau, qui y est meilleure & à plus bas prix qu'à *Suès*, où il en faut payer chèrement de très-mauvaise, le Capitaine & presque tout l'équipage descendirent à terre. A la vue de ce butin, les Arabes ne purent résister à la tentation : ils se saisirent du Capitaine & des matelots, & allèrent piller le vaisseau. Tant que dura cette provision, ils s'embarraissoient peu de la colere des Egyptiens : mais ayant mangé le bled, & n'osant continuer d'aller au Caire, de crainte d'être châtiés & de perdre leurs chameaux, ils ne savoient comment subsister. Ils se mirent donc à piller les petites caravanes, qui vont & viennent continuellement entre Suès & le Caire : ils eurent même la hardiesse de faire dire au gouvernement, qu'ils ne cesseroient de dépouiller des caravanes, jusqu'à ce qu'on leur promit d'oublier le

passé, & de leur accorder une sûreté entière pour leurs chameaux & pour leurs personnes.

Telle est la foiblesse du gouvernement de ce Sultan, qui se dit le souverain de l'Égypte, qu'une poignée de misérables osa braver impunément l'orgueil ottoman. Pour rétablir la sûreté & la tranquillité, la Régence du Caire fut forcée de donner à l'*Emir-Hadsji* plein pouvoir d'offrir la paix à ces Arabes, aux conditions qu'ils avoient voulu prescrire. Le traité se conclut en effet dans un certain endroit, où la caravane passe, en revenant de la Mecque.

Aussi-tôt que par un coup de canon tiré du château, nous apprîmes l'arrivée du courier, qui apportoit la nouvelle du retour de la paix, nous nous préparâmes à notre départ. Ces préparatifs, qui sont un jeu en Europe, sont en orient une affaire sérieuse & difficile. Ils méritent d'être connus, parce qu'ils entrent dans le tableau des mœurs des orientaux, & qu'ils montrent, par combien de moyens on se procure les commodités de la vie.

Quoiqu'un voyageur sâche un peu la langue, il ne peut gueres se passer de domestiques, qui aient voyagé dans le pays qu'il veut fréquen-

ter. Sur cet article nous étions mal pourvus. Nous avions un valet suédois , aussi neuf que nous-mêmes : un cuisinier grec , qui avoit fait un assez long séjour au Caire , mais qui n'étoit pas sorti de l'Egypte : un interprete , dont notre Médecin avoit besoin dans sa pratique ; c'étoit un grec , devenu mahométan , & qui n'avoit jamais voyagé : enfin un jeune juif de Sana , bon sujet , qui avoit fait le voyage que nous entreprenions ; mais qui étant souverainement méprisé des Mahométans , à cause de sa nation , ne nous étoit pas d'un grand service dans les affaires que nous avions à traiter avec les Arabes.

Nous étions d'autant mieux fournis de provisions & de meubles , dont quelques-uns , à cause de leur commodité , pourroient être adoptés en Europe pour le militaire. Dans ces lieux déserts , une tente & des lits sont d'une nécessité absolue. Nous avions des ustensiles de cuisine propres & compendieux , faits de cuivre bien étamé en dedans & en dehors. Au lieu de verres , si difficiles à conserver , nous primes des jattes du même métal & parfaitement étamées. Une bouteille , faite d'un cuir épais , nous servoit de caraffe. Notre provision de beurre se trouvoit bien dans une grande cruché d'un cuir

épais. Dans une boîte de bois, enveloppée d'un sac de cuir & partagée en étages, nous conservions des épiceries de toute espece, & dans une autre boîte semblable, nous tenions des bougies; son couvercle, garni d'une bobèche de fer, étoit en même tems notre chandelier. Nous avions de grandes lanternes de toile plissée, dont le fond & le couvercle étoient de fer blanc. Au lieu de table & de nappes, nous avions un morceau rond de cuir, avec des anneaux de fer autour, dans lesquels on passoit des cordes après le repas; de sorte qu'on pouvoit pendre notre table comme une bourse, & l'attacher à un chameau. Mais nous eumes l'imprudence de mettre notre vin dans de grands flacons, appellés *Damasjanes* en orient, dont chacun peut contenir vingt bouteilles ordinaires. Ces grands vases sont fort sujets à se briser par le choc des chameaux, comme nous en fimes l'expérience, en perdant une partie de notre vin. Il vaut beaucoup mieux transporter cette liqueur dans des outres de peaux de chevres. Quoique cette coutume paroisse au commencement mal-propre, on s'y habitue, en remarquant que la boisson ne prend aucun mauvais goût, tant ces peaux sont bien prépa-

rées. Ces outres font encore le vase le plus commode pour la provision d'eau, dont on est obligé de se pourvoir en traversant des contrées arides & désertes.

Mes compagnons de voyage louerent des chevaux : moi, par curiosité, je préférâi un dromadaire, & je m'en trouvai bien. La selle d'un chameau de charge est ouverte par en haut, pour ne point bleffer la bosse de l'animal, & les ballots pendent des deux côtés : au contraire la selle d'un dromadaire qu'on veut monter, est faite comme celle d'un cheval, & couvre la bosse. Le dromadaire, comme le chameau, se couche par terre quand on le charge ou qu'on veut le monter. Il n'est pas nécessaire cependant de l'arrêter toujours quand on veut descendre chemin faisant : il est accoutumé à un certain signal, de baïffer la tête jusqu'à terre, & lorsqu'on est un peu habitué à ce manège, on descend & l'on remonte aisément par-dessus le cou. J'étendois mes matelats sur la selle, & j'avois par ce moyen la commodité de m'asseoir dans différentes positions, & d'éviter les rayons directs du soleil. Le dromadaire marche d'ailleurs à grands pas mesurés, de sorte que le cavalier ne sent gueres

un mouvement plus fort, que celui d'un berceau. Quand mes compagnons à cheval arri-voient au gîte, épuisés par le trot de leurs montures, & par l'ardeur du soleil, j'avois l'avantage de ne me par trouver plus fatigué le soir, que si j'avois été pendant tout le jour, assis sur une chaise.

CHAPITRE II.

Voyage du CAIRE à SUÈS.

LA caravane, avec laquelle nous avions dessein de faire ce trajet, attendoit depuis long-tems la conclusion de la paix avec les Arabes de *Tôr*. Ainsi dès que nous fûmes assurés par l'arrivée du *Tsjaus*, annoncée par le coup de canon tiré le 27 Août 1762, du retour de la caravane de la *Mecque* & par conséquent de la sûreté de la route, nous allâmes voir tout de suite le *Schech* de qui nous avions loué nos bêtes de somme. Cet Arabe avoit dressé ses tentes près du village de *Seriagus*, où il campoit avec les siens en attendant le départ. Mais ce jour-là personne ne se mit encore en mouvement.

Lorsque de grandes caravanes traversent le pays des Arabes indépendants, elles mettent à leur tête un *Karavan-Baschi*, chargé de les diriger, & de traiter avec les Princes, qui exigent des droits pour le passage dans leurs terres. Ce chef règle le départ, les marches & le tems du repos. Mais les petites caravanes telles que la nôtre, qui font de courts trajets, n'ont point de conducteur. Pour partir ou pour camper, on suit l'exemple du marchand le plus considérable; ou quand il ne s'y trouve point de marchand distingué, on se règle sur l'Arabe qui a le plus de bêtes de charge. Nous ignorions donc le tems précis de notre départ, jusqu'à ce que le 28 Août nous vîmes des troupes de passagers se mettre peu à peu en mouvement.

Notre caravane ne présentait pas un aspect fort imposant. Comme nous nous étions pressés de sortir du Caire, avant la grande caravane qui va toujours à Suès, immédiatement avant le départ des vaisseaux, nous n'avions qu'environ quarante chameaux chargés de bled ou de matériaux de construction: pour porter une ancre on employoit 3 à 4 chameaux. J'ai déjà eu occasion de remarquer, qu'on ne connoît point les chariots ni en Egypte, ni en Arabie.

Nous n'étions pas formidables à ceux qui auroient eu envie de nous attaquer. Les chameliers, en assez petit nombre, portoient des fufils délabrés, & des fabres rouillés ou rompus. Quelques fchechs, maîtres de beaucoup de nos chameaux, étoient, il est vrai, assez bien armés & montés sur des dromadaires; mais on n'auroit jamais pu compter sur leur résistance; aucun Arabe n'étant d'humeur de risquer sa vie pour défendre le bien d'un Turc: il falloit donc se tenir au milieu de la caravane, sans s'en écarter & sans camper à part, si l'on ne vouloit pas s'exposer à être pillé. Dans quelques endroits sûrs, nous risquâmes néanmoins, mes compagnons & moi, de dévancer le corps de la caravane, pour nous reposer & pour respirer un air plus pur.

Etant partis de Seriagus le 28 Août vers le soir, nous passâmes près d'un grand village nommé *Hanske*, & ayant rejoint la grande route, nous campâmes à 11 heures du soir dans un endroit appelé *El Fern bebad*. Cette grande route est un assemblage de sentiers, battus l'un à côté de l'autre, par les chameaux qui marchent en files comme il leur plaît. A cinq lieues du Caire nous vîmes une place quarrée, entourée d'un mur de quelques pieds de haut, où les principaux habi-

tans de la capitale vont recevoir l'*Emir Hadsji* à son retour de la Mecque. Depuis cet endroit jusqu'à *Adsjerud* à quatre lieues de *Suès*, le pays est un véritable désert, où, pendant vingt-trois lieues de route, on ne trouve ni eau, ni maisons, ni aucune verdure.

Nous fîmes beaucoup de diligence, le 29 Août, en décampant de grand matin, & en nous reposant à peine pour manger. Après une marche de treize lieues, & après avoir passé la montagne de *Wehbe*, nous campâmes au coucher du soleil près de la montagne *Taja*. La grande caravane de la Mecque y avoit passée la nuit précédente : mais ayant pris sa route plus au sud elle ne nous rencontra pas.

Le 30 Août nous partîmes encore de meilleure heure, & nous arrivâmes à *Adsjerud*, où il y a de l'eau potable, qui engage les pèlerins à s'y arrêter. *Adsjerud* est un petit château, bâti par les Turcs pour la sûreté du chemin, & pour garder le puits situé à l'entrée de ce désert, quand on vient du côté de *Suès*. Quoique construit vers la fin du seizième siècle, ce château tombe déjà en ruine. Au bout de trois heures nous trouvâmes *Bir Suès*, où il y a deux puits profonds ; entourés de murailles & fermés de bonnes portes

pour défendre cette eau contre les Arabes. Quoiqu'elle soit mauvaise & nullement convenable aux hommes, elle est précieuse aux habitans de Suès, qui en ont besoin pour abreuver leurs bestiaux. On la tire du puits à force de bras dans des vases de cuir. *Bir Suès* n'étant éloigné que d'une lieue de Suès, nous arrivâmes le soir de bonne heure dans cette ville, dont la distance du Caire est, suivant mes observations, de trente-deux lieues communes ou de vingt-trois milles d'Allemagne.

Anciennement les caravanes dirigeoient leur route vers *Kolsum*, ville située un peu plus vers le nord du golfe arabe, & dont on voit encore des ruines considérables. Dans ces anciens tems les vaisseaux pouvoient parvenir jusqu'au port de cette ville, autrefois si célèbre parmi les Arabes. Mais l'eau de la mer Rouge ayant baissé, on fut obligé d'abandonner ce port & de construire celui de *Suès*. On voit par d'anciennes relations de voyages, que cette dernière ville n'existoit pas encore vers la fin du quinzième siècle : on n'en fait mention qu'après le commencement du seizième, de sorte que Suès doit être regardée comme une ville très-moderne.

C H A P I T R E III.

De la ville de S U È S.

LA ville de *Suès* est située sur la côte occidentale du golfe arabique, mais pas tout-à-fait à son extrémité. Elle n'est point entourée de murailles: ses maisons sont cependant si bien jointes ensemble, qu'on ne peut entrer dans la ville que par deux rues, dont celle vers la mer est ouverte, & l'autre fermée par une chétive porte. Les maisons sont fort mauvaises, & les *Kans* peuvent être regardés comme les seuls bâtimens solides. Il ne reste presque plus rien du château, que les Turcs avoient bâti autrefois sur les ruines de l'ancien *Kolsun*.

Elle est tres-mal peuplée. Parmi ses habitans on compte quelques Grecs, & un petit nombre de familles Coptes; mais dans le tems du départ des vaisseaux, la foule y devient grande par l'affluence des étrangers.

Le terrain des environs n'est que des rochers légèrement couverts de sable; ce qui rend sa campagne si aride & si stérile, qu'on n'y voit presque aucune plante; les arbres, les jardins, les prairies & les champs y sont entièrement inconnus.

La seule denrée qui y abonde, c'est le poisson & les coquillages. Toute autre subsistance pour les hommes & pour les animaux domestiques, est apportée de loin; du Caire distant de trois journées du *Mont-Sinay* qui est à six journées, ou de *Ghassa* à sept journées.

Il n'y a pas à Suès un seul filet d'eau douce; & celle de *Bir Suès*, à une lieue de là, est comme je l'ai dit, à peine bonne pour abreuver les animaux, pour lesquels on en va chercher deux fois par jour. L'eau des prétendus *puits de Moïse* est encore plus mauvaise, & ces puits sont d'ailleurs à une lieue & demie de l'autre côté du golfe. La seule eau potable est celle du puits de *Naba*, situé aussi de l'autre côté du golfe & éloigné de Suès de plus de deux lieues: ce sont les Arabes qui l'apportent, & qui vendent jusqu'à neuf sols de France, une outre de cette eau, qui, quoique réputée la meilleure, est bien mauvaise encore.

La principale occupation des habitans est de construire des vaisseaux. Cette fabrique est florissante, malgré la cherté du bois, du fer, & des autres matériaux qu'on transporte tous du Caire sur des chameaux. J'ignore le nombre précis des vaisseaux employés par année dans la navigation entre ce port & celui de *Djidda*. On m'assura que

quatre à cinq , chargés aux fraix du sultan , portoient à *Dsjidda* & à *Jambo* du bled , destiné pour la *Mecque* & pour *Medine* ; & que quatorze autres vaisseaux servoient au transport des passagers entre *Dsjidda* & *Suès*. Ces vaisseaux construits dans cette derniere ville ont un gouvernail absurde , fait d'une grosse poutre d'un usage dangereux. Je vis un autre vaisseau dans ce port , qui a été fait à *Surate* , d'un bois si durable qu'il étoit encore parfaitement bon , quoiqu'il eût été continuellement employé depuis quatre-vingt-seize ans.

De notre tems le gouverneur de *Suès* étoit un bey du *Caire* , qui entretenoit un assez grand nombre de troupes domestiques. Comme cet emploi étoit pour lui un honnête exil , & qu'il avoit un desir extrême de revenir dans la capitale , il recueilloit avec soin toutes les prédictions , touchant le tems de son retour. Il nous assura qu'un savant musulman lui avoit prédit l'époque de son rappel , & il voulut que nous consultassions aussi les inscriptions inconnues du désert , pour voir , disoit-il , si ces caracteres lui annonçoient ce bonheur pour le même tems. Nous nous excusâmes par notre ignorance dans la science sublime de lire dans l'avenir. Ce bey étoit mahométan de naissance , & fils d'un marchand de sucre.

CHAPITRE IV.

Particularités sur les Arabes des environs.

LES Arabes établis près de *Tôr*, de l'autre côté du Golfe, ne craignent gueres le gouverneur Turc de Suès. Lorsqu'ils sont mécontents de lui ou des habitans, ils menacent de ne plus apporter de l'eau, & défendent l'approche du puits de *Naba*. L'exécution de ces menaces réduiroit la ville à une si grande extrémité, qu'on fait tout pour les appaiser. Ils pourroient aisément ruiner cette ville s'ils n'aimoient pas mieux conserver le profit qu'ils tirent du transport des marchandises, sur leurs chameaux, entre Suès & le Caire.

Nous éprouvâmes nous-mêmes les effets des menaces insolentes de ces Arabes. Les *Schechs*, qui nous avoient conduits au *Mont-Sinay*, n'ayant pas rempli leurs engagements, nous ne voulûmes pas, à notre retour à Suès, leur payer en entier la somme convenue. Ils nous menacerent de nous tuer: nous leur dîmes, que nous faurions nous défendre. Alors ils nous déclarerent qu'ils nous retrancheroient l'eau de *Naba*: Mr. *de Haven* leur répondit, que cette privation

étoit indifférente aux Européens, qui buvoient du vin ; réponse qui fit rire les Turcs aux dépens des Arabes. Mais après avoir intéressé leur tribu dans la querelle, on craignit sérieusement l'exécution de leurs menaces, ce qui auroit fait manquer d'eau dans la ville. Le gouverneur nous pria alors de terminer le différent & de payer les sचेchs.

Un des buts de notre voyage étant d'examiner la montagne des inscriptions dans le désert, il nous importoit de prendre de bonne heure toutes les informations possibles touchant un endroit si remarquable. A cette occasion nous découvrimes une coutume de ces Arabes, qui mérite d'être expliquée parce qu'elle tient à leurs mœurs.

A notre arrivée à Suès, nous nous adressâmes d'abord aux Grecs pour leur demander des éclaircissimens sur cette montagne : aucun n'en avoit entendu parler, ni même prononcer le nom de *Dsjebbel-el-Mokatteb*. Ils nous amenerent un sचेch de la tribu de *Saïd*, qui avoit passé sa vie à voyager entre Suès & le Mont-Sinay : ce sचेch ne connoissoit pas mieux le nom de cette montagne. Mais étant informé que celui qui nous y meneroit auroit une bonne récompense, il revint le lendemain avec un autre sचेch de la tribu de *Saccâlba*,

qui prétendoit connoître particulièrement non-seulement cette montagne, mais encore tous les endroits du désert où il se trouve des inscriptions. Par ses réponses à nos questions, nous vîmes cependant tout de suite qu'il connoissoit aussi peu que le premier, l'endroit que nous cherchions.

Enfin on nous amena un schech de la tribu de *Leghât*, qui nous convainquit par ses discours, qu'il avoit vu en effet des pierres chargées de caracteres inconnus. Ayant appris que l'objet de notre curiosité devoit s'appeller *Dsjebbel-el-Mokatteb*, il ne manqua pas de nous assurer que c'étoit le nom de la montagne parmi tous les Arabes qui la connoissoient.

Charmés d'avoir trouvé au moins un habitant du désert, en état de nous indiquer le lieu des inscriptions, nous pensâmes à le prendre pour notre conducteur, d'autant plus que sa demeure, comme il nous disoit, étoit tout près de cette montagne. Mais les deux autres schechs, qui nous avoient amené ce dernier, s'opposèrent fortement à notre dessein & prétendirent nous accompagner aussi. Les habitans de Suès nous conseillèrent de prendre tous les trois, & nous dirent, que nous ne pourrions pas voyager en sûreté dans le désert, sans avoir des guides de chacune de ces trois tribus qui demeurent le long du chemin au *Mont-Sinay*.

Ce conseil étoit fondé sur la coutume dont j'ai voulu parler, qui rend les guides ou *Ghafirs* arabes nécessaires. Un homme, chrétien ou mahométan, qui veut voyager par terre ou par mer la long des côtes de l'Arabie petrée, se choisit un *Ghafir*, un guide ou protecteur, à qui il fait quelque présent de tems en tems, ou au moins après un heureux retour de sa course. Par ce moyen, il traverse sûrement la contrée, sans être molesté. Si le vaisseau, sur lequel il se trouve fait naufrage, les Arabes ne manquent pas de piller le vaisseau; mais ses marchandises sauvées lui sont rendues sur le champ, si son *Ghafir* est présent. Si le voyageur nomme un *Ghafir* absent; les marchandises sont mises à part; on trace autour d'elles un cercle dans le sable, on les respecte en attendant le *Ghafir*, auquel on les remet dès qu'il se présente. Mais si le voyageur manque d'un *Ghafir*, ou s'il en nomme un à faux, ses effets sont pillés sans égard pour personne. Les marchands Turcs, par avarice, pour épargner quelque petit présent, & par orgueil, pour ne point se familiariser avec un *Schech* Arabe, prennent rarement de ces *Ghafirs*; mais ils se trouvent mal de cette négligence. Car le droit de cette espece d'amitié

hospitaliere , est sacré & inviolable parmi ces brigands.

Nous primes donc ces trois *Schechs* de trois tribus différentes pour nous conduire au Mont-Sinay : ils nous louerent des chameaux , pour nous & pour nos domestiques. Afin d'éviter toute difficulté , nous fimes écrire notre contrat avec eux , par le Kadi de Suès , en présence du gouverneur.

CHAPITRE V.

Voyage de SUÈS au MONT - SINAY.

NOUS étions pressés de faire ce voyage , pour pouvoir être de retour à Suès avant le départ des premiers vaisseaux au commencement d'Octobre : dans les mois suivans , le trajet à *Dsjidda* devient trop dangereux. Cependant notre Peintre , *Mr. Baureinfeind* , étoit tombé très-malade dès notre arrivée à Suès , de l'excès des fatigues qu'il avoit essuyées. Quoique son secours nous fût nécessaire dans notre course , nous résolûmes néanmoins *Mr. de Haven* & moi , de partir seuls , & de laisser *Mrs. Forskal* & *Cramer* à Suès pour avoir soin de notre ami malade.

Le 6 Septembre 1762 nous traversâmes le golfe, & nous partîmes le lendemain du grand matin avec nos Arabes. Outre les trois sçechs & leurs domestiques, nous étions accompagnés de plusieurs de leurs amis, qui ayant porté pendant quelque tems de l'eau du puits de *Naba* à Suès, alloient voir leurs parens dans le désert, & comptoient vivre chemin faisant à nos dépens. Il est établi chez ces peuples qu'un Arabe de distinction qui voyage, doit nourrir toute la compagnie qui se joint à lui sans qu'il la désire. Comme nous faisons une certaine dépense, on nous crut fort riches.

Nous côtoyâmes le premier jour le golfe arabe au travers d'une plaine de sable entrecoupée de quelques collines. Les Arabes appellent ces plaines un peu basses, *Wadi* ou vallées, parce que l'eau s'y amasse après les grandes pluyes. Nous nous reposâmes sous un palmier, dans un endroit appelé *Aijun Musa*, les fontaines de Moÿse. Ces fontaines prétendues sont cinq trous dans le sable, où l'on trouve un puits de très-mauvaise eau, qui se trouble aussitôt qu'on en puise. Comme ces trous portent le nom d'un Moÿse, les Arabes en font honneur au législateur des Juifs. Après avoir fait une journée de cinq

milles & demi d'Allemagne, nous campâmes au milieu des sables dans la plaine *El-Ti*. Le soir un vent violent souleva ce sable; ce qui ne nous incommoda cependant pas plus, qu'un tel événement ne l'eut fait en Europe.

La contrée par laquelle nous passâmes, est célèbre par l'émigration des Juifs sous Moïse. Nous souhaitions donc, d'apprendre des Arabes les noms de tous les endroits, & de toutes les montagnes que nous rencontrâmes. *Mr. de Haven* ne pouvant se résoudre à se familiariser avec ces *Bédouins*, n'en tira que des réponses vagues ou grossières. Je tâchai, au contraire, de gagner la confiance & l'amitié d'un de ces Arabes, en lui faisant quelque présent, & en lui permettant de monter quelquefois derrière moi sur mon chameau. Cet homme me répondoit juste; il donna les mêmes noms aux objets, que je lui montrais en allant & en revenant. Je mesurai aussi les distances, en comptant le pas égal du chameau, & le comparant avec le tems écoulé à ma montre. Par le moyen d'une petite boussole, j'observai aussi les directions du chemin. Aucun de nos Arabes ne comprenoit l'usage de cet instrument: c'est donc apparemment un conte fait à plaisir, quand on assure

qu'on voyage dans ces déserts avec le secours d'une boussole.

Le 8 Sept. nous traversâmes la plaine de *Girdan*; nous vîmes en chemin une énorme masse de pierre, tombée d'une montagne voisine. Nous descendîmes dans la vallée de *Girondel*, & après cinq milles & demi de marche, nous arrivâmes dans le voisinage de *Dsjebbel Hammam Faraïn*. Le lendemain, après avoir envoyé nos domestiques par le droit chemin, nous nous occupâmes à examiner les environs. Dans la saison des grandes pluies la vallée de *Girondel* est arrosée par un torrent considérable: quoiqu'il fût alors à sec, nous trouvâmes néanmoins dans son lit, en creusant à deux pieds de profondeur, de l'eau meilleure que celle de Suès. Comme cette vallée ne manque point d'eau, elle contient beaucoup d'arbres & même quelques bosquets, ce qui frappe singulièrement les passagers venant du Caire, & qui dans toute la route n'ont aperçu aucune verdure.

Hammam Faraïn, est le nom d'une source chaude, qui sort par deux ouvertures, d'un rocher au pied d'une haute montagne. Cette source sert de bains aux malades du voisinage, qui y font des cures de quarante jours, pendant lesquelles ils

ils se nourrissent uniquement du fruit appelé *Laf-faf*, qui croît aux environs. Un vaste cimetièrè, qui se trouve près de ces bains, me fit douter de la bonté de ce régime. La tradition du passage des Juifs, & de la perte de l'armée du Pharaon d'Egypte dans cet endroit, a donné le nom à ces bains & au bras de mer voisin, appelé *Birket el Farahn*. Les Arabes croient que ce Pharaon fait pénitence à la source de ces bains, & vomit la vapeur soufrée qu'on y remarque.

Cette côte orientale du golfe Arabique est assez unie : mais la côte opposée à l'occident, n'est qu'une chaîne de hautes montagnes, séparée & interrompue par deux vallées ; de sorte qu'il faudroit passer par une de ces vallées pour parvenir de l'Egypte à la Mer rouge.

Nous tournâmes peu à peu vers le nord-est en suivant le droit chemin du *Mont-Sinaï*, & nous entrâmes dans une vallée étroite, creusée dans le roc par les torrens. Les montagnes, dans lesquelles nous nous enfonçâmes, & qui ne discontinuent point, sont des blocs pelés d'une pierre à chaux, parsemée de veines de granit. Dans plusieurs de ces montagnes, j'ai rencontré quantité de coquillages pétrifiés, dont l'original, avec l'animal vivant, se trouve communément

dans le golfe Arabique. Une de ces montagnes, est toute couverte de pierres à feu. Le granit devient plus commun, à mesure, qu'on approche du Mont-Sinai.

Notre chemin étoit souvent escarpé : il passoit à l'ordinaire par des gorges pierreuses, & quelquefois par des vallées plus larges, fertiles lorsque l'eau n'y manquoit pas. Telles sont celles d'*Ufâitu*, d'*El Humer* & de *Warsân*. Nous rencontrâmes aussi *Nasbe*, habitation de quelques Bedouins de cette contrée. L'eau ne se trouvant pas toujours près de l'endroit où nous étions campés, les valets étoient obligés d'aller la chercher de fort loin. Nous eussions souhaité de les accompagner, pour voir un peu le pays : mais nos conducteurs ne voulurent jamais nous le permettre.

Après avoir traversé la vallée de *Warsân* nous nous détournâmes un peu du grand chemin, pour trouver l'habitation de notre schech de la tribu de *Leghât*, où nous arrivâmes le soir. Comme elle devoit être près du *Dsjebbel el Mokatteb*, je me flattois de voir tout de suite cette fameuse montagne : mais les discours du schech me firent bientôt perdre cette espérance. Dans la description de la montagne, que je n'ai pu



Back of
Foldout
Not Imaged

examiner qu'à mon retour, on verra ce qui m'est arrivé à cette occasion.

Ce schech avoit fait annoncer son arrivée à quelques-uns de ses amis, qui vinrent le voir au nombre de dix ou douze. Je le laissai régaler ses hôtes, & je parcourus quelques collines du voisinage. Par hazard je vis, dans un endroit écarté, une misérable tente, qui étoit l'habitation de notre schech, dans laquelle se trouvoient sa femme & sa sœur, occupées à moudre du bled. Une de ces femmes sortit de la tente pour me présenter un morceau de gomme, & ne refusa pas le peu d'argent que je lui offris à mon tour. Un peu plus loin, je rencontrai le fils du schech, qui gardoit des chevres, & avec lequel je m'entretins assez long-tems. J'admirai le sens, la gravité & l'assurance de cet enfant, qui ne se laissoit pas embarrasser par la présence d'un étranger. Il m'invita, d'une manière fort cordiale, de venir dans sa maison pour boire de l'eau excellente, puisée le même jour. Je remarquai combien les langues se moulent sur les mœurs : une tente, dont le nom arabe est *Cheime*, est appelée par ces Bedouins du nom *Beit*, maison, parce qu'ils n'ont d'autres maisons que des tentes.

Parmi les amis de notre conducteur, la plupart portoient le titre de schech, quoiqu'ils eussent l'air commun, & ne fussent pas mieux habillés que les autres Arabes. Je jugeai que ce titre ne signifie pas plus, dans cette contrée, que celui de monsieur parmi nous.

Etant décidés de pousser jusqu'au Mont-Sinaï, nous partîmes le 12 Sept. de l'habitation de notre schech de *Beni Leghât*. A mesure que nous avançons, le pays devenoit plus montueux. Nous traversâmes cependant par quelques vallées assez agréables, telles que celles de *Chamele*, de *Dabur*, de *Barak*, & de *Genne*. Avant d'arriver dans celle d'*Israïtu*, qui, quoique entourée de montagnes pelées & escarpées, présente quelques vues riantes, il fallut traverser une montagne difficile & élevée.

Dans cette vallée, nous rencontrâmes une dame Arabe avec un domestique. Par respect pour nos schechs, elle quitta le chemin, descendit de son chameau, & passa à pied à côté de nous. Une autre femme, entièrement voilée & marchant à pied, ne pouvant nous éviter dans un passage étroit de la vallée de *Genne*, s'affit & nous tourna le dos. Je la saluai en lui souhaitant la paix : mais mes conducteurs m'apprirent,

que c'étoit par respect pour les étrangers qu'elle nous avoit tourné le dos, & que j'avois commis une impolitesse en la saluant.

A la distance de près de sept milles d'Allemagne de l'habitation du schez de la tribu de *Leghât*, se trouvoit celle de notre schez de la tribu de *Said*. Ce dernier ne voulut pas non plus passer si près de sa famille, sans la voir. Il fallut donc encore quitter le grand chemin, & faire un détour d'une demi-lieue, pour suivre notre conducteur. Les Arabes dresserent notre tente près d'un arbre dans la vallée de *Farân*, & nous laisserent le soin de nous amuser dans cette solitude, pendant qu'ils visitoient leurs amis dans les jardins de dattiers, dispersés dans la vallée. Nous étions peu éloignés du camp de notre schez, qui consistoit en neuf ou dix tentes. On nous dit, que dans notre voisinage on trouvoit les ruines d'une ancienne ville: mais quand les Arabes remarquerent que nous avions envie d'y aller, ils nous quitterent, sans vouloir nous donner de plus amples informations.

Cette célèbre vallée de *Farân*, où nous étions alors, n'a point changé de nom depuis les tems de *Moyse*, & s'appelle encore *Wadi Farân*, la vallée de *Farân*. Elle a une journée

& demie de longueur, & s'étend depuis le pied du mont Sinaï jusqu'au golfe Arabique. Dans la saison des pluies elle est si remplie d'eau, que les habitans se retirent sur la croupe des montagnes : elle étoit toute sèche durant notre séjour. Nous n'en vîmes qu'une partie assez stérile, où païssoient des chevres, des chameaux & des ânes. Le reste passe pour très-fertile & les Arabes nous dirent, que dans les cantons, où étoient allés nos *Ghafirs*, des jardins nombreux produisoient assez de dattes pour nourrir plusieurs milliers de personnes. Les fruits doivent y être, en effet, très-abondans : car les Arabes de cette vallée portent toutes les années à Suès & au Caire une quantité étonnante de dattes, de raisins, de poires, de pommes, & d'autres fruits d'une très-bonne qualité.

Quelques Arabes, qui vinrent nous voir, nous offrirent des dattes jaunes & fraîches, mais à peine parvenues à leur maturité. La première des deux femmes de notre schech, accompagnée de quelques autres femmes, nous vint aussi faire une visite, & nous donna des œufs & une poule. Ce schech avoit deux femmes, pour avoir soin de ses affaires dans deux établissemens différens : l'une dirigeoit un jardin de dattiers assez

éloigné, & l'autre, notre voisine, gouvernoit le bétail & les domestiques. Cette dernière ne voulut pas entrer dans notre tente; mais elle s'affit assez près de nous, pour faire commodément la conversation. Elle se plaignit de son mari, qui la négligeoit pour sa rivale, & passoit tout son tems en Egypte à porter de l'eau, ou à transporter des marchandises. Rien ne lui paroïsoit plus admirable, que notre loi qui défend la pluralité des femmes. C'étoit la première fois que j'ai eu occasion de m'entretenir sans gêne, avec une femme mahométane.

Etant partis le 14 Septembre de cet endroit, nous fîmes encore deux milles de chemin dans la vallée de *Farân*, & nous arrivâmes au pied du *Dsjebbel Musa*. Nous montâmes encore un mille & demi, & nous campâmes près d'une grosse masse de pierre fendue, que *Moyse*, suivant les Arabes, avoit tranchée d'un seul coup de son épée. Dans ces montagnes nous rencontrâmes d'excellentes sources, & je bus pour la première fois depuis mon arrivée en Egypte, de la bonne eau avec un plaisir infini.

C H A P I T R E VI.

Du MONT-SINAY, & du couvent de
Ste. CATHERINE.

LES Arabes nomment *Dsjebbel Musa*, la montagne de Moÿse, toute cette chaîne de montagnes, qui s'éleve au bout de la vallée de Farân; & *Tur Sina*, la partie de cette chaîne où est situé le couvent de *Ste. Catherine*. Cette conformité de noms, fondée apparemment sur la tradition, fait présumer que la montagne où nous nous trouvons, est le *Sinaï* des Grecs, où Moÿse doit avoir reçu la loi. On comprend difficilement, il est vrai, qu'un peuple nombreux, comme les Juifs, ait pu camper dans ces gorges étroites, au milieu des ce rochers affreux & escarpés. Mais il y a peut-être, des plaines de l'autre côté de la montagne, c'est ce que nous ignorons.

Après avoir monté deux milles & demi d'Allemagne, depuis le pied de la montagne, on rencontre le couvent de *Ste. Catherine*, placé sur un sol en pente. Le corps de logis de ce monastere a soixante pas doubles de longueur, & presque autant de largeur. Au devant, il y a un





autre petit bâtiment, qui contient la seule porte du couvent, toujours murée quand l'évêque n'est pas présent. Tout ce qui entre dans le couvent est guindé par le toit, par le moyen d'une corde & d'une poulie: les hommes sont soulevés dans une corbeille, comme les provisions. Tout l'édifice est de pierres de taille: manière de bâtir, qui, dans ce désert éloigné, doit avoir coûté des fraix & des peines très-considérables.

Devant le couvent est un grand jardin, planté des plus beaux arbres fruitiers. Les Arabes nous assurerent, que les moines y entrent par une allée fouterreine.

Il n'est pas permis à ces religieux Grecs, de recevoir un Européen sans un ordre de l'évêque du Mont-Sinaï, qui réside ordinairement au Caire. Cet évêque nous avoit promis une lettre: mais il étoit parti, à notre insçu, pour Constantinople. Par le secours de l'ambassadeur Anglois à la Porte, nous avions bien une autre lettre de recommandation d'un patriarche déposé, qui avoit passé trois ans dans le couvent de Ste. Catherine, croyant que cette recommandation pouvoit suffire pour nous faire admettre, nous la présentâmes à ces religieux, en la passant,

par un petit trou de la muraille. Ils délibérèrent sur notre admission, & après nous avoir fait attendre long-tems ils nous répondirent, qu'ils ne pouvoient pas nous recevoir, parce que nous n'avions pas une lettre de leur évêque.

Pendant ces pour-parlers un grand nombre d'Arabes, qui nous avoient apperçus des montagnes voisines, s'étoient attroupés autour de nous. On leur paye une somme fixée, pour chaque étranger qu'on reçoit dans le couvent. Quand l'évêque s'y trouve, on ouvre la porte, & le couvent est obligé de régaler tous les Arabes qui y viennent dans cette époque. Cette coutume est très-onéreuse à ces pauvres moines, qui ne vivent que d'aumônes, & dont les provisions, qu'ils sont obligés de tirer du Caire sont souvent pillées sur la route. Les Arabes en général sont des voisins très-dangereux : ils tirent souvent sur le couvent depuis les rochers d'alentour ; ils faisoient les moines, aussi-tôt qu'ils sortent de leur monastère, & ne les relâchent que pour une forte rançon. Nous fûmes témoins de l'insolence d'un de ces Bedouins, qui dit mille injures à ces religieux, parce qu'ils ne voulurent pas lui donner tout de suite le pain, qu'il avoit demandé d'un ton rogue.

Pour ne point attirer quelque'inconvénient à ces religieux , nous nous retirâmes , pour camper à un quart de lieue de là. Ils nous recompenferent de notre discrétion par un présent de fruits , qu'ils nous envoyèrent tout de fuite. Les raisins parurent délicieux à des gens , qui comme nous , avoient voyagé long-tems dans des pays arides & incultes.

J'avois envie de choisir , parmi les Arabes qui s'étoient attroupés , un guide pour me mener sur le *Sinai*. Nos *Ghafirs* ne voulurent pas le souffrir ; ce qui occasionna une querelle entre eux & les autres Arabes. Enfin nos *schechs* n'y amenèrent le lendemain un Arabe , qui avoit fait une partie de la route avec nous , & qu'ils qualifierent de *schech de Sinai* , pour lui procurer quelque profit par le droit qu'il s'arroyoit d'accompagner les pèlerins.

Sous la conduite de ce seigneur du *Sinai* de nouvelle création & de nos autres *schechs* , j'entrepris le même jour d'escalader cette montagne. Elle est si escarpée , qu'il est impossible que *Moyse* y foit parvenu du côté où je l'ai vue. Pour rendre la montée praticable , les Grecs ont taillé des degrés dans le roc , & en quelques endroits ces degrés font de pierres

murées. *Pococke* compte passé 3000 de ces degrés, jusqu'au sommet de cette montagne, ou plutôt de ce roc nu & escarpé.

Après avoir monté 500 degrés depuis le couvent, on trouve une belle fontaine, qui avec le secours d'un peu d'art feroit un endroit assez agréable. Mille degrés plus haut, on trouve une chapelle dédiée à la vierge, &, après 500 autres degrés de montée, deux autres chapelles situées dans une plaine, dans laquelle on entre par deux petites portes maçonnées. Sur cette plaine il y a deux arbres, sous lesquels les Arabes, dans les grandes fêtes, se régalaient aux dépens des Grecs. Mes conducteurs mahométans, imitant les usages des pèlerins, baisoient les images, & faisoient leurs prières dans les chapelles. Ils ne voulurent pas m'accompagner plus loin; soutenant que c'étoit la cime accessible de la montagne, pendant que, suivant *Pococke*; j'avois encore plus de 1000 degrés à monter pour y parvenir. Je fus donc obligé de descendre, & de me contenter d'avoir vu de loin la montagne de *Ste. Catherine*, où nos schechs refusoient de me mener.

C H A P I T R E VII.

Retour du MONT-SINAY à SUÈS.

LE 16 Septembre après midi, nous descendîmes le *Dsjebbel Musa*, & nous passâmes la nuit au pied de cette cime, dans l'endroit où commence la vallée de *Farân*. Le lendemain, n'ayant fait que trois milles dans la vallée, nous nous arrêtâmes derechef près de l'habitation de notre schech de la tribu de *Saïd*.

Nos *Ghafirs* nous quitterent encore pour aller voir leurs amis dans les jardins de dattiers. Pendant leur absence nous rencontrâmes un jeune Arabe, monté sur un dromadaire, qui s'étoit enivré dans un de ces jardins. Ayant appris que nous étions Européens & chrétiens, il se mit à nous badiner du même ton à peu près, qu'un jeune homme mal élevé & insolent pourroit prendre en Europe avec un Juif. Nous jugeâmes par cette aventure, que les Bedouins font du vin. Nous remarquâmes en même tems la sagesse de la loi de Mahomet, qui défend à ses sectateurs l'usage des liqueurs fortes, si propres à exalter encore les passions, déjà naturellement violentes des habitans des pays chauds.

Il est vrai, que dans les villes plusieurs Mahométans ont l'habitude de s'enivrer : mais ils cachent ce vice & s'enferment dans leurs maisons, sans oser paroître ivres en public, ou par honte, ou par la crainte d'un châtement. Ce jeune homme excepté, je n'ai rencontré dans tous mes voyages, aucun mahométan ivre & brutal.

Après le retour de nos *Ghafirs* nous partîmes le 20, & je pris le lendemain les devants, pour voir encore la montagne, dont je parlerai dans la description du cimetière égyptien.

Le jour suivant nous vîmes une partie du chemin, que nous avions passé de nuit en allant au *Dsjebbel Musa*. Dans cet endroit, près d'un défilé nommé *Om er ridsjelein*, je trouvai des inscriptions en caractères inconnus, dont on m'avoit parlé au Caire : elles sont gravées grossièrement dans le roc, avec quelque fer pointu, sans ordre & sans régularité. Nos Arabes pensoient que le tems que j'employai à copier ces caractères, étoit un tems perdu, ils n'avoient pas tout-à-fait tort, & je dirai mon sentiment sur ces inscriptions tant vantées en parlant du *Dsjebbel el Mokatteb*.

Le 25 Sept. nous fûmes de retour à Suès, où nous trouvâmes *Mr. Baurenfeind* assez bien

Should face p. 196

VZ.



Back of
Foldout
Not Imaged

rétabli. Pour arriver dans cette ville, il falloit traverser le même bras de mer, que nous avions passé en bateau en partant; mais il ne se trouva aucun bateau sur la côte orientale. Lorsque nous apperçûmes, que c'étoit le tems du reflux, nous hazardâmes de passer cette partie du golfe à gué. Nous réûsîmes parfaitement bien, en prenant un peu vers le nord, du côté des ruines de *Kolsium*: nos chameaux marchant d'un pas sûr, & nos Arabes à pied n'avoient de l'eau que jusqu'aux genoux. C'étoit peut-être la première fois que des Européens ont tenté de faire ce trajet de cette manière. Cette tentative nous apprit la grande différence de la hauteur des eaux du golfe, produite par les marées, & nous fûmes convaincus qu'on peut, pendant le reflux, passer à pied la mer Rouge.

Revenu à Suès j'eus envie d'examiner aussi une partie de la côte occidentale du golfe, & des montagnes qui le bordent. Mais je ne pus engager personne à m'accompagner dans ces courses, qui en effet, sont dangereuses: en s'éloignant un peu de la ville on risque d'être pillé comme au milieu du désert. A la fin un Arabe entreprit de me conduire: mais ce guide trembloit à la vue de toute créature humaine, qui

apparemment nous craignoit autant à son tour. Gêné, comme je l'étois dans ces petites courtes, je ne pouvois pas faire des observations fort intéressantes.

C'est alors que j'eus occasion de remarquer pour la première fois un phénomène qui me frappa singulièrement ; mais qui avec le tems me devint familier. Un Arabe monté sur un chameau, que je vis venir de loin, me parut haut comme une tour, & se mouvoit en l'air : il marchoit cependant sur le sable comme nous. Plusieurs voyageurs parlent de cette erreur d'optique, qui provient d'une réfraction plus forte de l'atmosphère dans ces régions arides, chargée de vapeurs d'une nature différente de celles qui remplissent l'air des pays tempérés.

Il m'a été impossible d'apprendre quelque chose de positif touchant le canal, qui doit avoir joint le Nil au golfe Arabe. Je n'ai pu engager aucun Arabe à me mener dans la contrée, où ce canal étoit probablement situé, & qui est habitée par une tribu ennemie des habitans de Suès. Dans les environs de cette ville je n'ai pu apercevoir aucun vestige d'un canal, à moins qu'on ne regardât comme tel la vallée *Mosbeiba*, située entre *Bir Suès* & la ville. Après les pluies,

il

Il s'amasse tant d'eau dans cette vallée , que les habitans en viennent prendre pour leur usage : les eaux écoulées , elle se couvre d'herbes.

C H A P I T R E VIII.

De la Montagne des Inscriptions & d'un cimetiere Egyptien.

DEPUIS que *Mr. Clayton* , évêque de *Clogher* , avoit publié la relation d'un supérieur du couvent des Franciscains au Caire , on a beaucoup parlé en Europe de la découverte faite par ce religieux , d'une montagne entiere , couverte d'inscriptions en caracteres inconnus. On se flattoit de trouver dans ces inscriptions des traces de l'ancien séjour des Juifs dans cette contrée , & dans cette espérance l'évêque de *Clogher* promit 500 livres sterling pour les fraix du voyage d'un savant , qui voudroit entreprendre de copier ces inscriptions intéressantes.

Cependant peu à peu le merveilleux de cette découverte disparut , & les espérances s'évanouirent. On s'apperçut que plusieurs voyageurs avoient déjà remarqué , sur le chemin au Mont-

Sinaï , des rochers chargés de caracteres singuliers , & que même un auteur grec en avoit parlé déjà au troisieme siecle. *Momony*s avoit déjà copié de ces inscriptions : *Pococke* & *Montagu* en copierent d'autres , & les communiquerent à plusieurs savans. On jugea , que ces caracteres ne pouvoient avoir été tracés ni par les Juifs , ni par les Arabes , à cause des figures mal sculptées qui accompagnoient ces inscriptions. Quelques - uns crurent y reconnoître un mélange de caracteres coptes & arabes. Enfin un homme , fort versé dans les langues orientales , soupçonna que ces inscriptions devoient être *phéniciennes* : sentiment d'autant plus probable , que ce peuple a eu , dans des tems très-reculés , des établissemens considérables sur la côte orientale ou golfe Arabique.

On n'étoit pas plus d'accord sur la valeur de ces inscriptions , & sur les vérités historiques qu'on en devoit attendre. Les meilleurs observateurs jugerent , d'après leur position & leur gravure , qu'elles ne contenoient que les noms des voyageurs & la date de leur passage. On voit encore , dans les mêmes endroits , une infinité de mauvaises inscriptions en grec & en arabe , contenant les noms de gens qui crurent,

par ce petit moyen , annoncer leur existence obscure à la postérité.

Pour favoir à quoi m'en tenir, j'ai copié un bon nombre de ces inscriptions en caracteres inconnus, gravées sur les rocs qui bordent le chemin au Mont-Sinaï , & dont quelques-unes se trouvent déjà sur la montagne. J'ai une copie d'une autre , dont les caracteres different entièrement des miennes : cette copie a été faite , peu de tems avant mon passage , par *Mr. Donati* , savant dont les papiers seront perdus , puisqu'il n'est pas revenu en Europe. L'endroit le plus riche en inscriptions de cette espee est le défilé *Om er ridlein* , dont j'ai parlé : le prétendu *Djebbel el Mokkateb* pourroit être dans ces environs.

Après avoir bien examiné le local & la gravure de ces caracteres , je suis de l'opinion de ceux qui croient le contenu de ces inscriptions peu intéressant : elles paroissent l'ouvrage des voyageurs oisifs , qui se contenterent de gratter le roc brut avec un poinçon , & d'ajouter à une petite notice de leur passage , des figures d'un dessin digne de ces peuples grossiers. Lorsqu'on veut transmettre aux races futures des événemens instructifs , on prend plus de soin pour

préparer les pierres , & l'on met plus de régularité dans l'écriture ; comme j'aurai occasion de le marquer en parlant des ruines de Perfépolis.

Malgré notre juste prévention contre les merveilles débitées au sujet de cette montagne, nous nous informâmes au Caire de sa situation, & nous trouvâmes, comme je l'ai dit, un schech de la tribu de *Leghât*, qui prétendit connoître ce fameux *Dsjebbel el Mokkateb*, & qui promit de nous y conduire. Nous étions chargés de voir ces inscriptions, & nous ne voulûmes pas manquer de satisfaire notre curiosité.

Arrivés le 10 Sept. au soir à l'habitation de notre schech, il nous mena le lendemain, accompagnés de nos autres *Ghafirs*, à cette montagne, qu'il nous avoit dit se trouver dans son voisinage. Etant montés par un chemin très-rude & très-escarpé, nous fûmes tout étonnés de voir sur le sommet, au lieu d'inscriptions, un superbe cimetière Egyptien. Nous donnâmes ce nom à cet endroit, quoique nous n'eussions rien vu de semblable en Egypte où les monumens de cette espece sont enterrés dans le sable. Mais lorsqu'on connoît un peu l'architecture & les hiéroglyphes Egyptiens, & qu'on examine les antiquités découvertes dans la haute Egypte

par Norden, on ne manquera pas d'attribuer à ce peuple les bâtimens dont nous avons les ruines sous les yeux.

Ce sommet du prétendu *Dsjebbel el Mokkateb* est rempli de pierres, debout ou renversées, de 5 à 7 pieds de hauteur, & chargées d'hiéroglyphes: plus on les examine, plus on est convaincu, que ce sont des pierres sépulcrales avec leurs épitaphes. Au milieu de ces pierres se trouve un bâtiment, dont il ne reste plus que les murailles, & dont l'intérieur contient aussi une quantité de ces pierres sépulcrales. A un bout, de ce bâtiment étoit une petite chambre, dont le haut subsiste encore: elle est soutenue par des piliers quarrés, & ces piliers, comme les murs de la chambre, sont couverts d'inscriptions hiéroglyphiques. On trouve dans tout cet édifice des bustes dans le goût des anciens Egyptiens. Les pierres sépulcrales & les bustes sont d'un grès fin & dur: on fait que les Egyptiens employoient le granit ou des pierres analogues dans les ouvrages de cette espèce.

Les Arabes nous laisserent examiner tranquillement ces curiosités, & faire même quelques notes. Mais quand je voulus copier quelques hiéroglyphes, ils accoururent tous, pour me

dire , que le schech de la montagne me défendoit ce travail , que je n'oserois l'exécuter fans sa permission. Le prétendu schech étoit un Arabe de leur connoissance , qu'ils étoient convenus de décorer de ce titre & d'investir de ce pouvoir , pour tirer de nous quelqu'argent. Le seigneur du *Dsjebbel el Mokkateb*, qui nous avoit devancé sur la montagne pour nous y recevoir , nous dit, en s'approchant de nous , qu'il ne permettroit pas pour cent écus qu'on copiât la moindre chose, & qu'il ne pouvoit pas souffrir que les chrétiens enlevassent des trésors , cachés dans son territoire. Les Arabes croient , ou font semblant de croire , que les Européens ont le secret de faire sortir de terre , & de transporter ensuite par l'air, les trésors enfouis , pourvu qu'ils puissent copier l'inscription qui doit les indiquer : cette opinion leur sert de prétexte pour rançonner les voyageurs. Sur cette imagination chimérique ils fonderent la prétention de partager avec nous les trésors trouvés, ou de nous faire payer cent écus pour la permission de les chercher.

Désespérant de faire entendre raison à ces hommes intéressés , je promis secrètement quatre écus à un de nos *Ghafirs* qui s'étoit toujours montré sensé & honnête , pour m'accompagner

feul dans cet endroit à mon retour du Mont-Sinaï, & pour me donner le tems nécessaire pour copier ce que je désirois. J'ai déjà remarqué plus haut que cet Arabe tint sa parole, & que j'exécutai mon dessein.

Les hiéroglyphes dont j'ai donné la copie, sont aussi beaux que ceux qui subsistent en Egypte. Une singularité qu'on y remarque, c'est que la chevre, animal si commun dans cette contrée, se trouve dans toutes les inscriptions, au lieu que ceux d'Egypte représentent fréquemment le bœuf & jamais la chevre. On ne peut donc pas supposer que ces monumens furent dressés par les habitans de l'Egypte même, mais par une colonie d'Egyptiens, ou par un peuple, qui avoit adopté les arts & les mœurs des Egyptiens. Les Arabes, qui dans des tems reculés, avoient subjugué l'Egypte sous les rois pasteurs, ont pu rapporter, quand ils furent chassés de leur conquête dans leurs déserts, les arts & les mœurs du peuple conquis.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, il n'est pas aisé à expliquer pourquoi ce cimetièrè, qui doit avoir appartenu à une ville opulente où fleurissoient les arts, se trouve au milieu d'un désert sur une haute montagne escarpée, & si

loin des pays cultivés. Cette contrée est plus peuplée, il est vrai, qu'elle ne le paroît au premier aspect, puisque les Arabes affectent de faire passer les voyageurs par des chemins éloignés des habitations : mais on ne peut pas concevoir qu'il y ait jamais eu une ville opulente & florissante au milieu de ces rochers arides. Il est plus probable, que les habitans de quelque ville maritime, sur les bords du golfe Arabique par quelque vénération particulière pour la montagne en question, n'ont pas regretté la peine de transporter leurs morts à la distance d'une bonne journée, pour pouvoir les déposer dans un lieu sacré.

C H A P I T R E I X .

De quelques Usages des ARABES DU DÉSERT.

LES Arabes, comme on fait, sont divisés en tribus. Quand ils en parlent ils disent *Beni* ou les fils d'un tel : ainsi *Beni Leghât* signifie la tribu de *Leghât*. Ces petites tribus ont leurs schechs particuliers, qui dépendent communément du grand-schech d'une tribu plus puissante.

En allant au Mont-Sinaï nous passâmes par les territoires des *Beni Leghât*, des *Beni Saualha*, & des *Beni Saïd*. Ces trois tribus ont des relations particulières avec le *couvent de Ste. Catherine*, dont ils prétendent être les protecteurs; mais dont ils font plutôt le fléau. Les plus proches voisins de ce couvent, les *Beni Saïd*, sortis de la haute Egypte, ont sur-tout une très-mauvaise réputation.

Ces Arabes, quoique vivant dispersés, paroissent aimer la société, & se visitent souvent. Ils ont une sorte de politesse, mais elle est trop cérémonieuse. A notre arrivée chez le schech de la tribu de *Leghât*, nous fûmes témoins du cérémonial de leurs visites. Les amis de notre schech, avertis de sa venue, vinrent le saluer, & nous eûmes aussi notre part à leur politesse, puisqu'ils nous féliciterent en forme de notre heureux voyage au désert. Quand ils se saluent, ils se prennent réciproquement la main, s'embrassent, en se demandant amicalement : *comment te portes-tu? Tout va-t-il bien?* un schech entre dans une compagnie, tout le monde se leve, & le schech va faire le tour pour saluer & pour embrasser tous les assistans.

Quelques voyageurs se sont imaginés qu'une

partie de leur politesse consiste à se demander réciproquement des nouvelles de la santé de leurs chameaux, & leurs autres animaux domestiques : mais nous avons vu que de telles questions les choquent. Deux hommes de la même profession, qui se rencontrent, sont portés naturellement à parler de leurs affaires : ainsi deux Bedouins, dont l'unique occupation est de soigner le bétail, se font des questions relatives à cet objet, comme nos paysans s'entretiennent de leurs champs & de leurs prairies.

Leur maniere de vivre est à-peu-près la même que celle des autres *Arabes errans*, des *Kiurdes* & des *Turcomans*. Ils logent sous des tentes faites d'une étoffe grossière, noire ou rayée de blanc & de noir, que leurs femmes fabriquent du poil de leurs chevres. Ces tentes sont souvent partagées en trois appartemens, dont l'un est pour les femmes, l'autre pour les hommes & le troisième pour les bestiaux. Ceux qui n'ont pas une tente entière, se mettent à l'abri des injures du tems sous un morceau de toile, tendue sur quelques bâtons, ou dans les creux des rochers. L'ombre des arbres étant si agréable dans ces régions arides, les Bedouins cherchent avec soin des lieux ombragés pour y camper.

Les meubles répondent à la simplicité de ce logement : ils consistent dans une grande natte de paille, qui sert de table, de chaise & de lit. La batterie de cuisine est aussi aisée à transporter : elle consiste dans quelques pots, quelques plats, & quelques tasses de cuivre étamé. Les habits, & tout ce qu'ils possèdent de précieux, s'enferme dans des sacs de cuir, qu'on pend dans l'intérieur de la tente. Le beurre se tient dans un sac de cuir, & l'eau dans des outres de peau de chevre. Le foyer de la cuisine se construit par-tout & sur le champ : c'est un trou creusé en terre, ou quelques pierres, rangées l'une à côté de l'autre. Au lieu de four, ils ont une plaque de fer, sur laquelle ils cuisent la pâte formée en gâteaux minces. Ils ne connoissent que les moulins à bras.

Leur nourriture est aussi simple que le reste. Ils aiment beaucoup le pain frais, & dans les courses qu'ils font dans le désert, ils tâchent sur-tout de ne pas manquer de farine. Leurs autres mets sont des dattes, le lait de leur bétail, sans en excepter celui des chameaux, le fromage & le miel. Quand ils se régalent, le principal mets est un chevreau, qu'on tue, rôtit & mange sur le lieu du rendez-vous. Quoi-

que pauvres & fort empressés à vivre aux dépens des étrangers , ils sont néanmoins hospitaliers entr'eux , & s'invitent souvent à manger. Nos sचेchs n'accepterent jamais un repas chez quelqu'un de leurs amis sans tâcher de le rendre.

Les Arabes du désert sont habillés à-peu-près comme le commun de leurs confreres en Egypte. Ils n'en different que par les souliers qu'ils portent de cuir crud & d'une forme singuliere. Une grande partie marche pieds nuds sur le sable brûlant , qui rend à la fin leur peau entièrement insensible. Leur maniere de s'armer ressemble encore à celle des Arabes égyptiens : montés sur des chameaux , comme les autres sur des chevaux , ils portent la lance , le sabre , & quelquefois des fusils.

L'habillement des femmes du désert , quoique plus simple que celui des femmes du commun en Egypte , est cependant au fond le même. La femme d'un de nos sचेchs se distinguoit par une parure extraordinaire : c'étoit des anneaux de laiton d'une grandeur énorme , dont elle avoit chargé ses oreilles. Au reste ces femmes , séparées du monde & occupées des soins de leur ménage , paroissent moins scrupuleuses que les

autres orientales : elles se font moins de peine d'entretenir un étranger , & de se présenter devant lui le visage découvert.

Il est permis , comme on fait , aux Mahométans d'avoir jusqu'à quatre femmes. Les Bedouins pauvres & toujours embarrassés de leur subsistance , se contentent à l'ordinaire , d'une seule. Les plus aisés qui en ont deux , paroissent avoir épousé plus d'une femme , afin d'avoir quelqu'un pour gouverner des établissemens dans deux endroits différens. La conduite de notre scheid des *Beni Saïd* , & ses discours , nous firent faire cette réflexion. La défunion entre ses deux femmes , nous sembla aussi prouver un des inconvéniens de la polygamie.



SECTION VII.

VOYAGE DE SUES A DSJIDDA
ET A LOHEYA.

CHAPITRE I.

Départ de Suès.

PENDANT notre absence , plusieurs petites caravanes s'étoient rendues successivement à Suès ; & la grande , venant du Caire , arriva immédiatement après notre retour du Mont-Sinaï. Quoiqu'on n'ait point à craindre de pirates proprement dits , sur le golfe Arabique , les marins de ces parages sont si malhabiles , qu'ils n'osent gueres s'éloigner des côtes. Cette maniere timide de naviguer pourroit exposer un vaisseau seul au pillage des Arabes , comme on en avoit eu un exemple l'année précédente : les vaisseaux vont donc aussi en caravane ; il en part toujours quatre à la fois pour pouvoir se prêter un secours mutuel.

Après l'arrivée de ces caravanes , Suès parut plus peuplé que le Caire , & cette foule , qui ne pourroit pas y subsister long-tems , ne pensa qu'à

partir sans délai. Nous étions recommandés à deux patrons des bâtimens , qui devoient faire le voyage. Quoiqu'accoutumés à vivre avec les Mahométans , le trajet à *Dsjidda* nous fit une peine que nous n'avions pas ressentie dans des courses plus dangereuses. Des Grecs nous avoient insinué que les Musulmans croyoient les chrétiens indignes de faire ce trajet , au milieu des pèlerins qui s'approchent de la sainte cité ; & que par cette raison , nous n'oserions marcher dans le vaisseau chauffés de pantoufles. Quelques-uns de ces pèlerins nous regardoient en effet de mauvais œil , à-peu-près comme un Capucin , allant à Jérusalem , regarderoit un protestant. Mais n'oser marcher sans pantoufles sur le tillac , n'étoit pas une distinction humiliante pour les chrétiens , mais une loi générale pour tout le monde ; le tillac dans ces vaisseaux étant regardé comme un appartement , où l'on entre toujours déchauffé.

Pour n'être pas confondu avec ces Mahométans , nous louâmes une chambre , dans celui de ces vaisseaux qui nous parut le meilleur. Dans une chambre vis-à-vis de la nôtre , logeoit un riche eunuque noir , allant à *Mé-dine* , & chargé d'une provision assez inutile

pour lui : il menoit un ferrail comme un feigneur turc. Une grande chambre au-dessous de la nôtre contenoit une quarantaine de femmes & d'esclaves avec leurs enfans , qui nous incommodoient extrêmement par leurs querelles & leurs criaileries continuelles. Chacun des autres passagers avoit loué une place sur le tillac , qu'il entouroit de ballots & de paquets , en laissant un petit espace pour faire sa cuisine , pour s'asseoir , & pour dormir. Nos matelots grecs très-malhables , gênés par tous ces embarras , ne pouvoient manœuvrer que difficilement , & en marchant sur les effets des marchands ; ce qui excitoit sans cesse des disputes.

Notre vaisseau , quoiqu'assez grand pour pouvoir porter au moins 40 canons , étoit excessivement chargé : outre sa charge , il traînoit encore après lui quatre chaloupes , trois grandes & une petite , dont les trois premières étoient remplies de passagers , de chevaux , de moutons , & même de femmes équivoques.

Le patron , bon marchand du Caire , appelé *Schoreïbe* , n'auroit pas brillé parmi les marins en Europe ; il s'abandonnoit aux soins d'un pilote très-médiocre. Il avoit placé entre ses deux compas , où les Européens placent la lumière , une
grosse

grosse pierre d'aimant, pour rendre, disoit-il, aux aiguilles la force magnétique d'une maniere insensible. J'eus de la peine à lui faire comprendre la nécessité d'ôter cet aimant.

Il falloit néanmoins nous confier à des navigateurs de cette espece, qui n'osoient pas se hasarder en pleine mer, & qui suivoient des côtes hérissées d'écueils & de bancs de corail. Nous avions payé à notre Patron, immédiatement après l'accord dressé, tout notre passage de Suès à Dsjidda : mais, suivant l'usage du pays, nous fûmes obligés, avant de nous embarquer, de donner aussi aux matelots une récompense, que par-tout ailleurs ils ne demandent qu'au lieu du débarquement.

Pour éviter toute difficulté avec les autres passagers, nous nous transportâmes les premiers dans notre vaisseau. Il y fallut attendre plusieurs jours, parce que le Gouverneur doit examiner les vaisseaux, pour voir s'ils ne sont pas trop chargés : il ne manque pas d'observer son devoir parce qu'on lui paye un droit, qui fait une partie de son revenu.

Enfin, après tant de délais, les quatre vaisseaux leverent l'ancre le 10 Octobre à minuit. Nous passâmes le long d'une côte qui eut été

dangereuse, si le vent n'eut pas été favorable : elle est toute couverte de bancs de corail. Les vaisseaux jetterent l'ancre tous les soirs, & nous avions la liberté de descendre à terre, si nous voulions nous hasarder dans le pays, pour voir quelque objet intéressant.

CHAPITRE II.

Du Port de TOR.

LE port où nous mouillâmes suivant la coutume, étoit autrefois un endroit considérable ; mais aujourd'hui le petit fort nommé *Kalla & Tör*, est ruiné & n'a plus de garnison. On voit cependant dans les environs quelques villages remarquables, dont les habitans, comme tous ceux de cette côte aride, vivent de la pêche.

Belled en Nassâra est habité par des chrétiens grecs, qui ont dans le voisinage un couvent, où il ne se trouve plus qu'un seul religieux. *Bir* a un puits, dont l'eau est meilleure que celle de *Naba* ; mais pas aussi bonne que celle dont les Arabes fournissent les vaisseaux, & qu'ils apportent des montagnes sur des chameaux. Tous les pilotes qui conduisent les vaisseaux entre

Suès & Dsjidda demeurent dans le village de *Dsjebil*. On paye 500 écus par voyage à un tel Pilote, qui gagne encore quelque chose en chemin, en apprenant son métier à quelques jeunes gens qui l'accompagnent ; c'est à dire, à connoître les bancs de corail & de fable.

Mr. Forskal descendit à terre pour voir la prétendue *vallée d'Elim*. Le religieux du couvent grec le fit conduire dans cet endroit, rempli de dattiers. Mais comme notre ami tardoit à revenir il se répandit un bruit sur le vaisseau, que les Arabes l'avoient arrêté parce qu'il avoit voulu dessiner leurs montagnes. Aussi-tôt quelques marchands, qui étoient Janissaires, se mirent de leur propre mouvement, en chemin pour le délivrer & pour le ramener en sûreté. Heureusement ce bruit étoit faux & *Mr. Forskal* revint sans aucune mauvaise rencontre.

Dans cet endroit, nous eûmes occasion de voir l'ensemble des chaînes de montagnes, dont l'une commence près de *Tôr* ; qui aboutissent au *Dsjebbel Musa*, & qui forment une masse dont la *montagne de Ste. Catherine* est le sommet. Nous aperçûmes distinctement cette dernière montagne, & nous vîmes combien elle s'éleve au-dessus du *Sinai*. Cet amas de rochers immenses rem-

plit toute l'extrémité entre les deux bras du golfe Arabique. Près des côtes, ces montagnes s'abaissent en collines, qui aboutissent à des plaines sablonneuses.

CHAPITRE III.

Navigation de TOR à DSJIDDA.

Nous observâmes la méthode de mouiller tous les soirs, jusqu'au *Râs Makommed*. Mais depuis ce cap, jusqu'aux côtes de l'Arabie, il falloit nécessairement naviguer en pleine mer, pour traverser la Mer rouge dans toute sa largeur. Les Européens regarderoient ce trajet comme le plus sûr, puisque dans cette route il ne se trouve aucun écueil; mais les Turcs se croient perdus, aussi-tôt qu'ils ne voyent plus de terres.

Les exemples des malheurs arrivés par l'ignorance de leurs mariniens, sont capables, il est vrai, de les effrayer. De quatre vaisseaux partis un peu tard l'année précédente, deux avoient péri dans ces parages. Quelques personnes, qui avoient fait le voyage sur ces vaisseaux, nous raconterent les particularités de cet événement, propres à donner une idée de la marine

des Turcs. Dès le commencement de la tempête tous les matelots & tous les passagers sautèrent dans les chaloupes, & eurent le tems de se sauver sur le rivage : des deux vaisseaux abandonnés l'un se brisa contre un écueil, & l'autre coula à fond. Le patron du troisieme lâcha les cordes de ses chaloupes, ce qui le mit en danger d'être massacré par les passagers; mais leur ayant peint avec fermeté le danger où ils étoient, & leur ayant promis de les en tirer, pourvu qu'on lui fit place pour manœuvrer, ils l'aiderent si bien que le vaisseau fut sauvé.

Dans ce trajet nous risquâmes d'essuyer un plus grand malheur encore, que celui de faire naufrage. Le feu s'étant mis à deux différentes reprises, au linge que séchoient les femmes logées au-dessous de nous, le vaisseau eut été embrasé, si avertis par leurs cris aigus, nous ne fussions accourus au secours. La seconde fois le patron indigné envoya dans ce sérail un bas-officier, avec un bon bâton pour châtier les coupables : exécution qui d'abord causa un bruit diabolique; mais qui nous procura pour vingt-quatre heures une tranquillité charmante. Ces femmes étoient extrêmement incommodes & indiscrettes. Surpris d'entendre si près de moi dans nos lieux,

des voix féminines, je regardai par une fente, & je vis chaque fois trois ou quatre femmes toutes nues qui se lavoient.

Il ne se présenta rien de remarquable sur cette route, excepté quelques petites isles désertes, & le sommet de quelques montagnes éloignées. Le dernier objet que nous observâmes sur la côte d'Égypte, étoient les fameuses montagnes des *Emexaudes*, appellées encore par les Arabes *Dsjebbel Sumrud*.

Le 17 Octobre nous eûmes une éclipse du soleil, que *Mr. Forskal* avoit annoncée à notre patron : auquel, comme aussi aux principaux marchands, je montrai ce phénomène, en les faisant regarder par des verres noircis : tous nous témoignèrent leur satisfaction. Parmi les Mahométans, un homme qui fait prédire une éclipse passe pour un savant universel, & sur-tout pour un habile médecin. *Mr. Forskal* fut consulté par plusieurs passagers, qui parurent tous malades subitement. Il leur indiqua quelques remèdes innocens, & leur recommanda le régime. A la fin un pèlerin se plaignit qu'il ne voyoit goutte de nuit ; mon ami lui conseilla d'allumer une chandelle. Cette plaisanterie lui valut plus que le plus profond savoir en méde-

cine, & ces Musulmans étoient si contents de voir que *Mr. Forskal* se prêtoit à leurs manières, qu'ils le prirent tous en affection.

Lorsque nous fûmes arrivés près de la petite isle *Hassani*, près de la côte d'Arabie, les Turcs témoignèrent leur joye, d'avoir échappé aux dangers d'un passage si formidable. On tira le canon, on fit des décharges de mousqueterie : on illumina, avec des lampes & des lanternes, le vaisseau & les chaloupes : enfin tout retentissoit de cris de joye & d'allégresse. Les matelots firent la ronde avec une boîte, pour demander une récompense : chacun leur donna quelque bagatelle, & ils jetterent à la mer (non pas l'argent, mais la boîte, dans laquelle ils avoient amassé leur quête).

En continuant notre route, nous courûmes un grand danger en doublant un cap entouré de bancs de corail, parce que notre pilote étoit urc. Cet homme nous avoit fait demander souvent de l'eau de vie, sous prétexte qu'il ne pouvoit reconnoître les côtes & les montagnes, sans avoir éclairci sa vue en buvant quelque liqueur forte. Nous l'avions refusé crainte de nous faire desaffaires avec les musulmans : nous éprouvâmes cependant qu'ils ne sont pas si scrupuleux,

puisque notre patron nous fit prier tous les matins , de lui donner un quart de bouteille d'eau de vie pour son pilote. Il est probable qu'il fut enivré par des marchands grecs , qui avoient ajouté à la dose que nous avons la coutume de lui fournir.

Bientôt après nous arrivâmes à *Jambo* , ville entourée de murailles , qui se présente bien depuis la mer , & qui a un port très-sûr. Comme nous n'avions pas aperçu une seule maison depuis *Tôr* , la vue de *Jamba* nous fit plaisir.

Les voyageurs qui étoient dans l'intention de passer par *Medine* , en allant à la Mecque , quitterent ici le vaisseau. Trois personnes de notre compagnie descendirent aussi à terre , & prirent leurs sabres à l'exemple des autres passagers. Un habitant de *Jambo* , les prenant pour des turcs , les salua en leur disant : *Salam aleykum* ; & s'entretint familièrement avec eux. Mais , ayant appris qu'ils étoient Français , il se repentit d'avoir profané son salut avec des chrétiens , & vint tout furieux déclamer contre l'insolence des infidèles , qui osoient mettre le pied en Arabie avec des armes. Les autres Arabes ne secondant pas cet extravagant , mes compagnons de voyage retournerent à bord sans autre accident.

Après avoir resté un jour dans le port , nous continuâmes notre navigation , en nous éloignant très-peu de la côte , toujours parfemée de bancs de corail. Nous vîmes la ville de *Mastura* , située au pied de la montagne du même nom : nous doublâmes le cap *Wardân* , & nous ancrâmes près de *Rabogh* , habitation fixe d'Arabes vivant sous des tentes ; nous y achetâmes des provisions en abondance.

Les Pèlerins qui vont pour la première fois à la Mecque sont obligés si leur santé le permet , de mettre l'*Ihbrâm* aussi-tôt qu'ils ont passé le cap *Wardân*. C'est un linge dont on enveloppe les reins : le reste du corps est nu , & dans cet état ils font tout le voyage , jusqu'à ce qu'ils aient visité la *Kaba*. Ils osent tout au plus , jeter encore un autre linge sur l'épaule , qui descend en écharpe. Plusieurs gardèrent cependant , sous prétexte d'indisposition , leurs habits ordinaires. Quelques dévots , au contraire , mirent l'*Ihbrâm* , quoiqu'ils eussent déjà été à la Mecque ; de sorte que nous vîmes le soir la plupart de ces Musulmans habillés différemment qu'ils ne l'avoient été le matin.

Il peut paroître étrange , que *Mahomet* ait ordonné une nudité , si préjudiciable à la santé

des pèlerins ; mais cette loi date du tems , où ses sectateurs n'étoient que des Arabes , & où il ne pouvoit pas espérer que sa religion s'étendrait dans les pays septentrionaux. Son intention étoit , de faire paroître les pèlerins en toute humilité & habillés comme les Arabes du commun. Le peuple de cette province porte en effet , encore de ces linges pour tout habillement , & il est accoutumé à aller presque nud ; mais les Turcs habitués à porter de bons habits & même des pelisses , sont extrêmement incommodés de cet usage. La superstition conserve des coutumes & des loix locales , quand même l'observation de ces loix devient contraire à l'esprit de leur institution. Plusieurs religieux gardent dans les pays froids , l'habillement des payfans des pays chauds , où leur ordre est né. Dans un climat rude , on fréquente au fort de l'hyver , des églises glacées & mal-saines , parce que les premiers fideles , vivant sous le ciel doux de l'Asie , ont pu s'assembler sans inconvénient , pendant toute l'année , dans de tels bâtimens agréables par leur fraîcheur.

Enfin nous arrivâmes le 29 Octobre à la rade de *Djidda*. La même raison qui nous avoit engagés à être les premiers à nous embarquer à

Suès, nous empêcha de descendre sitôt à terre. Tout le monde étoit empressé à fortir du vaisseau avec les marchandises, & à prendre des mesures pour en dérober le plus qu'il feroit possible, à la connoissance des douaniers. On tâcha surtout d'introduire secretement l'argent comptant qui paye deux & demi pour cent de droits. Un des passagers ne fut pas heureux à cacher son argent, il avoit mis autour de son corps une longue bourse, où il l'avoit enfermé : la bourse creva, quand il descendit dans la chaloupe, & ses écus tombèrent dans la mer. Ceux qui fraudent la douane ne sont pas punis par la confiscation des effets : ils en sont quittes pour la honte, lorsque tout le monde se moque d'eux, comme c'est la coutume. Dans plusieurs endroits de la Turquie, le châtiment de ces fraudeurs est de payer le double des droits.

Tous ceux qui revenoient de la ville, se plaignoient de la rigueur, avec laquelle les douaniers avoient visité toute cette année. Nous étions donc embarrassés, & nous ne savions pas comment cacher notre argent comptant : ce que nous souhaitions de faire, pas tant pour épargner les droits, que pour ne pas exposer notre sûreté parmi les voleurs Arabes. Comme

les Mahométans ignorent l'usage des lettres de change, nous avons été forcés de porter avec nous, en sequins de Venise toute la somme dont nous avons besoin dans notre voyage. Après bien des réflexions, nous prîmes le parti de mettre notre or au fond de la caisse des médecines, & de ne laisser que 200 sequins dans un autre endroit, où l'on ne manqueroit pas de les trouver en visitant nos effets. Notre ruse réussit, & personne ne pensa à remuer nos drogues.

Les trois autres vaisseaux qui étoient partis avec nous de Suès, arriverent à *Dsjidda* assez long-tems après nous. Par l'ignorance des matelots le dernier avoit couru des risques dans le passage. Arrivé à la rade, il fut encore renversé, parce que les mariniers, pour répondre à l'empressement des marchands à transporter leurs marchandises à terre, avoient surchargé le haut du vaisseau. Le vaisseau fut relevé, mais beaucoup de marchandises, tombées dans la mer, se gâtèrent : nouvelle preuve de l'habileté des Turcs dans la navigation.

CHAPITRE IV.

De la Ville de Dsjidda , & de ses environs.

Nous entrâmes dans cette ville , avec de fortes appréhensions de n'être pas bien traités par ses habitans. Nous souvenant du mépris insolent qu'on a pour les chrétiens au Caire , & de la conduite emportée de l'Arabe de *Jambo* à l'égard de nos compagnons de voyage , nous craignîmes , avec quelque raison , d'effuyer plus d'outrages de la part des Musulmans , à mesure que nous approchions de leurs villes saintes. Mais nous nous trompâmes. Les habitans de *Dsjidda*, accoutumés à ne voir que des marchands chrétiens habillés à l'européenne , & ne remarquant rien d'étranger dans notre habillement , ne parurent pas faire attention à nous. Nous fréquentâmes librement , & sans être insultés , les cafés & les marchés : mais avertis qu'il n'étoit pas permis , à ceux qui ne sont pas Musulmans , de passer la porte qui va à la Mecque ni même d'en approcher , nous nous gardâmes , crainte d'être découverts , de nous promener dans le voisinage de cette porte.

Les lettres de recommandation , que nous avons apportées nous furent d'un grand secours. *Mr. de Gabler* qui avoit connu personnellement à Constantinople le *Pacha de Dsjidda*, nous avoit recommandés à ce gouverneur. Nous avons des lettres de deux marchands considérables du Caire pour deux des principaux marchands de Dsjidda. Un pauvre *schech* nous en avoit donné une pour le *Kichja*, ou le lieutenant du Pacha ; recommandation dont nous ne faisons pas grand cas , & qui néanmoins par l'événement, nous servit plus que toutes les autres.

Ce *schech* étoit secrétaire d'un des premiers membres de l'Académie de *Dsjamea el Asbar* au Caire. Né dans la Turquie d'Europe , il avoit entendu parler de la supériorité des Européens dans les sciences , & avide d'apprendre il vint nous voir souvent. C'étoit un parfait honnête homme, sans superstition ; enfin un véritable ami du genre humain. Nous lui enseignâmes *Mr. Forskal* & moi les élémens de la botanique & de l'astronomie. Lui de son côté nous fut d'une grande utilité en nous exerçant dans la langue Arabe , & nous donnant des éclaircissémens sur bien des choses que sans lui nous eussions ignorées. Dans sa jeunesse il avoit donné quelques

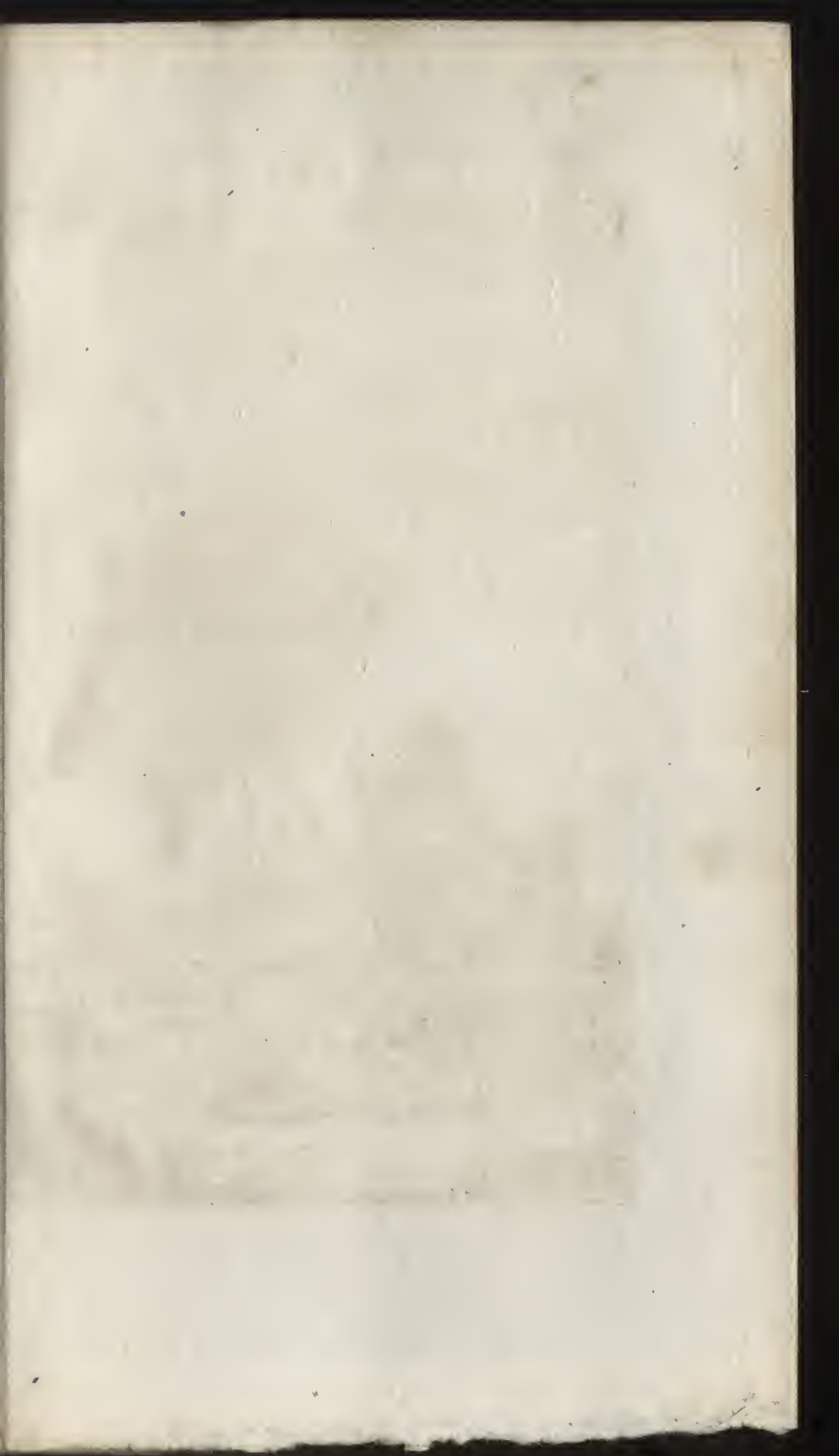
leçons au Kichja. Il avoit déjà, par la caravane précédente, prévenu son ancien ami en notre faveur sans nous en avertir, & il nous donna encore une lettre pour lui.

Comme nous n'avions pas le tems de remettre toutes nos lettres en mains propres, nous envoyâmes par notre domestique, les deux adressées aux deux marchands, pour les engager à nous aider à trouver un logement. Mais, lorsqu'ils apprirent combien notre compagnie étoit nombreuse, ils s'excusèrent par l'impossibilité d'avoir une maison assez spacieuse. Si nous eussions été en petit nombre, nous eussions pu prendre des chambres dans un *Kan* public. Notre domestique grec, ne sachant comment nous loger, s'adressa à un de ses compatriotes, orfèvre du *Scherif de la Mecque* & fort considéré des premiers de la ville. Cet orfèvre lui apprit que le *Kichja*, prévenu de notre venue, avoit donné des ordres pour nous rendre service. Il nous offrit même sa maison pour une nuit, en promettant de nous trouver le lendemain une maison entière.

Sur cet avis nous nous hâtâmes de présenter la lettre de notre *schetch* au *Kichja*, qui nous reçut avec beaucoup de politesse. Nous allâmes le

voir souvent , & par ses questions sur nos mœurs & sur nos usages, il nous fournit des occasions de lui donner & aux amis qu'il avoit chez lui, des idées plus avantageuses des Européens qu'ils ne paroissent en avoir. Les Arabes regardent les Européens , comme nous regardons les Chinois : ils se croient eux-mêmes la nation la plus sage & la plus habile , ils s'imaginent nous faire beaucoup d'honneur en nous accordant la seconde place. Ce *Kichja* se plaçoit à parler d'astronomie. *Mr. Forskal* , qui lui rendoit des visites assidues , l'engagea à former près de sa maison un jardin de plantes , & de faire venir de l'intérieur du pays , l'arbusste qui porte le baume de la Mecque. Les Arabes trouverent cette idée heureuse , d'autant plus qu'ils avoient de la peine d'obtenir du baume pur : pour l'ordinaire il est déjà falsifié quand il parvient à Dsjidda.

Quelques jours après , nous remîmes notre recommandation au Pacha , qui avoit aussi quelque teinture d'astronomie , & qui voulut voir & connoître mes instrumens. Il leur donna la préférence sur ceux dont se servent les orientaux, & les montra à un *schech* , ou savant turc , qu'il avoit chez lui. Le pacha & son *schech* ne parloient que turc , langue qui ne m'étoit pas familière.





liere. Nous avons bien plusieurs interpretes , entr'autres trois renégats François & Italiens au service du pacha : mais comme ils ignoroient les termes scientifiques des sciences , & dans leur propre langue & dans celle des Turcs , je ne pouvois pas me faire bien entendre de ce gouverneur , & notre conversation , sur ces objets n'étoit ni longue ni profonde. Avec le *Kichja* , j'étois réduit à parler Arabe , ce qui me coûtoit beaucoup , à cause du peu de connoissance que j'avois des termes scientifiques dans cette langue.

Le 1 Novembre après avoir loué une maison , nous fimes transporter nos effets à la douane , avant d'entrer en ville ; & nous n'eûmes pas de peine à remarquer que nous avions la faveur du *Kichja*. Cet officier , assis au milieu de ses commis dans un endroit élevé , ordonna d'examiner les marchandises des négocians piece par piece , mais il se contenta de faire ouvrir nos caisses sans y fouiller. Quand les douaniers agissent honnêtement , ils s'attendent à une récompense : l'orfèvre du schérif , qui s'étoit chargé de notre dépense , leur donna en public une petite gratification.

Le bruit de l'arrivée d'une compagnie d'Européens, parmi lesquels il y avoit un astronome, parvint bientôt jusqu'à la Mecque. Dans ce tems, le frere du *schérif* regnant de la Mecque s'approchoit de cette ville avec une armée pour l'attaquer. Un astronome, est toujours parmi les Mahométans un astrologue. Le *schérif* me fit donc demander par son orfèvre grec, si la souveraineté resteroit entre ses mains ou s'il seroit obligé de la céder à son frere. Je m'excusai sur mon ignorance des événemens futurs, & je lui fis dire que je ne m'appliquois à l'astronomie que pour perfectionner l'art de la navigation. *Mr. de Haven* répondit hardiment, que celui des deux freres qui ressembloit le plus à *Hassan*, tige de leur race, seroit victorieux: sa réponse fut agréable d'autant plus que le *schérif* se soutint sur le trône.

Un seigneur de Dsjidda me pria de lui indiquer le voleur de 200 sequins qu'il avoit perdus: je lui alléguai les mêmes raisons pour m'excuser. Il s'adressa alors à un fameux *schech* qui fut plus habile que moi. Ce *schech* rangea tous les domestiques de ce seigneur en file, & après de longues prieres mit à chacun un papier plié dans la bouche, en les assurant que les in-

nocens pouvoient avaler fans crainte le billet ; mais que le coupable en feroit étouffé. Tous avalerent le billet, hormis un feul qui, furpris & embarrassé, confeffa le vol & le reftitua.

On dit que c'est *Sultan el Guri*, fouverain de l'Egypte, qui en 1514, entoura Dsjidda de murailles pour le défendre contre les Portugais, qui commençoient à devenir formidables fur la mer rouge. Cette muraille fubfifte ; mais fi ruinée qu'on la paffe dans plusieurs endroits fans defcendre de cheval. Le pont n'est pas mieux défendu : une batterie ruinée eft garnie d'un feul canon hors de fervice. Quelques canons placés devant le Palais du pacha, ne font bons que pour rendre le falut aux vaiffeaux : ce palais eft auffi mal bâti, que la plupart des maifons des autres pachas de l'empire Ottoman. Il y a dans la ville plusieurs jolis bâtimens conftruits de pierre de corail : mais le refte des maifons ne font que des huttes d'un bois léger, telles qu'habitent à l'ordinaire les Arabes du peuple.

La ville manque abfolument d'eau : on n'y boit que celle que les Arabes amaffent dans des réfervoirs entre les montagnes, & qu'ils apportent peu à peu fur leurs chameaux.

Les gens de diftinction font habillés à peu-

près comme les Turcs au Caire : mais les gens du peuple ne portent qu'une chemise sans culottes : les Bedouins des environs au lieu d'une chemise , ne mettent que l'*Ihbrâm* , ou le linge dont ils s'enveloppent les reins. Les femmes du peuple s'habillent comme celles des Arabes en général : de larges culottes , une longue chemise flottante , & un voile font toute leur parure. Nous avons dessiné une de ces femmes , qui vendoit du pain *V. Pl. 7* . . . Son éventail est fait d'une espece de natte , composée de feuilles de palmier entrelacées , & son parasol est aussi d'une pareille natte. Parmi le peuple il y a beaucoup de pêcheurs , qui ne paroissent pas gagner beaucoup.

Les environs de la ville font sablonneux & tout à fait stériles. Si l'on vouloit ajouter foi à la tradition, ces lieux n'auroient souffert aucun changement depuis la création : car dans un endroit peu éloigné de la mer , ils montrent encore le tombeau d'Eve. Mais j'ai vu des indices certains , que la mer s'est retirée de cette plage, comme de tant d'autres. On trouve même , à une certaine distance du rivage , des collines entières de pierre de corail , parfaitement semblables aux bancs de corail qui environnent toute la côte.

En me promenant sur le port j'ai été témoin de la maniere singuliere, dont les Arabes prennent les canards sauvages. Le chasseur se déshabille, se met de l'algue marine sur la tête, & marche vers l'oiseau, qui ne s'effraye pas de l'approche de l'algue, dont il voit si souvent flotter des paquets. L'arabe saisit alors le canard par les pieds.

Quand *Pococke* & d'autres voyageurs ont parlé de cette chasse pratiquée à la Chine, on n'a pas cru leur relation véridique : rien cependant n'est plus vrai.

C H A P I T R E V.

Du gouvernement & du commerce de DSJIDDA.

DE tout tems Dsjidda a fait partie des domaines du *Schérif de la Mecque*. Ainsi quoique le sultan envoie un pacha dans cette ville, il n'en est pas le souverain absolu. Le pouvoir est partagé entre le schérif & le gouverneur Turc. Ce dernier se change presque tous les ans, au lieu que son lieutenant est à vie, & refuse souvent de suivre les ordres du pacha, comme fit le

Kichja actuel dans une occasion pendant notre séjour à *Dsjidda*.

Le schérif, pour administrer son autorité dans cette ville, y tient un lieutenant appelé *Visir*, dont tous ses sujets dépendent uniquement. Ce *Visir* doit toujours être pris dans les familles, qui seules peuvent aspirer aux grands emplois dans ses états : ou dans la famille même du schérif, parmi ceux qui peuvent parvenir à la souveraineté. Un homme issu de la haute noblesse arabe, ne comparoit pas devant un juge d'une naissance inférieure à la sienne.

Le revenu de la douane se partage entre le sultan & le schérif : par cette raison le *Kichja* & le *Visir* se tiennent toujours ensemble à la douane quand on examine les marchandises. Les droits sont fixés à 10 pour cent de la valeur des marchandises, appréciées assez arbitrairement par les douaniers ; de sorte que les marchands payent souvent 12 à 15 pour cent. On favorise les seuls Anglois, plus même que les sujets du sultan : ils ne payent que 8 pour cent, & ont la liberté de s'acquitter en marchandises, pendant que tous les autres sont obligés de payer les droits en argent.

Quoiqu'il se fasse un grand commerce à

Dsjidda, cette ville n'est cependant que l'entrepôt de l'Égypte & des Indes, parce que les vaisseaux de *Suès* ne vont pas plus loin, & que ceux des Indes n'osent pas pousser jusqu'à *Suès*. Le patron d'un vaisseau de *Surate* ayant été poussé trop au nord pour pouvoir aborder à *Dsjidda*, continua sa route jusqu'à *Suès*, où il débarqua sa cargaison. Mais l'année suivante on le mit en prison à *Dsjidda*, & on le força de payer à la douane tous les droits que ses marchandises, portées en Égypte, auroient dû payer s'il les avoit débarquées à *Dsjidda*.

Sans cet entrepôt, le commerce de cette ville se réduiroit à très-peu de chose. Le pays d'alentour ne fournit guere d'autres marchandises que les amandes de *Taïf*, dont les Anglois chargent 5000 quintaux par année, pour les porter aux Indes. On en exporte aussi du *Baume de la Mecque*, qui vient des environs de *Medine*.

L'importation est d'autant plus considérable, puisqu'elle doit pourvoir aux besoins de *Dsjidda*, de *Medine*, & de la *Mecque*. Ces villes tirent de l'Égypte tant de bled, de riz, de lentilles, de sucre, d'huile, &c. que, sans le secours de cette contrée, cette partie de l'Arabie ne pourroit être habitée. De l'Égypte, leur viennent

encore toutes les marchandises d'Europe : celles des Indes passent au contraire, pour la plus grande partie en Egypte.

Maillet qui a résidé long-tems au Caire, s'imagina qu'il seroit avantageux aux nations Européennes de faire le commerce des Indes par la mer rouge : mais il est douteux qu'on permit à leurs vaisseaux de passer le port de Dsjidda : ils devroient s'attendre à essuyer beaucoup de chicanes à Suès, parce que les propriétaires des vaisseaux qui naviguent entre ces deux ports, sont les négocians les plus accrédités du Caire. La multiplicité d'ailleurs des droits considérables, qu'il faudroit payer dans ces ports, emporteroit bientôt les profits d'un tel commerce. On ne devoit pas craindre cependant, de ne pas obtenir la permission aux marchands Européens de s'établir à Dsjidda : un Anglois y a séjourné librement, pendant plusieurs années.

Un inconvénient inséparable de ce commerce, est encore le mauvais état des finances du gouvernement. Manquant toujours d'argent, il exige des marchands des avances sur les droits à payer l'année suivante, avec promesse de les décompter : mais ces avances s'accumulent à l'ordinaire, & ne feront jamais remboursées. Jus-

qu'ici les Anglois ne se font pas soumis à cette vexation: mais leur fermeté les expose continuellement à de mauvaises affaires.

On ne bat aucune monnoye dans cette province: on n'y voit que des especes étrangères, les mêmes qui ont cours à Constantinople & au Caire. Les grosses especes ont cependant un cours plus haut à Dsjidda qu'en Egypte, à cause de la grande abondance des petites pieces, plus communes en Arabie que dans le lieu de leur fabrication. Cette grande quantité de petite monnoye est apportée par les pélerins, qui en ont besoin pour leur dépense journaliere, & pour les fréquentes aumônes, qu'ils sont obligés de faire en route & dans la ville sainte. Les petites pieces ne s'exportent plus, & inondent de cette maniere la province.

J'ai eu occasion de parler des marchands Janiffaires: ce sont en effet des marchands qui, pour se mettre à l'abri des vexations du gouvernement, s'enrôlent dans cette milice, & jouissent de ses privileges, quoiqu'ils ne fassent aucun service, & ne tirent aucune paye. Un tel Janiffaire ne dépend pas du magistrat civil; mais des officiers de son corps, qui sont les seuls juges: il jouit encore de l'exemption de tous les droits de

douane pour un coffre & pour deux paniers , dans lesquels il est censé transporter ses hardes & ses vivres : mais les marchands Janissaires remplissent ce coffre & ces paniers de leurs marchandises les plus précieuses. J'ai vu aussi quelques patrons de navire & quelques pilotes , qui s'étoient enrôlés parmi les Janissaires , uniquement pour se faire valoir , & pour être protégés par ce corps puissant , qui prend toujours le parti d'un camarade : car ces Janissaires n'avoient aucune part aux privilèges de leurs confrères Turcs.

Pendant notre séjour , ces Janissaires marchands , mécontents de la rigueur avec laquelle on examinoit leurs effets , menacèrent de se défendre de cette prétendue injustice , avec le secours de leurs camarades. Le *Kichja* & le *Visir* se firent accompagner à la douane par de forts détachements des troupes du pacha & du schérif ; ce qui contint les mutins. Mais après notre départ , tous les Janissaires bien armés s'attrouperent : le pacha fit pointer quelques canons contre la maison , où s'étoient assemblés les chefs de la révolte , & tout rentra dans l'ordre accoutumé.

CHAPITRE VI.

Navigaton de DSJIDDA à LOHEYA.

Nous avons ordre de nous rendre dans l'*Yemen* le plutôt possible, & rien ne nous arrêta à Dsjidda que le vent du nord, qui retardoit l'arrivée des vaisseaux qui vont charger du café, avec lesquels uniquement nous pouvions continuer notre voyage au sud du golfe Arabique. A la fin quelques-uns de ces vaisseaux arriverent au commencement de Décembre, & on nous conseilla d'en choisir un, venu de *Maskate*, & tout prêt à repartir pour charger du café à *Hodeida*.

Nous nous hatâmes de l'aller voir; mais nous fûmes bien surpris quand on nous montra ce bâtiment, qui ressembloit plus à un tonneau qu'à un vaisseau. Il n'avoit que sept toises de longueur sur trois de largeur: il étoit sans tillac, & ses planches minces paroissoient cousues, sans être clouées. Le patron n'étoit habillé que d'un linge plié autour des reins, & ses neuf matelots, tous esclaves noirs d'Afrique ou du Malabar, n'avoient, pour couvrir leur nudité, qu'un linge large comme la main, attaché à une corde

qui entouroit leurs hanches. Nos amis nous préférèrent de ne nous pas heurter à ces apparences, & de préférer cet Arabe de *Mashate*, dont les compatriotes passent pour bons mariniers & se servent de voiles semblables aux nôtres; au lieu que les sujets de l'*Imam* sont d'ignorans navigateurs, & font usage de voiles de nattes, très-lourdes & très-difficiles à gouverner. Nous suivîmes leur conseil, & convinmes avec ce patron pour notre passage jusqu'à *Hodeid*.

Notre première intention avoit été d'aller en droiture par mer à *Mokha*, dans l'espérance d'y trouver des vaisseaux Anglois. Mais on nous fit craindre la lenteur de ce trajet, & espérer un voyage plus agréable par terre dans les états de l'*Imam*, où regne une sûreté parfaite. Nous avions cependant l'imagination frappée du danger de vivre parmi les Arabes, que nous nous figurions tous ressembler à ceux du désert. Rassurés par nos amis, nous trouvâmes en effet le parti de débarquer à *Loheya* ou à *Hodeida* préférable, puisqu'il nous fournissoit le moyen, de parcourir de bonne heure une partie de l'Arabie heureuse. Le *Kichja* nous donna des lettres pour les *Dohas*, ou gouverneurs de *Loheya* & de *Hodeida*; & les marchands auxquels nous avions

été recommandés, nous en donnerent aussi pour quelques-uns des principaux marchands de ces deux villes. Le pacha ordonna de laisser passer notre bagage sans le visiter.

Quoique nous eussions fretté le vaisseau pour nous seuls, nous le trouvâmes chargé de marchandises : le patron s'excusa en nous assurant, que sans cette charge, son vaisseau trop léger ne pourroit pas tenir la mer. Nous avions chacun une petite place, où l'on avoit mis une natte de paille pour nous servir de chaise & de lit, où nous pouvions dormir à la belle étoile. Tout le reste étoit occupé par des ballots; excepté un petit coin où l'on faisoit la cuisine : il étoit donc impossible de s'y promener, ou de prendre le moindre exercice. Le premier soir *Mr. Cramer* perdit sa montre entre les planches & une natte de branches d'arbres, dont on avoit enveloppé tout le fond du vaisseau, pour garantir les marchandises de l'humidité : il la retrouva en bon état à *Lohéya*; ce qui prouve que ces batimens cousus joignent mieux, qu'il ne paroît au premier coup d'œil.

Nous partîmes de *Dsjidda*, le 13 Décembre, & notre patron observa en route la coutume de jeter l'ancre tous les soirs, quoique la partie

méridionale du golfe Arabique nous parût moins remplie de bancs de corail, que celle qui est située plus au nord. Si nous avions vu peu de villes & de villages entre Suès & Dsjidda, nous n'en vîmes pas davantage depuis cette dernière ville jusqu'à *Loheya*.

Notre navigation fut uniforme & heureuse. Nous observâmes quelques poissons volans, que les Arabes appellent des fauterelles marines. Le sixième jour, nous rencontrâmes un vaisseau de *Hodeida*, parti de *Dsjidda* trois jours avant nous. Cette rencontre nous prouva la lenteur des vaisseaux d'*Yemen*, dont les voiles de nattes prennent si peu le vent, que ces Arabes ont souvent de la peine à sortir d'un port. Nous vîmes aussi plusieurs petits bâtimens chargés de café, qui n'alloient pas de conserve; de sorte que les Arabes doivent être moins poltrons, que ne le font les Turcs.

Après sept jours de navigation, nous mouillâmes près de *Ghunfude*, assez grande ville, mais où il n'y a presque que des cabanes. Elle appartient au *Schérif de la Mecque*, qui y envoie un gouverneur, dont la résidence est dans une petite isle assez éloignée de la ville. Il est obligé de faire tous les jours le trajet de cette isle dans

la ville, pour se rendre à la douane. Tous les vaisseaux qui portent du café à Dsjidda, sont obligés de relâcher ici, & de payer un droit au schérif. En revenant ils ne sont pas tenus à s'arrêter : mais si l'équipage veut descendre à terre, il en obtient une permission générale en payant deux écus.

Le lendemain de notre départ de *Ghunsfude*, où nous séjournâmes un seul jour, on nous montra *Hali*, où le schérif de la Mecque entretient une garnison. C'est la dernière ville de son domaine, & de la province de *Hedsjas* : les Arabes indépendans qui suivent, sont déjà de la province d'*Yemen*.

Notre patron ayant besoin de provisions, nous eûmes bientôt occasion de faire connoissance avec ces Arabes indépendans, qui demeurent entre les états des *schérifs de la Mecque & d'Abu-Arifsch*. Ils vivent sous leurs propres *schechs*, & professent une religion, qui paroît tenir de celle de leurs ancêtres avant Mahomet. Nous avons entendu parler du désir violent de ce peuple de s'approprier les habits des voyageurs : à l'exemple de notre patron, nous nous habillâmes aussi modestement & simplement, en mauvaises chemises, & nous descendîmes sans armes. Quelques

hommes vinrent tout de suite à notre rencontre : ils avoient, au lieu de turban, une corde autour de la tête pour ferrer leurs cheveux épars, & un linge autour des reins pour tout habillement. Croyant remarquer dans nos manières quelques signes de défiance, ils jetterent leurs lances, & nous dirent, que nous n'avions rien à craindre.

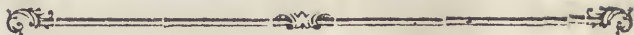
Comme notre intention étoit d'acheter des vivres, ils nous menerent à leurs tentes. A notre approche, deux femmes venues à notre rencontre, baïserent respectueusement les bras des sèches, qui à leur tour baïserent la tête des femmes. Elles étoient à visage découvert : leurs yeux étoient noircis avec de la mine de plomb, & elles avoient des ornemens noirs imprimés dans la peau du front, du menton & des joues. Ces beautés d'un teint brun & jaune, & presque nues, nous demanderent tout de suite du *Köchhel* pour noircir les yeux, & de l'*Elbenne* pour jaunir les ongles : nous fûmes bien mortifiés de n'avoir point fait provision de ces drogues pour satisfaire cet empressement pour la parure, & pour aider le beau sexe à relever si puissamment ses charmes. On nous régala de lait & de beurre conservés dans des peaux de chevre, & on nous
fit

fit manger du mauvais pain. Ces Arabes ne furent pas choqués de notre précaution de les payer à bord. Quoiqu'errants continuellement dans les déserts, ils nous parurent plus civilisés que beaucoup d'autres tribus de Bedouins.

Le jour après cette entrevue, nous nous arrêta mes près d'une montagne appelée *Konembel*, située au milieu de la mer : suivant les Arabes c'est un volcan éteint. Elle pourroit bien être un reste de l'isle brûlée, dont parlent *Arrien & Ptolomé*e, & qu'ils placent dans ces parages. Nous vîmes aussi de près la ville de *Dsjesan*, située près des côtes sur une langue de terre : mais nous n'y abordâmes pas parce que le *schérif* de cet état a la réputation de recevoir mal les étrangers.

Le 29 Décembre nous atteignîmes le port de *Loheyâ*, & nous jettâmes l'ancre presque à une lieue de cette ville.





SECTION VIII.

ROUTE DE LOHEYA A BEIT' EL
FAKIH.

CHAPITRE I.

De notre Séjour à LOHEYA.

DANS notre trajet de *Suès* à *Loheya*, nous avons beaucoup entendu parler des *schechs* indépendants, qui n'aimoient pas à donner aux étrangers passage sur leurs terres. Nous ne pouvions donc pas croire ce qu'on disoit de la facilité & de la sûreté de voyager dans les états de l'*Imam de Sana*. Par cette raison nous souhaitions d'aller en droiture à *Mokha* par mer; quoique nous fussions las de voyager de cette manière, à cause des vents contraires. Deux marchands de *Mokha* venus avec nous, étoient décidés de continuer par terre leur route jusque dans leur patrie. Nous prîmes le parti de les accompagner en ville pour parler au gouverneur & pour apprendre de lui-même, si nous pou-

vions avec fureté traverser les terres depuis *Lobeya* à *Mokhà*.

Dola, ou *Emir*, est le titre que les Arabes donnent aux gouverneurs des villes. On qualifioit d'*Emir* celui de *Lobeya*, & il s'appelloit *Farhân*. Né en Afrique & d'un teint parfaitement noir, il avoit été amené dans sa jeunesse, en Arabie, & vendu à un homme de distinction, mort depuis peu, après avoir rempli l'emploi d'un des premiers ministres de l'*Imam*. Cet homme, après avoir donné une bonne éducation au jeune *Farhân*, lui fit obtenir une petite place, dans laquelle il se conduisit si bien, que son mérite l'éleva en peu de tems à l'emploi de *Dola* d'une ville considérable. Ce gouverneur étoit en effet un seigneur très-poli, plein de droiture, & un véritable ami des hommes.

Nous lui exposâmes notre cas en lui disant que nous étions Européens; que nous nous propositions d'aller par *Hodeida* à *Mokha* dans l'espérance d'y trouver des vaisseaux Anglois, pour passer aux Indes; & que dans l'incertitude des lieux où nous séjournerions en route nous avions apporté une lettre du *Kichja de Dsjidda* pour lui, & une autre d'un des premiers négocians de *Dsjidda* pour *Machsen el Makkawisch*, le principal

négociant de *Lohéya*. Quoique l'Emir eût connu à Mokha beaucoup d'Européens, ou *Framsji*, il n'en avoit jamais vu habillés à la maniere dde l'orient, comme le font au contraire tous les *Nassira* ou chrétiens orientaux. Nous savions que les Musulmans estiment encore plus les chrétiens que ceux qui professent les autres religions. Ilorsqu'il nous demanda, si nous étions *Framsji* ou *Nassira*, nous lui répondimes, que nous étions l'un & l'autre : nous craignons qu'il ne prit les Européens pour des payens. Le négociant *Machfen* étant malade, l'Emir fit venir son secrétaire pour recevoir la lettre adressée à son maître.

Jusqu'alors ce gouverneur n'avoit connu d'Européens que des marchands venant des Indes. Il fut surpris, quand il vit par les lettres que l'un de nous étoit médecin, que l'autre cherchoit des plantes, & que le troisieme observoit les astres. Frappé de cette nouveauté, & ne nous croyant pas pressés, il nous proposa de rester quelque tems à *Lohéya*, & nous offrit de nous transporter alors à Mokha avec ses propres chameaux. Le négociant *Machfen* ayant besoin d'un médecin, nous invita aussi avec empressement de venir occuper une de ses maisons.

Nous étions charmés de trouver les Arabes plus civilisés, à mesure que nous nous éloignions de l'Egypte, & de recevoir un accueil favorable de la nation, qui faisoit le principal objet de nos recherches. Nous étions plus réjouis encore de voir, que ce peuple nous fournissoit lui-même des occasions de parcourir à notre aise une partie du pays, sans causer aucun soupçon de nos desseins. Pour cacher notre joye, nous opposions encore la crainte des dangers, où nous exposeroit le voisinage de la guerre entre le *schech Mekkrami* & le *Schérif d'Abu Arisch*. Mais l'*Emir* nous assura que nous n'avions rien à risquer à *Lobeya*, & que nous pouvions voyager en toute sûreté, dans tout le territoire de l'*Imam* son maître.

Nous n'hésitâmes plus de quitter le vaisseau. Notre patron n'ayant pas eu la précaution de se faire payer d'avance le passage, s'adressa au gouverneur, pour le prier de nous obliger de lui payer en entier le passage jusqu'à *Hodeida*. L'*Emir* eut la générosité de lui répondre, qu'il le satisferoit de sa bourse, si nous refusions de le faire: le négociant *Mæchsen* lui fit la même promesse. Nous ne mîmes pas à l'épreuve la bonne volonté de ces Arabes; mais nous

fûmes très-sensibles à leurs offres & à leurs procédés.

Quand il fut question de transporter notre bagage à terre , l'*Emir* le fit chercher par sa propre chaloupe , & chargea , pour nous épargner tout embarras , le secrétaire du négociant de satisfaire les crocheteurs & les subalternes de la douane. Le soir , il nous envoya un beau mouton pour notre bien-venue , avec une lettre obligeante , dans laquelle il nous appelloit ses convives , & nous assuroit de son amitié. Sa chaloupe étant lente , à cause des voiles de natte , il étoit impossible de finir le transport le même jour , & nous étions inquiets pour la sûreté de nos effets. L'*Emir* instruit de notre embarras , commanda tout de suite quelques soldats pour garder notre bagage.

Nous passâmes la nuit sur le rivage , où notre négociant *Machsén* , qui crut avec raison notre marmite encore renversée , nous envoya un excellent souper. Il ne nous manqua que du vin , & notre provision de mauvaise eau de vie , apportée de *Dsjidda* , étoit finie. Nous aurions pu trouver du vin & des liqueurs chez des Juifs de *Sana* , qui en fabriquent en abondance : mais on auroit été obligé de transporter ces boissons

dans des vases de cuivre, ce qui eut été dangereux pour notre santé. On nous offrit une espèce de *Busa*, qui nous causa des nausées. Il falloit donc se résoudre à se passer pendant quelques mois, de toute liqueur forte.

Le lendemain nos coffres furent portés à la douane; on les ouvrit, & nous craignons un examen rigoureux: mais les douaniers se conduisirent honnêtement. Comme nous avions remarqué que l'*Emir* ne regardoit que nos instrumens & désiroit d'en connoître l'usage, nous lui expliquâmes ce qu'il souhaitoit de savoir: *Mr. Forskal* lui ayant montré plusieurs petits objets par un microscope, rien ne lui causa une surprise plus agréable, que de voir des insectes grossis d'une manière si prodigieuse.

La maison destinée pour notre demeure, étoit bâtie à la mode des orientaux, avec une cour carrée au milieu. Elle ne contenoit pas une seule chambre bien meublée: mais il y en avoit plusieurs, dans lesquelles on entroit par une galerie ouverte, qui régnoit tout autour. Ce logement n'étoit pas élégant, en comparaison des belles auberges en Europe: mais en Arabie, il étoit beau & commode. Au commencement, notre cour étoit toujours remplie d'une

foule de curieux qui nous incommodoit : nous primes alors un portier, qui ne laissoit entrer que des gens avec lesquels nous avions des affaires à traiter.

C H A P I T R E II.

De la ville de LOHEYA.

LA ville de *Loheya* n'existe que depuis trois siècles : son fondateur & son patron actuel, est un saint Mahométan, appelé *schech Salei*, qui bâtit une cabane au bord de la mer, où est aujourd'hui *Loheya*, & y vécut en hermite. Après sa mort, on éleva sur son tombeau un *Kabbet*, ou maison de prière, qu'on embellit & qu'on dota peu à peu. Plusieurs dévots se croyant heureux de pouvoir demeurer près d'un si saint personnage, construisirent des cabanes autour du tombeau. En même tems le port de *Marabea*, ville voisine où résidoit un gouverneur, se combloit : les habitans quitterent leur ville, & vinrent achever l'établissement de *Loheya*, où l'on transféra aussi le siege du gouverneur.

Je remarquerai à cette occasion, que les Sunnites, secte dominante dans cette province,

ont une vénération singulière pour leurs saints, malgré le *Koran*, qui défend le culte des créatures. Dans cette partie de l'Arabie on traite la postérité de ces saints, comme on traite à la Mecque les descendans de Mahomet. Tout homme dont un des ancêtres est réputé saint, a le titre de *schekh*, & il est regardé comme ecclésiastique par le droit de la naissance. Les familles sont donc intéressées à établir par tous les moyens possibles, la sainteté d'un homme, dont elle tire son origine, & d'accréditer les miracles qu'on lui attribue. De cette manière la superstition s'étend de plus en plus parmi les Mahométans, & les faux prodiges se multiplient sans mesure.

Le terroir de *Loheya* est aride & stérile. Le port est si mauvais, que les plus petits vaisseaux sont obligés de mouiller à une grande distance de la ville, & que, dans le tems des basses mées, les chaloupes chargées ne peuvent pas en approcher. Malgré ce defavantage il se fait à *Loheya* un assez grand commerce de café, qu'on apporte des montagnes de la contrée voisine, & qu'on amasse dans un bâtiment exprès, pour l'écoffer & le vendre. Ce café n'a pas la réputation d'être d'une aussi bonne qualité, que celui

qui vient de *Beit el Fakih*, & qu'on embarque à *Mokha* & à *Hodeida*. Mais il est à meilleur marché, & il coûte moins pour le transporter à *Dsjidda*. Par cette raison, plusieurs marchands du Caire demeurent à *Lobeya*, & d'autres y viennent toutes les années pour faire des achats de café. On trouve aussi dans cette ville une quarantaine de *Banians* assez pauvres, qui exercent des professions.

Quoique *Lobeya* manque de murailles, elle n'est pas sans défense. Elle est environnée de douze tours à distances égales, gardées par des soldats. Ces tours ressemblent à celles qu'on voit en Allemagne dans quelques villes impériales : leurs portes sont si hautes, qu'on ne peut y entrer que par le moyen d'une échelle. En Turquie & même en Europe, il eut été dangereux d'examiner de près ces fortifications ; mais les soldats Arabes qui les gardoient, assis au bas à fumer la pipe & à boire du *Kischer*, me laissèrent faire tranquillement ma promenade. Quelques officiers m'inviterent même à m'asseoir avec eux, & à prendre des rafraichissemens. Ils me firent beaucoup de questions sur l'art militaire des Européens, & ils parurent surpris de ce que je leur disois. Je leur montrai notre in-

vention d'écrire sans encre, & je traçai devant eux avec un crayon les lignes & les angles nécessaires pour lever le plan de leur ville, sans qu'ils se doutassent de mon intention : au contraire, ils appellerent leurs camarades des tours voisines, pour partager avec eux le spectacle de ces curiosités.

Une seule de ces tours bâtie tout nouvellement par l'*Emir Farhân*, peut porter du canon. Les autres sont si mal construites, que les Arabes de *Hafchid* percerent à travers, il y a quelques années, & mirent le feu à la ville. Les habitans sentent la foiblesse de leurs fortifications : quand, après notre départ, quelques centaines de ces Arabes s'avancèrent dans la province vers les côtes, un grand nombre de personnes quitterent Loheya, & se réfugièrent sur une petite isle, avec leurs effets les plus précieux. Cette terreur étoit cependant prématurée ; car aussitôt que l'*Emir Farhân* eut fait marcher ses troupes, cet ennemi peu formidable se retira.

Il y a bien quelques maisons de pierres à Loheya : mais la plupart sont des cabanes, construites à la manière des Arabes du commun. La carcasse est d'un bois mince, grossièrement

travaillé ; les parois font d'argille , mêlée de boue , & blanchies de chaux en dedans. On couvre le toit d'une herbe, fort commune dans cette contrée. Autour des murs , on place des lits faits de cordes de paille , appellés *Serir* , sur lesquels on est néanmoins assis ou couché fort commodément. Une telle maison ne peut pas contenir des appartemens ; elle est petite , elle a rarement des fenêtres , & sa porte n'est qu'une natte de paille. Lorsqu'un Arabe a de la famille & du bétail , il bâtit plusieurs de ces cabanes , & entoure le tout d'une haye fort haute. Les villes en Arabie ne peuvent donc jamais être peuplées à proportion de leur étendue.

Autour de la ville , on fait de la chaux en calcinant , en plein air & sans four , de la pierre de corail tirée de la mer. Au milieu des plus grands blocs brisés de cette pierre , nous vîmes souvent des coquillages oblongs , dont l'animal étoit vivant. Ces mers abondent en beaux coquillages & en poissons rares.

L'eau est très-mauvaise à Loheya ; & l'on est obligé de la faire venir de loin. Le peuple boit de celle d'un puits , qui est éloigné d'une lieue de la ville : la meilleure , ou plutôt la moins mauvaise , vient de deux lieues & demie. Com-

me on n'y connoît point les chariots, les Arabes l'apportent sur des chameaux, ou sur des ânes; non dans des outres, comme en Egypte & en Turquie; mais dans des cruches de grès, de forme ovale, dont plusieurs pendent à côté du chameau. A deux lieues de la ville, il y a une petite montagne qui fournit beaucoup de Sel minéral.

CHAPITRE III.

Des habitans de LOHEYA.

PAR tout ce que nous avons vu, & par ce qu'il nous est arrivé dans cette ville, nous avons jugé que ses habitans étoient curieux, intelligens, & polis à leur maniere. Tout le monde vouloit voir les Européens, & les choses extraordinaires qu'ils faisoient. Après que nous eûmes pris un portier, ceux qui ne pouvoient alléguer aucune raison de leur visite, prirent le prétexte de consulter notre médecin. L'un d'eux le pria de lui tâter le pouls, & de lui dire ce qu'il lui manquoit: un autre demanda la raison, pourquoi il ne pouvoit pas dormir.

Nous eûmes occasion de connoître leurs idées en fait de médecine. *Mr. Cramer* avoit donné à un écrivain, un vomitif qui agit avec la dernière violence : les Arabes frappés de cet effet merveilleux, voulurent prendre tous cet excellent remede, qui mit notre ami dans une grande réputation d'habileté. Un jour l'*Emir Bahr*, ou l'intendant du port, le fit appeller, & comme il tardoit de venir, l'Emir envoya un cheval fellé devant notre porte. *Mr. Cramer* s'inaginant que ce cheval étoit destiné à lui faciliter le trajet par les rues, voulut le monter : mais on lui dit, que c'étoit le malade qu'il falloit guérir. Heureusement nous découvrimés un autre médecin parmi nous. Notre domestique ayant servi dans les houffards Suédois, avoit appris à connoître les maladies des chevaux : il offrit de guérir celui de l'Emir & y réussit. Cette cure le rendit fameux, & il fut souvent appelé pour guérir des hommes. Les médecins Arabes traitent indifféremment les hommes & les animaux, & étendent leur pratique à toutes les créatures.

Lorsque nous montrâmes à la douane, nos microscopes à l'*Emir Farhân*, tous les Arabes présens étoient émerveillés, comme lui, de la grandeur de ces insectes. Un domestique ayant

aperçu un de ces insectes grossis, dit qu'il n'y avoit que l'Europe qui pût produire des animaux d'une taille si énorme, tandis qu'ils étoient si petits en Arabie. Mais rien n'étonna plus les gens de distinction même, que de voir marcher une femme, vue au travers d'une lunette astronomique: ils ne comprenoient pas comment les habits de cette femme renversée ne lui tomboient pas sur la tête. Ils s'écrioient à chaque moment: *Allah akbar*, Dieu est grand.

Les enfans remarquant que nous cherchions des insectes, nous en apportèrent une infinité à vendre. Les adultes nous donnerent aussi plusieurs indices d'un penchant aussi industrieux, qui ménagé & encouragé pourroit faire de ce peuple une nation commerçante.

Il vint un jour deux Arabes, pour nous voir manger. L'un étoit un jeune seigneur de *Sana*, très-bien élevé; l'autre un homme considérable de la province de *Kachtan*, où l'on voit peu d'étrangers, & où regne encore une grande simplicité dans les mœurs. Quand nous les eûmes invités à dîner avec nous, ce dernier répondit naïvement: „ Dieu me garde de manger „ avec des infideles, qui ne croient pas en Dieu. „ Lorsque je lui demandai quelques particularités

de sa patrie, il me répondit : „ Que t'importe
„ ma patrie, voudrois-tu venir la conquérir ? „
Il étoit étonné de tout, de notre table, de nos
cuillers, de nos affiettes, de nos fourchettes. Il
fit quelques questions simples, qui exciterent des
éclats de rire : il sortit alors en colere & son com-
pagnon de *Sana* eut de la peine à le ramener.
Revenu il vit des poulets entiers ; ce qui surprit
le sobre Arabe, qui croyoit que nous avions déjà
trop mangé. Lorsqu'il remarqua que néanmoins
Mr. de Haven vouloit entamer encore ces pou-
lets, il le prit avec violence par le bras, en lui
disant d'un air fâché : „ combien veux-tu donc
„ manger ? „ Il sortit en colere, & ne voulut
plus rentrer. Le jeune homme de *Sana* nous fit
des excuses, & nous pria de pardonner la sim-
plicité de son compatriote.

Pour nous defennuyer, nous jouâmes quelque-
fois du violon M. Baurenfeind & moi, ce qui
fit croire aux passans que nous étions des mu-
siciens. Un riche marchand envoya nous prier,
de venir chez lui avec nos instrumens. Nous le
refusâmes, parce que les Arabes méprisent ceux
qui font profession de la musique. Ce marchand,
ne pouvant plus marcher à cause de son grand
âge, monta sur un âne, & soutenu par deux
domes-

dômesiques, vint chez nous pour satisfaire la curiosité qu'il avoit de nous voir & de nous entendre. Il étoit très-poli, & nous assura, qu'il n'avoit aucune aversion pour les chrétiens, puisque Dieu, le Créateur de tous les hommes, toléroit différentes religions. Après nous avoir entretenu, il témoigna quelque envie de voir nos violons & de nous entendre jouer. Nous jouâmes quelques airs gravés, qui plaisent le plus aux orientaux, quoique notre musique en général ne soit gueres de leur goût. Il en parut satisfait, & voulut donner, en partant, à chacun de nous un demi-écu. Les Arabes acceptent tous les présens, quelques médiocres qu'ils soient: notre refus le surprit d'autant plus, qu'il ne comprenoit pas, comment on pouvoit s'appliquer à la musique sans avoir le but de gagner quelque chose par ce talent.

Ce marchand étoit du petit nombre de ceux qui avoient la barbe teinte en rouge; coutume que les Arabes sentés parurent désapprouver. Il nous alléguâ pour raison qu'une barbe rouge étoit plus belle qu'une blanche; mais d'autres nous dirent, qu'il avoit la foiblesse de vouloir cacher son âge par cette parure bizarre. Cet homme disoit avoir plus de soixante & dix ans; des

connoissances nous assurerent qu'il étoit près de quatre-vingt-dix. Nous avons remarqué cependant en général, que les musulmans savent rarement leur âge au juste. Ils comptent par époques, & tout ce qu'ils répondent, c'est, j'étois enfant quand tel événement est arrivé ; ou quand un tel a été gouverneur de la province ou de la ville.

Notre marchand nous invita souvent chez lui pour nous régaler, & devint assez familier pour nous conter ses aventures. Il avoit eu, suivant son dire, successivement près d'une centaine de jeunes & belles esclaves, qu'il avoit vendues, mariées, ou mises en liberté, après les avoir entretenues pendant quelque tems. Il en avoit encore deux de cette espece : il nous dit qu'il mourroit content s'il pouvoit encore oublier auprès d'elles son grand âge, & il offrit à notre médecin un présent considérable, s'il vouloit lui procurer ce bonheur. Un autre marchand déjà vieux à cinquante ans, avoit promis 100 écus à notre médecin, s'il vouloit lui donner des remèdes, pour que de jeunes & belles esclaves, qu'il avoit dans une maison à la *Mecque*, ne lui fussent pas entièrement inutiles. Mais il étoit si épuisé par ses excès, que ni les secours de *Mr. Cramer*, ni

ceux qu'il avoit cherchés auprès des médecins des vaisseaux Anglois , ne purent jamais le ranimer.

Les femmes de *Loheya* portent en rue de grands voiles, dont elles se couvrent si bien le visage, qu'on peut à peine distinguer un de leurs yeux. Elles ne se font cependant aucun scrupule de se découvrir en passant & de se montrer aux étrangers, sur-tout si elles se croient belles, & si elles sont sûres de n'être pas remarquées par leurs compatriotes. Mr. *Baurenfeind* a dessiné une de ces femmes. *V. Pl. 8.* Elle avoit au front, aux joues, & au menton des ornemens noirs perés dans la peau, & les yeux noircis.

CHAPITRE IV.

Départ de LOHEYA.

APRÈS avoir examiné dans cette ville & dans ses environs tout qui nous parut mériter quelque attention, nous souhaitâmes de continuer notre voyage pour visiter les autres parties de l'*Yenen*. Il falloit alléguer une raison à notre *amir-émir Farhân*, pour expliquer notre empressement de partir. Heureusement nous apprî-

més qu'un vaisseau Anglois venoit d'arriver à *Mokha* : mais l'émir favoit bien que ce vaisseau ne repartiroit pas pour les Indes avant le mois de Juin. Nous lui dîmes donc, que nous avions à parler à nos compatriotes nouvellement arrivés, & que nous avions dessein à cet effet de partir pour *Beit el Fakih*, de nous y reposer un peu, & de continuer a jors notre route jusqu'à *Mokha*. Il nous repliqua qu'il falloit que nous ne nous trouvassions pas bien à *Loheya* puisque nous voulions le quitter sitôt, quoiqu'aucun autre gouverneur ne s'intéressât autant à nous qu'il le faisoit. Après lui avoir prouvé la nécessité d'aller à *Mokha*, nous nous préparâmes à notre départ.

Nous avons fait une ample collection de curiosités naturelles, dont le transport par terre nous eut causé de trop grands fraix. Nous résolûmes d'envoyer par mer nos caisses & tout le bagage dont nous pouvions nous passer à *Beit el Fakih*. Le gouverneur eut la complaisance, d'accompagner notre envoi d'une lettre au *Dola de Mokha* pour le prier de laisser nos effets à la douane, sans les toucher, jusqu'à notre arrivée.

Lorsque nous voulûmes prendre congé de notre ami l'émir *Farhân*, nous ne pûmes le voir

parce qu'il étoit indisposé. Quand il fut cependant que nous étions déterminés à partir le lendemain, il nous fit prier de venir chez lui le soir encore fort tard. Nous le trouvâmes avec plusieurs Arabes : il avoit devant lui un télescope anglois que je lui avois prêté ; une piece d'étoffe de soye , & un monceau d'écus. Il voulut me rendre mon télescope ; je le priai de le garder , & après s'être défendu assez long-tems, il l'accepta avec la plus vive satisfaction. La piece de soye avec 20 écus étoient un présent destiné à notre médecin , & il nous pressa de recevoir les écus restans pour payer nos chameaux & nos ânes de louage : lui & sa compagnie marquoient la plus grande surprise en nous voyant refuser les fraix de notre transport , pendant que les voyageurs Turcs exigent des Arabes de telles rétributions. Notre domestique qui avoit guéri un des chevaux du gouverneur reçut 10 écus de récompense.

Nous ne voulions rien accepter des Arabes sans le leur rendre ; crainte de leur être à charge. Nous fîmes donc encore présent d'une montre à l'émir , qui n'en ayant jamais eu en propre , ne savoit comment la gouverner. Un marchand du Caire , établi à Loheya , promit de la remonter

tous les jours. Nous nous séparâmes avec de véritables regrets de ce bon gouverneur.

Nous louâmes des chameaux pour notre bagage, & des ânes pour nous. En Arabie il n'est pas défendu aux chrétiens de monter à cheval ; mais on en trouve rarement à louer. La monture ordinaire des voyageurs dans cette province font des ânes de la grande espèce, courageux, forts & marchant d'un pas très-commode.

Comme on voyage dans l'Yemen avec autant de sûreté que dans aucun pays de l'Europe, nous n'avions pas besoin d'attendre quelque petite caravane. Nous partîmes donc seuls de Loheya le 20 Février ; nous fîmes prendre les devants aux chameaux, & quelques heures après, nous les suivîmes montés sur nos beaux ânes.

C H A P I T R E V.

Route par le TÉHAMA.

LA nature a partagé le pays d'*Yemen* en deux provinces différentes. La partie qui borde le golfe Arabique, est une plaine sablonneuse, qui s'éleve peu à peu en collines, & qui se termine par de grandes chaînes de montagnes. Cette plaine

s'appelle le *Téhâma*; nous avions à la traverser, puisqu'elle s'étend jusqu'à *Beit el Fakih*.

Nous passâmes donc le premier jour de notre voyage par un pays aride & stérile, le long d'un bras de mer, qui s'étend assez loin dans les terres. Nous nous reposâmes près d'un village dans une cabane à café. Les Arabes appellent *Mokeya* cette espèce de cafés, situés en pleine campagne, destinés à l'usage des voyageurs, comme nos cabarets en Europe. Ce sont de véritables huttes, qui contiennent à peine un *Serir* ou chaise longue de paille cordée & où l'on ne trouve d'autre rafraîchissement que du *Kischer*; boisson chaude faite de l'enveloppe des fèves de café. On sert cette boisson dans de mauvaises tasses d'argile; mais les gens de distinction ont toujours des tasses de porcelaine dans leur bagage. L'eau fraîche se donne gratis dans ces huttes où le maître qui habite quelque village voisin, ne vient que pendant le jour, pour servir les voyageurs.

Après une marche de six milles d'Allemagne, nous arrivâmes à minuit à un grand village, où réside un *sous-Dola* avec quelques soldats. L'*émir Farhân* nous avoit donné une lettre pour ce sous-gouverneur avec un ordre aux habitans de

nous fournir un mouton , que nous ne voulûmes pas accepter. Mais ayant appris ensuite qu'un domestique de l'émir , qui voyageoit avec nous pour ses propres affaires , avoit partagé avec le sous-Dola la valeur de ce mouton , livrée en argent par les habitans , nous prîmes , dans les autres villages , les moutons que l'émir ordonnoit de nous fournir.

Dans toute cette contrée l'eau nous parut rare & mauvaise. Nous trouvâmes cependant de grands villages , moins éloignés les uns des autres , qu'on ne devoit s'y attendre dans une plaine si aride. *Menegre* est un de ces villages , qui nous devint remarquable encore par la première *Mansale* que nous rencontrâmes. *Mansale* est une maison où les voyageurs sont reçus gratis , s'ils veulent se contenter d'être traités suivant la manière du pays : on les loge dans une hutte commune , meublée d'un *Serir* , & on leur sert du *Kischer* , du pain chaud de millet , du lait de chameau , & du beurre. Quand le maître de cette *Mansale* fut averti de l'arrivée de quelques hôtes Européens , il vint voir si ses domestiques nous traitoient bien : si nous nous étions arrêtés plus long-tems il vouloit faire tuer un mouton. Il nous fit cuire du pain de froment , qui est très-





rare dans cette province ; il fit apporter du lait de vache , quand il vit que celui de chameau nous reuetoit pas sa viscosité. Nos domestiques Arabes nous déconseillèrent d'offrir un présent au maître de cette maison , crainte de le choquer : mais son domestique vint nous joindre dans un endroit , où il ne pouvoit être apperçu , pour nous demander une petite récompense.

Après deux traites , nous nous reposâmes un jour entier à *Dabhi* , grand village qui a une mosquée , le tombeau d'un saint , & plusieurs maisons de pierres. Près de là nous vîmes une tannerie & une fabrique de pots , qu'on cuit en plein air & sans four. Nous y vîmes aussi fabriquer de l'Indigo , qui est à bon marché , mais de mauvaise qualité. On consume beaucoup de cette drogue , parce que les femmes du commun portent des chemises & des caleçons de toile bleue.

De ce village il y a un chemin droit à *Beit el Fakih* , mais qui passe par une contrée si aride qu'on trouve rarement de l'eau & presque aucun village. Nous choisîmes un chemin plus long , plus proche des montagnes , & nous nous trouvâmes bien de cette préférence : car nous rencontrâmes des petits bois , des villages plus fréquents environnés de buissons , & beaucoup de puits : ces

puits sont profonds au moins de 160 à 170 pieds , mais bien placés dans des terrains en pente ; situation commode pour les hommes & les bêtes , qui sont obligés de monter l'eau en tirant une corde , à laquelle est attaché un sac de cuir. Ils tirent cette corde avec plus de facilité en descendant la pente.

Deux grands villages , dépendants du *Dola de Beit el Fakih* , ne nous offrirent rien de remarquable. Mais dans deux endroits de cette route , nous vîmes des espaces parsemés de petits villages , portant tous le même nom : ce qui nous fit présumer que de petites tribus isolées s'étoient établies chacune dans un petit canton de cette province. Nous passâmes aussi par deux de ces vallées , si communes en Arabie , qui sont remplies d'eau dans le tems des grandes pluies , & qu'on appelle des *wadi* ou des rivières , quoiqu'elles soient entièrement à sec le reste de l'année.

Après avoir couché dans une de ces misérables huttes à café , nous arrivâmes le 25 Février de grand matin à *Beit el Fakih* , & nous fîmes transporter tout de suite nos coffres à la douane ; on ne les visita cependant qu'à midi , en présence du *Dola*. En attendant nous remîmes la lettre de notre marchand *Machfen* de *Lobeya* pour *Ambar Seif*

un des principaux marchands de *Beit el Fakih*. Cet honnête homme nous reçut de la manière la plus obligeante ; il loua pour nous une maison , il fit porter nos effets , & nous invita à dîner chez lui jusqu'à ce que nous fussions arrangés.

C H A P I T R E VI.

De la ville de BEIT EL FAKIH.

CETTE ville est située dans une plaine , qui , quoiqu'assez stérile , est néanmoins bien cultivée : elle est ouverte , & les maisons ne se touchent pas. Parmi ces maisons il y en a beaucoup en pierres , & l'on bâtit tous les jours plus solidement : la plupart cependant sont construites encore selon l'architecture dont j'ai eu occasion de parler en décrivant Loheya. La ville de Beit el Fakih a une citadelle qu'on regarde comme importante dans un pays où les armées sont entièrement dépourvues d'artillerie.

Nous habitons une maison de pierre , dont le maître avoit été chassé de sa demeure par l'espece de fourmis , nommée *ard* par les Arabes. Cette fourmi , bien connue des naturalistes , bâtit des chemins couverts , par lesquels elle s'introduit

dans les maisons , où elle dévore également les étoffes & les denrées : elle ne cause pas moins de dommage dans les jardins , où elle construit de ces chemins couverts depuis la racine jusqu'au sommet des arbres dont le suc flatte son goût , & les détruit , en mangeant les bourgeons & les extrémités des branches. Nos chambres en étoient pleines : nous nous servîmes du remède ordinaire pour les éloigner , qui est de détruire leurs galeries à plusieurs reprises. Cet insecte les rétablit , il est vrai , avec une vitesse étonnante , sur-tout dans l'obscurité ; mais à la longue il se rebute. Nous avons rencontré en chemin quantité de buissons couverts de terre , qui montraient une infinité de ces galeries ; l'arbuſte attaqué de cette manière , étoit toujours mort.

La ville de *Beit el Fakih* n'est pas ancienne , & elle n'exiſte que depuis quelques ſiècles : elle doit ſon origine , comme *Loheya* , à un ſaint mahométan , appelé *Achmed ibn Muſa* , ou elle en tire ſon nom , qui ſignifie , *la maiſon ou la demeure du ſavant*. On montre le tombeau de ce ſaint hors de la ville ſur une colline ſablonneuſe , où eſt aujourd'hui une belle moſquée. Au commencement , quelques dévots bâtirent des huttes autour de ce tombeau. A meſure que le

port de *Ghalefka* devint impraticable , les habitans de cette ville se transporterent aussi autour de ce tombeau , pour la commodité de leur commerce. La ville étant devenue considérable , le seigneur de ce district bâtit , pour sa défense , une citadelle dans un endroit où l'on avoit découvert de l'eau. Actuellement la ville se trouve plus près de la citadelle , & les environs du tombeau sont presque déserts.

Ce saint est un grand faiseur de miracles : voici le plus remarquable. Un pacha Turc , captif en Espagne depuis vingt ans , & attaché avec de pesantes chaînes à deux grosses pierres , avoit imploré en vain le secours de plusieurs saints. A la fin il se souvint du grand *Achmed* , & l'invoqua à son tour. Le saint tendit alors sa main hors du tombeau , & dans le même instant , le pacha arriva d'Espagne avec ses chaînes & ses pierres : ce miracle se fit la nuit de la fête du saint , même devant un grand nombre de témoins. On montre encore les pierres & les chaînes auprès du tombeau. Un tel miracle , de si fraîche date & opéré si publiquement , leur paroît prouvé avec la dernière évidence.

Une ville aussi récente ne peut pas contenir des antiquités intéressantes. J'ai cependant

copié une ancienne inscription *Kufique*, en présence d'un grand nombre de spectateurs, dont aucun ne me soupçonna, comme l'avoient fait les Egyptiens, de vouloir chercher des trésors. Tous ces spectateurs étoient très-polis, & principalement quelques *schechs* ou savans Arabes, qui parurent flattés de ce que des étrangers s'occupoient de l'étude de leur langue. Dans cette ville, comme à Loheya, j'avois tiré beaucoup de lumieres d'une autre espece de savans Arabes, qui nous fréquentoient familièrement : on les appelle *Fakih*, & dans toute l'Arabie leur fortune ne paroît pas répondre à leur mérite.

La ville de *Beit el Fakih* est bien située pour le commerce, éloignée d'une demi-journée des montagnes, qui produisent le café, & seulement de quelques journées des ports de *Loheya*, de *Hodeida*, & de *Mokha* par où l'on exporte cette denrée, elle en devient naturellement l'entrepôt le plus considérable. Ce commerce y attire des marchands d'Egypte, de Syrie, de Barbarie, de Perse, de Habbesch, des Indes, & souvent même des Européens. Il y a aussi, comme dans toutes les grandes villes de l'*Yemen*, beaucoup de *Banians*, la plupart natifs de Diu, auxquels on accorde le libre exercice de leur religion. Ils

n'osent pas cependant amener leurs femmes , ni brûler leurs morts ; & cette gêne les engage de retourner dans leur patrie quand ils ont amassé quelque bien.

Beit el Fakih est la résidence d'un Dola qui gouverne un grand district. Ce Dola ne paroïsoit pas se soucier de nous , & son indifférence à notre égard , nous valut plus de liberté , que nous n'en avions eu à Loheya. L'*émir Farhân* ayant appris que *Mr. Forskal* faisoit seul des courses aux environs , crut que nous nous exposions trop , & ne voulut plus souffrir que nous nous éloignassions de Loheya sans être accompagnés d'un de ses soldats. Cette attention nous gêna , & nous eussions souhaité de n'avoir pas un témoin de toutes nos questions & de toutes nos recherches ; puisque nous trouvâmes les habitans de l'Yemen assez civilisés pour oser voyager parmi eux , comme on pourroit faire en Europe ; le Dola de Beit el Fakih nous obligea, en ne prenant pas trop de soin de nous , & en nous laissant parcourir le pays sans escorte.



SECTION IX.

VOYAGES DANS LES ENVIRONS
DE BEIT EL FAKIH.

C H A P I T R E . I .

Voyage à GHALEFKA.

P OUR profiter de la liberté dont nous jouissions à Beit el Fakih, je me proposai de faire seul quelques courses pour examiner les endroits ruinés aujourd'hui, mais célèbres autrefois dont parle *Abulfeda* ; j'espérois d'y découvrir quelques inscriptions, propres à montrer les variations survenues dans les mœurs & la langue de cette province : mon attente ne fut pas entièrement trompée.

Convaincu de la sûreté entière qui regnoit dans le *Tehama*, je résolus d'aller à *Ghalefka*, & de faire ce voyage dans l'équipage le plus simple & le plus éloigné d'un air d'opulence qui eût pu tenter les brigands. Je louai un âne, dont le propriétaire qui suivoit à pied, me servoit de domestique. Un turban, un surtout sans manches,

ches , une chemise , une culotte de toile , à la mode des Arabes , & une paire de pantoufles , composoient tout mon habillement. La coutume étant de voyager armé , je portois un sabre , & deux pistolets à la ceinture. Un mauvais tapis étoit , en même tems , ma selle , ma chaise , ma table & mon matelas ; le linge , dont les Arabes s'enveloppent les épaules pour se garantir du soleil & de la pluie , me servoit de couverture pendant la nuit. Une cruche d'eau indispensable dans ces contrées arides , pendoit à un crochet de ma selle. Depuis quelque tems j'avois tâché de vivre à la maniere des Arabes : ainsi je pouvois me passer de beaucoup de commodités , & je pouvois me nourrir de mauvais pain , la seule chose qu'on trouve dans beaucoup d'auberges.

Le 7 Mars je partis de Beit el Fakih , & jusqu'à la distance d'un mille de cette ville , je vis plusieurs villages. Mais le reste du chemin , pendant quatre milles & demi jusqu'à Ghalefka , je ne rencontrai que quelques puits sans aucune habitation. Les deux derniers milles , la route traverse une contrée si sablonneuse , que mon guide s'égara souvent , à cause des collines de sable que le vent enlève , transporte , & forme de nouveau. Il falloit même prendre des détours

pour éviter quelques-unes de ces nouvelles collines. Suivant mon calcul, Ghalefka est éloigné de Beit el Fakih de deux milles & demi d'Allemagne, & autant de Zébid.

Ghalefka étoit autrefois une ville célèbre, & le port de *Zébid*, autre ville alors très-florissante. Aujourd'hui ce port est entièrement impraticable : non-seulement parce que la mer s'est retirée & que les bancs de corail augmentent, mais sur-tout à cause de la quantité prodigieuse de sable fin que les vents poussent dans ces parages, & qui a formé depuis peu une haute colline. Il ne reste que les ruines d'une mosquée dédiée à un saint, qui par ses prières avoit obtenu une belle source, dont les habitans croyent encore lui être redevables. Ces habitans sont actuellement logés dans une vingtaine de cabanes, où ils se nourrissent de dattes & de quelques moutons.

La mer ne leur fournit gueres de poisson : elle ne leur donne que du sel, dont chacun peut prendre tant qu'il veut, en payant au secrétaire du Dola de Beit el Fakih une petite redevance par charge.

Dans le cimetière qui est près de ce pauvre village, je trouvai deux pierres avec des inscrip-

tions *Kufiques* ; une grande debout , & une petite couchée sur un tombeau. Les habitans ne comprirent rien à mon empressement pour copier l'inscription de la grande pierre : mais quand le lendemain je cherchai la petite , on l'avoit emportée pendant la nuit , j'ignore par quelle raison. Je m'adressai au *Hakim* ou juge du village , & je lui promis une bagatelle s'il vouloit me la faire voir. Il me mena par beaucoup de détours à une misérable cabane , où est le tombeau d'un autre saint : nous y trouvâmes cette pierre qui , selon son dire , n'avoit point été cachée par les habitans , mais que le saint étoit allé chercher lui-même. Malgré la protection du saint , le *Hakim* m'offrit de me faire tenir la pierre à Beit el Fakih , si je voulois payer le transport.

CHAPITRE II.

Retour par HODEIDA à BEIT EL FAKIH.

LE lendemain je partis de *Ghalefka* accompagné de mon ânier. Le chemin passe toujours près des côtes de la mer par une contrée sablonneuse & stérile , où l'on ne voit que des dattiers en pe-

tite quantité. On rencontre beaucoup de huttes à café, & un seul village. A quelque distance de ce village il y a des maisons, répandues parmi les dattiers, qui ne sont habitées que dans le tems de la maturité des dattes. J'arrivai le même soir à *Hodeida*, qui est éloigné de *Ghaleska* de cinq milles d'Allemagne.

Le port de *Hodeida* est un peu meilleur que celui de *Lobeya* : cependant les gros vaisseaux ne peuvent pas non plus y entrer. Le *Dola* de *Hodeida* dépend immédiatement de l'*Imam* : mais ce gouvernement ne s'étend que sur la ville, & les revenus du gouverneur consistent dans une part sur les droits de l'exportation du café. La demeure du *Dola*, la douane & les maisons des principaux marchands sont de pierre : le reste de la ville consiste en cabanes bâties à la manière ordinaire. Vers la mer est une petite citadelle de peu de défense. La ville a aussi son patron particulier, le *scheh Sadik*, qu'elle révere avec une dévotion digne d'un tel saint.

En arrivant à *Hodeida* je rencontrai *Mrs. de Haven* & *Cramer*, qui étoient venus pour remettre les lettres de recommandation de nos amis de *Dsjidda* au *Dola* & à un marchand considéré. Ils avoient été reçus, logés, & traités de la ma-

niere la plus obligeante. Mais moi, ne voulant pas perdre mon tems en visites, je repartis dès le lendemain 9 Mars pour Beit el Fakih.

Dans cette faison on ne voyage que de nuit dans le Téhâma. Une telle maniere de voyager me privant de l'avantage de voir les objets dignes d'être remarqués, je préférâi de m'exposer à la grande chaleur, plutôt que de suivre l'usage.

On rencontre en chemin beaucoup de huttes à café, mais très-peu de villages. A un mille & demi de Hodeida il y a un puits de bonne eau, qu'on vient chercher depuis cette ville, puisque celle de la ville est très-mauvaise. Après avoir passé, en approchant de Beit el Fakih, quelques villages de peu d'importance, j'arrivai dans cette ville le soir du même jour. Elle est éloignée de Hodeida, suivant mon calcul de sept milles d'Allemagne, que j'ai fait dans un jour par les plus grandes chaleurs & sur un âne de louage.

CHAPITRE III.

Voyage à ZEBID.

COMME j'avois trouvé les Arabes fort honnêtes, & qu'il ne m'étoit rien arrivé de fâcheux

dans une première course, je me hâtai d'en faire d'autres de cette espèce. Je partis dès le 11 Mars pour *Zebid*, afin de voir les restes de cette ville fameuse, autrefois la capitale du Téhâma, & de découvrir quelques anciennes inscriptions cachées, à ce qu'on m'avoit dit, à *Tahate*, petite ville voisine. Un Arabe lettré, mais pauvre, m'accompagna dans ce voyage, qu'il étoit bien aise de faire sans dépense pour aller voir à *Zebid* un ancien ami. J'étois charmé de l'avoir pour compagnon, & sa conversation me fit un plaisir sensible.

Après avoir rencontré plusieurs cabanes à café & traversé quelques hameaux peu considérables, nous parvînmes à un grand village appelé *el Mahad*, situé dans une belle vallée, qui reçoit des eaux de la montagne de *Rema*. Ces eaux forment, dans la saison pluvieuse, une rivière qui se partage en plusieurs branches, & fert à l'arrosement des terres. Il croît beaucoup d'Indigo dans cette vallée. Il y avoit anciennement dans le voisinage une grande ville, nommée aussi *el Mahad*; dont il ne reste plus aucune trace.

Quand on approche de *Zebid*, on aperçoit des tas de pierres, qu'on prétend être une par-

tie des ruines d'une grande & ancienne ville appelée *el Haud*. J'arrivai de bonne heure à *Zebid*; & je fis en peu de tems les cinq milles d'Allemagne qu'on compte entre cette ville & *Beit el Fakih*.

Zebid est située près de la plus grande & la plus fertile vallée de tout la *Téhâma*. Cette vallée étoit alors à sec: mais dans la saison des pluyes il y coule une grande riviere, qui conduite comme le Nil, par des canaux sur des terrains assez éloignés, fertilise les campagnes.

Zebid étoit autrefois la résidence d'un souverain, & la ville la plus commerçante de tout le *Téhâma*. Mais depuis que le port de *Ghalefka* s'est comblé, son commerce se trouve transporté à *Beit el Fakih* & à *Motba*; de sorte que cette ville ne présente plus que des restes de son ancienne splendeur. De loin elle a quelque apparence, qu'elle doit à la grande quantité de mosquées & de *Kubbets* dont elle est remplie. Plusieurs de ces mosquées doivent leur origine à des pachas Turcs qui résidoient dans cette ville pendant le peu de tems où la Porte Ottomane a possédé cette partie de l'Arabie. Mais *Zebid* paye bien cher cette magnificence extérieure, parce que ses habitans sont appauvris par les richesses

du clergé nombreux qui dessert ces fondations pieuses. On m'assura qu'en partageant en cinq parties le revenu total du territoire, le clergé tire trois de ces cinquièmes, que l'Imam prenoit un cinquième par les impôts, & qu'il ne restoit aux habitans qu'un cinquième pour leur subsistance.

Les Turcs ont laissé un monument utile de leur domination : c'est un aqueduc qui conduisoit l'eau depuis les montagnes dans la ville. Mais on a négligé cet ouvrage au point qu'il n'en reste que les ruines; de sorte que les habitans sont actuellement obligés de se contenter de l'eau de leurs puits, qui cependant est assez bonne, & assez abondante pour arroser quantité de beaux jardins qu'on voit aux environs.

Abulfeda donne huit portes à *Zebid*; il n'en subsiste plus que cinq, dont la rivière ronge peu à peu une partie. Les murs de l'ancienne ville sont détruits, & les ruines mêmes se vendent par de pauvres gens, qui ramassent ces pierres pour en fournir ceux qui font de nouveaux bâtimens. Les maisons qui subsistent occupent à peine la moitié de l'ancienne enceinte.

Une académie, où la jeunesse du *Téihâna* & d'une partie de l'*Yemen* va étudier les scien-

ces cultivées parmi les musulmans , rend encore Zebid remarquable. Cette ville est d'ailleurs la résidence d'un dola , d'un mufti & d'un cadis de la secte de *Schafey* ; outre deux autres cadis de la secte de *Zeïdi* , dont est l'Imam & la plus grande partie de ses sujets.

Je rencontraï dans une auberge le plus grand hâbleur & l'homme le plus vain que j'aye vu parmi les Arabes : c'étoit un *schérif* ou un seigneur de la plus haute noblesse , qui étant pauvre & fainéant , couroit le pays pour vivre aux dépens des gens riches de sa religion. Ayant été en Egypte , en Syrie , & jusqu'en Habbesch il se vantoit de parler plusieurs langues étrangères , dont il n'avoit appris que quelques proverbes. Je voulus tirer de lui quelques lumières sur les pays qu'il avoit parcourus : mais il ne fut m'apprendre que les noms d'une infinité de schechs , de pachas , de dolas , dont il prétendoit avoir été reçu avec les honneurs dûs à sa qualité de *schérif*. Il m'ennuya avec sa généalogie , dont il me parla sans cesse pour me prouver sa haute naissance. Il méprisoit des *schérifs* Turcs & les *seïds* Arabes , parce qu'ils s'alloient à des femmes étrangères : dans sa famille , disoit-il , jamais un homme n'avoit épousé une

roturiere. Il donna à une pauvre femme, qui faisoit notre café, le titre de *schérifa*, dont on qualifie les dames de la plus haute qualité, & n'entretint long-tems de la belle généalogie de cette femme. Il appelloit son fils, jeune garçon de dix ans, toujours *schérif Achmed*, quoique ce fils lui servit de domestique. Le pere n'avoit loué pour lui & pour ce jeune homme qu'un feul *Serir* où ils couchoient ensemble; pendant que chaque voyageur, qui n'est pas réduit à la mendicité loue au moins une chaise, comme dans les auberges en Europe on loue une chambre. Malgré ses airs de grandeur, il injurioit souvent ce fils en l'appellant *Kalb ibn Kalb*, chien fils de chien.

Après avoir fait à Zebid les recherches que je me propoisois, nous en partîmes le 12 Mars, & nous fîmes deux milles & demi d'Allemagne pour arriver à *Tahete*, qui étoit autrefois une ville, mais qui n'est aujourd'hui qu'un village peu important. Le chemin passe toujours par le *Wadi Zebid*, lit de riviere ou vallée, où nous vîmes de belles campagnes par-tout où les torrens n'avoient pas emporté la terre: on y cultive beaucoup d'Indigo, & je cômptai près du village plus de 600 grands vases dans lesquels on préparoit cette couleur.

Il y a dans ce village encore plusieurs mosquées & maisons de priere, bâties sur les tombeaux de quelques saints ou de gens riches. Le principal de ces saints est *Ibn Hassan* : son tombeau est enluminé toutes les nuits par des lampes, & un de ses descendans tient dans le village une *mansale* ou auberge franche. Je logeai dans une auberge ordinaire : le maître de la mansale vint m'inviter à aller chez lui, & comme je ne voulus pas me déplacer, il m'envoya un bon souper. Quoiqu'on m'eût dit, que les maîtres de ces mansales ne recevoient rien de personne, celui de *Tahate* accepta avec reconnoissance un petit présent en argent.

N'ayant rien trouvé de remarquable dans ce village, nous repartîmes le 13 Mars pour Beit el Fakih. En chemin je ne rencontraï gueres de maisons, excepté le grand village de *Murra*, situé dans la belle vallée *el Mahad*. Ce village renferme beaucoup de *Kubbets*, & une grande *mansale* où l'on nourrit tous les jours trente à quarante personnes.

CHAPITRE IV.

Voyage à KAHHME.

PERSUADÉ de plus en plus, par mon expérience, de la facilité de voyager dans l'*Yemen* agréablement & fans risque, je me préparai tout de suite à une autre course. Ce qui me fit de la peine, c'étoit l'approche de *Ramadan*, qui commençoit cette année le 16 Mars.

Je craignis de trouver les musulmans, voisins de la source de leur religion, plus exacts observateurs encore de leur jeûne que les peuples plus éloignés. Les Arabes en Egypte qui nous avoient accompagnés dans le mois de Ramadan, avoient observé leur carême en voyage avec autant de rigueur que dans leurs maisons. Pendant tout le jour ils ne mangeoient & ne buvoient absolument rien, & ils se mettoient de mauvaise humeur quand ils nous voyoient prendre le moindre rafraîchissement. Une telle gêne ne m'eut nullement accommodé. Mais je découvris, à mon grand étonnement, que les Arabes de l'*Yemen* n'étoient pas si scrupuleux, & qu'ils se nourrissoient en voyage comme à l'ordinaire fans s'embarasser du carême, dans l'intention, disent-ils,

de jeûner autant de jours dans un autre mois ; de quoi ils ne se souviennent pas toujours régulièrement.

Affuré que , malgré le Ramadan , je pouvois vivre à mon ordinaire , je partis le 19 Mars , accompagné de mon seul ânier , pour *Kahme* , où je comptois de trouver des antiquités dans les ruines de la ville de *Lélue*. Je passai par des villages , qui deviennent plus fréquents à mesure qu'on approche des montagnes : le plus considérable est *el Achsa* , fameux par le tombeau du saint *schech el Achsa* , le fils du saint *Achmed ibn Musa* , qui , comme je l'ai dit , est le patron de *Beit el Fakih*. Je traversai aussi une vallée dont la rivière se joint à celle de *Rema* , qui dans la saison pluvieuse coule jusqu'à la mer , où elle se jette près de *Schurem*.

Immédiatement après mon arrivée à *Kahme* , je cherchai les antiquités de *Lélue* : mais je ne trouvai qu'un vaste cimetiére , rempli de pierres pentagones de huit pouces de diametre , & de la longueur de quatre à cinq pieds. Voyant ces pierres si régulières , je crus d'abord que l'art leur avoit donné cette figure. Mais j'apperçus bientôt une colline du voisinage , toute composée de ces pentagones , dont les habitans s'étoient servis

pour orner leur cimetiére. Toutes les couches de cette colline font posées verticalement l'une à côté de l'autre , & l'une au-dessus de l'autre ; elles paroissent être jointes par une espece de ciment léger. J'en vis de semblables dans d'autres endroits en Arabie. Après mon retour en Europe , j'ai lu dans un manuscrit de Mr. *König* , que ce savant Danois a découvert en Islande des montagnes composées de ces pierres pentagones , rangées par couches verticales , & hautes de trois aunes sur une demi-aune d'épaisseur. Cette espece de pierre est connue des naturalistes sous le nom de *basalte*.

Après avoir examiné le peu de curiosités que me présentoit *Kabbme* , je m'en retournai à Beit el Fakih pour entreprendre quelque nouvelle course.

C H A P I T R E V .

Voyage aux montagnes qui produisent le café.

P ENDANT mon absence Mr. *Forstak* n'avoit pas été oisif dans les fertiles montagnes à café , où il étoit allé faire des observations de botanique. La description riante qu'il avoit faite de cette contrée , avoit déjà engagé *Mrs. Cramer* & *Baurenfeind* d'aller joindre notre ami dans ces mon-

tagnes. Je pris aussi le parti d'aller trouver mes compagnons de voyage, afin de respirer un air frais & de boire de la bonne eau. Le trajet n'étant que d'une demi-journée, je ne rencontrai rien de remarquable.

J'aperçus de bonne heure la petite ville de *Hadie*, située sur une des premières hauteurs; il fallut y monter par d'assez mauvais chemins: les Turcs avoient construit une chaussée qu'on a laissé dégrader. Mes compagnons, que je comptois rencontrer dans cette ville, étoient sur la montagne dans les jardins. Je les joignis après deux heures de marche, près du village de *Bulgose*, un de ceux qui subsistent par le produit du café. Dans ces endroits, on ne peut plus se servir ni d'ânes ni de mulets; il faut grimper ces montagnes escarpées par des chemins étroits & difficiles. Malgré cet inconvénient, cette route, entourée de jardins & de plantations de cafiers, me parut charmante, en comparaison des plaines arides du *Tébâma*.

Près de *Kabhme* je n'avois vu qu'une petite colline de basalte: ici une grande partie des montagnes paroît composée de cette pierre. Les rochers détachés forment un beau coup-d'œil, surtout dans les endroits où l'eau se précipite de

quelque sommet : ces cascades paroissent alors soutenues par des rangées de petites colonnes droites. Cette pierre est d'une grande utilité aux habitans de la contrée : ils employent ces colonnes , faciles à séparer , pour faire des degrés dans des chemins escarpés , & pour construire les murs , nécessaires pour soutenir les plantations de cafiers sur le penchant des montagnes.

L'arbre qui produit le café , est si connu en Europe , que je puis me passer d'en donner la description. Tous les cafiers étoient en fleurs à *Bulgoſe*, & répandoient l'odeur la plus agréable : on les plante sur des terrasses qui forment des amphithéâtres charmans. La plupart n'ont de l'eau que par les pluies : on en arrose quelques-uns au moyen de grands réservoirs pratiqués sur les hauteurs , dans lesquels on amasse l'eau de source , pour la distribuer sur les terrasses , où les arbres sont plantés si serrés , qu'à peine les rayons du soleil peuvent percer ces bosquets. On nous dit , que ces arbres arrosés artificiellement portoient deux récoltes par année ; mais que le fruit ne mûrifoit bien qu'une fois ; de sorte que le café de la seconde récolte , ne parvenant pas à sa parfaite maturité , étoit toujours inférieur à celui de la première.

Comme

Back of
Foldout
Not Imaged



Comme dans cette contrée les pierres sont plus communes que dans le *Tébâma*, on y bâtit les maisons de pierres, tant celles qui forment les villages, que celles qui sont dispersées dans les montagnes. Quoiqu'elles ne soient pas comparables à nos bonnes maisons en Europe, elles ne laissent pas d'avoir une belle apparence; celles sur-tout, qui, placées sur les hauteurs, sont environnées de beaux jardins, & d'arbres plantés en amphithéâtre.

A *Bulgose* nous étions déjà bien élevés au-dessus de la plaine; à peine cependant à la moitié de la hauteur de *Kusma*, où demeure le dola de ce district, sur la cime de la plus haute de ces montagnes. On jouit de toute part de coups-d'œil ravissans. *Mr. Baurenfeind* dessina une de ces vues singulieres. *V. Pl. 9.*

Nous passâmes la nuit à *Bulgose*. Plusieurs Arabes de ce village vinrent nous visiter, & après qu'ils se furent retirés, nous eûmes la visite de notre hôtesse, accompagnée de quelques jeunes femmes & filles, toutes curieuses de voir des Européens. Elles parurent moins gênées que les femmes des villes: elles ne portoient aucun voile sur le visage, & nous parloient en toute liberté. Comme l'air est plus frais dans ces montagnes, le

sexé y a le teint plus beau & plus blanc que dans la plaine. *Mr. Baurenfeind* dessina une jeune villageoise qui alloit puiser de l'eau, & dont l'habillement consistoit dans une chemise de toile, rayée bleu & blanc. Le haut & le milieu de cette chemise, comme aussi le bas des caleçons, étoit orné d'une broderie en différentes couleurs. *V. Pl. 10.*

Le 22 Mars nous descendîmes des montagnes à *Hadie*, endroit fort connu des Européens, qui viennent de *Beit el Fakih*, pour passer quelque tems dans cette petite ville, à cause de la fraîcheur de l'air & de la bonté des eaux. Elle est cependant mal bâtie, & n'a rien d'intéressant que son commerce en café, que les montagnards apportent certains jours de la semaine. Après avoir payé les droits dûs au dola, on empaquete ce café, & on le transporte sur des chameaux à *Beit el Fakih*, ou en droiture à *Hodeida*.

Nous admirâmes encore une vue extraordinaire & riante, depuis la maison du sous-dola à *Hadie*, & nous revînmes le soir à *Beit el Fakih* par le même chemin, que nous avions pris en allant à la montagne.



SECTION X.**VOYAGE DANS LA PARTIE MONTUEUSE DE L'YEMEN.**

CHAPITRE I.*Départ de BEIT EL FAKIH.*

Nos recherches furent plus faciles à Beit el Fakih que dans tout le reste de l'Yemen. Les habitans accoutumés aux manières des Européens, savoient que nous ne pouvons pas, comme les orientaux, rester continuellement assis à la même place. Ils n'étoient donc pas surpris de nos courses, & quand nous leur disions que l'exercice étoit nécessaire à notre santé, ils se contentoient de cette raison.

Nos amis, que nous consultions sur nos démarches, ne comprenoient pas pourquoi nous prenions plaisir, *Mr. Forskal* & moi, à faire des courses dans la saison des grandes chaleurs, pendant qu'eux, accoutumés au climat, ne sortoient pas de leurs maisons sans nécessité. Dans la supposition, que nous étions venus en Ara-

bie pour passer aux Indes, ils nous conseillèrent d'éviter tout voyage fatigant, & de ménager notre santé. Enfin quand ils nous virent négliger leurs conseils, & dépenser beaucoup sans rien gagner par le commerce, ils s'imaginèrent que nous savions faire de l'or, & que les excursions de *Mr. Forskal* avoient pour but, de chercher dans les montagnes les plantes nécessaires pour le grand œuvre. Mes observations astronomiques me donnerent à mon tour, la réputation d'exercer la magie.

Heureusement pour nous, ces belles réflexions ne se faisoient, que dans le petit cercle de nos connoissances. Le dola paroissant nous oublier, ne s'étoit pas encore informé du but de notre séjour dans son gouvernement. Je voulus mettre à profit ces instans de liberté, pour connoître un peu l'intérieur de l'Yemen, après avoir visité les environs de Beit el Fakih dans le Téhâma. Comptant de voir la partie méridionale des montagnes, dans le voyage que nous projetions de faire de *Mokha* à *Sana*, je me décidai de visiter *Udden* & *Taes* : mais l'expérience m'apprit, qu'on m'avoit trompé sur la situation de ces villes, situées plus au sud qu'on ne me l'avoit indiqué.

On voyage en toute sûreté dans le Téhama de nuit comme de jour : mais on n'aime pas être en route de nuit dans la contrée montagneuse, où on pourroit courir des risques si l'on s'engageoit seul même de jour dans des chemins aussi écartés que ceux que j'avois dessein de parcourir. Je ne favois pas d'ailleurs la langue des montagnards, assez différente de celle des habitans des villes. Toutes ces raisons m'engagerent à prier *Mr. Forstal*, qui avoit appris sur les montagnes à café, quelque chose du langage de la contrée montagneuse, de m'accompagner dans cette course. Mon ami espérant de tirer parti de ce voyage pour ses recherches botaniques, défera tout de suite à ma prière.

Les préparatifs de notre voyage étoient aussi simples, que ceux dont j'avois fait usage jusqu' alors. Nous louâmes deux ânes, dont le propriétaire, marchant à pied, nous servoit de guide, de domestique & souvent d'interprète. Nous avions déjà, à la mode des Arabes, une barbe respectable, qui jointe à nos habits longs, nous donnoit un air tout à fait oriental. Pour nous cacher mieux encore, chacun de nous prit un nom Arabe : ce qui nous déguisa si bien que notre ânier même nous crut des chrétiens de

l'orient, sans soupçonner que nous fussions Européens. — Dans cet équipage, & suivis de notre ânier, nous partîmes le 26 Mars de Beit el Fakih.

CHAPITRE II.

Route jusqu'à la ville d'UDDEN.

Nous traversâmes, plusieurs villages, dans la plaine & après avoir fait cinq milles & demi d'Allemagne, nous arrivâmes à *Robo*, grand village, où il y a toutes les semaines un *Suk*, ou marché. Nous y couchâmes la première nuit.

Le lendemain, après le trajet d'un mille, nous entrâmes dans les montagnes. A côté du premier village nous vîmes aussi une eau courante; c'étoit la première que nous avions rencontrée en Arabie. Cette rivière s'appelle *Wadi Zebid*, avant qu'elle entre dans le *Téhâma*: son lit est très-étendu; mais comme depuis long-tems il n'étoit pas tombé de pluie elle n'avoit que 20 à 24 pieds de largeur. Dans cet endroit, elle a assez de courant; mais, dès qu'elle entre dans le *Téhâma*, elle se répand dans la plaine & se perd entièrement dans le sable.

Nous passâmes le même jour à côté du mont *Sullâm*, où suivant la relation d'un Arabe du pays, je comptois trouver des hiéroglyphes, ou des inscriptions taillées dans le roc. Mais c'étoient quelques figures gravées par un berger oisif, aussi maussades que celles du *Mont-Sinaï*. Nous couchâmes à *Machsa*.

La route que nous suivions, n'est gueres fréquentée par des voyageurs. Les chemins sont très-mauvais & peu sûrs, parce qu'on ne rencontre presque point d'habitation. Cependant depuis quelques années, il y a moins de danger : le seigneur d'*Udden* a mis à *Machsa* quelques soldats avec un sous-dola, qui est responsable des vols faits dans son district : cette police a fait disparoître les voleurs.

Machsa est un de ces villages, où toutes les semaines il se tient une foire. Les maisons y sont plus mauvaises encore que dans le *Téhâma*. Elles n'ont point de murs, & consistent dans quelques chevrons couverts de roseaux. Nous eûmes de la peine à nous loger dans une de ces cabanes ; si petite qu'on ne pouvoit gueres se tenir debout au milieu, & que deux personnes couchées par terre l'occuperoient entièrement. Elle n'auroit pu contenir un seul *Serir* : aussi ces montagnards

s'affeyent & se couchent par terre. Comme l'air est plus froid dans cette contrée que dans le Téhâma, les habitans se mettent tous nus dans un sac, où leur transpiration les réchauffe. Nous ne trouvâmes dans toutes les auberges de cette route aucune autre nourriture, que du mauvais pain de *Durra*, espece de gros millet & quelquefois du lait de chameau : mais l'eau est par-tout délicieuse.

Le 28 Mars nous passâmes dans des chemins extrêmement tortueux, par un canton où les terres commencent à être plus fertiles & mieux cultivées. Les maisons bâties en pierre, avec des toits en plate-forme y sont beaucoup meilleures. Celles des paysans n'ont cependant d'autres murs, que des pierres posées à sec les unes sur les autres, sans être liées par du mortier : ils couvrent les toits de terre.

Nous traversâmes un village où il y avoit foire, & cette circonstance nous fit hâter nos pas puisque nous voulions éviter la foule. Près de cet endroit, au pied d'une haute montagne, nous vîmes un sable luisant, consistant en débris de *Mica* : ce brillant fait croire au peuple que cette montagne contient une mine d'or. Nous aperçûmes aussi sur des hauteurs les tombeaux de plu-

fiours saints, & près d'un de ces tombeaux un puits avec une auge de bois, dans laquelle quelques dévots verfoient continuellement de l'eau, pour abreuver les bêtes qui passoient. Nous couchâmes dans une hutte à café, à côté d'un village qui n'est habité qu'un feul jour de la semaine, celui où se tient la foire; de forte que nous n'y trouvâmes aucun autre habitant que l'hôte du café.

On attendoit depuis long-tems la pluye dans ces quartiers. Pour en profiter, le payfan avoit construit des digues le long des hauteurs, pour diriger le cours de l'eau sur ses champs. La position des champs est favorable à cet arrosement: on les met en terrasses, soutenues par des murailles féches, qui ont auffi leurs digues pour contenir l'eau nécessaire à la végétation. Si cette méthode est bonne, on ne peut que blâmer celle de ces montagnards pour abattre les arbres. Ils font du feu au bas de la tige, & l'entretiennent jusqu'à ce que l'arbre tombe par son propre poids.

Le lendemain nous rencontrâmes une petite riviere, qui se jette dans celle de *Zébid*, & plusieurs ruisseaux dont cette contrée paroît abonder. Nous vîmes pour la premiere fois, depuis

notre départ de Beit el Fakih , des arbres à café, dont il y a des plantations le long du chemin. Nous nous rapprochâmes de la riviere *Zébid*, dont un bras sec , rempli de roseaux de 20 pieds de haut , nous servoit de chemin , qui étoit agréablement ombragé par ce berceau de roseaux. Le soir nous arrivâmes à *Udden*.

La ville d'*Udden* est ouverte & petite. Elle contient 300 maisons , toutes bien bâties de pierres. L'*Imam* n'y entretient point de dola : elle est gouvernée par un *schech* héréditaire, qui est vassal de l'*Imam*. Ce *schech* habite un palais situé hors de la ville sur une haute montagne.

Excepté les environs d'*Udden* , tout le pays, que nous avons parcouru dans cette route , est assez mal peuplé. Mais le territoire de cette ville l'est d'autant plus , à cause du grand produit des cafiers , dont le fruit est fort recherché , puisque le café d'*Udden* passe pour être le meilleur de route l'Arabie.

C H A P I T R E III.

Route depuis UDDEN à DsJOBLA.

ETANT partis le 30 Mars d'*Udden* , nous traversâmes une contrée toujours plus peuplée.

Nous vîmes, près d'un village, un champ planté d'assez mauvaises cannes de sucre.

A moitié de la journée il falloit passer une montagne très-escarpée. Le chemin qui y conduit avoit été pavé; mais depuis long-tems on a négligé de le réparer. Je vis sur cette montagne une nouvelle preuve du soin que prennent les Arabes, pour la commodité des voyageurs. Nous rencontrâmes pour la première fois, un *Madsjil*, c'est-à-dire, un réservoir, rempli de la plus belle eau fraîche, à l'usage des passants. Ces réservoirs sont bâtis en cône, maçonnés, & toujours accompagnés d'un vase propre à puiser l'eau. Un voyageur fait mieux cependant d'avoir sa propre tasse, & mieux encore s'il porte avec lui une cruche. Dans toutes les parties fertiles de l'*Yemen* nous avons trouvé quantité de ces *Madsjils*, à côté des grands chemins.

Comme les orages sont assez fréquents dans ces montagnes, on a bâti sur celle que nous traversâmes, quelques petites maisons, en forme de voûtes, pour servir d'abri aux voyageurs surpris par une tempête imprévue.

Le thermometre, que nous avions avec nous, comparé à celui que *Mr. Baurenseind* observa en

même tems à Beit el Fakih , nous montra une grande différence entre la température de l'air de ces contrées montueuses , & de celui de la plaine. Un thermometre plus simple & plus naturel nous l'avoit déjà montré , c'est l'habillement du peuple : pendant que les habitans du Téhâma étoient presque nus , les montagnards portoient encore des pelisses de mouton.

Nous vîmes , chemin faisant , plusieurs villages situés dans un pays cultivé. Les côteaux étoient couverts de champs semés de seigle , qui , placés en terrasses , présentoient un aspect très-agréable. Cette partie de la contrée , quoique d'ailleurs très-fertile , ne produit pas du café.

Les Arabes de l'Yemen , & principalement les montagnards , arrêtent souvent les étrangers pour leur demander d'où ils viennent & où ils vont. Comme ces questions viennent uniquement du desir d'apprendre des nouvelles , il eut été malhonnête de n'y pas répondre. Nous disions à l'ordinaire que nous venions d'*Escham* , du nord ; expression qui leur faisoit croire que nous étions Turcs originaires de la Syrie. Lorsqu'on nous demandoit expressément si nous étions Turcs , nous nous donnions pour des *Nassâra* , & alors on nous croyoit Grecs ou Arméniens. Nous cachions no-

tre patrie, pour être à l'abri de la curiosité importune. L'hôtesse d'un café nous prit pour des ecclésiastiques Turcs, & se recommanda à nos prières. A *Dsjöbla* un homme me salua sous le nom d'*Adsji Achmed*, & crut m'avoir connu depuis plusieurs années.

Dans toute cette route on ne nous inquiéta nulle part ni pour des passeports, ni pour des droits de passage, & nous ne fûmes exposés à aucune de ces difficultés, par lesquelles en Europe même, on arrête si souvent la marche des voyageurs. Malgré le *Ramadan*, nous trouvâmes dans les huttes à café les plus isolées, notre nourriture ordinaire, & dans les villes nous osâmes en plein jour acheter librement des vivres.

La ville de *Dsjöbla* est la capitale d'un district & la résidence d'un dola: située sur les bords d'un précipice profond, elle peut contenir 600 maisons hautes & bien bâties. Ses rues sont pavées, ce qui est rare en Arabie. Les Juifs demeurent, comme par-tout en Yemen, hors de la ville dans un quartier séparé.

Cet endroit étoit déjà célèbre il y a plusieurs siècles: je n'y ai pu cependant découvrir aucune inscription remarquable. On me montra les ruines de quelques mosquées, mais qui ne me paru-

rent pas d'une grande antiquité. La ville n'a ni château ni murailles. A quelque distance on voit une place entourée d'un mur où doit être enterré un pacha Turc: ce qui prouve que la Porte Ottomane avoit poussé ses conquêtes jusques dans cette contrée montueuse.

C H A P I T R E I V.

Route de DSJOBLA par TAËS à HËS.

LE 31 Mars nous continuâmes notre route par des chemins qui serpenoient dans un terrain fort inégal. Nous couchâmes dans une fort grande *Simsferâ*, nom arabe des *Kans* ou *Karavanserai*, situé sur le flanc d'une haute montagne.

Depuis ce *Kan* nous prîmes un guide pour nous mener sur une montagne voisine & beaucoup plus élevée encore, où nous devions voir un très-ancien château arabe. Nous trouvâmes en effet, sur le sommet, les ruines d'un bâtiment considérable en pierre de taille, avec des murs garnis d'embrasures & flanqués de tours. Il subsiste encore deux réservoirs très-bien maçonnés. Tout le bâtiment annonce par sa construction une haute antiquité, & les Arabes l'attribuent à un certain

Affâne Jæbbeli. Ce mot *Jæbbel* signifie un ignorant , & les Arabes aiment à désigner , par ce terme , leurs ancêtres payens , pour les distinguer des autres idolâtres qu'ils appellent *Kafr* ou infidèles. Je ne trouvai aucune inscription dans ce château : mais depuis la hauteur on jouit d'une vue superbe sur une quantité de petites villes & villages qu'on découvre de loin.

Depuis la *Simserä* , où nous avons couché , nous descendîmes la montagne par la grande route qui va de *Mokha* à *Sana* : le chemin est bien entretenu , il est pavé & assez commode , quoique tournant autour d'une descente très-escarpée. Nous traversâmes ensuite une assez grande plaine , & nous passâmes près d'un grand nombre de villages , de huttes à café & de *Madsjils*.

Nous couchâmes dans une de ces huttes , si mal pourvue , que notre souper consista uniquement en mauvais pain que nous avions avec nous. L'hôte avoit même assez de peine à ramasser quelque nourriture pour nos ânes. Le lendemain nous vîmes de bonne heure la citadelle de *Taas* ; mais nous ne découvrîmes la ville qu'à midi , à notre arrivée.

Ne voulant pas être reconnus , & comptant de revoir *Taas* dans notre voyage à *Sana* , nous n'en-

trâmes pas dans la ville, & nous prîmes le parti de continuer notre route pour nous rapprocher du *Téhâma*. Nous quittâmes bientôt la grande route de *Mokha*, & en tournant vers l'ouest, nous marchâmes dans des chemins pierreux & ferrés sans rencontrer aucun endroit remarquable.

La contrée que nous parcourûmes le lendemain 3 Avril, est peu habitée & peu fertile. Nous fûmes frappés de la quantité extraordinaire de pierres dont les champs labourables sont couverts. Quelques habitans croient ces pierres nécessaires pour empêcher que les terres ne soient brûlées par le soleil : mais elles sont plutôt l'indice d'une culture négligée, qui l'est aussi à un point, que désespérant de trouver des vivres dans ce canton, nous avons pris avec nous nos provisions en pain & en œufs.

Nous traversâmes ensuite une plaine couverte de dattiers : mais rentrés bientôt dans les montagnes, nous parvînmes dans le territoire d'*Ibn Aklân*, où les champs, quoique moins pierreux, sont mal cultivés, & les murs qui devoient les soutenir, en grande partie écroulés. Cet air de désolation étoit l'effet de la guerre entre l'*Iuran* de *Sana* & le *schech* indépendant, de la famille d'*Aklân*, auquel appartient ce canton. Depuis cette
guerre

guerre le schech reconnoît la souveraineté de l'Imam, & ne peut plus entretenir des troupes.

En avançant vers le Téhâma, nous rencontrâmes quelques villages & quelques petites rivières. Nous passâmes une nuit dans une hutte à café isolée, dont le maître même se retira dans un village voisin. Nous voyant ainsi seuls, nous nous crûmes heureux d'avoir fait, sans accident dans ces contrées inconnues, un voyage qui dans les pays les plus policés de l'Europe ne seroit pas exempt de danger.

Le 4 Avril nous eûmes de mauvais chemins par des collines, & nous passâmes à plusieurs reprises le *Wadi Suradsji*, rivière considérable & même rapide, quoique la pluyè eût manqué depuis long-tems. Nous ne vîmes aucun village: il n'y avoit que quelques huttes à café.

Dans ce canton désert, sur les confins du Téhâma, *Mr. Forskal* découvrit, avec beaucoup de joye, l'arbre qui produit le baume de la Mecque. Cet arbre étoit assez grand & tout en fleurs: ce qui mit mon ami en état de l'examiner & de le décrire à loisir. Il croît dans beaucoup d'endroits de l'*Yemen*, mais les habitans qui l'appellent *Abu Scham*, ou l'arbre odoriférant, ne savent en tirer d'autre parti, que de parfu-

mer leurs demeures en brûlant son bois. On avoit arraché pour cet usage beaucoup de branches de cet arbre , sous l'ombre duquel nous nous étions reposés.

En continuant notre chemin , nous passâmes quelques petites rivières qui se déchargent dans une grande. Nous eûmes au sud la vue d'une grande chaîne de montagnes; mais nous ne vîmes que quelques auberges , & point de villages , jusqu'à ce que nous eûmes passé cette contrée montueuse ; alors nous en recon trâmes un grand rempli de *Kubbets* , & peu distant de *Hæs* , où nous arrivâmes le même soir.

La ville de *Hæs* , éloignée de 12 milles de *Taes* , & située dans le *Tébâna* , est petite & mal bâtie. Elle est néanmoins la capitale d'un district , & la résidence d'un dola , qui occupe une petite forteresse. On y fabrique beaucoup de poterie , sur-tout de ces mauvaises tasses pour boire le *Kischer*. Son district est peu étendu , & resserré d'un côté par celui de *Zébid* , & de l'autre par le territoire du *schech d'Ibn Aklan*.

CHAPITRE V.

Retour à BEIT EL FAKIH.

Nous partîmes de *Hæs* le 5 Avril, & nous arrivâmes le soir à *Zébid*, après avoir rencontré plusieurs villages & huttes à café. Nous passâmes à sec la rivière *Suradsji*, que nous avions vue le jour auparavant, encore si considérable dans les montagnes; mais en traversant les belles campagnes de la vallée, qui en est arrosée, nous aperçûmes la cause de la perte de ses eaux, & en même tems leurs effets.

Notre route de *Zébid* à *Beit el Fakih* étoit la même que j'ai décrite plus haut. Le 6 Avril nous arrivâmes dans cette dernière ville.

En sortant des montagnes nous trouvâmes les chaleurs excessives. Pour nous reposer nous avions mis pied à terre dans l'auberge d'un village entre *Hæs* & *Zébid*; les murs de cette maison étoient construits de pierres brutes, posées les unes sur les autres sans aucune liaison de mortier; de sorte que, malgré la tranquillité de l'air, il y regnoit un vent coulis universel. Dans la chaleur insupportable qu'il faisoit, cette frai-

cheur nous fut extrêmement agréable. J'eus l'imprudence de me coucher par terre, sans me couvrir de mon grand linge, & je m'endormis, accablé par la chaleur & par les fatigues du voyage. Mon imprudence me coûta cher : j'eus une fièvre violente avant d'arriver à *Zébid*, & qui continuant après mon retour à *Beit el Fakih*, me rendit incapable d'aucun travail.

En arrivant dans cette ville le 6 Avril, nous trouvâmes aussi *Mr. de Haven* indisposé. Il étoit attaqué du scorbut, & fort dégoûté de la vie que nous étions obligés de mener. Depuis longtemps nous manquions de vin & d'eau de vie : on nous déconseilla le café comme trop échauffant ; le *Kischer*, quoique réputé sain, est une boisson fade, & l'eau est très-mauvaise dans tout le *Téhama*. Notre cuisinier ne pouvoit pas nous préparer des mets, aussi simples que le sont ceux des Arabes, nation connue par sa sobriété. Par cette raison, nous mangeâmes tous les jours de la viande, quoique nos amis, connoissant mieux leur climat, nous eussent conseillé de nous en abstenir. Cet usage continuel d'une nourriture animale, a sûrement fait beaucoup de tort à notre santé, & a ruiné celle de nos compagnons qui se donnoient peu d'exercice. Tel étoit *Mr. de Haven*

qui ne quittoit son sofa , que pour aller manger.

Cette année le premier jour du *Beiram* tomba sur le 14 Avril ; jour où le dola sortit de la ville accompagné d'une grande multitude , pour faire la priere en plein air dans une grande place quarrée. La fête dure trois jours , pendant lesquels les Arabes se régalent , & n'entreprennent aucun voyage ni aucun travail.

Le 17 Avril nous eûmes occasion de voir à Beit el Fakih un exemple du sang froid & de la fermeté des Arabes. Le feu prit à une maison à l'extrémité méridionale , & , comme le vent souffloit du sud avec violence , en peu de tems la plus grande partie de la ville fut dévorée par les flammes. Cependant les habitans restoient tranquilles : on n'entendoit dans les rues ni cris, ni lamentations , & quand on plaignoit leur sort, ils repliquoient : c'est la volonté de Dieu. Nous occupions une maison de pierre dans un quartier que les flammes épargnerent : montés sur notre toit , nous vîmes les toits des autres maisons remplis de spectateurs , qui regardoient tranquillement l'incendie. Un savant pauvre , qui nous rendoit souvent des visites , vint nous voir , après avoir mis en sureté ses effets , &

nous indiqua d'un air indifférent le moment où sa maison s'embrasa. Dans un tel accident un Arabe, il est vrai, ne perd pas beaucoup : à l'approche du feu, il prend ses meubles sur le dos, & se réfugie dans un autre quartier, ou même en pleine campagne. Il ne perd que sa chétive cabane, qu'il rebâtit facilement & à peu de frais.



SECTION XI.**VOYAGE DE BEIT EL FAKIH
A MOKHA.**

CHAPITRE I.*Route jusqu'à MOKHA.*

LORSQUE *Mr. de Haven* & moi, nous fûmes assez rétablis pour pouvoir supporter les fatigues du voyage, toute notre compagnie se déterminâ à partir. Nous partîmes donc de *Beit el Fakih* le 20 Avril, & nous prîmes notre chemin par *Zébid*, où j'avois été déjà en mon particulier.

On préfère dans le *Téhâma* de voyager de nuit, comme j'ai déjà eu occasion de le remarquer : mais comme en suivant cette coutume, *Mr. Forskal* n'auroit pas pu herboriser, ni moi observer le pays, nous résolûmes de nous faire accompagner par un ânier, de prendre les devants, de voyager de jour malgré la chaleur, & de laisser suivre de nuit le reste de la compagnie, les domestiques & le bagage.

En conséquence de cet arrangement, nous partîmes seuls le matin, & nous passâmes par la contrée qui est arrosée par la rivière de *Zébid*, & par les canaux qu'elle fournit. Cette belle campagne a presque deux milles de largeur. On labouroit quelques champs, & on les entouroit de levées de terre, pour y retenir l'eau pendant un tems fixé, & la faire couler ensuite sur les terres voisines. Depuis ces terres arrosées jusqu'à *Mokha*, on ne voit gueres de villages : tout le pays est aride, sablonneux, & couvert de cette mauvaise herbe dont on couvre les toits dans cette province. Au milieu de ces plaines de sable, les chaleurs sont excessives : nous étions enchantés, quand nous pouvions nous mettre quelquefois à l'ombre, dans une misérable cabane à café.

Le second & le troisieme jour, nous ne rencontrâmes que des cabanes de cette espece, jusqu'à notre arrivée à un grand village appelé *Mauschid*. Nous fûmes effrayés par le récit d'une petite guerre entre deux familles, dans laquelle un homme avoit été tué le jour précédent. Mais on nous assura, que ces querelles particulieres ne troubloient jamais la tranquillité publique. Quand un Arabe est tué, sa famille peut s'accor-

der avec le meurtrier pour de l'argent ; ou elle peut prétendre que le magistrat lui livre le meurtrier pour le tuer ; ou enfin elle déclare, qu'elle veut se venger sur l'assassin ou sur ses parens. Quelques années auparavant, un paysan de *Mauschid* avoit été tué par un homme d'un autre village : & la famille du mort avoit préféré la vengeance. Malheureusement, l'homme qu'on venoit de tuer étoit aussi de cette famille, qui avoit deux morts à venger par un combat particulier, qui est usité chez ces peuples. Le lendemain nous rencontrâmes, dans une hutte à café, un homme du parti victorieux, armé d'un gros bâton, qui nous témoigna combien il désireroit de se battre, puisqu'il s'agissoit d'une affaire d'honneur. La seule chose qu'il regrettoit, c'étoit l'amende que sa famille devoit payer pour ces deux morts, dont la vie ne lui importoit en aucune manière.

Dans ce même village réside un sous-dola, avec quelques soldats du dola de *Hes*. On exigea comme à *Zébid*, un péage pour chaque chameau chargé ; ce qui me fit présumer qu'on paye des droits en entrant dans chaque juridiction. Notre accord avec le chamelier, l'obligeoit à acquitter les droits pour nous : mais il concerta avec les

visiteurs un moyen de s'en dispenser. Ils vinrent nous dire, qu'il falloit payer ou souffrir qu'on visitât notre bagage; quand nous voulûmes nous plaindre au juge du lieu, ils se désistèrent de leurs prétentions. Ainsi, par toute la terre l'établissement des douanes paroît engendrer les vexations & les friponneries.

Nous rencontrâmes encore deux villages, & plusieurs huttes à café. Nous vîmes aussi près du chemin une saline, dont le sel se transporte dans les montagnes sur des chameaux; toute la route passe au travers des sables.

C H A P I T R E II.

Arrivée à MOKHA.

APRÈS un trajet assez désagréable, nous entrâmes dans cette ville le 23 Avril. Tous ceux qui arrivent à Mokha par terre, sont obligés de passer par la même porte, où les Européens sont soumis à l'humiliation de quitter leurs ânes, & de marcher à pied jusqu'à leur logement. Nous descendîmes donc, pendant qu'on visitoit nos bissacs. On ne nous demanda ni nos noms ni nos passeports, & on nous enseigna un *Kan*,

où logent les Turcs , & où nous pourrions trouver de nos compatriotes , suivant l'opinion des visiteurs.

A notre arrivée , il y avoit dans cette ville un marchand Anglois venu de *Bombay* : nous nous faisons de la peine de nous adresser à lui , crainte qu'il ne nous prît pour des vagabonds. Nous avons d'ailleurs des lettres de recommandation de nos amis de *Dsjidda* , de *Loheya* & de *Beit el Fakih* pour le dola , pour l'interprete des Anglois , *Banian* très-accrédité , & pour un marchand de *Mokha* appellé *Seid Salech*. Ayant remarqué avec quel mépris les Musulmans traitent les payens des Indes , nous n'étions pas empressés à faire connoissance avec ce *Banian* , qui se montra dans la suite parfaitement honnête homme. Nous connoissions déjà le fils de *Seid Salech* , nommé *Ismaël* , avec lequel nous avons fait le trajet de *Dsjidda* à *Loheya* , & qui avoit recherché notre amitié. Cet *Ismaël* parloit d'ailleurs assez bien hollandois , ce qui nous prévint en sa faveur. Nous lui donnâmes donc pour notre malheur , la préférence sur les autres adresses.

Ces deux hommes , pere & fils , s'attachoient aux étrangers par des vues d'intérêt , & le fils s'étoit appliqué aux langues Européennes , pour

pouvoir les duper. Ils avoient attiré de Batavia à Mokha un vaisseau hollandois , dont le patron tomba dans leurs filets & fut cruellement trompé. Par leurs intrigues, ils avoient éloigné de lui tous les autres négocians ; de sorte qu'il se trouva entièrement à leur merci à l'égard de la vente de sa cargaison. Ils espéroient de faire aussi leur profit avec nous , & quand ils virent leurs espérances frustrées, ils tâcherent, par dépit, de nous causer tous les chagrins possibles.

Nous fîmes donc à cet Ismaël notre première visite : il nous reçut parfaitement bien , nous régala de punch , & invita , pour nous tenir compagnie , un renégat des Indes , qui s'étoit fait musulman & marchand à Mokha. C'étoit un buveur , qui voulut nous enivrer , sans pouvoir y réussir. Ismaël nous conseilla de nous habiller à l'Européenne , & de ne pas montrer que nous savions l'Arabe afin qu'on ne nous prît pas pour des renégats. Il tâcha de nous dissuader de faire le voyage de *Sana* , en nous assurant , que les montagnards étoient un peuple féroce & grossier , & que l'*Imam* traitoit avec le dernier mépris , ceux qui avoient le malheur de n'être pas musulmans. Il nous prévint contre le peuple de Mokha , qui , suivant lui haïssoit mortellement les Européens,

& nous offrit la puissante protection de son pere, contre toutes les avanies que nous avions à craindre. Enfin tous ses discours étoient tels, que je voyois combien les voyageurs doivent être trompés, lorsqu'ils se fient légèrement aux relations des habitans des pays qu'ils parcourent. Si nous n'avions pas sçu parler Arabe, nous serions revenus en Europe, remplis de fausses idées sur tout ce qui regarde l'Arabie.

Le seul service que cet homme nous rendit, ce fut de louer tout de suite pour nous une maison, assez spacieuse pour loger notre compagnie entiere.

CHAPITRE III.

Desagrémens à МОКНА.

PAR tout ce qui nous arriva, au commencement de notre séjour dans cette ville, nous dûmes croire qu'*Ismaël* s'étoit concerté avec les douaniers subalternes pour nous faire de la peine, afin de nous forcer à nous mettre aveuglément dans sa dépendance. Notre bagage fut porté directement à la douane, où le dola se trouva en personne. Nous demandâmes, qu'on visitât pre-

mierement les hardes qui nous étoient indispensables : mais les visiteurs s'opiniâtrèrent à commencer par les caisses de curiosités naturelles, que nous avions envoyées par mer depuis Lohéya, & qu'on avoit gardées sans les ouvrir. Dans une de ces caisses, il y avoit des poissons du golfe Arabique, conservés dans l'esprit-de-vin, & enfermés dans un petit baril. Nous priâmes les douaniers, de ne point ouvrir ce baril, à cause de la mauvaise odeur des poissons : mais non contents de l'ouvrir, ils le fouillèrent avec un fer pointu, & le vuiderent à la fin entièrement. Les Arabes, qui ont une aversion décidée pour les liqueurs fortes, se prévinrent extrêmement contre nous, en sentant l'odeur de l'esprit de vin, & furent vivement choqués de l'infection qui empestoit la douane.

Nous insistâmes pour avoir au moins nos lits : mais on continua à fouiller nos caisses en coquillages au risque de les briser. Les Arabes ne comprenant pas qu'un homme sensé puisse amasser ces bagatelles sans quelque vue d'intérêt, nous accusèrent de vouloir nous moquer du dola, en produisant des effets sans valeur pour dépâiser les gens pendant que nous avions caché nos marchandises précieuses.

Enfin parut un vase où Mr. *Forskal* confervoit quelques serpens dans l'esprit-de-vin. Cette vue effraya singulièrement les Arabes : un domestique du dola dit, que ces Francs étoient venus apparemment pour empoisonner les musulmans, & , que pour mieux réussir dans leur dessein , l'un d'eux se donnoit pour médecin. Le dola , homme doux & âgé , qui jusqu'ici n'avoit pas paru prévenu contre nous , entra alors en colere , & dit , par Dieu , ces gens ne passeront pas la nuit dans notre ville. On peut juger quels propos nous esfuyâmes de la part des douaniers & du peuple. La douane fut fermée brusquement , & nous ne pûmes obtenir aucune de nos hardes.

Pendant que nous étions à la douane , un domestique vint nous avertir que , dans la maison où nous étions entrés en louage , on avoit jetté nos effets & nos livres par les fenêtres , & fermé la porte. Nous allâmes voir quelle étoit la cause de ce procédé : mais nous ne pûmes trouver ni Ismaël , ni son pere , ni notre hôte ; tous avoient disparu. Un bourgeois , ami d'Ismaël , nous insulta & nous dit des injures. Personne ne voulut nous loger , puisqu'on nous regardoit comme des vagabonds , qui seroient chassés incessamment de la ville. A la fin un bourgeois voulut bien nous

louer sa maison , pourvu qu'il n'eût rien à craindre de la part du gouvernement. Nous le menâmes chez le *Kadi* , qui l'assura qu'il pouvoit nous recevoir sans risque. En Turquie les kadis ont la réputation d'être fort intéressés : mais dans l'Yemen nous les avons trouvés tous honnêtes gens , & très-empressés à rendre bonne & prompte justice.

Le négociant Anglois , envoyé par le gouverneur de *Bombay* , étoit Mr. *François Scott* : il avoit appris nos embarras , & quoique nous ne lui eussions pas encore fait visite , il nous invita à dîner , ce qui nous causa le plus sensible plaisir. Il nous témoigna beaucoup d'amitié , & nous vîmes alors trop tard combien nous avions eu tort de ne pas nous adresser d'abord à lui & à son interprète *Baniani*. Cependant nous n'osions pas rompre avec *Ismaël* & son pere.

Lorsque nous ne pouvions rien obtenir de la douane , *Ismaël* nous conseilla d'offrir au dola un présent de 50 ducats : il nous insinua , que lui seul devoit être le porteur de ce présent , puisque le dola , disoit-il , ne fait pas aux Chrétiens l'honneur de leur parler. Nous n'avions pas dessein de faire un présent si considérable , encore moins de le lui confier. Après bien des réflexions

réflexions , nous résolûmes cependant de sacrifier ces 50 ducats , que je devois porter le lendemain. Mais en allant , j'appris que le Dola exerçant ses troupes , avoit été blessé au pied. Sur cet avis je retournai sur mes pas , dans l'espérance que notre médecin seroit mandé , & que nous pourrions nous dispenser d'un présent.

Mais comme *Mr. Cramer* ne fut pas appelé par le Dola , & qu'on ne nous rendit de la douane que des bagatelles , nous vîmes bien qu'on s'attendoit à un présent considérable de notre part. *Mr. Forskal* , qui avoit toujours été renvoyé par les domestiques du Dola , sous prétexte que leur maître ne vouloit rien écouter de nous , que par l'entremise d'Ismaël & de son pere , se chargea néanmoins de tâcher d'obtenir une audience de ce gouverneur. Quand il eut expliqué le sujet de sa venue , il fut admis , & si bien reçu que le Dola lui fit des reproches de ce que nous ne nous étions pas adressés directement à lui. Le lendemain il nous envoya , à son tour , un présent de quatre agneaux & de deux petits sacs de riz : en même tems ; il donna ses ordres pour nous livrer tous nos effets , sans les visiter.

C H A P I T R E IV.

*Continuation de notre séjour & mort de
Mr. de HAVEN.*

LORSQUE le Dola fut blessé , les principaux de la ville lui conseillèrent tout de suite d'appeler le médecin Européen. Mais il craignoit que *Mr. Cramer* , par vengeance , ne lui donnât pas de bons remèdes , ou qu'il ne fit usage de drogues échauffantes , que les Arabes regardent comme très-nuisibles. Le Kadi lui représenta cependant que personne ne s'étoit plaint de nous ; que les serpens morts , conservés par un médecin , n'étoient pas à redouter , puisqu'ils entroient dans la composition de la thériaque ; & qu'il ne falloit pas mépriser les Européens , parce qu'ils portoient avec eux des insectes & des coquillages , dont les Arabes ignorans ne connoissoient pas l'usage.

Ces représentations & le mauvais état de la blessure , qui avoit empiré entre les mains de quatre à cinq charlatans , engagèrent le Dola à nous faire demander le 4 Mai , si nous étions encore fâchés contre lui , ou si notre médecin pourroit se résoudre à entreprendre de le traiter.

Charmés de voir revenir ce gouverneur , *Mr. Cramer* lui fit offrir tous ses services. A peine notre réponse fut rendue au Dola , qu'il envoya un domestique avec un mulet pour chercher *Mr. Cramer*. Les Européens sont obligés de descendre de leurs montures , & de marcher à pied en passant devant la maison du Dola : non-seulement on fit traverser la place à *Mr. Cramer* , mais encore la cour de sa maison , monté son mulet , pour montrer au peuple que nous étions parfaitement réconciliés.

Nous eumes dans la suite de fréquentes occasions de voir le Dola , & de nous assurer de son amitié. Un jour *Mr. Forskal* lui raconta notre aventure avec ce bourgeois qui nous avoit insulté , quand on nous mit dehors de notre premier logement : le Dola lui promit satisfaction , & fit mettre le même soir ce bourgeois en prison. *Ismaël* , outré de voir son ami puni d'une insolence , dont lui-même étoit l'infligateur , vint nous menacer d'une émeute dont nous pourrions être les victimes. Mais *Mr. Forskal* sans rien craindre , alla chez le Dola , pour le prier de donner la liberté au prisonnier , & de lui recommander d'être à l'avenir plus honnête envers les étrangers.

Un tel changement dans notre maniere d'être , nous eut rendu le séjour de Mokha plus agréable , si notre repos n'eut pas été troublé par des maladies. Bientôt après notre arrivée à Mokha , je fus attaqué d'une dysenterie assez violente , dont je fus guéri néanmoins au bout d'une quinzaine de jours. L'indisposition de *Mr. de Haven* , dont il s'étoit déjà ressenti à Beit el Fakih , empira beaucoup à Mokha. Il étoit assez bien le soir après s'être promené au frais ; mais il ne pouvoit supporter les chaleurs de la journée. A la fin il hazarda quelques nuits de suite , de coucher sur le toit en plein air sans se couvrir le visage. Dans la nuit du 24 Mai , il prit froid , & se trouva le matin si mal que deux domestiques le descendirent dans sa chambre. La fièvre redoubla le soir avec des rêveries , & il expira la nuit suivante au milieu d'une profonde l'éthargie.

Il étoit celui de notre compagnie qui s'appliquoit le plus à la littérature orientale. Le public a perdu par sa mort , des découvertes très-intéressantes , & des recueils curieux qu'il avoit faits dans ce genre.

On ignore en Arabie l'usage d'enterrer les morts dans une biere ; nous en fimes faire

une pour notre ami défunt , afin de préserver ses dépouilles de tout accident. Un capitaine d'un vaisseau Anglois nous prêta six matelots pour porter le mort dans le cimetiere des Européens. Tous les Anglois assistèrent à cet enterrement , plus décent & plus libre que les funérailles d'un consul au Caire , où le convoi fut troublé par un attroupement du peuple & par le brigandage des Bedouins. Dans cette occasion les Arabes de l'Yemen se montrèrent honnêtes & raisonnables.

CHAPITRE V.

Départ de MOKHA.

APRÈS le décès de *Mr. de Haven* , nous pensâmes sérieusement à quitter cette ville , & à faire un tour dans l'intérieur de l'Yemen. Les sentimens de notre compagnie étant partagés , es uns désirant de rester une année encore en Aabie , les autres souhaitant de retourner en Europe , nous nous accordâmes à hâter notre voyage de *Sana*.

Tous eussions pu , *Mr. Forskal* & moi , faire en mauvais équipage quelques courses particu-

lières : mais toute notre compagnie vouloit être de la partie , il falloit marcher avec un certain train. Pour voyager de cette maniere , nous avions besoin de la permission du Dola, qu'il étoit difficile d'obtenir , parce qu'il ne devoit pas laisser partir son médecin avant la guérison de sa blessure : nous la demandâmes néanmoins ; mais le Dola nous la refusa sous un prétexte honnête. Il nous dit , qu'il falloit écrire premièrement à *Sana* pour savoir si l'*Imam* vouloit nous recevoir , & que nous serions obligés d'attendre la réponse avant de partir de Mokha.

Ne pouvant obtenir la permission d'aller à *Sana* , nous sollicitâmes au moins celle de nous transporter à *Taes* , en attendant la réponse , par des raisons de santé. Nous fûmes encore refusés. Nous proposâmes au Dola de partir seuls & de lui laisser notre médecin : mais les Arabes craignoient, que l'ennui de se voir séparé de ses amis, ne rendît *Mr. Cramer* négligent & ne le dégoutât de la cure.

Lorsque nous nous plaignîmes aux principaux de la ville de ces refus réitérés , ils nous dirent, que notre empressement à partir étoit difficile à comprendre ; d'autant plus que nous exposions notre santé en allant dans les montagnes , où ceux

qui y alloient en fortant des chaleurs du *Téhâma*, gagnaient des fièvres violentes.

Enfin , quand nous ne fûmes plus comment nous y prendre, un charlatan vint nous tirer d'embarras : cet homme promit de guérir en huit jours la blessure du Dola , qui se mit tout de suite entre ses mains , & congédia notre médecin. Il nous accorda en même tems la permission de partir pour *Taes* , & nous donna une lettre de recommandation pour le Dola de cette ville. *Mr. Cramer* eut pour récompense un mulet avec la selle & la bride , & des étoffes des Indes pour un habit à la façon des Arabes. Le Dola nous témoigna encore son amitié , en nous faisant accompagner par un de ses domestiques. Nous nous serions bien passés de ce dernier trait de politesse , puisque ce domestique n'étoit qu'un honnête espion pour veiller sur notre conduite , & nous empêcher d'aller plus loin qu'à *Taes*.

Ne voulant pas exposer notre argent comptant , nous le remîmes à l'interprete des Anglois , qui nous donna des assignations sur ses compatriotes les *Banians* de *Taes* & de *Sana*. C'étoit la première fois que nous avions pu , parmi les orientaux , voyager avec des lettres de change.

SECTION XII.

VOYAGE DE MOKHA A TAËS.

CHAPITRE I.

Route jusqu'à TAËS.

EN quittant avec plaisir Mokha, dont le séjour nous avoit été si désagréable, nous passâmes le 9 Juin par une contrée déserte & extrêmement aride, & nous arrivâmes, après avoir fait quatre milles, à *Musa*, village situé à l'entrée des montagnes. Ce village est connu des Européens, qui y vont quelquefois faire des parties de plaisir. Il est cependant mal bâti, & les chaleurs y sont aussi violentes qu'à Mokha. Ses eaux sont bonnes, & les gens riches de la ville les font chercher à une si grande distance, parce que celles des puits des environs de Mokha, sont assez mauvaises.

Le lendemain nous marchâmes dans le lit d'une grande rivière, qui dans la saison pluvieuse se décharge dans la mer près de Mokha; mais qui à l'ordinaire se perd tout près de sa source.

dans les fables du Téhâma. Nous rencontrâmes quelques villages , & près du dernier une petite maison où l'on paye un droit pour toutes les marchandises qui vont du côté de *Jafa* , contrée indépendante : celles qui passent dans les états de l'*Imam* ne payent rien.

J'aurai occasion de parler plus bas du fameux saint de Mokha , *Schech Schedeli*. Nous vîmes en chemin un de ses descendans , qui étoit un fou de bonne humeur. Quelques jeunes gens de notre compagnie l'agacerent , & lui firent faire des bouffonneries. On ne le maltraitoit point, mais on ne le respectoit gueres : on l'appelloit *Schech* à cause de sa naissance , sans lui marquer d'autres égards. Les Arabes sont plus sages sur cet article que les Turcs , & sur-tout les Egyptiens , qui traitent de *Schechs* tous les fous , les respectent , & les croient saints après la mort.

Dans ce pays montueux , les chemins sont si mauvais qu'on ne voyage plus de nuit. Nous vîmes un grand village , & près de là des montagnes fertiles , nommées *Kamara* , qui appartiennent au *Schech* , *Ibn Aklân* ; mais dont les habitans ne sont gueres soumis à leur seigneur. Depuis peu ils avoient tué deux hommes , & lorsque le *Schech* envoya des troupes pour les châtier , ils s'étoient

retirés sur le haut des montagnes. Nous entrâmes, par bonheur, dans une de ces grandes auberges, appelées *Mattrach* par les Arabes : car immédiatement après midi, il s'éleva un orage violent, avec une pluie si abondante, que tous les chemins devinrent des torrens ; de manière qu'il nous fut impossible de poursuivre notre route.

Le 12 Juin, après avoir traversé quelques villages & des campagnes fertiles, nous arrivâmes à *Dorebat*, ville distante de Mokha de 10 milles. Elle est la capitale des terres du *Schech*, *Ibn Aklan*, qui y réside. Sa situation sur la cime d'une montagne la rend forte. Au pied de la montagne se trouve un bourg, dont la prison, taillée dans le roc, passe pour la plus affreuse de l'Yemen. Nous vîmes, devant la porte de la prison ordinaire, des gens arrêtés pour de moindres délits, attachés à la même chaîne & assis en plein air. A côté est un corps de garde des soldats de l'*Imam*, que le *Schech* est obligé d'entretenir.

Depuis *Dorebat*, nous rencontrâmes quelques beaux villages, & une quantité de huttes à café & de *Mudsjils* ou réservoirs construits en forme de colonnes. Un violent orage nous obligea encore de nous arrêter en chemin. Le lendemain nous

vîmes de loin, depuis une montagne, le château de *Taes*, & le 13 nous arrivâmes dans la ville d'assez bonne heure.

Immédiatement après notre arrivée, nous envoyâmes la lettre du Dola de *Mokha* à celui de *Taes*, qui nous fit venir tout de suite chez lui. Il parut de fort bonne humeur, & nous fit offrir du *Kissher*, des pipes & du *Kâad*, bourgeon d'un arbre que les Arabes mâchent comme les Indiens leur *Betel*: mais nous ne pouvions pas nous accoutumer au goût de cette drogue: le Dola nous raconta comment le bruit s'étoit répandu à *Taes*, que nous avions apporté à *Mokha* plusieurs caisses remplies de serpens. Il nous fit conduire dans une maison dont il avoit fait emprisonner depuis peu, le propriétaire, & il nous envoya deux agneaux avec un peu de farine. Nous lui offrîmes à notre tour une piece de toile des Indes.

Le lendemain, nous remîmes les autres lettres de recommandation de nos amis de *Mokha*: l'une étoit adressée au *Bashateb* ou premier secrétaire; l'autre à l'intendant de la maison *Achmed*; une autre à un *Sejid*, homme de distinction, & enfin une autre à un *Banian*. Par-tout nous fûmes parfaitement bien reçus. Le domestique du Dola

de Mokha prétendoit nous accompagner dans toutes ces visites , & d'affister à celles qu'on nous rendoit. Nous ne pûmes pas deviner si c'étoit par vanité , ou pour épier toutes nos démarches.

La température de cette contrée nous agréa parfaitement. Au lieu des chaleurs étouffantes , qui nous avoient accablés à Mokha , nous avons ici presque tous les soirs , des pluyes rafraichissantes.

CHAPITRE II.

De la ville de TAËS.

CETTE ville est située au pied de la belle & fertile montagne de *Sabber*. Elle est ceinte d'une muraille de 16 à 30 pieds d'épaisseur , & flanquée de plusieurs tours. Dans son enceinte se trouve un rocher escarpé , haut de plus de 400 pieds , sur lequel est bâtie la forteresse de *Kabbre*. Les murailles sont revêtues de briques ; mais leur intérieur ne consiste qu'en briques séchées au soleil.

Elle n'a que deux portes , garnies à la manière des Arabes , chacune de trois tours. Il n'y en a que deux où l'on puisse placer du canon ; la

garnison étoit alors composée de six-cents hommes. Tous ces ouvrages sont commandés par les hauteurs voisines : de sorte que cette forteresse ne pourroit résister qu'à une armée d'Arabes qui n'a jamais d'artillerie.

Le saint que la ville de *Taes* a pris pour patron , est le fameux *Ismaël Mulk* , qui , suivant la tradition , a été roi de cette contrée. Son corps repose dans une mosquée qui porte son nom : mais il n'est plus permis d'approcher de son tombeau, depuis que ce saint s'est avisé d'opérer un miracle, désagréable aux gouverneurs. On nous raconta cet événement miraculeux de la manière suivante. Deux mendiants avoient demandé la charité au Dola de *Taes* , qui ne la donna qu'à un seul ; l'autre courut au tombeau d'*Ismaël Mulk* pour implorer son secours. *Ismaël* , qui de son vivant avoit été fort charitable , tendit la main hors de son tombeau , & remit au mendiant une lettre, contenant un ordre au Dola de payer 100 écus au porteur. Après avoir examiné cet ordre avec la plus scrupuleuse attention , on reconnut qu'*Ismaël Mulk* l'avoit écrit de sa propre main , & scellé de son sceau ordinaire. Le gouverneur ne put se dispenser de payer l'assignation : mais pour

se mettre à l'abri à l'avenir de pareilles lettres de change , il fit murer la porte du tombeau.

Près de la mosquée d'Ismaël Mulk est un jardin , qui doit avoir appartenu à Ischia son fils. On m'y montra un grand bassin , & une machine hydraulique , qui dans son tems doit avoir présenté un coup d'œil agréable : mais tout est déchû & presque ruiné.

Dans la ville même & aux environs on voit un grand nombre de mosquées désertes qui tombent en ruine , dont l'une , par le goût de son architecture inusitée dans cette province , paroît avoir été bâtie par quelque pacha Turc. Les dévots qui ont cru , en élevant ces bâtimens sacrés , transmettre leur mémoire à la postérité , se sont bien trompés : leur nom est oublié , à mesure que les mosquées s'écroulent.

Les derniers seigneurs de *Taes* ont montré plus de bon sens dans le choix des édifices qu'ils ont élevés. Ils ont bâti de beaux palais pour eux & leur postérité , & se sont contentés d'un petit *Kubbé* pour leur servir d'oratoire & de sépulture. Par ce moyen ils ont épargné encore les terres , requises pour l'entretien des ecclésiastiques d'une mosquée inutile. Leurs palais subsistent & ornent la ville , qui d'ailleurs n'est pas trop bien bâtie.

Depuis la dernière guerre, on y voit beaucoup de maisons ruinées, & même des places désertes, converties en champs & en prairies.

Aux environs de *Taes* on voit encore les ruines de deux anciennes villes. L'une est *Thobad*, située près de la montagne de *Sabber* : il reste des morceaux de ses murailles & une grande mosquée. L'autre est *Oddene*, placée tout près de là sur une hauteur de la montagne de *Sabber*, vis-à-vis *Kabhre*. Cette dernière étoit la résidence des rois de cette contrée : on n'y voit plus que les débris de quelques mosquées. *Ismaël Mulk* ayant bâti son tombeau au pied du roc de *Kabhre* quelques dévots de ses sujets voulurent habiter près de leur saint : d'autres, suivant cet exemple abandonnerent *Oddene* pour bâtir *Taes*. Cette ville doit ainsi son origine à un saint, comme *Loheya*, *Beit el Fakih* & *Mokha*.

CHAPITRE III.

Dernières révolutions de TAËS.

UNE ville aussi moderne ne peut gueres fournir à l'histoire de l'Yemen. Elle a cependant essuyé, depuis quelques années, des révolutions

qui méritent d'être racontées, parce qu'elles fervent à donner une idée des forces de l'*Imam*, & de la maniere de faire la guerre usitée chez les Arabes.

L'*Imam el Mansor Houssein* avoit donné le gouvernement de *Taes* à son frere *Achmed*, qui ayant été rapellé, ne voulut plus quitter sa place. Avec un corps de troupes de 2000 hommes, qu'il avoit à sa solde, il se soutint pendant douze ans contre plusieurs armées, que l'*Imam* avoit envoyées pour le réduire à l'obeissance. *Achmed* fit frapper une monnoye à son coin, imposa des taxes sur les marchandises allant de *Mokha* à *Sana*, & se conduisit en souverain du pays, dont il avoit été gouverneur. Il ne prit cependant ni le titre d'*Imam*, ni celui de Roi, & se contenta de celui de *Sidi*, commun à tous les princes du sang de l'*Imam*.

A sa mort, *Sidi Achmed* laissa six fils, dont l'aîné *Abdulla* lui succéda, & vécut en paix avec l'*Imam*. En mourant, en 1759, il destina pour successeur son fils unique *Abdul Kérim*, âgé de 13 ans. Trois de ses oncles *Ali*, *Jachja* & *Machsen*, entreprirent à la fois, de le dépouiller de sa souveraineté. L'un s'empara de la forteresse de *Kabbre*, & chacun des deux autres, d'une porte
avec

avec les tours adjacentes. Mais ces trois princes ayant peu de revenus, ne pouvoient ni entretenir beaucoup de soldats, ni acheter des provisions. Ils manquoient sur-tout de poudre, & quand l'un pouvoit en attraper quelques livres, il ne cessoit de faire tirer sur ses freres, tant qu'elle duroit. Mais ils n'en vinrent jamais à un combat en forme.

Dans ces circonstances, le jeune *Abdul Kérin* écrivit à son oncle, l'Imam actuellement régnant, pour lui demander du secours, & pour le prier de le maintenir dans la possession de ses états. L'Imam, qui depuis long-tems avoit souhaité de se mêler de cette querelle, envoya une armée pour réduire les rebelles. Mais le *Nakib*, ou général *el Mas*, qui la commandoit, n'avoit point d'artillerie; réduit à attaquer la ville à coups d'arquebuse tirés d'une mosquée hors des murs, il n'avançoit pas dans le siege.

Depuis plusieurs années l'Imam avoit un ennemi dangereux, dans la personne d'un *schech* nommé *Abdurrah*, qui s'étoit emparé du territoire de *Hodsjerie*. Dans le tems du blocus de *Taa*, ce *schech* s'approcha de *Mokha*, & l'Imam crut alors nécessaire de se réconcilier avec cet ennemi. La paix se fit par l'entremise des géné-

raux, à condition que le *ſchech* donneroit du ſecours pour conquérir *Taæs* : mais ſes troupes dépourvues de canon, étoient auffi peu en état de forcer la ville que celles de l'Imam. A la fin, l'habile *Abdurrah* employa un ſtratagème : il promit 1000 écus à douze foldats qui gardoient une tour, s'ils vouloient y faire une ouverture pour donner entrée à ſes troupes. Par ce moyen la ville fut priſe vers la fin de l'année 1760, & livrée au pillage.

Après la conquête de *Taæs*, l'Imam invita amicalement la famille de *Sidi Achmed*, & le *ſchech Abdurrah* de venir à *Sana*. Ce dernier, ayant de la répugnance d'aller voir ſon ancien ennemi, ne ſe décida à faire ce voyage que ſur la parole ſacrée de l'Imam, donnée par ſes généraux. L'Imam traita ce héros Arabe avec la plus noire perfidie, & le tua d'une manière ignominieufe. Il paya d'ingratitude ſes deux fideles généraux, & ne penſa plus à rétablir *Abdul Kérin* dans la principauté de ſon pere. J'ai vu à *Sana* ce jeune prince, qui, en allant à la moſquée, ſe faiſoit porter le paraſol, comme les autres princes du ſang. Deux de ſes oncles, *Sidi Jachja* & *Sidi Machſen*, furent enfermés comme des rebelles. Le troiſieme, *Sidi Ali*, ayant l'avantage d'être le

beauper de l'Imam régnant, conserva sa liberté; mais il vit à Sana en simple particulier. Après ces arrangemens, l'Imam envoya à *Taes* un Dola, comme dans les autres villes de ses états.

CHAPITRE IV.

Séjour à TAES.

LE Dola qui commandoit de notre tems dans cette vile, avoit été officier dans les troupes de l'Imam, & s'étoit avancé assez rapidement au grade de *Nakib*, sans devoir sa fortune à sa naissance, comme la plupart des gouverneurs; son gouvernement, fort étendu, comprend aussi la montagne de *Sabber*, & le territoire de *Hodsjerie*, où se trouvent une multitude de *schechs*, dont les familles possèdent depuis plusieurs siècles, de petites seigneuries presque indépendantes. Ces *schechs*, quoique obligés de payer quelques redevances à l'Imam, sont extrêmement fiers de leur noblesse, & méprisent les gouverneurs qui en manquent. Notre dola avoit eu déjà plusieurs différens avec ces nobles orgueilleux, qui lui résistoient. Il avoit mis en prison un de ces *schechs* mutins, & retenu une esclave que l'Arabe menoit

avec lui. Mais ayant été obligé, sur un ordre de l'Imam, de mettre l'un & l'autre en liberté, il conserva du ressentiment contre ces sचेchs en général. Il détacha à la première occasion une demi-douzaine de soldats, qui, suivant les ordres de leur maître, se conduisirent avec insolence dans ces montagnes: mais les sचेchs ne pouvant souffrir ces insultes, les massacrèrent tous. Depuis lors personne de Taæs n'osoit se hasarder dans ces montagnes sans risquer sa vie. On disoit même que les sचेchs ne s'appaiseroient que quand l'Imam enverroit un autre dola.

La magnifique montagne de *Sabber* produit, suivant le dire des Arabes, toutes les plantes qu'on trouve dans le reste du monde. *Mr. Forskal* voyoit tous les jours cette montagne devant ses yeux, & avoit le chagrin de ne pouvoir pas obtenir la permission d'y aller herboriser. Il offrit, de faire venir à ses frais un sचेch de la montagne, sous la protection de qui il n'auroit rien à risquer dans ses courses. Mais le dola refusa toutes ses propositions, & lui permit seulement de faire une petite course sur la montagne de *Saurek*. Mon ami partit le 20 Juin, & revint déjà le 22, parce qu'il avoit trouvé déserts les villages de ce district, dont les habitans, à cause des vexations

insupportables du dola , s'étoient établis ailleurs. Dans cette misérable contrée *Mr. Forskal* n'auroit trouvé ni vivres ni fureté.

Nous eûmes occasion de voir la négligence avec laquelle les Arabes observent la lune , ou leur ignorance en astronomie. Dans le tems où les pélerins de la Mecque vont au mont *Arafa* , tous les musulmans célèbrent une fête nommée *Arafa* ou *Iorbân* , pour laquelle on tue une quantité immense de chameaux , de bœufs & de moutons. Tout le monde crut que cette fête commenceroit le 21 Juin : comme elle dure 3 jours , & que pendant ce tems-là les payfans ne viennent pas en ville , chacun avoit fait ses provisions de moutons , le sucre & de farine pour faire des gâteaux dont on se régale. Dans cet intervalle , arriva un courier de *Sana* , avec la nouvelle qu'on y avoit aperçu la nouvelle lune un jour plus tard qu'on ne s'y étoit attendu , & que la fête se célébreroit le 22 Juin.

Le jour marqué , on en donna le signal par quelques coups de canon. Le dola , suivi d'une multitude de peuple , alla en procession à la place carrée hors de la ville , où il a coutume de faire sa prière en plein air , dans les occasions solennelles. En revenant on se rendit à l'endroit où

les foldats faisoient la parade, & où les principaux de la ville s'exercent au *Dsjerid*. Le dola, en voulant montrer son adresse fut jetté à terre par son cheval : cependant chacun retourna chez soi, fit bonne chere, mâcha du *Kaad* & fit brûler des aromates dans sa maison.

Pour mettre à profit notre séjour à *Taes*, j'avois envie de faire quelques courses dans l'intérieur des terres; mais je n'osois l'entreprendre, à cause des troubles dont le pays étoit agité. Je voulus me contenter de copier une inscription qui est dans la forteresse, & *Mr. Forskal* reprit le dessein de faire venir un schech de la montagne de *Sabber*. Le dola nous accorda l'une & l'autre de nos demandes; mais à minuit il nous envoya dire, qu'il avoit reçu une lettre du dola de *Mokha* qui exigeoit que nous retournassions incessamment dans cette dernière ville. Nous sentîmes bien que cette lettre étoit supposée, & nous refusâmes de partir. Cependant les chameaux arriverent de grand matin pour nous transporter à *Mokha*: mais nous les renvoyâmes. Avec des Turcs nous n'aurions pas osé agir si librement.

Nous ne comprîmes rien à la conduite du dola, sinon qu'il avoit dessein peut-être, à l'exemple de celui de *Mokha*, de nous extorquer quel-

que présent considérable. Mais n'ayant pas envie d'entrer dans ses vues, nous tâchames d'obtenir une audience particuliere pour lui faire entendre raison. Notre domestique fut renvoyé plusieurs fois, sous différens prétextes. A la fin, à force de patience, *Mr. Forskal* parvint à parler au dola, & pour le gagner lui demanda simplement de nous permettre d'attendre ici la réponse de l'Imam, sans faire mention de nos projets. Mais le gouverneur ne l'écouta pas, & lui dit: puisque vous n'avez pas voulu croire mes domestiques, c'est moi qui vous ordonne à présent de partir demain pour Mokha.

C H A P I T R E V.

Départ de TAËS pour SANA.

NE voyant plus moyen de résister aux ordres du dola, nous avons déjà empaqueté nos hardes, lorsque notre situation changea subitement. Un exprès nous apporta une lettre du dola de *Mokha*, dans laquelle étoient renfermées trois autres; l'une pour l'Imam, l'autre pour son vizir, & la troisieme pour notre dola de *Taës*. Il nous mandoit que l'Imam nous permettoit de

venir à *Sana*, & nous prioit d'apporter avec nous nos curiosités. Il faisoit part au dola de *Taes* des ordres de leur maître, & le prioit de faciliter notre départ pour *Sana*. *Mr. Forskal* porta tout de suite cette lettre au gouverneur: mais n'ayant pas pu lui parler, il la remit à un domestique.

Nous crûmes alors nos affaires en regle, & nous ferions partis sans nous adresser encore au dola, si sans son entremise, nous eussions pu avoir des chameaux. Les loueurs de ces bêtes de somme font une espece de maîtrise, & les voyageurs sont obligés de s'adresser au chef de la compagnie, qui répartit alors sur les propriétaires, selon leur tour, le nombre de chameaux qu'ils doivent fournir. Malheureusement le dola lui-même étoit à la tête de cette compagnie, & devoit, à son tour, fournir les chameaux. Nous lui fîmes savoir que nous nous préparions à partir. Il donna pour réponse, que les chameaux étoient prêts pour nous transporter à *Mokha*, puisque les ordres, touchant notre voyage à *Sana*, regardoient uniquement le dola de *Mokha*.

Dans l'embarras où nous mit ce procédé du dola nous ne savions de qui attendre quelque secours. On nous raconta, probablement à dessein, plusieurs traits d'équité & de générosité du *Kadi*, qui

avoit ramené à la raison le gouverneur dans des cas semblables au nôtre. Nous exposâmes donc nos griefs à ce juge, & nous lui montrâmes nos lettres de Mokha. Il trouva la conduite du dola très-déraisonnable, & lui écrivit sur le champ, de prendre garde, & de ne rien faire contre les ordres de l'Imam. Le dola répondit, qu'il ne s'opposoit pas à notre voyage à Sana, mais qu'il nous demandoit un jour pour écrire à la cour ses lettres à notre occasion. Nous offrîmes d'en attendre deux ou trois: malgré cela, des domestiques du dola vinrent le lendemain nous dire de sa part, de partir pour Mokha. Nous retournâmes chez le Kadi, qui, instruit de tout, avoit déjà écrit le matin au dola: " n'agis pas d'une
„ manière intéressée avec ces gens-là, car ce sont
„ des étrangers. „ Le *Baskateb* nous dit le soir, que le dola avoit été bien fâché de ce que ses domestiques s'étoient servis de son nom, pour nous faire un message qu'il n'avoit par ordonné. Mais nous savions à quoi nous en tenir à cet égard.

Le domestique du dola de Mokha nous devenant inutile, nous le renvoyâmes avec une bonne récompense. Mais puisque nous avions besoin d'un guide qui connût l'intérieur de l'Yemen,

nous priâmes le Kadi de nous indiquer un tel homme , & il eut la politesse de nous envoyer un Arabe , qui nous accompagna ensuite jusqu'à Mokha , & dont nous fûmes parfaitement contents. Le dola , pour réparer ses procédés , voulut aussi paroître nous gracieuser , & ordonna à un de ses serviteurs de faire le voyage avec nous. Cet homme eut la naïveté de stipuler d'avance , devant plusieurs personnes de distinction , le salaire que nous devons lui donner.

Le Kadi , sans que nous l'eussions demandé , eut la générosité de nous remettre une lettre de recommandation pour le visir de l'Imam , dans laquelle il lui disoit : “ si l'on t'a mandé quelque chose au desavantage de ces Francs , garde-toi de le croire. „ Nous eussions souhaité de faire présent d'une montre à ce juge , dont la probité & la bienfaisance nous inspiroient la plus grande vénération & la plus vive gratitude ; mais on nous avertit qu'il n'accepteroit rien , pour ne point paroître avoir pris notre parti par des vues intéressées.

Nous ne pûmes plus voir le dola avant notre départ : il évita notre visite sous prétexte de maladie. Nos amis nous assurèrent cependant , qu'il étoit tombé réellement malade , à cause du cha-

grin que lui avoit donné notre résistance à ses volontés ; résistance , qui , à ce qu'on prétendoit , l'avoit avili aux yeux des habitans de la ville.

Les procédés de ce gouverneur ne nous avoient pas causé moins de chagrin. J'attribue même aux agitations , dont *Mr. Forskal* fut tourmenté à cette occasion , le commencement de l'indisposition , qui peu de tems après conduisit mon ami au tombeau.



SECTION XIII.

VOYAGE A SANA.

CHAPITRE I.

Route de TAËS à JERIM.

DEPUIS *Taes*, d'où nous étions partis le 28 Juin, nous ne rencontrâmes les deux premiers jours, que de méchantes huttes à café, & peu de villages, une petite ville, & la plûpart de ces villages tombent en ruine. La contrée est mal cultivée & presque déserte; cet état de délabrement paroît l'effet des dernières guerres pour la succession de *Tæx*.

Le troisieme jour nous parvînmes à la montagne de *Mharras*, que j'avois déjà passée dans une de mes précédentes courses. Un orage violent qui nous surprit, nous montra, par les torrens descendus des montagnes, l'origine des ravins, dont on traverse l'un sur un pont de pierre solide & d'une seule arche.

On appelle *Mattrach* les grandes auberges qu'on trouve depuis le *Téhâma* jusqu'ici. Ce sont

des maisons particulieres, dont le propriétaire ne fournit aux voyageurs que le couvert, pour l'ordinaire assez mal assuré. Depuis *Mharras* jusqu'à *Sana*, on rencontre à chaque demi-journée de chemin une grande *Simsera*, construite en briques cuites. Ces édifices, comme les *Karawansevais* en Turquie, ont été bâtis par des gens riches pour la commodité des voyageurs, qui y trouvent un logement sûr, mais aucun autre mets que du café, du ris, du pain & du beurre. Il faut apporter avec soi les autres provisions.

Le premier Juillet, après avoir traversé le mont *Mharras* sur un chemin pavé, nous vîmes une contrée plus fertile, & après avoir passé plusieurs villages & quantité de *Madsjils*, nous arrivâmes à *Abb*. Cette ville, située sur le sommet d'une montagne, est entourée d'une bonne muraille, & contient 800 maisons, la plupart bien bâties. Elle a des rues pavées, & un bon nombre de petites mosquées. A côté d'une de ces mosquées est un grand réservoir, dont l'eau amenée par un aqueduc d'une haute montagne voisine, se distribue dans toutes les maisons de la ville.

A peu de distance, entre *Abb* & *Dsjobla*, se trouvent deux ruisseaux, dont l'un, qui coule à l'ouest, est la source de la riviere *Zébid*: l'au-

tre, qui prend son cours vers le sud, forme la riviere *Meidam*, qui se jette dans la mer près d'*Aden*. Le partage de ces eaux, & l'origine de deux rivieres considérables dans cette contrée, paroissent indiquer qu'elle est le point le plus élevé de la partie montueuse des états de l'Imam. La hauteur du mont *Sumâra*, que nous passâmes le lendemain, en est une nouvelle preuve.

Nous descendîmes la montagne d'*Abb* par de bons chemins pavés, & nous traversâmes un terrain fort inégal, parsemé de villages, de *Madsjils* & de maisons d'abri pour les voyageurs. Aucun endroit remarquable ne se présenta, excepté la ville de *Mechader*, située sur une montagne, & la résidence d'un dola.

Après avoir couché dans une *Simsera*, nous commençâmes à monter la montagne de *Sumâra*, beaucoup plus haute que celle de *Mharras*, par des chemins qu'on avoit rendus praticables aux chameaux, en les pavant & en les faisant tourner autour des hauteurs escarpées. A la moitié de l'élévation de la montagne, est le village de *Mensil*, qui a une superbe *Simsera* toute bâtie en pierre de taille. Nous eûmes sur le toit un appartement commode, dont *Mr. Forskal* qui étoit tombé dans un état de foiblesse extrême, avoit le plus grand besoin.

Nous y restâmes le lendemain, & nous eussions souhaité d'y séjourner jusqu'à ce que notre ami eût été un peu mieux : mais nos chameliers ne crurent pas trouver dans ce village la nourriture nécessaire pour leurs bêtes de somme : ils nous proposèrent de pousser jusqu'à *Jerim*, ville peu distante, & nous promirent de faire porter notre malade par des hommes, dans les chemins escarpés du mont *Sumâra*.

Ils nous persuadèrent, & nous partîmes le 5 Juillet. Je voulus prendre les devants & profiter de la fraîcheur : imprudence impardonnable dans des lieux où l'air est si vif. Je gagnai un gros rhume, des vomissemens, & une soif inexprimable, que je n'aurois pu étancher dans cette montagne déserte, si un payfan rencontré par hasard, ne m'eût pas prêté sa cruche d'eau. Je ne vis rien dans ce trajet, qui fût digne de mon attention qu'un château tombé en ruine & situé sur la cîme du mont *Sumâra* : il appartient à la famille *Hassan*. Dans ces environs doivent demeurer deux tribus d'Arabes errants ; mais qui habitent actuellement des villages. Il n'y a plus de *Bedouins* dans les états de l'Imam.

On n'avoit pas pu engager les Arabes à porter un chrétien, & en conséquence on avoit attaché

Mr. Forskal dans son lit, sur un chameau. Quoiqu'on l'eût transporté lentement, il arriva à *Jerim* dans un état déplorable. Nous sentîmes alors, que, malgré l'habitude de vivre comme les habitans de ce pays, nous ne pouvions pas nous passer de certaines commodités en cas de maladie.

C H A P I T R E II.

De la Ville de JERIM.

Nous étions logés dans une auberge publique: mais la foule des spectateurs curieux de voir des Européens, devint si importune, que nous louâmes en ville un appartement plus tranquille, où nous pouvions attendre à loisir le rétablissement de notre compagnon de voyage. Nous fûmes convaincus alors de l'impossibilité de trouver des porteurs pour soulager un malade: notre domestique mahométan s'obstina à ne vouloir pas aider à porter *Mr. Forskal* d'une maison à l'autre; il fallut le faire nous-mêmes.

Jerim n'est qu'une petite ville, où réside un dola, dans un château situé sur un rocher. Les maisons y sont bâties en pierres, & en briques séchées

féchées au soleil. Au reste cette ville, ou plutôt ce bourg, ne me parut contenir rien de remarquable.

A la distance de deux milles de *Jerim*, étoit située, suivant la tradition des Arabes, une ville fameuse, nommée *Dhafar*, dont on ne voit plus que peu de ruines. Le premier magistrat de *Jerim* me dit cependant, qu'on y trouve encore une grosse pierre avec une inscription, que ni les juifs, ni les mahométans ne peuvent déchiffrer. Dans cet endroit étoit apparemment la ville de *Taphar*, dont les anciens historiens parlent comme de la résidence des *Hanjâriens*: si l'on peut découvrir des inscriptions *Hanjâriennes* ce sera peut-être dans ces décombres. Les Arabes soutiennent que *Dhafar* a été la résidence de *Saad el Kam-mel*, roi de toute l'Arabie, héros fameux, & qui a vécu il y a 1800 ans.

Nous trouvâmes à l'est du mont *Sumâra*, un climat tout différent de celui que nous venions de quitter à l'ouest. De *Taes* à *Mensil* il avoit plu presque tous les jours, & nous avions vu la terre couverte de la plus belle verdure. A *Jerim* au contraire, il n'étoit tombé depuis trois mois aucune pluye; quoiqu'on eût entendu le tonnerre presque tous les jours dans l'éloigne-

ment. Cette sécheresse étoit si favorable à la multiplication des fauterelles, qu'elles avoient dévoré la plus grande partie des fruits de la terre. Les habitans de *Jerim* résolurent de faire le 8 Juillet des prieres publiques, pour obtenir de la pluye : ils se rendirent à cet effet, en procession dans une place hors de la ville, destinée à ces solemnités. La procession étoit composée de beaucoup d'eclésiastiques, en habits qui marquoient leur humiliation. Deux vénérables Schechs marchoient à la tête, portant des cassettes ouvertes remplies de livres. Toute la procession chantoit & répétoit de courtes prieres. A peine cette cérémonie fut finie, que nous eûmes le même soir un orage avec de la grêle & une forte pluye. Quelque tems après, les pluies devinrent plus fréquentes : entre les tropiques elles ont leur période régulier, de chaque côté des grandes chaînes de montagnes.

On vendoit dans tous les marchés des fauterelles à vil prix : car elles étoient si prodigieusement répandues dans la plaine près de *Jerim*, qu'on pouvoit les prendre à pleines mains. Nous vîmes un payfan qui en avoit rempli un sac, & qui alloit les sécher pour sa provision d'hyver. Quand de l'autre côté du mont *Sumâra* il cessoit deux

heures de pleuvoir , il venoit des légions de ces insectes du côté de *Jerim* ; de sorte que nous vîmes les payfans de *Mensil* courir par les champs pour les chasser , afin de préserver leurs campagnes d'une défolation entière.

Dans les rues de *Jerim* nous vîmes un époux allait au bain en cérémonie. Des jeunes garçons fautant au son d'un tambourin , précédoient la marche : des personnes de tout âge , tirant des coups de pistolet , les suivoient ; & l'époux avec ses amis fermoient la procession. Le soir on vit parâître une quantité de flambeaux , qui formoient une assez jolie illumination.

Un jour nous eûmes le spectacle de deux gladiateurs , qui , pour quelques sous , faisoient voir leur adresse en pleine rue. Ils portoient des masques , les premiers que j'aye vu en Orient ; & ils étoient armés d'un poignard & d'un bouclier. Ils ne se battoient pas à outrance , leur savoir consistoit en sauts , & en plusieurs tours de souplesse.

Tâchant toujours d'éviter la foule , je n'avois jamais vu les marchés en Arabie , quoiqu'ils fassent un des amusemens des habitans. Pour me distraire un peu , j'allai à celui de *Jerim*. Il s'y étoit assemblé beaucoup de monde , principale-

ment des payfans qui venoient vendre leurs denrées. Je n'apperçus aucune boutique fournie de marchandises de quelque valeur. Beaucoup de tailleurs, de cordonniers, de forgerons & d'autres artisans, étoient assis le long d'une rue, derrière des murailles basses, & travailloient à leur métier en plein air. Je vis aussi des ventoufleurs, qui font des incisions avec un couteau ordinaire, & appliquent sur les playes des cornes de bouc, coupées vers la racine.

C H A P I T R E III.

Mort de Mr. FORSKAL.

LES premiers jours après notre arrivée à *Jerint*, la maladie de *Mr. Forskal* parut diminuer. Mais bientôt après, elle le reprit avec tant de violence que nous désespérâmes de sa guérison. Le 10 Juillet vers le soir, il tomba dans une profonde léthargie, & mourut dans cet état, le lendemain matin. Sa perte nous causa les plus vifs regrets. A l'occasion de ses courses botaniques, il avoit appris, mieux qu'aucun de nous, la langue arabe & ses différens dialectes. Les fatigues & le manque de commodités ne le rebutoient point,

il fivoit feprêter aux mœurs & aux manieres des habitans ; attention indifpenfable pour ceux qui veulent voyager avec fruit en Arabie. Enfin il pariffoit fait pour un voyage, tel que nous l'avions entrepris.

Il falloit notifier au gouvernement la mort de notre compagnon , & nous envoyâmes à cet effet , le domestique du dola de *Taes* , au dola & au Kadi de *Jerim*. Ce dernier eut la politesse de nous indiquer un Arabe , qui pourroit nous vendre une place pour enterrer le défunt. Le maché que nous fimes avec cet homme , n'eut pas lieu , parce que cette place se trouvant près d'un canal destiné à arroser des prairies , les pofesseurs de ces fonds avoient menacé notre Arabe d'un procès , si l'eau venoit à manquer à caufe du corps d'un chrétien. Nous trouvâmes tout de fuite une autre place , pour le même prix.

Le dola témoigna enfuite qu'il défiroit de conférer avec quelqu'un de notre compagnie : il ne dit , qu'en qualité de gouverneur il avoit le droit d'aubaine fur la fucceffion des Juifs & des Baniens , qui mouroient dans fon gouvernement. Je lui répondis , que le défunt n'étoit ni Juif ni Banian , mais Européen ; & que le dola

de Mokha n'avoit formé aucune prétention sur la succession d'un de mes compagnons , mort dans cette ville. Le fils du doia m'expliqua alors les intentions de son pere, qui s'attendoit au moins , à un présent considérable. Je lui dis , que les Européens étant accoutumés de ne rien payer sans en exiger quittance , nous verrions ce que nous aurions à faire, si l'on nous donnoit par écrit ce qu'on exigeoit de nous. Le doia instruit que nous allions à *Sana* , & craignant apparemment nos plaintes , nous laissa en repos.

Notre plus grand embarras fut de trouver des porteurs , quoique nous promîmes de les payer largement. A la fin nous pûmes engager six hommes à porter le mort au milieu de la nuit , jusqu'au lieu de sa sépulture. Ils s'acquitterent de ce devoir en courant & en se cachant le mieux possible ; tant ces gens ont de l'aversion pour toucher un chrétien.

Nous crûmes devoir ensevelir notre ami défunt sans une biere : mais nous eussions mieux fait de suivre la mode Arabe , & de l'envelopper simplement d'un linceul. Le cercueil fit croire au peuple , que les Européens enterroient des richesses avec leurs morts. On nous apprit à *Sana*, qu'on avoit déterré de nuit le corps de *Mr.*

Forskal, & que le linceul dont il étoit enveloppé, avoit disparu après qu'on eut ouvert la biere. Le dola obligea les juifs à l'enterrer de nouveau, & leur laissa le cercueil pour leur peine.

C H A P I T R E I V.

Route de Jerim à SANA.

APRÈS l'enterrement de notre ami, nous n'eûmes rien de plus pressé que de continuer notre route. Etant partis le 13 Juillet de *Jerim*, nous âmes quatre milles par des chemins pierreux & une contrée ingrate, & nous arrivâmes le même jour à *Damar*. Dans cette route, les gens qui vendent du *Kischer* sont si misérables, qu'ils n'habitent pas seulement des cabanes, & se tiennent en rase campagne.

Comme nous avions séjourné long-tems à *Jerim*, les habitans de *Damar* étoient instruits de notre passage. Il y passe rarement des Européens; aussi le peuple, fort curieux de nous voir, vint à notre rencontre à plus d'une demi-lieue de la ville. Amesure que nous approchions, le concours

augmenta ; de sorte que , pour être plus tranquilles , nous louâmes une maison vuide , au lieu de descendre dans une auberge. Notre précaution, nous servit peu , & nous ne pouvions percer la foule pour parvenir à notre logement. *Mr. Cramer* , monté sur son mulet , força le passage : on cria alors contre l'insolence des infideles , & on commença à jeter des pierres contre les ouvertures des fenêtres. Nous voulûmes demander une garde au dola ; mais on nous dit qu'il n'avoit en tout que 30 soldats , & qu'il craignoit lui-même la populace. Enfin le premier magistrat , venu pour consulter notre médecin , nous conseilla de ne pas faire attention à la pétulance des étudiants qui jettoient des pierres pour nous attirer aux fenêtres. Le tumulte cessa bientôt , & la foue s'écoula.

La ville de *Damar* est située dans une plaine fertile : capitale d'une province , elle a un dola qui réside dans un vaste château. Dans son territoire se trouvent les plus beaux haras de l'Yemen. Elle a une célèbre université , où 50 jeunes gens font ordinairement leurs études. La ville est ouverte , bien bâtie , & très-gande , puisqu'elle doit contenir 5000 maisons. Les juifs habitent un village séparé : mais les banians peu-

vent demeurer en ville au milieu des musulmans.

Dans aucune ville notre médecin n'auroit pu avoir plus de pratique. Ne voulant pas sortir à cause du tumulte , on lui apporta des malades dans leurs lits , & un habitant fit avec nous le voyage de *Sana*, uniquement pour être à portée de le consulter.

Près de la ville est une montagne qui contient une mine de soufre. Dans une autre un peu plus éloignée , on trouve ces belles cornalines si estimées des Arabes.

Notre domestique Européen se trouvant indisposé , nous le laissâmes à *Damar* , pour qu'il pût nous rejoindre à plus petites journées. A son arrivée , il se plaignit de ce que personne n'avoit voulu le loger en chemin : les Arabes craignoient de le voir mourir chez eux , & d'être obligés de l'enterrer.

Le 14 Juillet nous traversâmes une plaine ; entourée de montagnes pelées & arides. Près du chemin se trouve , à un mille de *Damar* , la petite ville de *Mauahhel* , où résidoit l'Imam ; que l'*Auteur du voyage de l'Arabie heureuse* avoit vu au commencement de ce siècle. Le chemin devint fort pierreux , & la campagne aussi maré-

ceuse que mal cultivée jusqu'à *Suradsje*. Depuis cet endroit jusqu'à *Sana*, tous les villages sont entourés de jardins, remplis de vignes & d'arbres fruitiers. Nous essayâmes de la grêle, accompagnée de violents coups de tonnerre, & nous ne rencontrâmes plus ni *Madjils*, ni maisons destinées pour servir d'abri aux voyageurs.

Le lendemain nous eûmes des chemins plus mauvais encore, ce qui nous surprit à cause du voisinage de la capitale. Nous vîmes *Hodafa*, village situé sur un rocher escarpé, où il doit se trouver une inscription remarquable sur un ancien mur. On m'en avoit parlé à *Taes*, & j'appris d'un juif à *Sana*, que ces caractères ne ressembloient ni aux arabes ni aux hébraïques. Je les soupçonne aussi *Hamâriens*, & je suis fâché de n'avoir pas pu les examiner.

Après avoir passé plusieurs mauvais villages, nous vîmes à *Seijan*, village qui avec *Suradsje*, est de l'apanage des princes du sang; nous y remarquâmes beaucoup de maisons ruinées. Comme il ne tombe pas assez de pluie dans ce pays, on a ménagé au bas des collines, de magnifiques réservoirs, d'où l'eau se distribue dans les champs avec beaucoup de frais & de travail.

Espérant de pouvoir faire notre entrée à *Sana* le

16 Juillet , nous mînes le matin nos habits turcs , un peu plus honnêtes que les habits arabes , que nous avions portés en voyage. Nous passâmes sur un pont de pierre , une petite riviere qui se perd bientôt dans le sable , & nous nous arrêtâmes près du village de *Hadde* , où l'Iman a un jardin , ou plutôt un verger , à un mille de *Sana*.



SECTION XIV.

SÉJOUR A SANA , A LA COUR DE
L'IMAM.

CHAPITRE I.

Arrivée à SANA.

LE 16 Juillet de bon matin , nous avons fait prendre les devants à un domestique , avec une lettre adressée au *Fakih Achmed* , pour annoncer notre arrivée à ce *Visir* de l'Imam. Mais ce seigneur déjà instruit du terme de notre voyage , nous avoit prévenu , & envoyé à notre rencontre un de ses principaux secrétaires , pour nous souhaiter la bien-venue. Ce député nous rapporta qu'on nous attendoit depuis long-tems , & que l'Imam avoit loué pour nous à *Bir el Affab*, fauxbourg de Sana , une jolie maison de campagne.

Nous apprîmes que le visir avoit aussi une maison de plaisir dans le même fauxbourg. Quand nous arrivâmes près de ce jardin, le secrétaire nous pria de mettre pied à terre. Nous crûmes que nous serions introduits chez le visir :

mais le secrétaire & nos domestiques musulmans , restèrent sur leurs ânes , pendant que nous étions obligés de marcher à pied , encore assez loin avant d'arriver à notre logement. Nous ne nous attendions pas à cette cérémonie humiliante de la part des Arabes qui se piquent de politesse.

Nous trouvâmes dans notre maison de campagne de jolis appartemens ; mais absolument vuides & dépourvus de tout. Nous étions donc aussi mal que dans aucun village de l'Yemen , & plus mal que dans un caravanserai , où nous aurions pu nous procurer au moins la nourriture. Il falloit donc attendre , jusqu'à ce que nous eussions fait chercher quelques vivres dans la ville. A côté de notre maison étoit un verger , où les arbres paroissoient être venus sans aucune culture.

Le lendemain matin , l'Imam nous envoya un présent , consistant en cinq moutons , en bois , en ris , en bougies & en épiceries. Celui qui vint nous offrir ces provisions , étoit chargé en même tems de nous faire des excuses , de ce que l'Imam ne pouvoit nous voir ces deux jours , parce qu'il étoit occupé à payer les troupes étrangères qu'il avoit à sa solde. Ce délai nous eût été indifférent , si en même tems on ne nous

eût pas enjoint de ne pas fortir de la maison , avant d'avoir eu notre audience. Nous eussions fouhaité de mettre à profit notre séjour dans cette ville.

On avoit oublié de nous avertir , que l'étiquette nous défendoit auffi , de faire venir chez nous des gens du pays , avant d'avoir paru à la cour. Nous avons une connoissance à Sana , favoir un juif qui avoit fait avec nous le voyage du caire à Loheya. Ce juif , quoique d'une famille des plus riches & des plus distinguées de sa nation , s'étoit mis à notre service comme simple domestique , pour pouvoir voyager avec plus de fureté en notre compagnie , ou pour épargner la dépense. Auffitôt qu'il apprit notre arrivée , il vint nous faire visite , & nous amena le lendemain un des grands astrologues de sa nation. En même tems arriva le secrétaire du visir *Fakib Achmed*. Les deux juifs se leverent pour lui témoigner du respect : mais le secrétaire , irrité de ce qu'ils avoient osé enfreindre l'étiquette, les chassa de notre maison , & ordonna à nos domestiques de ne laisser entrer personne, jusqu'à ce que nous eussions paru devant son maître.

CHAPITRE II.

Audience de l'IMAM.

LE 19 Juillet, le secrétaire du visir *Fakih Ach-med* vint nous prendre, pour nous mener à l'audience de l'Imam, dans le palais *Bustan el Metwokkel*. Nous nous étions attendus d'être introduits en particulier chez ce souverain, & tout au plus en présence de quelques-uns de ses principaux courtisans. Nous fûmes donc étonnés de voir les préparatifs d'une grande cérémonie. La cour étoit si remplie de chevaux, d'officiers, & d'autres Arabes, que nous aurions eu de la peine à percer la foule, si le *Nakib Gheir Alla*, jadis esclave & alors grand-écuyer, ne fût venu avec un gros bâton à la main, pour nous faire place.

La salle d'audience étoit un quarré spacieux & voûté. Au milieu il y avoit un large bassin, avec quelques jets d'eau, qui s'élevoient à la hauteur de quatorze pieds. Derrière ce bassin, près du trône, se trouvoient deux larges gradins, de la hauteur d'un pied & demi chacun; sur le trône étoit un espace couvert d'étoffe de soye, dans lequel, comme des deux côtés, on

avoit placé de vastes couffins. L'Imam s'affit sur le trône entre les couffins, les jambes croisées à la maniere des orientaux; sa robe étoit d'un verd clair, à larges manches. Il avoit de chaque côté de la poitrine un riche lacis d'or, & sur la tête un large turban blanc. Ses fils étoient placés à sa droite, & ses freres à sa gauche. Vis à vis sur le gradin le plus élevé se tenoit le visir, & nous occupions le gradin au dessous de lui. Des deux côtés de la salle étoient rangés quantité des principaux Arabes.

Nous fûmes conduits tout droit à l'Imam, pour lui baiser le revers & la paume de sa main, comme aussi le pan de sa robe. C'est une faveur particuliere, quand les princes mahométans donnent la paume de la main à baiser. Dans toute la salle régnoit un silence profond: mais à peine un de nous eut touché la main de l'Imam qu'un héraut cria: "Dieu conserve l'Imam!", Tous les assistans répéterent à haute voix les mêmes paroles. Occupé comme j'étois à méditer mon compliment en Arabe, cet appareil bruyant me troubla un peu; mais j'eus le tems de me remettre.

Comme le langage de la cour à Sana est fort différent de celui du Téhâma, qui seul nous étoit

un peu familier, & que nous parlions même imparfaitement, nous primes notre domestique de Mokha pour interprete : le visir, qui par un long séjour au Téhâma, avoit appris ce dialecte, rendit à l'Imam le même service. La conversation, par conséquent, ne pouvoit être ni longue ni intéressante. Nous ne crûmes pas devoir faire mention des vrais motifs de notre venue en Arabie: nous dîmes, que, voulant prendre le chemin le plus court pour aller aux colonies Danoises dans les Indes, nous avions tant entendu parler de la sûreté & de l'abondance, qui régnoient dans les états de l'Imam, que nous avions désiré d'en être témoins oculaires, pour pouvoir en faire le récit à nos compatriotes. L'Imam nous dit, que nous étions très-bien venus dans ses états, & que nous y pouvions séjourner librement, aussi long-tems qu'il nous plairoit. Après avoir répété la cérémonie de baiser les mains de l'Imam, & avoir entendu les acclamations réitérées des spectateurs, nous nous retirâmes comme nous étions venus.

A notre retour, l'Imam envoya à chacun de nous une petite bourse contenant 99 *Komassis*, dont 32 font un écu. Cette civilité paroît devoir blesser la délicatesse d'un voyageur: mais quand

on fait attention qu'un étranger, qui ne connoît pas la valeur des monnoies est obligé de faire une dépense journaliere pour ses provisions, & risque d'être trompé par les changeurs, on ne trouvera pas cette attention, de se pourvoir de petite monnoie, si déplacée. Ainsi nous acceptâmes ce présent, malgré notre résolution de n'être pas à charge aux Arabes.

CHAPITRE III.

Visite au Visir FAKIH ACHMED.

EN Turquie personne n'est admis à l'audience du Sultan, sans avoir fait visite au visir. La coutume est directement opposée en Yemen. Après avoir eu l'honneur d'être présentés à l'Imam dans la matinée, nous fûmes invités l'après-midi chez le *Fakih Achmed*, à sa campagne près de *Bir el Assab*. On nous pria en même tems, d'apporter avec nous les curiosités que nous avions montrées à l'*Emir Farhân* à Loheya, & à plusieurs Arabes de distinction dans d'autres villes. Ces raretés n'étoient autre chose, que des microscopes, des thermometres, des lunettes d'approche, des cartes géographiques, &c. Je

ne voulus pas risquer de produire mes instrumens de mathématiques ; je craignis qu'un *schech* n'engageât le visir à m'en demander pour son usage.

Le visir nous reçut avec beaucoup de politesse, & nous témoigna le plus grand contentement de tout ce que nous avons étalé à ses yeux. Il nous fit plusieurs questions, qui prouvoient ses connoissances, & une application aux sciences ; peu commune parmi ses compatriotes. Il avoit profité du commerce avec les étrangers, Turcs, Persans & Indiens ; & par ce moyen il avoit acquis des idées sur la géographie. Les Arabes s'imaginent que l'Europe est située au sud de leur pays ; parce que les Francs y viennent des Indes. Mais le *Fakih* connoissoit très-bien la position des différens états de l'Europe, tout comme leur puissance & leurs forces sur mer & sur terre. On ne pourroit pas en attendre davantage d'un savant Arabe ; qui n'avoit jamais vu une carte géographique.

Nous avons lu dans la plupart des relations, que dans tout l'Orient un inférieur n'osoit pas se présenter devant son supérieur, sans lui offrir un présent. Nous désirions d'ailleurs répondre aux politesses dont on nous avoit comblés ; &

de marquer notre reconnoissance pour les cadeaux qu'on nous avoit faits. Par ces deux raisons nous résolûmes de saisir cette occasion pour offrir à l'Imam & au Fakih, en les remettant au dernier, quelques pieces de mécanique, comme des montres & des instrumens peu connus en Arabie. Nous apprîmes bientôt après, qu'on ne s'étoit pas attendu à une telle galanterie, puisque n'étant pas marchands, nous n'avions aucune faveur à demander. Cependant le tout avoit été accepté très-gracieusement. Les Turcs regardent comme un tribut les présens des Européens : mais à la cour de Sana on parut penser différemment.

La maison de campagne du visir n'avoit pas une grande étendue : elle étoit même toute ouverte d'un côté ; le jardin étoit garni de beaucoup d'arbres fruitiers ; au milieu jaillissoit un jet d'eau, semblable à celui que nous avons vu dans la salle d'audience de l'Imam. On mettoit l'eau en mouvement, en l'élevant dans le réservoir, par le moyen d'un âne & de son conducteur. Ce jet d'eau n'étoit pas un embellissement : mais il rafraîchissoit l'air, ce qui est bien agréable dans les pays chauds. Nous en vîmes de pareils dans tous les jardins des principaux de Sana.

CHAPITRE IV.

De la Ville de SANA.

LA ville de Sana est située au pied de la montagne de *Nikkum*, sur laquelle on voit encore les ruines d'un château bâti par *Sem*, suivant l'opinion des Arabes. Près de cette montagne est le château ; de l'autre côté coule un ruisseau , & tout près le *Bustan el Metwokkel* jardin spacieux, construit par l'Imam *Metwokkel* & embelli par un beau palais, que l'Imam régnant y a fait bâtir. Les murs de la ville faits de briques sèches, séparent ce jardin, qui est entouré d'un mur particulier. La ville proprement dite n'est pas fort étendue : il ne faut pas plus d'une heure pour en faire le tour à pied.

J'eusse souhaité de lever un plan exact de cette ville : mais par tout où j'allois, une foule de peuple suivoit mes pas par curiosité ; de sorte que je ne crus pas prudent de faire des opérations d'arpentage. Elle a 7 portes & beaucoup de mosquées, dont quelques-unes ont été bâties par des pachas Turcs. Elle paroît plus peuplée qu'elle ne l'est en effet : des jardins occupent une partie de son enceinte. Il n'y a que douze bains publics

à Sana : mais on y trouve un grand nombre de magnifiques palais, dont trois des plus beaux ont été construits par l'Imam régnant. Celui de l'Imam *El Mansor*, & plusieurs autres, appartiennent à la famille des Imams qui est très-nombreuse.

L'architecture des palais arabes ne ressemble point à la nôtre. Ils sont cependant bâtis en briques cuites, & quelques-uns en pierres taillées; au lieu que les maisons du peuple, ne sont que de briques séchées au soleil. Je n'ai vu des vitrages, qu'à un seul palais près du château. Les autres édifices ont, au lieu de fenêtres, des volets ouverts dans le beau temps, & fermés quand il pleut. Dans ce dernier cas, il entre un peu de jour par une ouverture ronde, garnie de verre de Moscovie, & pratiquée au-dessus des volets. Quelques Arabes se servent de petites vitres peintes, qu'on tire de Venise.

On trouve à Sana, comme dans toutes les villes de l'Orient, de grandes *Simsera* ou caravanerais, pour les marchands & les voyageurs. Chaque denrée & marchandise se vend dans un marché particulier : on ne voit que des femmes sur celui du pain, & n'ont que des boutiques portatives. Il en est de même des artisans des

différens métiers , qui travaillent en pleine rue dans des réduits semblables. Les écrivains occupent aussi de ces boutiques portatives : ils y dressent des placets , copient des livres , & donnent en même tems des leçons d'écriture aux jeunes gens. Il y a un de ces marchés , où l'on peut troquer sur le champ ses vieux habits contre des neufs.

Le bois de charpente est en général fort cher dans tout l'Yemen ; celui à brûler ne l'est pas moins à Sana. Comme toutes les montagnes des environs sont pelées & stériles , le bois vient de 2 à 3 journées ; de sorte que la charge d'un chameau coûte ordinairement deux écus. On supplée un peu à cette disette par du charbon de terre : j'y ai vu aussi de la tourbe , mais de si mauvaise qualité , qu'il falloit la mêler avec de la paille pour la faire brûler.

Les fruits sont au contraire très-abondans à Sana. On a plus de vingt especes de raisins , qui ne mûrissant pas toutes en même tems , fournissent pendant plusieurs mois un rafraîchissement délicieux. Les Arabes en suspendent aussi des grappes dans leurs caves , & en mangent presque toute l'année. Les Juifs font un peu de vin , & ils en pourroient faire davantage pour le com-

merce, si les Arabes n'étoient pas si grands ennemis des boiffons fortes. Un Juif convaincu d'avoir porté du vin chez un Arabe, est sévèrement puni, il n'ose pas même en faire parvenir trop ouvertement à un homme de sa propre nation. On sèche beaucoup de ces raisins, dont l'exportation est assez considérable. Il y en a une espece qui paroît être sans pepins : elle contient cependant une graine molle, quoique imperceptible quand on mange le raisin.

Dans le château situé sur une colline, il y a deux palais. J'y vis quelques ruines d'anciens bâtimens, mais aucune inscription remarquable malgré l'ancienneté du lieu. Il y a ici un hôtel des monnoies, & des prisons différentes pour les personnes de tout rang. L'Imam régnant réside dans la ville : mais plusieurs princes de son sang demeurent dans le château. On me mena sur une batterie, comme à l'endroit le plus élevé, & j'y rencontraï une chose inattendue, un mortier allemand avec l'inscription *Jorg Selos Gos mich 1513*. Je vis encore sur cette batterie 7 canons de fer, en partie enfablés, en partie posés sur des affûts brisés. Ces 7 petits canons, avec 6 autres placés près des portes & qui servent pour annoncer des fêtes, composent

toute l'artillerie dont la capitale de l'Yemen est pourvue.

C H A P I T R E V.

Des Environs de SANA.

LE fauxbourg de *Bir el Assab* touche presque à la ville du côté de l'est. Les maisons de ce fauxbourg sont dispersées parmi les jardins, le long d'une petite rivière. A deux lieues de Sana vers le nord, il y a une plaine, appelée *Rodda*, remplie de jardins & de ruisseaux. Cét endroit ressemble beaucoup aux environs de *Damask*. Mais Sana, que les anciens auteurs Arabes comparent à *Damask*, est situé sur une éminence presque aride. Après de longues pluies un petit ruisseau passe par la ville; mais il est à sec le reste de l'année. Cependant des canaux tirés de la montagne de *Nikkum*, fournissent Sana & son château, de bonne eau fraîche dans toutes les saisons.

Les Juifs n'osent pas demeurer en ville: ils habitent un village particulier, nommé *Kaa el Ihud*, situé près de *Bir el Assab*. Leur nombre va à 2000: mais dans l'Yemen on les traite avec plus de mépris encore que dans la Turquie. C'est

cependant parmi ce peuple, que les Arabes font obligés de chercher leurs meilleurs ouvriers, principalement des potiers & des orfèvres, qui vont travailler le jour en ville dans leurs petites boutiques, & qui le soir s'en retournent dans leur village.

Parmi ces Juifs, il y en a qui font un commerce considérable. Un de ces marchands distingués, nommé *Oraki*, acquit la faveur de deux Imams, & fut pendant 13 ans sous le regne d'*El Mansor*, & pendant 15 ans sous celui de l'Imam actuellement régnant, intendant des douanes, des bâtimens & des jardins; emploi des plus honorables à la cour de Sana. Deux ans avant notre arrivée, étant tombé en disgrâce, il ne fut pas seulement mis en prison, mais obligé encore de payer une amende de 50,000, écus. Une quinzaine de jours avant notre arrivée à Sana, l'Imam lui avoit rendu la liberté. C'étoit un vieillard vénérable, rempli de connoissances, & qui n'avoit jamais voulu s'habiller autrement que le commun de sa nation, malgré la permission de l'Imam. Le jeune Juif, notre ancien domestique, qui étoit de ses parens, lui avoit parlé si avantageusement de nous, qu'il rechercha notre amitié. Mais nous n'osons pas voir souvent un homme si fraîchement sorti de prison.

La disgrâce de cet *Oraki*, avoit attiré à ses confieres une espece de persécution. A cette époque, le gouvernement fit démolir douze synagogues de quatorze dont les Juifs étoient en possession. Dans leur village, il y avoit des maisons aussi belles que celles des principaux de Sana. On abattit de ces maisons tout ce qui excédoit la hauteur de quatorze coudées & on défendit à tout Juif d'élever leurs bâtimens au-dessus de cette mesure. On brisa toutes les cruches de pierre où les habitans de ce village conservoient leur vin. Ils essuyèrent enfin des avanies de toute espece.

On compte à peu près 125 *Banians*, qui demeurent à Sana. Ils payent 300 écus par mois, pour la permission d'habiter la ville ; au-lieu que le gros village de *Kaa el Ibud* ne paye que 125 écus par mois. Les héritiers d'un *Banian* mort, sont obligés de payer de 40 à 50 écus ; & si le défunt ne laisse pas de proches parens domiciliés dans l'Yemen, toute la succession est dévolue à l'Imam. Ces *Banians* nous raconterent, que deux hommes de leur nation avoient été traînés en prison deux mois auparavant, & forcés, pour obtenir leur liberté, de donner 1500 écus d'un héritage échu aux Indes, & dont ils n'avoient rien touché en Arabie.

CHAPITRE VI.

Pompe de l'IMAM revenant de la Mosquée.

ON fait que le sultan va tous les vendredis à la mosquée à Constantinople. L'Imam observe exactement cette coutume religieuse, & s'en acquitte avec beaucoup de pompe. Nous ne le vîmes qu'à son retour, parce qu'on nous avoit dit, que son cortège étoit alors augmenté par tous ceux qui avoient fait leur dévotion dans d'autres mosquées. En revenant, ce prince prend un long circuit pour mieux étaler sa magnificence.

L'Imam, forti de la mosquée principale, prit sa marche, par une porte de la ville pour rentrer par une autre, précédé de quelques centaines de soldats. Il faisoit porter à côté de lui, comme tous les princes de sa nombreuse maison, un *Medalla* ou grand parasol; distinction réservée aux souverains & aux princes de leur sang. On nous dit, que dans les autres parties de l'Yemen tous les seigneurs indépendants, comme le *schérif d'Abu Arisch*, les *schechs de Jafa*, & ceux de *Haschidu Bekil*, ne manquent jamais d'étaler cette marque de leur indépendance.

Outre les princes, cette fuite étoit composée au moins de 600 seigneurs distingués, tant ecclésiastiques que séculiers & militaires, tous montés sur de superbes chevaux: une grande multitude de peuple à pied fermoit la marche. De chaque côté de l'Imam, on portoit encore un drapeau, surmonté d'une cassolotte d'argent, remplie d'amulettes propres à rendre ce souverain invincible. En un mot cette marche étoit magnifique, mais tumultueuse: on alloit, on couroit à cheval, on se mêloit sans observer aucun ordre.

On avoit placé près d'une porte, quelques paires de chameaux, portant des litieres, où se trouvent souvent dans de telles processions, quelques femmes de l'Imam: mais alors elles étoient vuides & on ne les avoit amenées que pour ne pas déroger à l'étiquette. Derrière ces litieres se trouvoient encore une douzaine de chameaux, sans autre charge que quelques petits drapeaux attachés à leur selle, & qui servoient d'ornement.

Les soldats firent hors de la porte, quelques décharges, aussi gauchement que dans aucune autre ville de l'Yemen. Leurs évolutions devant la palais n'étoient pas plus adroites, que celles que nous avons vu exécuter par les troupes des

dolas dans les villes de province. Les portes de la ville restèrent fermées durant tout le service divin.

CHAPITRE VII.

Audience de Congé.

LE bon accueil qu'on nous avoit fait à Sana ; & qui surpassa notre attente , auroit pu nous engager à prolonger notre séjour. Plusieurs des principaux courtisans de l'Iman nous pressoient même de passer encore une année dans l'Yemen. Mais nous avions perdu deux de nos compagnons , auxquels un long séjour en Arabie eut été plus utile qu'à nous-mêmes. Plusieurs traits d'avarice de l'Iman , qui nous étoient revenus , & l'expérience acquise par nos traufferies avec les dolas , nous inspiroient de la défiance ; nous craignions de voir finir les bons traitemens que nous recevions actuellement. Nous avions d'ailleurs senti l'influence de ce climat si étranger à notre constitution , & notre santé étoit dérangée par le changement perpétuel de la température de l'air. Nous pensâmes donc sérieusement à par-

tir pour les Indes avec les Anglois , afin de mettre en fureté nos vies & nos papiers.

Nous avons bien la permission de partir de Sana quand il nous plairoit ; mais il falloit prendre congé en forme , & montrer en même tems à l'Imam les curiosités que le visir avoit vues : ce qui retarda de quelques jours notre départ.

Nous fûmes mandés à la cour le 23 Juillet , & conduits dans la même salle , où nous avons eu notre premiere audience. Mais cette seconde fois , tout se passa avec la plus grande tranquillité. L'Imam étoit sur le premier gradin , à côté du trône , assis dans un fauteuil fait de roseaux entrelacés. Nous lui baifâmes les deux côtés de la main & le pan de la robe , suivant l'étiquette arabe. Personne n'étoit présent à cette audience, que le visir , le secretaire qui étoit venu nous prendre , & 6 à 7 esclaves ou serviteurs. On ne permit d'entrer à aucun de nos domestiques , parce que le visir nous crut assez habiles , pour nous expliquer dans la langue du pays. Tout ce que nous exposâmes aux yeux de l'Imam , parut lui plaire beaucoup , & il nous fit , aussi bien que son ministre , plusieurs questions touchant les mœurs , le commerce & les sciences des Européens. On apporta ensuite une petite cassette rem-

plie de médecines, que l'Imam avoit reçues d'un Anglois. On pria *Mr. Cramer* d'indiquer les noms & les vertus de ces drogues, & l'Imam fit mettre par écrit ces explications.

J'étois fort indisposé, & m'étant tenu long-tems debout, je tombai dans une telle foiblesse, que je fus obligé de demander la permission de me retirer. Devant la porte je trouvai plusieurs des premiers officiers de la cour, assis sans ordre le long du mur sur des monceaux de pierres. Le grand-écuyer *Gheir Allah*, à qui j'avois eu souvent occasion de parler, m'offrit tout de suite sa place, & alla ramasser des pierres pour se faire un autre siege. Dans cette compagnie, je fus assailli de nouveau par de nombreuses questions, sur les mœurs & les coutumes Européennes. Ces Arabes désapprouverent hautement notre habitude de boire des liqueurs fortes. Mais quand je les eus assurés, que l'ivrognerie étoit défendue aux chrétiens, & qu'aucun Européen sensé ne buvoit plus de vin que sa fanté n'en exigeoit, ils trouverent notre pratique plus conforme à la raison. Ils avouèrent, qu'il étoit absurde de s'abstenir entièrement d'une boisson dont ils avoient une si grande abondance, & qui dans beaucoup d'occasions pourroit être pour eux un remède salutaire.

Je

Je rentrai dans la salle; & après que *Mr. Cramer* eût fini l'explication des drogues, & que nous eûmes répondu encore à différentes questions, nous primes congé, avec les mêmes cérémonies que nous avons observées en entrant. Après-midi nous allâmes faire nos adieux au visir *Fakih Achmed*, & à quelques autres personnes de distinction.

CHAPITRE VIII.

Départ de SANA.

Nous avons, il est vrai, de bonnes raisons pour retourner à *Mokha* par la même route par laquelle nous étions venus à Sana: elle est plus fréquentée, & elle m'eut fourni l'occasion de copier les inscriptions dont les Arabes m'avoient tant parlé. Mais j'avois été si souvent trompé par de telles annonces d'antiquités intéressantes, que je préfèrai à ces espérances incertaines l'avantage réel de parcourir une autre partie de l'Yemen, & de voir le Téhâma, dans la saison pluvieuse. Nous exposâmes donc au visir que nous desirions de prendre notre route par *Mofhak* à *Beit el Fakih*: il n'approuva pas seule-

ment notre dessein , mais il nous dit que l'Imam nous fourniroit les chameaux & les ânes nécessaires pour notre voyage.

Le 25 Juillet l'*Imam* envoya à chacun de nous un habillement complet , avec une lettre au dola de *Mokha* pour payer 200 écus à notre compagnie comme un présent de congé. Nous craignîmes d'abord que ce prince ne s'imaginât , que nous fussions venus à la maniere des Turcs , pour tirer de lui de l'argent , ou que nous lui eussions fait nos présens dans des vues intéressées. Mais après avoir fait réflexion , comment nous avions été rançonnés à *Mokha* , nous crûmes pouvoir accepter cette assignation. Lorsque nous remîmes dans la fuite , cette lettre au dola , il nous renvoya à son *Saraf* ou banquier : c'étoit un *Banian* qui nous paya en différens termes , mais toujours en rechignant.

Nous eûmes de la peine à croire l'offre du visir sérieuse , quand il nous dit que l'Imam nous fourniroit les montures & les bêtes de somme. Nous craignîmes même , que cet arrangement ne retardât notre voyage , & nous eussions préféré de louer à nos fraix des chameaux & des ânes. Nous eûmes là dessus une explication avec le secrétaire , dont les réponses nous firent soup-





çonner de la collusion entre lui & le loueur des chameaux, ou le maître de poste Arabe.

Pour nous éclaircir, nous crûmes devoir encore nous adresser au visir, qui parut surpris de notre embarras, parce qu'il avoit remis à son secrétaire un écrit, signé de la propre main de l'Imam, par lequel il étoit ordonné de nous fournir, dans tous les districts où nous passerions, des chameaux & des ânes de relais, avec un mouton pour notre provision. Le secrétaire, qui, à cause de notre empressement de partir, n'avoit pas eu le tems de s'accorder avec les chameliers pour partager le profit, fut forcé de nous remettre cet écrit, avec quelques pieces d'étoffes que l'Imam nous envoyoit encore pour habiller nos domestiques. Il nous annonça encore quelques présens qui nous étoient destinés, mais qui ne pouvoient être prêts qu'après un certain nombre d'heures. Nous partîmes & ce secrétaire aura apparemment gardé ces présens pour lui.

L'habillement que je reçus de l'Imam, étoit exactement comme celui des Arabes de distinction dans l'Yemen, dont on peut voir le dessein *Pl. II.* Ils portent la chemise par dessus de larges culottes de toile. Le *Jambéa* espece de coutelas recourbé, est attaché à une grosse ceinture; une veste à

manches étroites est couverte d'un manteau fort ample. Le cordon que j'ai fait pendre sur le manche du Jambéa, n'est rien moins qu'un chapelet : c'est une espece de hochet, avec lequel les Arabes badinent pour occuper leurs doigts. Ils ne connoissent pas l'usage des bas : toute leur chaussure consiste en des bottines ou des pantoufles.

Les Turcs paroissent abuser de la maniere généreuse, dont l'Imam traite les étrangers qui voyagent dans ses états. Il vient souvent depuis *Dsjidda* de pauvres pèlerins de cette nation, qu'on entretient plusieurs mois à *Sana*, & qu'on défraye en chemin. L'Imam leur fait même payer une somme encore, dans quelque port de mer, pour les mettre en état de continuer leur route. On leur donne ce viatique sur la frontiere, pour les empêcher de revenir, & d'être plus long-tems à charge à un pays si hospitalier.

Peu de tems avant notre arrivée, un Turc, qui avoit accompagné à la *Mecque* un seigneur Egyptien son maître, vint par *Dsjidda* & *Hodeida* à *Sana*, dans l'espérance d'obtenir tout de suite un des premiers emplois dans les troupes de l'Imam. Les Turcs ont une si haute opinion de leurs talens militaires pour la cavalerie, qu'ils s'imaginent que les Arabes seront trop heureux

s'ils peuvent engager un officier Turc. Mais l'Imam, après l'avoir entretenu pendant quelque tems à Sana, le renvoya à *Hodeida*, & lui fit donner une somme suffisante pour se rendre à *Basra*. A mon retour des Indes j'ai rencontré ce même Turc, qui avoit fait ce voyage avec un vaisseau de *Maskates* & qui n'avoit pas trouvé ce trajet plus dangereux, que celui de *Dsjidda* à *Hodeida*.





SECTION XV.

RETOUR DE SANA A MOKHA.

CHAPITRE I.

Route de SANA à BEIT EL FAKIH.

LE 26 Juillet, jour de notre départ de Sana, nous fîmes une petite traite, par un mauvais chemin entre des montagnes pelées, sans rencontrer beaucoup de villages.

Le lendemain le chemin fut encore pire, sur des montagnes couvertes de blocs de rochers. C'étoit la route la plus dégradée & la plus rude que j'aye vue dans tout l'Yemen. Elle côtoye des montagnes tristes & toutes pelées, formant des vallées profondes & où il n'y a que de misérables hameaux.

Nous descendîmes le 28 Juillet presque toujours par des pentes très-roides. Les montagnes commencent à être un peu couvertes de verdure: aussi rencontrâmes - nous plusieurs chameaux, chargés de très-mauvais bois destiné pour Sana.

Les villes font encore pauvres & peu nombreuses. Nous fûmes assaillis le soir par des nuées de fauterelles : mais elles furent chassées par un orage accompagné d'une grosse pluye.

Nous allâmes jusqu'à *Möfbak*, petite ville située sur la cime d'une montagne escarpée. Les maisons où logent les voyageurs, font au pied de la montagne. Nous fîmes présenter la patente de l'Imam au dola de cette ville, qui ordonna en conséquence des chameaux de relais, du fourrage pour nos ânes, un repas pour nos domestiques, & un mouton pour notre souper : il paya même notre gîte. Le revenu de *Möfbak* & de son territoire, forme l'apanage d'un des fils de l'Imam.

Notre journée du lendemain fut encore mauvaise : les chemins entre *Möfbak* & *Sebars* font détestables. Sur la montagne nous rencontrâmes six grands réservoirs, où l'on ramasse l'eau de pluye, qui, se corrompant dans une certaine saison, devient extrêmement rebutante. C'est dans cette contrée que les Arabes croient qu'on a le plus à craindre le ver des nerfs, appelé par quelques auteurs la *veine de Médine*. Si leur observation est juste, il faudroit chercher la

cause de cette maladie dans l'habitude de boire des eaux corrompues.

Partis le 30 Juillet de *Seban* , nous eûmes des chemins un peu meilleurs , & qui tournent sur le penchant des montagnes. Sur une de ces montagnes nommée *Harras*, nous arrivâmes à un défilé où le chemin se rétrécit au point , qu'à peine un seul chameau peut y passer de front. Des deux côtés il y a des roches très-escarpées , & les eaux de pluye , tombées le jour précédent , avoient creusé précisément dans l'endroit le plus ferré , un trou de huit pieds de profondeur ; de sorte , que le chemin étoit devenu absolument impraticable. Comme il ne se trouvoit aucune autre issue, tous nos Arabes étoient d'avis de retourner à *Sana*, pour prendre la route de *Taes*. Mais comme nous n'étions pas d'humeur de faire un si grand détour , nous résolûmes de combler ce creux & d'élever une chaussée. Nos Arabes se moquerent de nous de vouloir entreprendre un ouvrage de plusieurs jours ; mais quand nous eûmes commencé à ramasser des pierres , nous parvîmes , à force de promesses , à les engager à nous aider. Après trois heures d'un travail opiniâtre , notre chaussée fut prête , & nous franchîmes heureusement ce passage. Nos Arabes foutenoient , que

dans un cas pareil, le premier dola de l'Yemen eût préféré de retourner à *Sana*, au parti d'entreprendre un tel ouvrage. Ce sentiment ne nous prévint pas en faveur de l'activité & de l'industrie de cette nation.

Nous rencontrâmes en chemin une famille errante, la première de cette espèce que j'aye vue dans l'Yemen. Ces gens n'avoient point de tentes, & vivoient sous des arbres, avec leurs ânes, leurs brebis, leurs chiens & leurs poules. J'oubliai de demander le nom de cette horde : mais leur état est parfaitement analogue à celui de nos *Bohémiens* d'Europe. Ils ne sont fixés dans aucun lieu : mais ils vont mendier & voler autour des villages, & les pauvres payfans leur donnent volontiers quelque chose pour se débarrasser de leur voisinage. Une jeune fille de cette troupe, vint nous demander l'aumône : elle avoit le visage découvert.

A une petite distance du passage dangereux dont je viens de parler, nous vîmes la première plantation de cafiers. Nous n'en avons plus vu depuis nos courses du mois de Mars ; mais cette denrée ne paroît pas enrichir ses cultivateurs. Les villages de la contrée à café commencent à être pauvres, & les maisons construites en murs

secs, sont couvertes de roseaux ; telles enfin que celles des montagnes autour de *Beit el Fukih* & de *Dsjobla*. La riviere de *Sehan* étoit si enflée, que nous eûmes de la peine à la traverser avec nos ânes.

Nous couchâmes à *Sanfir*, pauvre village, où je perdis ma bouffole. En partant nous eûmes l'incommodité de passer, dans l'espace d'un mille, une douzaine de fois la riviere de *Sehan*, qui a beaucoup de sinuosités, & dont le cours entre des rochers, est fort rapide. La pauvreté des habitans de cette contrée est cause, que les chemins ne sont pas trop sûrs ; ce qui nous obligea de rester avec notre bagage. Nous y vîmes beaucoup de *Baumiers*, qui restent sans culture parce que les habitans en ignorent l'utilité.

Dans le cabaret à café de *Til*, nous rencontrâmes plusieurs pèlerins revenant de la *Mecque* : entr'autres un Arabe de *Doan*, ville située à 25 journées à l'est de *Sana*, & à 12 journées de *Kerchin* ; par conséquent dans une contrée entièrement inconnue aux Européens. J'étois fâché que la courte durée de notre entrevue, & la grande différence entre le dialecte qu'il parloit & celui du *Téhama*, ne me permissent pas de tirer de lui plus de lumieres sur sa patrie.

Depuis ce cabaret le pays devient meilleur : il se couvre de verdure ; la vallée contient plusieurs ruisseaux qui se déchargent dans la rivière de *Sehan* , & les montagnes sont parsemées d'un assez grand nombre de villages.

Nous vîmes un ruisseau qui se perd sous terre , & qui reparoit à une assez grande distance. Après être sorti des montagnes il finit par disparaître tout-à-fait , parce que ses eaux se distribuent dans les campagnes du Téhâma. Les champs dans ces montagnes étoient semés uniquement de *Durra* , espece de gros millet dont le petit peuple fait son pain. Les paysans se ménagent des niches dans les arbres , pour veiller sur leurs champs.

Les montagnes sur les confins du Téhâma sont composées de basalte , comme celles du côté des villages à café près de Beit el Fakih. Nous vîmes encore une petite rivière qui se perd bientôt dans les sables du Téhâma. Enfin parvenus dans la plaine nous arrivâmes à Beit el Fakih le 1 Août vers le soir.

C H A P I T R E II.

Route de BEIT EL FAKIH à MOKHA.

C O M M E la plus grande partie de cette ville avoit été consumée par les flammes , au mois d'Avril dernier , nous ne pensions y trouver qu'une espece de désert. Nous fûmes donc bien étonnés de voir presque toutes les maisons , ou plutôt toutes les cabanes relevées. On y bâtissoit même plusieurs maisons de pierre plus propres à résister aux fréquens incendies.

Nous fîmes favoir notre entrée au dola , en le priant de tenir prêts les chameaux nécessaires pour la continuation de notre voyage. Nos domestiques Arabes vouloient aussi lui demander des vivres , pour se régaler & pour montrer au peuple de quelle maniere honorable nous revenions de la cour. Mais , comme nous avons été bien traités dans cette ville , nous ne leur permîmes de demander qu'un seul mouton.

Comme j'ai décrit la route depuis cette ville à *Mokha* , je n'ai qu'à rapporter quelques changemens produits dans cette contrée par la saison pluvieuse. Par la même raison , nous ne voulûmes

pas nous gêner à voyager de jour , pendant les grandes chaleurs.

Etant partis de *Beit el Fakih* dès le 2 Août au soir , nous rencontrâmes sur le chemin de *Jébid* deux hommes , qui conduisoient six ânes chargés en grande partie d'argent, que les marchandsavoient reçu d'Egypte pour du café , & qu'ils envoyent à Mokha pour acheter des marchandises des Indes. Cette maniere hardie de transporter de l'argent , nous prouva combien peu on avoit à craindre les voleurs dans cette province.

Le 3 Aout, le dola de *Zébid* fut obligé de nous fournir des vivres & de nous préparer des relais de chameaux. Nous comptions trouver la riviere de *Zébid* bien enflée : mais son lit étoit entièrement à sec encore auprès de la ville : on avoit inondé à côté une grande étendue de champs entourés de digues. Suivant les apparences , on ne laisse pas couler l'eau dans le lit de la riviere, avant que la campagne ne soit suffisamment abreuvée. Les payfans font ces digues d'une maniere fort simple. Après avoir bien labouré le champ , ils attellent deux bœufs à une planche , qu'ils font traîner sur la surface : quand la planche est bien chargée de terre, on la vuide dans l'endroit où doit être la digue , qui se forme par charges réitérées.

Nous ne nous arrê tâmes plus , que pour nous reposer un peu à *Mauschid* , & nous arrivâmes à *Mokha* le 5 Août dans la matinée.

Les raisons de notre empressement pour revenir dans cette ville , étoient fondées sur la certitude que nous crûmes avoir du départ prochain du vaisseau Anglois , sur lequel nous comptions aller aux Indes. Mais plusieurs contretens retinrent pour quelque tems ce vaisseau à *Mokha*. Nous nous étions donc trop hâtés de retourner sous ce ciel brûlant , dont nous sentîmes bientôt les funestes influences. J'étois déjà bien malade le 8 Août : quelques jours après *Mr. Baurenfeind* se mit au lit ; il fut suivi par *Mr. Cramer* , enfin par tous nos domestiques Européens. Nous avions eu le bonheur de retrouver notre ami *Mr. Scott* , qui nous procura des rafraichissemens Européens , plus salutaires pour notre état que les meilleures médecines. Mais tous ses soins ne purent détruire ce germe de mort, qui se développant peu après me priva de tous mes compagnons de voyage ; comme je le raconterai en son lieu.

CHAPITRE III.

De la ville de MOKHA.

CETTE ville est située dans un terrain extrêmement sec & stérile. Ses fortifications consistent dans le mur dont elle est entourée, dans quelques tours sur le chemin de *Musa*, qu'on honore du nom de châteaux; & dans deux autres châteaux de même espèce, aux deux côtés du port. Le plus grand de ces deux châteaux s'appelle *Kalla Tejar* & le plus petit *Kalla Abdurrah*, chacun du nom d'un saint qui y est enterré. Ils sont pourvus de quelques pièces de canon.

Les maisons de la ville sont de pierres, quelques-unes même très-bien bâties dans le goût de celles du fauxbourg de *Sana*. Il y en a cependant aussi, tant en dedans qu'en dehors des murs, qui ne valent pas mieux que les cabanes ordinaires du Téhâma. Parmi les dattiers, qui croissent en abondance aux environs de la ville, on a placé quantité de jolis jardins.

Mokha est sûrement une ville nouvelle, qui n'existe que depuis quatre siècles. Elle doit son origine, comme plusieurs villes du Téhâma, à un saint, au célèbre *Schech Schædeli*. Ce Schech ac-

quit dans ce tems-là si une grande réputation , qu'on venoit des pays les plus éloignés pour entendre ses instructions. Quelques dévots bâtirent des cabanes autour de l'hermitage qu'il habitoit sur les bords de la mer : il se forma dans cet endroit un village , qui s'agrandit peu-à-peu & devint une ville. Jusqu'ici l'histoire de sa fondation ressemble à celle de tant d'endroits du Téhâma. Mais l'origine de Mokha fut accompagnée de circonstances particulieres , qui méritent d'être rapportées , sur la foi de la tradition des Arabes ; dont le fond paroît vrai , quoique altéré par le goût de cette nation pour le merveilleux.

Un vaisseau Indien destiné pour *Djidda* , jetta un jour l'ancre dans ces parages , il y a passé 400 ans. Les gens de l'équipage ayant apperçu une cabane dans ce désert, eurent la curiosité d'aller la voir. Le Schech fit à ces étrangers l'accueil le plus obligeant , les régala de café, boisson qu'il aimoit beaucoup , & à laquelle il attribuoit de grandes vertus. Les Indiens , à qui le café étoit inconnu, regarderent cette boisson chaude comme un remede , qui pourroit servir à guérir leur patron malade ; *Schadeli* les assura , que par le secours de ses prieres & par l'usage de cette boisson , le malade ne seroit pas seulement guéri ,
mais

mais qu'il feroit encore un gain confidérable , s'il vouloit débarquer fes marchandifes. Et prenant en même tems , le ton d'un prophete , il dit qu'un jour on bâtiroit dans ce même lieu une ville , où les Indiens viendroient faire un commerce confidérable.

Le marchand frappé de ce langage fingulier , fe fit transporter à terre pour voir de près & pour entretenir cet homme extraordinaire. Il avala le café & fe trouva mieux. Le même jour un grand nombre d'Arabes vinrent entendre la prédication du folitaire : parmi ces Arabes il y avoit plufieurs marchands , qui acheterent la cargaison entiere. L'Indien s'en retourna content , & répandit fi bien le bruit de la fainteté de *Schædeli* , que beaucoup de fes compatriotes fréquenterent enfuite cet endroit.

On a bâti une belle mosquée fur le tombeau du *Schech Schædeli* , qui eft actuellement hors de la ville. Le puits , dont le peuple boit , & une porte de la ville portent fon nom. Ses defcendans font honorés en fa confidération , & portent le titre de Schechs. Le peuple jure par lui : enfin le nom de *Schædeli* ne fera jamais oublié tant que Mokha fubfiftera.

Au refte , *Schædeli* n'est pas feulement le pa-

tron de Mokha ; il l'est encore de tous les Cafetiers musulmans , qui font tous les matins mémoire de lui dans leur *Pratha* ou priere. Ils ne l'invoquent pas : mais ils rendent graces à Dieu , d'avoir enseigné au genre humain l'usage du café par l'entremise de *Schadeli* , & ils le supplient d'être favorable à ses Schechs & à ses descendans.

Un marchand de la Mecque me fit sur ces saints une réflexion , qui me surprit dans la bouche d'un mahométan. “ Il faut toujours à la
 „ populace , me dit-il , un objet visible , qu'elle
 „ puisse honorer & craindre. C'est ainsi qu'à la
 „ Mecque tous les sermens se font au nom de
 „ Mahomet , au lieu qu'on devoit s'adresser à
 „ Dieu. A Mokha je ne me ferois pas à un
 „ homme , qui affirmeroit une chose en prenant
 „ Dieu à témoin : mais je pourrois compter
 „ plutôt sur la foi de celui qui jureroit par le
 „ nom de *Schadeli* , dont la mosquée & le tom-
 „ beau font sous ses yeux. „

Mokha est la dernière ville de l'Yemen dont les Turcs ayent perdu la domination. Les Arabes , à ce qu'on prétend , ne l'ont pas conquise , mais achetée. Depuis que les Turs en ont été dépossédés , elle n'a eu d'autre maître que l'Imam.

Un dola , qui s'étoit enrichi dans ce gouvernement , avoit fait fortifier la ville & il l'avoit entourée d'un fossé qui est actuellement comblé. On soupçonna cet homme de vouloir se rendre indépendant ; mais l'on trouva moyen de prévenir ses desseins , & de le mettre en prison. Depuis ce tems un dola n'est gueres continué dans ce poste lucratif , au - delà de deux à trois ans. Après la mousson il est obligé de rendre compte de sa gestion à l'Imam , & d'attendre s'il conservera son emploi , ou s'il sera rappellé immédiatement à Sana.

Je ne sache pas que des chrétiens orientaux se soient jamais établis à Mokha : on y trouve bien quelques juifs qui habitent un village séparé , comme ceux des autres villes de l'Yemen. Il y a dans la ville près de 700 *Banians*, *Rasboutes* , & autres Indiens , dont quelques - uns commercent , & les autres gagnent leur vie en exerçant différens petits métiers. Quand ils ont fait une petite fortune ils s'en retournent dans leur patrie ; & par cette raison ils sont toujours regardés comme des étrangers.

C H A P I T R E IV.

*Bombardement de MOKHA par les
FRANÇOIS.*

J'E n'ai rien pu apprendre de l'histoire de cette ville , excepté un événement arrivé il y a 25 ans. J'en ferai le détail suivant le rapport des Arabes , parce qu'il donne une idée des forces & de la politique de l'Imam.

Le dola de Mokha tire souvent des vaisseaux étrangers des marchandises des Indes , dont la valeur surpasse la somme due par ces étrangers pour les droits de douane , & pour les autres taxes. Il prend ces marchandises sur le compte de l'Imam , & promet toujours de payer cette dette , en la déduisant des droits de l'année prochaine. Mais , comme il prend continuellement de nouveaux à compte , la dette s'accumule & n'est jamais payée. Par cette maniere la compagnie Française des Indes se trouvoit dans le cas d'avoir sur lui une prétention de 82000 écus.

Comme cette compagnie voulut à la fin se faire payer cette somme sans perdre cependant son commerce à Mokha , elle fit accompagner en 1738 ses vaisseaux marchands par un vaisseau

de guerre : le capitaine à son arrivée, fit favoir au dola qu'ils étoient venus pour vendre leur cargaison ; mais qu'ils ne descendoient pas à terre avant que l'ancienne dette fût acquittée. Le dola tâcha de les amuser par de belles paroles, & de les engager à débarquer leurs marchandises. Mais les François voulant montrer ce qu'ils étoient en état de faire, mirent hors de service le grand château, avant que les Arabes s'attendissent à des hostilités réelles.

Après cette expédition, on entra de nouveau en conférence. Le dola s'excusoit toujours, en disant qu'il n'avoit ni argent, ni ordre de l'Imam pour payer cette dette ; & demanda un terme de quinze jours pour pouvoir recevoir des ordres de Sana. Ce terme expiré sans qu'on leur donnât réponse, les François jetterent une bombe sur la maison du dola, qui tua un Arabe. Cet avertissement n'ayant rien produit, ils jetterent encore quelques bombes sur la mosquée, pendant que le dola s'y trouvoit un vendredi, qui tuerent encore plusieurs personnes.

Les habitans dont un bon nombre avoit déjà perdu la vie pour la dette de leur souverain, perdirent alors patience, & forcerent le gouverneur de prendre des arrangemens pour contenter l'en-

nemi. Après la conclusion du traité les François débarquerent tout de suite leurs marchandises, & continuerent leur commerce comme auparavant. Ils perdirent un seul homme de l'équipage, qui s'étoit endormi devant la porte de son logement en ville : un foldat Arabe, dont un parent avoit été tué par une bombe, le poignarda, croyant devoir venger son ami.

Ce dola qui étoit hors d'état de se défendre, avoit fait sans doute, tout son possible pour servir son maître. Malgré cela, l'Imam peu content, le rappella, & confisqua le palais qu'il avoit à *Sana*. Un marchand de Mokha, qui avoit avancé des sommes considérables pour satisfaire les François, n'étoit pas encore de notre tems, rembourfé de ses avances.

Plusieurs Arabes se rappellent avec satisfaction cette petite guerre, & pensent encore avec plaisir à ces marmites de feu, comme ils me disoient, qui couroient par-tout après leur dola. Depuis ce tems, les Arabes ont conçu une haute opinion des talens militaires des Européens. Dans une ville turque, les autres nations chrétiennes n'eussent pas été, pendant de telles hostilités, à l'abri de la fureur de la populace. Mais à Mokha,

les Anglois & les Hollandois jouirent malgré la guerre avec les François, d'une fureté parfaite.

C H A P I T R E V.

Du Commerce de MOKHA.

PLUSIEURS nations qui aujourd'hui ne fréquentent plus ce port, étoient autrefois dans l'usage d'y trafiquer. Les Portugais, si puissants il y a d'eux siècles, sur le golfe Arabique, ont perdu depuis long-tems la coutume d'y envoyer des vaisseaux. Les Hollandois y paroissent rarement, & les François jamais en tems de guerre, quoiqu'ils continuent à payer le louage de leurs magazins. Ce sont aujourd'hui les Anglois, qui se sont emparés de presque tout le commerce de cette place. Leur compagnie des Indes n'envoie, il est vrai, qu'un vaisseau en deux ans, pour charger du café. Mais les négociants particuliers établis aux Indes, font un commerce d'autant plus avantageux. Cette année il étoit venu à Mokha 5 vaisseaux Anglois de différens ports des Indes, sans compter 3 autres destinés en droiture pour *Dsjidda*. Depuis qu'un marchand de cette nation, résidant à Mokha, a été maltraité par la populace pendant l'absence des vaisseaux, les Anglois re-

partent tous avec ces vaisseaux , & laissent leurs affaires entre les mains d'un courtier Banian.

Le commerce de Mokha étant si considérable , la douane doit rapporter à l'Imam de grands revenus. Les Turcs , les Arabes & les Indiens sont obligés de transporter leurs marchandises immédiatement au bureau , de les y faire visiter , & de payer huit à dix pour cent de leur valeur , suivant la taxe assez arbitraire des commis. Les Européens ont le privilege de faire visiter leurs marchandises dans leurs magasins , & de ne payer que le trois pour cent de la valeur de ces marchandises , quel que soit le pays d'où elles viennent. Depuis que les Anglois , devenus si puissans au Bengale , apportent les marchandises des Indes , autrefois fournies par les Indiens , ils ne payent que le trois pour cent de ces marchandises : mais le gouvernement , afin de garder les traités sans rien perdre de ses anciens droits , oblige les marchands de Mokha de payer aussi cinq pour cent , des marchandises des Indes qu'ils achètent.

Outre les droits dûs à la douane , les vaisseaux payent encore un droit d'ancre qui va à quelques centaines d'écus , & qui se règle sur le nombre des mâts, & non sur la grandeur du bâtiment. Par contre

un marchand , qui charge ici de café un gros navire Européen , reçoit du dola une prime de 400 écus.

Suivant les observations des Arabes , les *manfims* , ou mouffons , font régulières dans ces parages. Le vent du nord régne pendant 6 mois , & celui du sud pendant les 6 autres. Il ne faut pas cependant s'imaginer , qu'on n'y connoisse point d'autres vents : pendant le mois d'Août principalement ils soufflent de tous les points de l'horizon. Un des vaisseaux Anglois destinés pour *Dsjidda* , fut obligé de revenir à Mokha , & d'y attendre plusieurs mois le retour d'un vent favorable.

Les Arabes n'ont presqu'aucune autre marchandise à exporter que du café , dont les Indiens ne font pas grands amateurs. Ainsi les vaisseaux Anglois venus des Indes , auroient été obligés de s'en retourner presque à vuide , si les derniers partis n'eussent pas gagné beaucoup par le fret de l'argent qu'on leur avoit confié , pour le porter aux Indes. Les marchands Arabes avoient chargé un million d'écus sur un vaisseau Anglois venant de *Dsjidda* , & celui , sur lequel nous nous embarquâmes , portoit 250000 écus en argent comptant.

Toutes ces sommes confiftoient prefque uniquement en ducats de Venife & en écus d'Allemagne , par conféquent en efpeces Européennes. On peut bien s'imaginer , que les autres vaiffeaux Anglois & Indiens n'auront pas laiffé d'emporter auffi des fomme confidérables de *Dsjidda* & de *Mokha*. Les vaiffeaux de *Bafra* qui vont aux Indes , font chargés de même , d'efpeces qui ont paffé d'Europe en Turquie. Quand on compte encore la quantité d'efpeces , que les nations Européennes portent directement aux Indes & à la Chine , on voit que fans les tréfors qui nous viennent de l'Amérique, l'Europe feroit depuis long-tems , épuifée d'or & d'argent.

Quand un vaiffeau étranger arrive à la rade de *Mokha* , il n'ofe pas faluer avec le canon ; mais il doit arborer fon pavillon. Le dola envoie alors un bateau pour le reconnoître , & pour s'informer du fujet de fa venue. Si l'on fait quelques difficultés , le capitaine n'a qu'à dire qu'il ira à *Hodeïda* ou à *Loheya* : le dola qui n'aime pas perdre les préfens qu'il reçoit de chaque vaiffeau , fe met bientôt à la raifon.

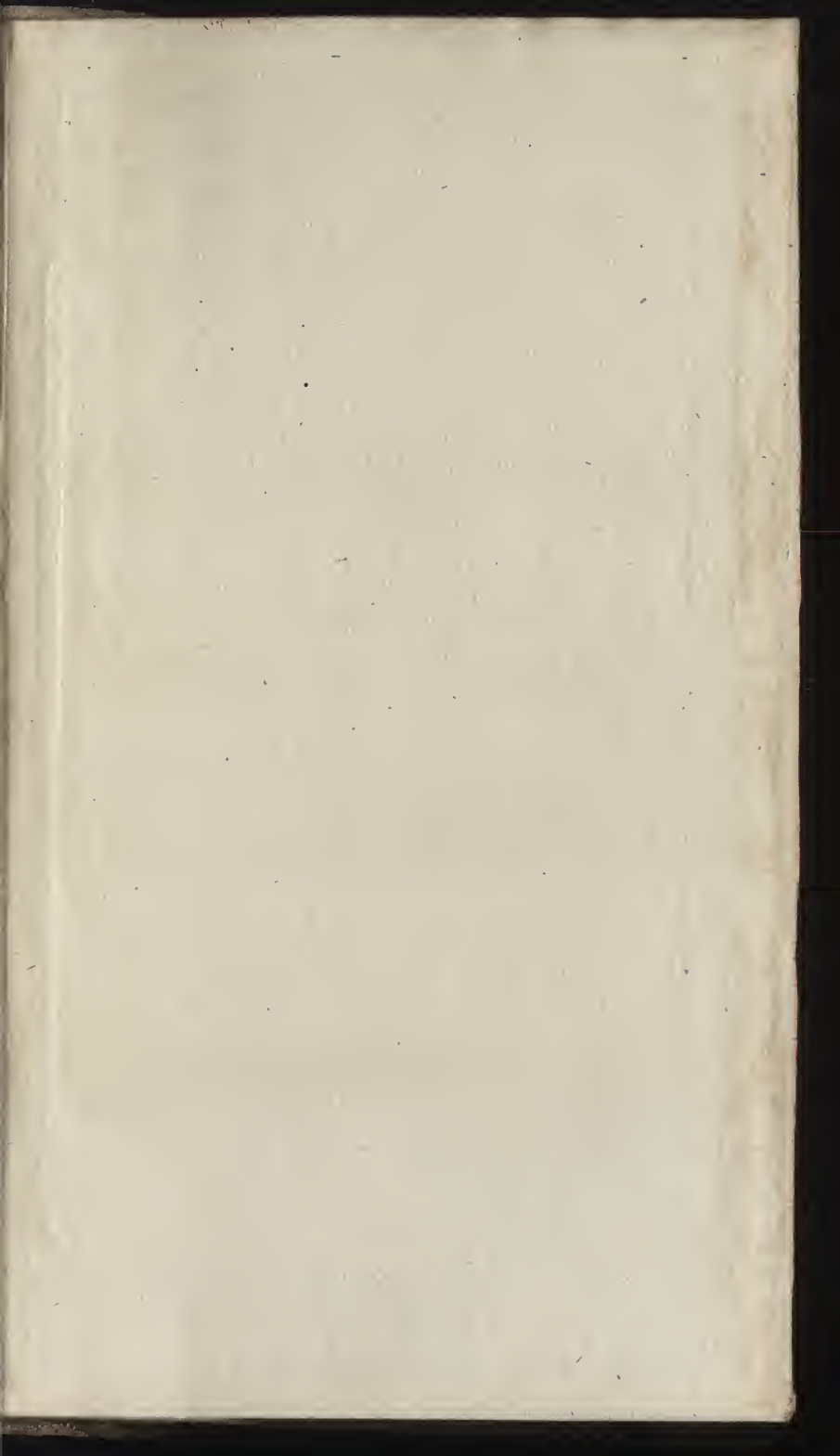
Il ne feroit pas difficile d'obtenir les mêmes privilèges dont les Anglois jouiffent actuellement

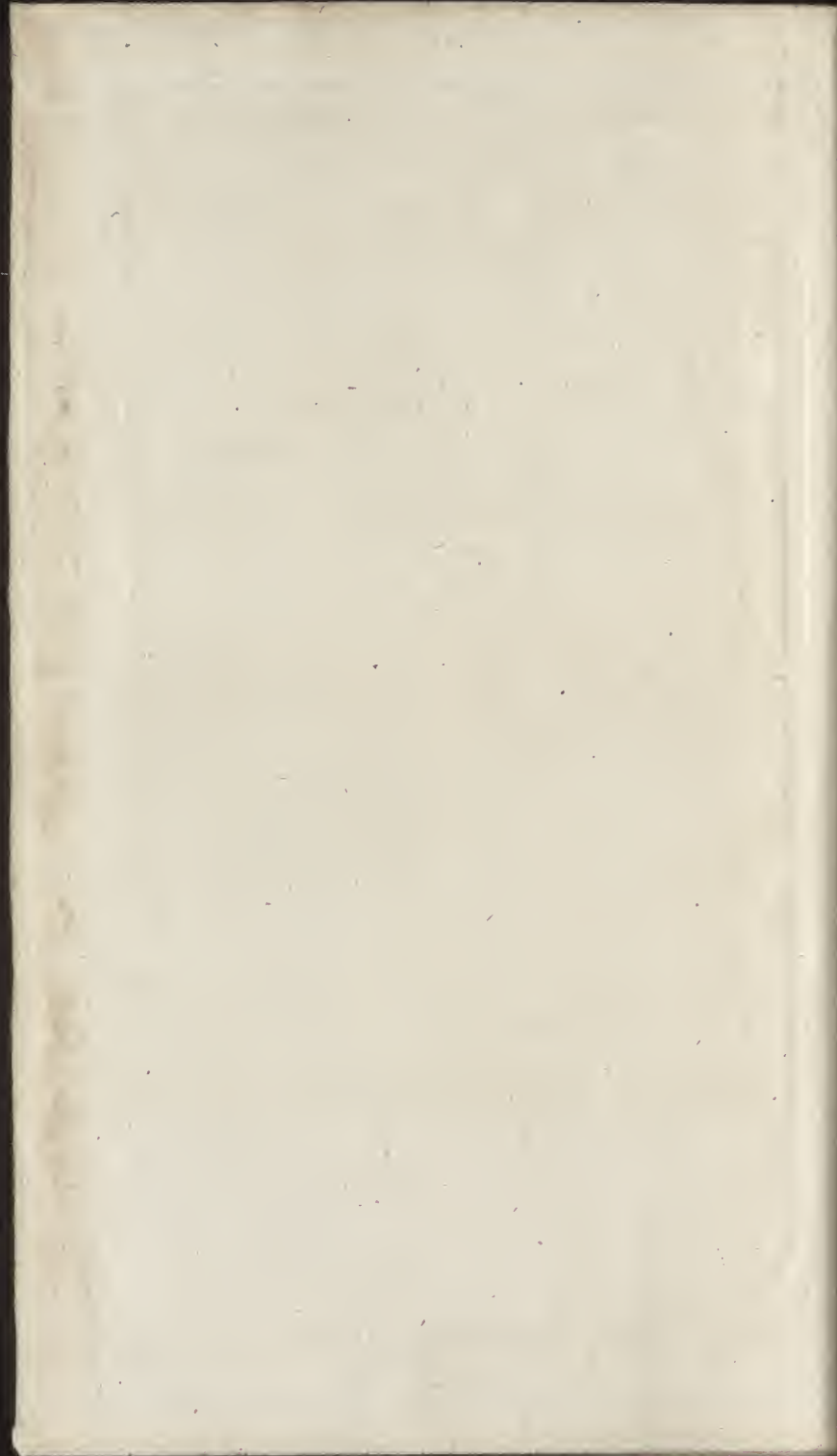
à Mokha : mais une nation qui n'a point d'établissement aux Indes , ne pourroit pas faire avec avantage le commerce sur les côtes de la mer rouge. Les Arabes ne font gueres usage des productions de l'Europe. Il faudroit donc leur porter des marchandises des Indes , & prendre en retour du café, qu'on pourroit avoir à meilleur marché des vaisseaux qui chargent cette denrée uniquement pour ne pas revenir à vuide. On consume, il est vrai, en Arabie beaucoup de fer, que les Anglois achètent en grande partie des Danois. Il est donc probable que cette dernière nation pourroit trouver son compte, en établissant un commerce direct des marchandises de son pays & de ses colonies, entre *Tranquebar* & *Mokha*.

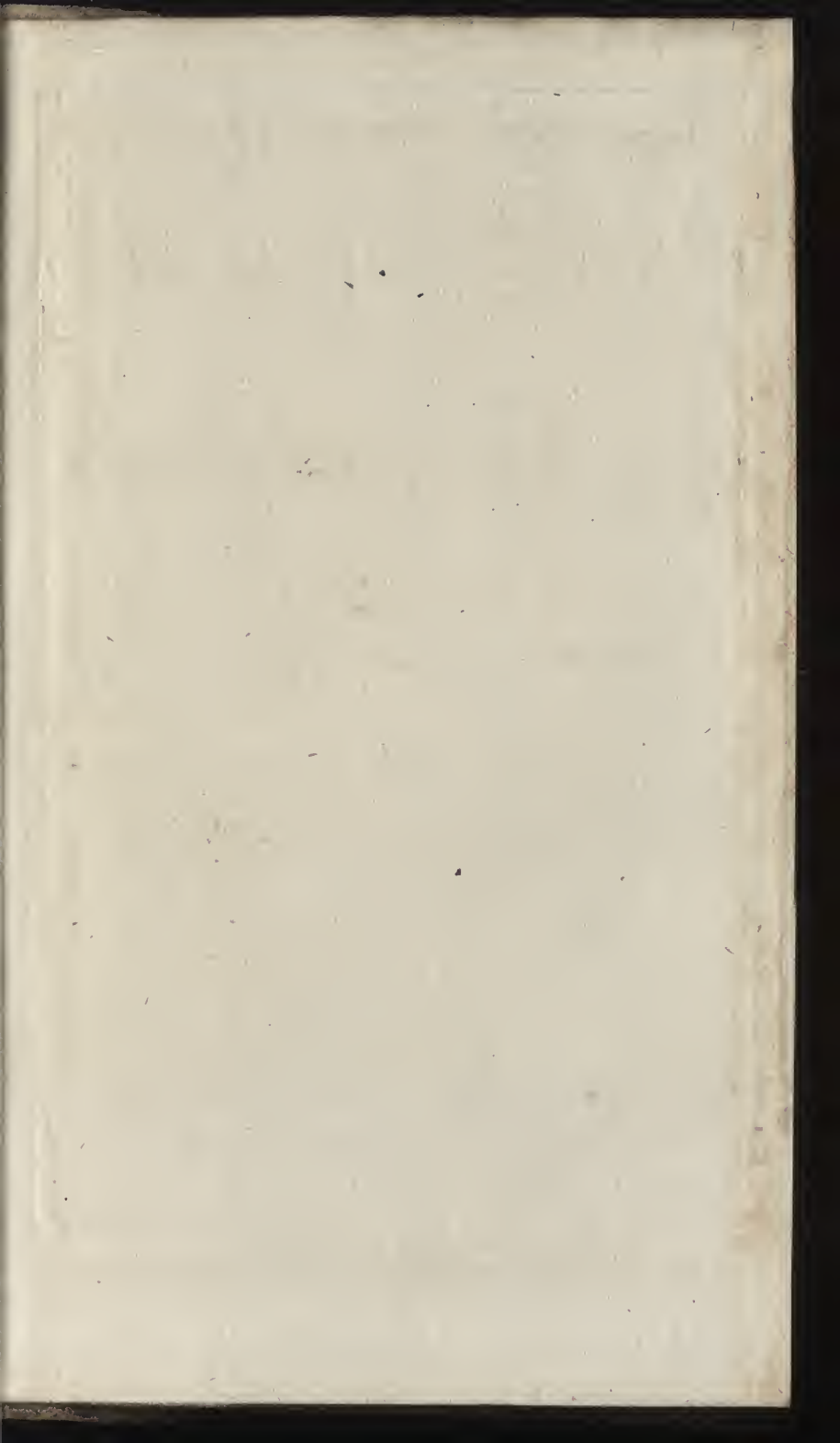
Il ne fera pas hors de propos, d'ajouter une petite observation sur le caractère des courtiers des différentes nations. Un étranger ne peut pas être assez en garde contre les courtiers mahométans; il trouvera son compte, de s'adresser aux Banians, parmi lesquels il y a beaucoup de marchands considérables & pleins de probité. Dans tous les pays de l'orient, les marchands mahométans ont la bassesse d'irriter les chrétiens qu'ils ont dupés, & dont ils craignent le ressen-

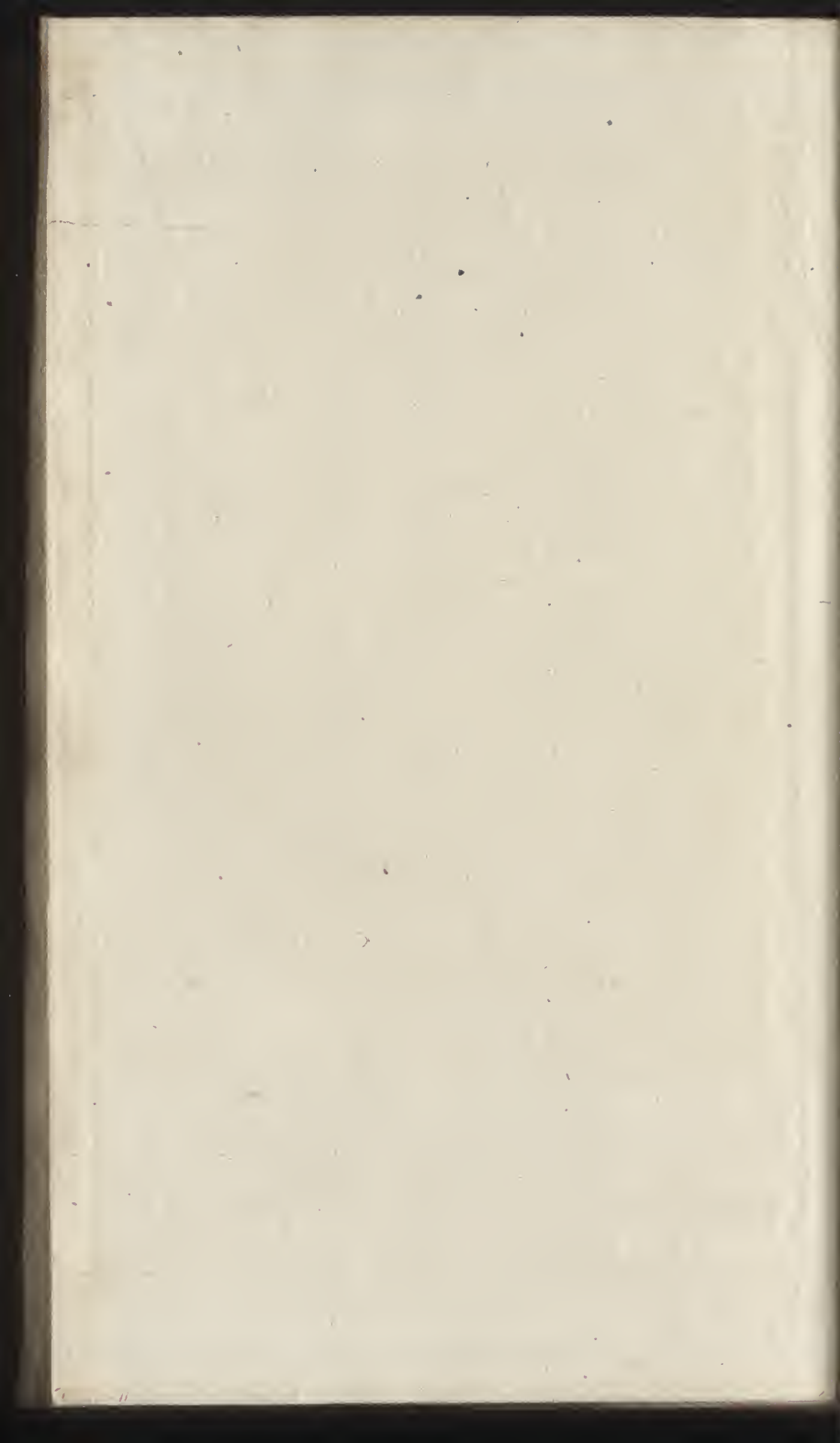
timent ; & quand , dans un accès de colere , il échappe à ces étrangers quelque terme injurieux , ces fripons font grand bruit , sous prétexte qu'on a mal parlé de la religion musulmane , & menacent les chrétiens de les dénoncer aux magistrats. Plusieurs Européens ont été obligés de payer des sommes , pour se mettre à l'abri des chicanes de ces misérables , dont ils avoient été trompés.

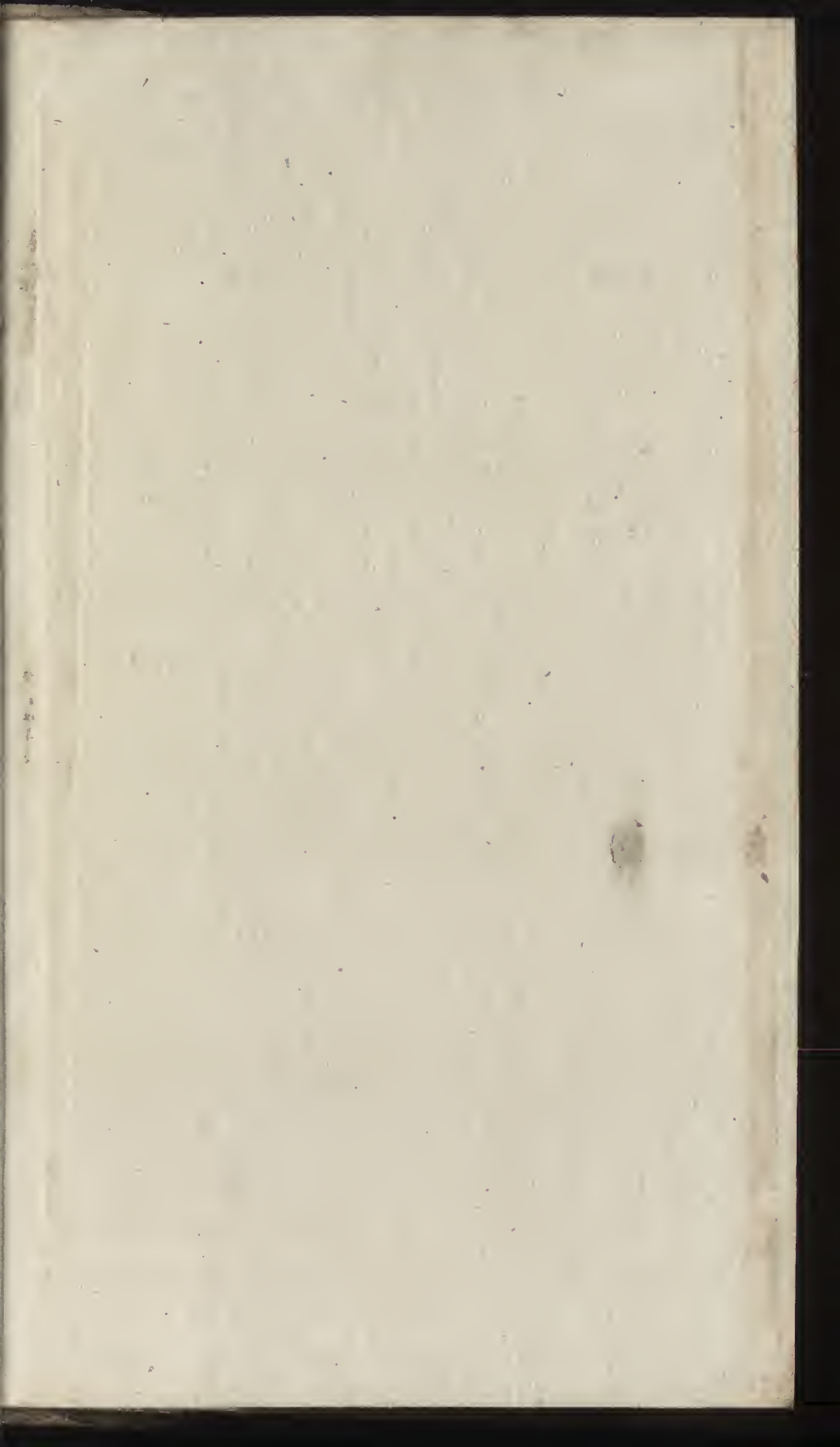
FIN du premier Volume.

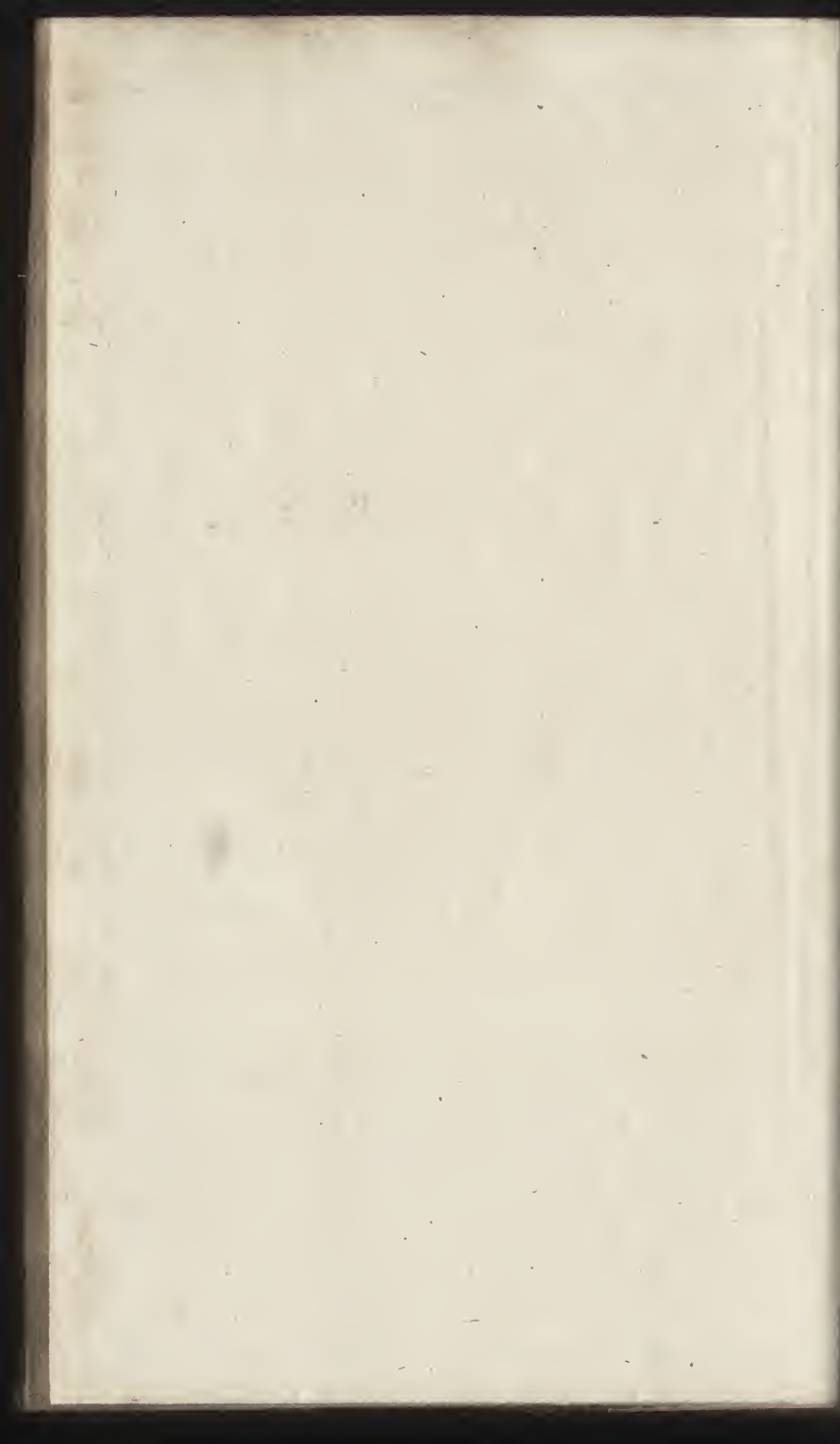


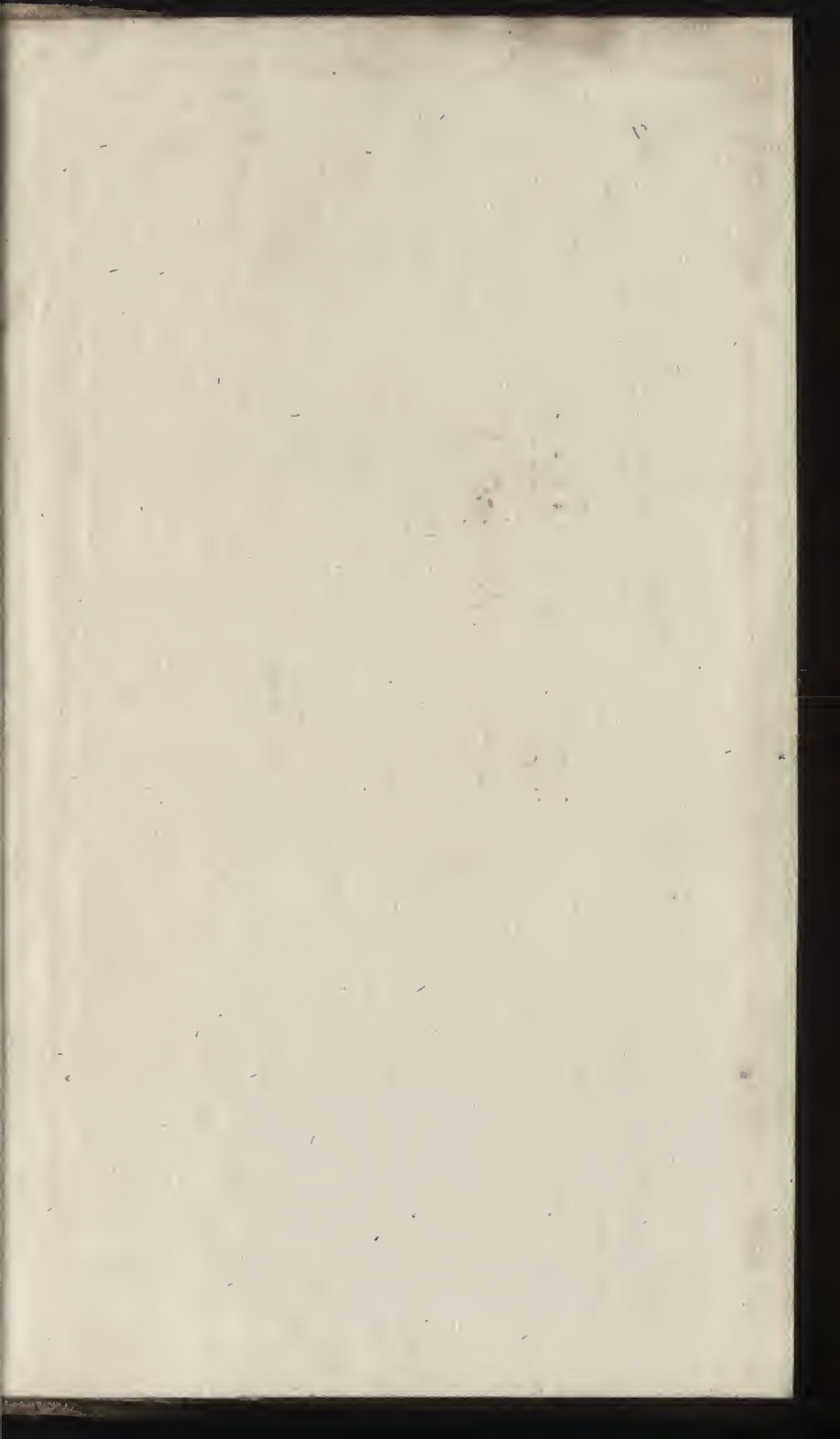


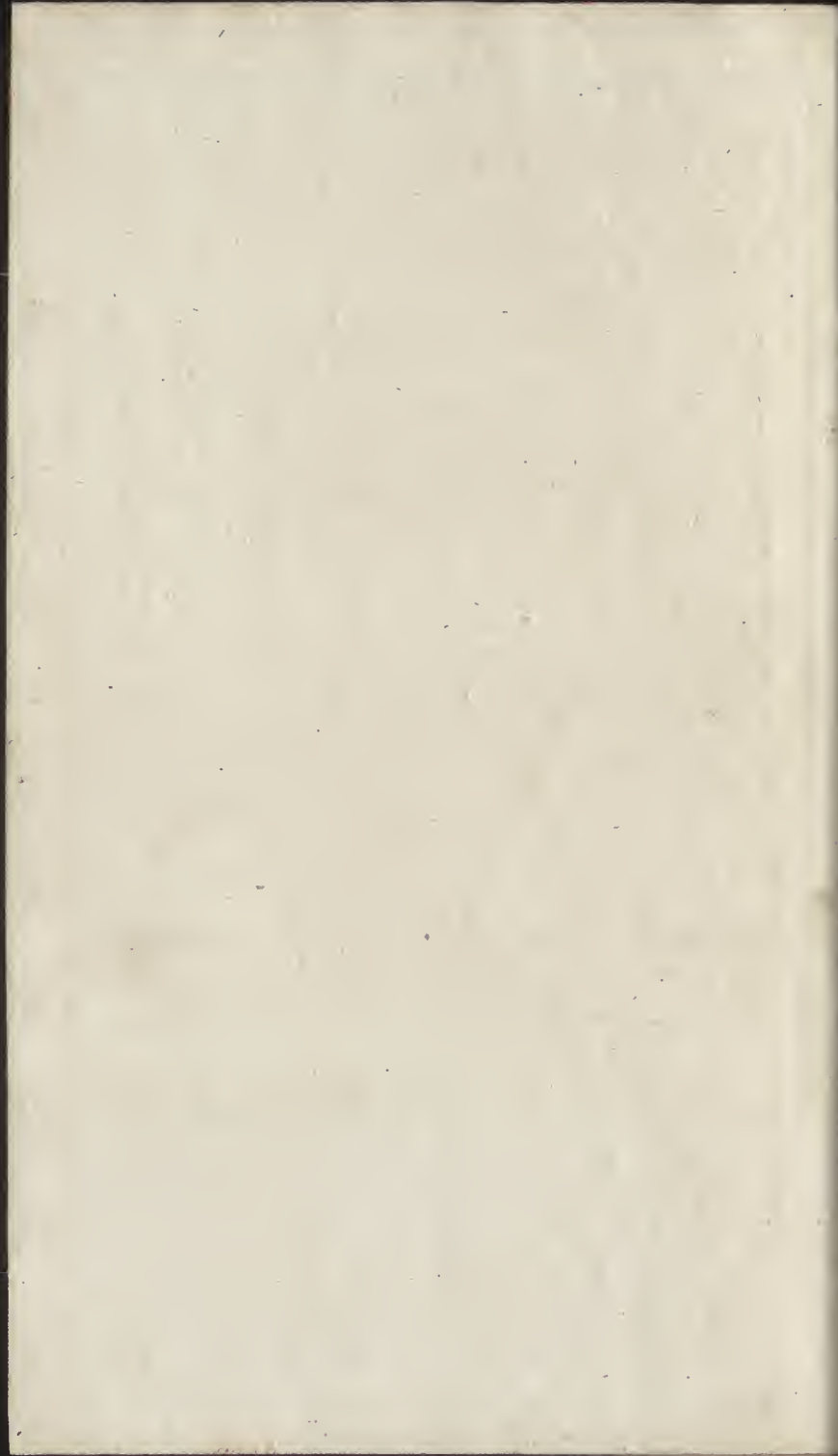


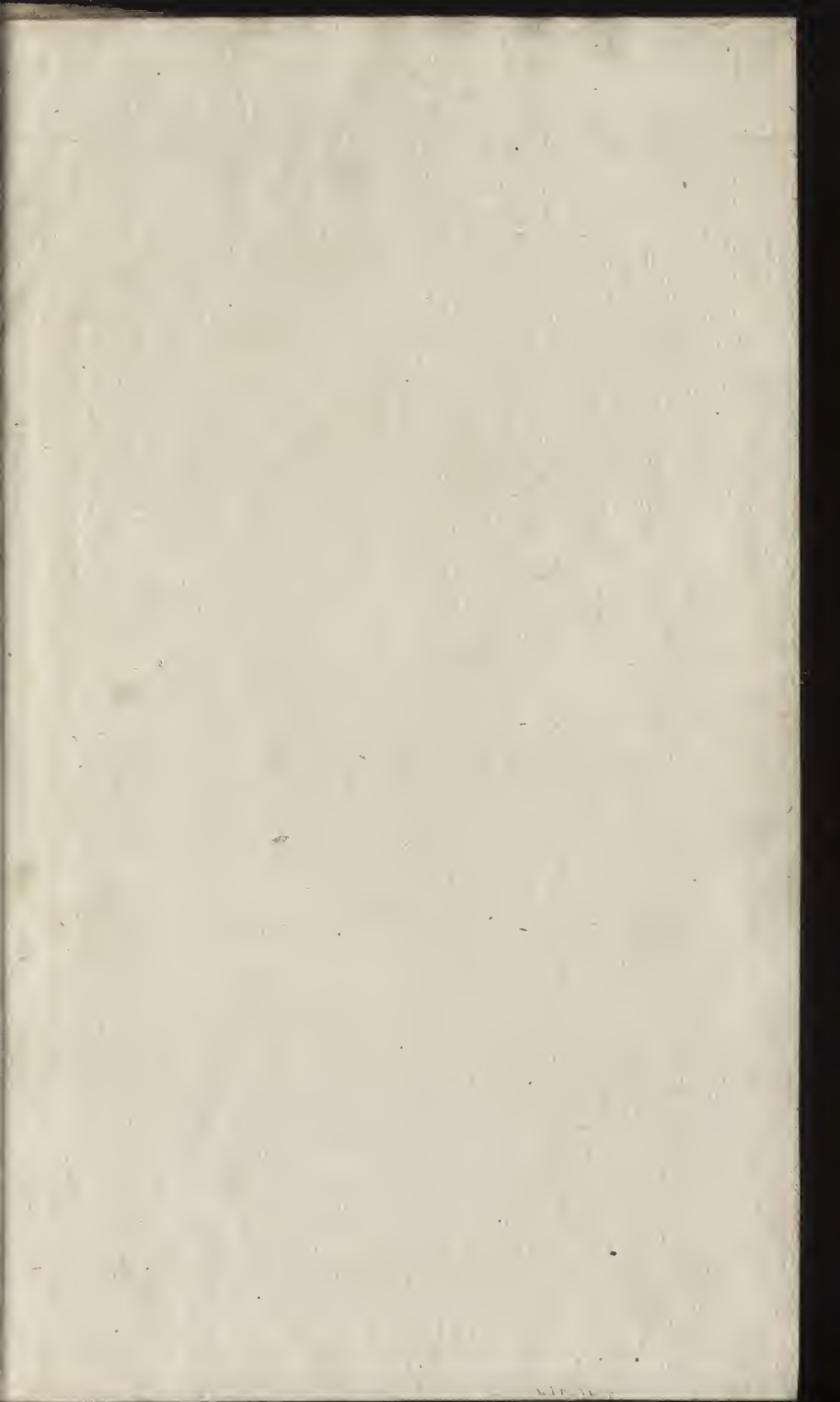


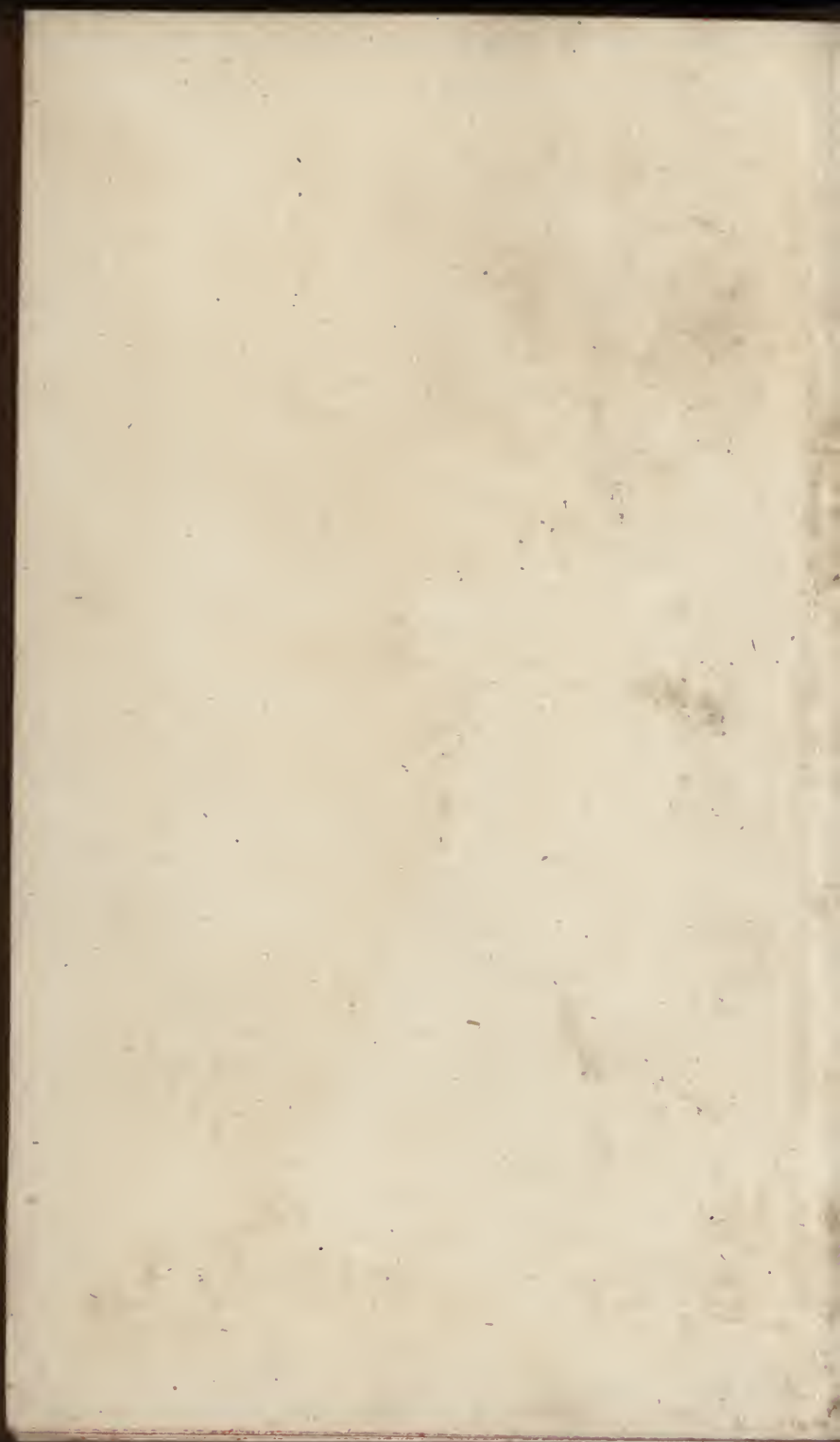


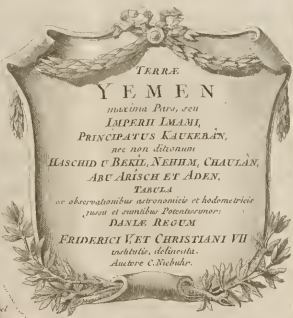












Milliaria Germanica 20 in uno Gradu	20
Leuca Graeca 20 in uno Gradu	25
Leuca Graeca numeris 20 in uno Gradu	25



Latitudo Locorum

Koimbeli	17° 57'	Sofra	14° 27'
Schib el Kabir	17° 26'	Zabid	14° 23'
Dipson	18° 45'	Morail	14° 10'
Elporah	18° 8'	Scherfeyr	15° 53'
Lohria	18° 43'	Amarschal	15° 43'
Sani	18° 31'	Tarab	15° 33'
Dabhi	18° 13'	Mochba	15° 14'
Mifhah	18° 6'	Aden	15° 42'
Canemio	18° 38'	Dab el Mandeb	15° 38'
Beit el Fakh	18° 11'	el Istenah	15° 33'

Longitudo Lohria 134° 54' a meridiano Parisiensi.

Back of
Foldout
Not Imaged

Back of
Foldout
Not Imaged

MEDITERRANEUM

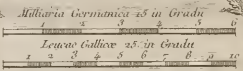
MARE

Sign. Explic.

- Urbis
- Oppidi
- Fluvii
- Portus
- Alvus



NILI
BRACHIA AMBO MAIORA
cum Oppidis et Vicijs
in utraque ripa sitis



Latitudo Locorum

Scanderis	31. 22. 53	Bain el Bahkara	30. 28. 0
Raschid	31. 14. 21	Misir el Chaddier	30. 28. 0
Deir	31. 18. 28	Sift	30. 22. 0
Wardan	30. 28. 0	Mansura	30. 22. 0
Kahra	30. 22. 57	Damit	31. 25. 12

30°

30°

30°

Back of
Foldout
Not Imaged

SPECIAL 81-B
4074
v.1

